

PIERRE GRÉGOIRE
LETTRES EN L'AIR
OU
LA TENTATION DU TEMPOREL

PIERRE GRÉGOIRE

LETTRES EN L'AIR
OU
LA TENTATION DU TEMPOREL



1972

ÉDITIONS „DE FRENDESKREES”, LUXEMBOURG

© 1972 „DE FRENDESKREES” - LUXEMBOURG
IMPRIMERIE SAINT-PAUL, LUXEMBOURG

En guise de préface:

LETTRE OUVERTE À MADAME L'OPINION PUBLIQUE

Madame,

Je vais vous répondre du tac au tac, ainsi que votre lettre à mon adresse en a exprimé le désir. Vous prétendez, assez ingénument, connaître mes idées, mes préjugés, mes passions et mes réactions devant les adversités et vous osez conjecturer, malgré cette assertion, que je me tairais au sujet de votre curiosité.

Votre curiosité, chère inconnue qui préférez manier les épingles dans l'anonymat, est une bien jolie chose, à coup sûr digne de votre belle prestance, que je devine, et en rapport, je suppose, avec votre figure admirablement ratatinée. Il ne me déplaît pas trop de satisfaire son attente, tout en satisfaisant à mon devoir d'homme libre qui a le droit de sacrifier à la politesse, d'un côté, par un effort épistolaire, dû à une dame en peine, et au mutisme absolu, de l'autre, par une relaxation voulue de ses forces polémiques en face de quelques scribes poissards qui voudraient lui faire danser leur polka de journalle. Ne me fait pas jouter qui veut, Madame, puisque je choisis mes adversaires parmi ceux qui ont mérité leur lance. Et si, au lieu de tancer vertement tel ou tel attaquant, je garde le silence à son égard, c'est que je l'ai classé, définitivement, et que je suis convaincu qu'il ne vaut déjà plus la peine d'être méprisé par des actes et par des paroles. La seule façon de le réfuter dignement qui con-

vienne, est celle que vous ne semblez pas aimer, mais qu'en ce moment je pratique avec autant d'amour que d'énergie, en l'ignorant, tout comme j'ai coutume d'ignorer les serpents, les ratons et les punaises.

Certes, j'ai rêvé, il y a quelques lustres, à me faire nettoyeur, le nettoyeur attitré, si vous voulez, de la maison nationale, afin d'avoir, à chaque instant, la permission de balayer toutes les ordures, mortes, mi-mortes ou vivantes, qui la dépareraient. Mais, depuis qu'il m'a été donné d'apprendre que le contact permanent avec la crasse et la crotte finira, tôt ou tard, par salir l'épousseteur, j'ai renoncé à cette besogne trop ingrate, pour me vouer à la tâche, beaucoup plus intéressante, de placer des pancartes devant les fumiers et d'y inscrire: „Prenez garde! Ici vous guettent la peste et le choléra!“ Croyez-moi, Madame, les résultats sont surprenants et les conséquences plutôt bienfaisantes.

Ma mission exige, évidemment, que j'entreprenne tout pour que règnent, dans les domaines spirituels aussi bien que sur le plan matériel, l'ordre et la propreté. Cela ne fait pas, précisément, l'affaire des semeurs de haine ni des démoralisateurs du peuple qui, pour nourrir leur mentalité d'anthropophage, mangent du curé chaque jour et tiennent à éparpiller, à tour de rôle, leurs bêtises, leurs outrages, leurs insanités et leurs turpitudes. Les uns étant des monstres de stupidité et les autres des colosses de fatuité, je me refuse, catégoriquement, à les connaître de près, dans leurs présents états, et à leur reconnaître quelque beauté: sachant beaucoup trop de leur passé, tristement décoloré, je n'arrive plus à croire à la pureté de leurs intentions, telles qu'ils les manifestent aujourd'hui. Je veux, Madame, oublier la partie la plus maculée de notre histoire, cette partie, à laquelle ils ont donné leur empreinte, l'empreinte du mauvais génie; voilà pourquoi je me vois forcé de fermer les yeux, les oreilles et le nez devant ce qu'ils présentent autant que devant ce qu'ils représentent. Le fait qu'ils m'embarrassent personnellement, ne peut ni me choquer, ni m'étonner; ils font, tout simplement, leur métier, qui n'est pas beau, et s'efforcent de donner du volume à leur bosse d'entourloupette politique, philosophique et religieuse.

Non, Madame, je ne cherche plus à accabler des faiblarde qui se prennent pour des hercules, car je sais maintenant que ce sont des personnages forains, assez misérables, parce qu'exécutant des tours de force avec des poids énormes en papier mâché.

Face aux pensent-petit et sentent-bas du monde en délire, face aussi à l'ordre mineur des imbéciles, pratiquant la religion d'andouilles, de gourdes et de cornichons qu'aiment à prêcher certains frères évolu-révolutionnaires, je dois remplir ma mission de proclamer, jusqu'à mon épuisement, la réalité d'une Éternité qui n'arrête de faire de moi son champ vivant d'expérimentation: Voilà que, dans la Nuit du Temps où je veille, les éclairs annonciateurs de sa prochaine ouverture, les coups de foudre, précurseurs du Dernier Déluge, tombent dans mon âme comme ils éclatent dans mon esprit pour y inscrire, d'un tranchant qui brûle, leurs signes avertisseurs, à lire par moi aux dormeurs sans foi, arrachés au sommeil et prêts, déjà, à rire aux éclats à la nouvelle du tonnerre assourdissant qui va suivre, du Ciel de Dieu qui craquera au-dessus de leurs têtes et de la terre qui, en vomissant le feu, s'ouvrira sous leurs pieds vacillants.

Voilà ma réponse. Si elle n'a pas l'heur de vous plaire, elle a l'avantage d'être nette et sincère. Que vous la désapprouviez, peu m'en chaut, pourvu que ceux qu'elle concerne en tirent la vanité qui leur va si bien. Ainsi, même en me taisant sur leurs valeurs réelles, je leur donne de l'envergure auprès des sots qu'ils ont élevés. Profitez-en, Madame, pour vous faire mignoter par eux. Vous l'avez mérité. Je le dis, en vous saluant, avec le respect qui est dû à une jacasse de vos dimensions.

À UN ÉCRIVAIN CATHOLIQUE

Depuis quelque temps je constate, à mon très grand regret, que ceux des soi-disant piliers de notre littérature nationale qui devraient être l'expression même de nos efforts dans le domaine où la vie culturelle se façonne d'après les idées les plus agissantes et les plus prenantes, ne semblent plus tenir compte de l'organisation que nous avons su créer, ni du manifeste que nous avons fait élaborer, en vue, précisément, d'une politique bien définie, à suivre sur le plan de l'instruction générale et à réaliser d'après certaines lignes de conduite, tracée, chez nous, par des générations de poètes, d'écrivains et d'artistes.

Bien qu'il ne m'appartienne pas d'édicter des lois, ni de dicter des règles d'action à qui que ce soit et que, par conséquent, je ne puisse pas être tenu pour responsable de ce qu'on ne cesse d'appeler l'immobilisme de nos chefs de file, on se plaît à s'en prendre, de plus en plus, au seul journaliste et à l'accuser, assez vertement, d'un manque d'initiative dans le domaine de la création autochtone et d'une négligence patente en ce qui concerne la bonne marche des affaires spirituelles.

Le journaliste, risquant ainsi de devenir le bouc émissaire de tous ceux qui, depuis la fin de la guerre, n'ont rien fait d'autre que d'épuiser leurs forces en critiques, plutôt stériles, doctement émises des douces profondeurs d'un fauteuil, se permet de rappeler à ceux qui l'auraient oublié que, depuis

toujours, il s'est efforcé tout seul — ou presque — de rétablir une situation lamentablement monoculaire; que, depuis toujours aussi, il fait, ce qu'il peut faire, dans l'attitude de l'homme placé entre deux pare-chocs, c'est-à-dire d'un agent quelconque, privé de tout droit et de tout titre, et qui, de ce fait, se verrait traiter de scribe rémunéré, purement et simplement; à qui tout le monde aurait pourtant recours, dès qu'il s'agirait de lancer une nouvelle entreprise, d'amorcer une autre polémique ou de préciser les idées nationales, et qui, depuis ses premiers essais littéraires, n'est guère suivi de ceux qui, comme vous, le disent ou le croient meneur.

Or, cette situation ambiguë ne peut plus durer; d'autant moins que je dois, chaque jour davantage, me rendre à l'évidence que les raisons, péremptoires parfois, que je fais valoir auprès de nos collègues ne sont pas prises en considération. Permettez que j'aïlle plus loin encore pour dire que, le plus souvent, elles sont écartées d'une manière autoritaire; j'ai donc le très amer plaisir d'accumuler les échecs que je n'arriverai plus à neutraliser par une activité triplée dans d'autres domaines.

Il se peut, évidemment, que cet état de choses soit dû à la personne du journaliste en cause qui ne serait pas l'homme de confiance que souhaiteraient voir s'agiter les collègues plus commodes et moins batailleurs. Dans ce cas, on aurait dû accepter sa proposition, combien de fois réitérée et toujours valable, de le remplacer sur le guidon et de faire appel à un successeur beaucoup plus apte à la tâche de porte-parole et de médiateur. Il aurait donc, depuis longtemps déjà, pu se retirer et laisser la voie à un enflammeur plus dynamique et plus capable. De cette manière on serait, peut-être, arrivé à réaliser des progrès et à faire prendre des décisions qui, certainement, auraient servi notre cause commune.

Tout cela, cher ami, j'aurais pu le dire oralement, lors d'une rencontre préparée ou fortuite; j'aurais pu présenter des remarques de ce genre à l'occasion d'une réunion entre amis. J'ai bien peur, malheureusement, que ni l'un, ni l'autre ne soit plus possible, maintenant: votre attaque directe a été trop brutale et le nombre de ceux qui ont osé se distancer de votre accusation se réduit à l'unité. Si je supporte les

critiques honnêtement formulées, je ne supporte pas le mensonge dans la malveillance. La défaite que je viens d'essayer sur le plan littéraire et culturel ne me permet plus de continuer une oeuvre que j'ai aimée, pour l'avoir montée, que j'ai montée, pour l'avoir aimée.

Durant les vingt-quatre heures, qui viennent de s'écouler, je me suis demandé et redemandé, si j'aurais encore le droit de faire obstacle à un redressement possible de la situation actuelle, et j'ai été amené à dire: Non, je ne peux plus; je n'ai plus la force personnelle, ni l'appui moral de la majorité des esprits qu'on dit cultivés; il faut donc cesser, sans tarder, et l'annoncer, par la voie la plus directe, à ceux que l'affaire pourrait intéresser.

Et voilà! Tous les hommes que j'ai eu l'honneur et le plaisir de compter parmi mes compagnons de route — et que j'aurai du regret à quitter définitivement — sont informés de ma décision qui est irrévocable. Je ne permettrai jamais, ni à vous, ni à n'importe quel ennemi, de citer à mon intention les paroles atroces de Louis Veuillot: „Je trouvai un marchand de nouvelles, un brocanteur politique, une sorte de spéculateur, prêtant des opinions à la petite semaine et plein d'une haine avide et sauvage contre la concurrence.“ Votre allusion, sournoisement perfide, à ce passage m'a touché assez, pour que je vous réponde avec Ernest Psichari: „Vois-tu, ce qu'il y a de beau dans le catholicisme, c'est que cela vous fixe.“

Oui, le catholicisme m'a fixé; il a fixé mon attention dans une direction qui à mon regard fait fuir l'image de l'homme désorganisateur, type parfait de la créature, dont l'attitude et le comportement demandent à être fouaillés. Si ce n'est pas de vous que je parle, c'est le désordre de vos écrits que je vise, c'est le chaos de votre argumentation que j'ai en vue: le désordre extérieur, cher ami, n'est que la conséquence visible du désordre invisible dont vos sentiments et vos pensées voudraient tirer gloire.

Vous avez pu constater, en m'écoutant, que je ne suis pas dupe des cabales qui sont tramées contre le travail des catholiques réellement chrétiens. Il y a des ambitieux partout qui, par le succès d'un collègue, se croient lésés dans leurs avancements. Si je n'ai pas les ambitions de ces gens, mais celle,

uniquement, qui concerne moins la personne que la chose, moins mon orgueil personnel que la gloire nationale, je ne voudrais pas, dans les yeux du monde, passer pour un imbécile qui ne verrait rien, qui se laisserait faire et qui, bêtement, travaillerait dans l'intérêt de tous au profit de quelques intrigants.

Le principe de mon agitation littéraire, cher ami, c'est l'amour de la vie parfaitement conçue. Ne confondez plus cette agitation avec une fuite; elle est, peut-être, une course, mais alors une course continue vers ce quelque chose que nous appelons Éternité. Tout ce que, ici, nous entreprenons, tout ce que nous avons l'intention de terminer, ne sert qu'à nous construire nous-mêmes dans la construction, sans cesse renouvelée, de la patrie. Ce sont nos joies, prêtes à embellir l'ensemble de notre existence, qui nous transportent. Ainsi, partout, je retrouve la vraie vie; la vie mystérieuse, la vie que mes livres cherchent à sonder, pour que je puisse la présenter à ceux qui n'en comprennent pas le sens.

Ce qui fait, cher ami, que mes tristesses — celle que Dieu me réserve et celles que vous me préparez, par-dessus le marché — sont essentiellement passagères. Déjà, je flaire la venue d'un plaisir qui, derrière la lumière de la douleur que vous avez provoquée, serait l'ombre d'une récompense insoupçonnée. Ainsi l'homme, que vous avez blessé, restera votre débiteur. Puisque ces blessures ont engendré l'oeuvre qu'il présente, en lui donnant un parfum spécial, une fragrance faite des effluves de la souffrance vaincue et de l'arôme de la solitude maîtrisée par l'abandon à l'appel de Notre Seigneur, il vous remercie, en vous saluant de loin.

À UN IMMORTEL

Vénéré Maître,

Je viens de relire, à la suite d'une campagne littéraire éreintante, toutes les gentillesses qui, lors de la parution de vos „Odeurs de Paris“, vous avaient été adressées par les victimes de votre talent. Quel florilège, grand Louis, et quel choix d'épithètes! Vous me permettez, n'est-ce pas, d'en relever les plus truculentes et de rappeler à la joie de mes traqueurs, qui en manquent, les plus fortes qualifications: des goujateries qui, plus tard, sont devenues vos titres de noblesse! Exclamations rageuses de ceux que l'histoire a fait se taire, pour que vous puissiez parler dans une gloire plus vive!

Oui, on vous a traité de reître mercenaire, de moine exalté, de Monsieur de Fortengueule, d'insulteur caduc, de dévot à lier, de lâche, de polisson, de voyou; votre art n'aurait été que Veuillotine, violence, impudeur et insolence d'homme mal élevé; et dans vos écrits vous auriez poussé la grossièreté jusqu'au cynisme.

A quel relâchement des forces polémiques n'avons-nous pas dû assister depuis! Ceux qui, vers 1857, vous insultaient, savaient encore trouver les mots qui blessent, alors que mes adversaires s'en tiennent aux expressions qui font rire; les vôtres avaient leur revolver de journaliste bien limé, les miens se plaisent à braquer sur moi une pipe de dilettante renversée.

Les thèmes de discorde, toutefois, n'ont pas beaucoup changé; tous se réduisent, en fin de compte, à votre problème de la liberté et de la vérité. J'en appelle donc, dans le cas qui nous divise, mes adversaires et moi, à votre sagesse, à vos lumières et à votre jugement d'homme pris à partie.

Certes, mes adversaires ne sont pas des gens sans imagination, bien au contraire. Ils s'imaginent, assez facilement, trop facilement même, que les Luxembourgeois, appelés à défendre des intérêts spirituels purement luxembourgeois, à cultiver les arts et les sciences essentiellement luxembourgeois et à se prononcer, très luxembourgeoisement, sur des affaires spécifiquement luxembourgeoises, devraient par la force des choses — importées chez nous — se conformer à l'avis, préalablement pris, des étrangers, c'est-à-dire des femmes et des hommes qui, de temps à autre, ont à exhaler une colère assez étrange, qui, peut-être, s'ennuient chez nous, tout en se débattant contre la consommation par l'envie et qui, n'ayant rien à nous dire, mourraient à la peine de nous dire tout ce qu'ils n'ont pas eu la permission de dire ailleurs.

L'ennui, malheureusement, est un poison que, faute de valeur autrement appréciable, ils brûlent à nous communiquer. Et l'envie agit en dissolvant très actif au fond de l'art, dans lequel ils voudraient exceller, puisqu'il transforme l'amour, tout amour, en une sorte d'impotence sensorielle qui finira par affecter l'âme, après avoir paralysé l'esprit. Cela, évidemment, n'explique pas tout, bien qu'il soit de nature à provoquer, de ma part, une certaine compréhension à leur sujet. Il restera toujours le problème que je viens d'énoncer.

Il s'agit à peine, n'est-ce pas, d'une question de mesure ou de démesure, de violence ou de modération, mais de vérité, purement et simplement: Suis-je, oui ou non, dans l'erreur, quand je repousse, le plus énergiquement possible, les bêtises manifestes qu'un imbécile, modèle du journalisme à rebours, a publiées contre l'honneur de mon pays? Vous, qui avez tant su sur la liberté, pour l'avoir défendue contre rois et pègre, croyez-vous, sincèrement, que tout nous soit resté, absolument tout, de cette qualité foncière qui parfait le citoyen dans une cité indépendante?

Je veux bien, sans discuter, accorder à mes opposants la liberté de penser ce qu'ils veulent et de ne pas m'aimer dans mes propres réflexions, mais je leur refuse le droit de proclamer ce qu'ils pensent contre un pays ou contre une partie du pays qui n'est pas le leur et de s'arroger le privilège de m'interdire la réplique à leurs missives, dans la forme que je préfère et qui me semble répondre et à notre structure et à leur outrecuidance. Qu'ils affichent, selon les règles du trompe-l'oeil, ce qu'ils croient être leur supériorité! Nous ne les inquiéterons pas dans la commodité de leur opinion, nous ne les dérangerons pas dans le travail d'affermissement de leur orgueil, nous ne les délogerons pas de la douceur de leur conviction, à une condition, cependant: qu'ils ne se prévalent jamais de leur superbe pour nous traiter d'hommes mineurs ou de subordonnés.

Et pourtant, quand j'ose répliquer du tac au tac, ils me répondent, bien sèchement, qu'il sied à un Luxembourgeois d'admirer en silence les paroles des supranationalistes qui nous font l'honneur de se prononcer sur la question nationale. Que, d'ailleurs, ils parleraient, en maîtres arrivés, à un élève arriéré.

Qu'auriez-vous dit, cher maître, si, de cette manière, on avait osé s'en prendre à votre France bien-aimée? Je reste, voyez-vous, dans les limites de la politesse, en expliquant le fait qu'il existe, peut-être, des pays qui sentent tellement le renfermé que les immigrés ont l'air d'y étouffer, et en ajoutant que le nôtre n'est assurément pas parmi ceux-là, puisque, manifestement, il commence à sentir le trop-ouvert. Est-ce que, déjà, nous serions capitulards devant les nouveaux venus qui prennent la mouche, dès que, à leur égard, nous entendons exercer nos droits, tous nos droits d'hôte?

Ils se disent et se redisent catholiques, les chers, et c'est en catholiques qu'ils contestent aux catholiques autochtones, qui ne réagissent guère comme eux, la qualité de sentir catholiquement, quand ils défendent leurs institutions nationales contre les attaques imméritées de quelque métèque insolent. Embrassant, de cette sorte, la cause de l'ennemi du pays qui les a reçus, ils se font les couvre-outrages peu orthodoxes des impertinents qui nous calomnient. Vous connaissez à fond

la façon diabolique d'agir de ces gens: enfoncer, dans le vif de votre coeur, une plume envenimée, y déverser le poison, tourner et retourner l'instrument de leurs délices dans la plaie ainsi créée et exiger la manifestation de votre plaisir par un sourire qui dirait: „Très honoré, Messieurs! Je suis touché, vraiment, et me permets de vous adresser les compliments d'un humble serviteur qui n'arrive pas à verser des larmes!“

Ce langage n'a pas l'heur de leur plaire, je le sais. Mais puisque le leur me déplaît fortement, nous pourrions, en toute simplicité, faire quitte à quitte et rentrer dans le rang. Malheureusement, nous ne le pouvons pas, parce qu'ils détestent celui qui ne les déteste point. Ils me le font entendre par lettre, par journal et par bulletin de presse; de toutes parts m'arrivent des injures, — si je n'y perds pas grand-chose, les Postes, à coup sûr, y gagnent beaucoup. Pour que ma plume soit brisée, définitivement, ils s'efforcent de mobiliser la crosse. Est-ce que, par hasard, la hache des brutes ne serait plus assez efficace? Auraient-ils l'intention de faire augmenter l'effet de notre trahison par un accouplement sinistrement habile? Trahir ma conviction, trahir la vérité, trahir la clarté des faits, trahir la netteté des positions et trahir, finalement, ma patrie lésée dans son honneur?

Non, ils ne se déclarent pas franchement, bien au contraire, ils se font plutôt les derniers juges de mon activité littéraire. Et les coprographes me traitant de cacographe, je devrais, le plus naturellement du monde, éprouver un sentiment de honte à la constatation que, malgré tout, ils me réservent un rang supérieur au leur. Qu'ils veuillent donc cesser de me dire ogre! Je pourrais finir par me fâcher sérieusement et croquer les plus lardeux des gaillards en cause.

Voilà que je me plains et j'ai tort. L'amertume me travaille, je le sais; et je sais, grâce à vous, qu'il y a, au-delà de cette amertume, un réconfort indicible qui me soutiendra dans la lutte que j'aurai à mener, tout seul, contre l'indifférence des uns et la fatuité des autres. Hautain, je le suis peut-être, mais devant les bassesses seulement. Né pour le combat, au service du salut public, je fais mon devoir de combattant et non celui d'apothicaire. Je vis, je réfléchis, j'écris; je pratique, honorablement, mon métier d'écrivain, mais il ne m'est pas

permis de passer tel quel. Après avoir pris corps et âme dans le journal, je sors. Je sors, et voilà qu'une sorte de tourniquet vivant se met à fonctionner. Vous entendez le dé clic d'une personnalité non visée, mais blessée je ne sais où, d'une dignité qui me dépasse en tout, d'une majesté chrétiennement prête à me tancer pour me rappeler le décalogue, la grammaire et ses propres mérites que, de propos délibéré, j'aurais méconnus.

Vous avez pu dire, un jour: „La haine n'est point entrée dans mon coeur, mais le mépris n'en peut sortir“. Puis-je imiter, en cela aussi, votre exemple? Je le fais, en me tournant vers mes poursuivants et en leur disant:

„Ne confondons pas nos conditions! S'il faut pleurer, nous pleurerons; s'il faut hurler, nous hurlerons; s'il faut prier, nous prierons; s'il faut pardonner, nous pardonnerons; mais nous ne permettrons plus aux envoyés de ceux qui nous ont fait pleurer, pour pouvoir rire de notre malheur, qui ont hurlé, afin de nous abasourdir, qui nous ont interdit d'invoquer l'aide et la miséricorde de Dieu, alors qu'ils nous blessaient, à qui mieux mieux, de reprendre ou de continuer le jeu infernalement déshonorant d'avant-hier sur un sol sacré, qui a bu le sang de nos martyrs en même temps qu'il a refusé d'accepter les crachats de ses souillonners.“

Auriez-vous cessé de narguer ceux qui, sans relâche, vous houspillaient? Non, certes, et moins que jamais les faux prêtres du savoir-vivre qui, aujourd'hui, s'obstinent à nous dicter une conduite qu'ils évitent de pratiquer eux-mêmes. Voyez les gredins! Quelle sérénité de comédien dans le port de leur néant! Et quelle grandeur de mime dans l'art de se présenter par le biais! En réalité, ils souffrent de la goutte et s'emmitoufflent pour la vaincre. Que personne ne s'en aperçoive! Que le monde, où l'on s'en moque, ait l'impression d'assister à la mise en évidence de beaux, nageant dans un fleuve de vin tonique! Oui, je suis le dénigreur qu'en moi ils veulent anéantir; je le suis par penchant et par tempérament, mais du côté des turpitudes, des impiétés, des vilénies et des barbaries, uniquement. Je tiens à cultiver l'art du tranchage; c'est ce qui explique mon ton tranchant, mes couleurs tranchantes et les pointes de ma plume, qui ne sont pas des

pointes ordinaires, mais des fils en acier effilé, à deux tranchants. Qu'après cela on vienne m'appeler tranchelard, tranchet, trancheur ou tranche-montagne, peu m'importe, je suis pour le tranché, et en cela j'ai bien le droit, je pense, de me dire et de me croire votre disciple.

Jamais je ne me suis arrêté à la forme des choses, mais toujours et partout j'ai essayé d'atteindre au fond, pour pouvoir étaler au grand jour la présence — ou l'absence — d'une morale qui, seule, détermine la valeur des actes, des oeuvres, des idées et des intentions. Et tous ceux qui voudraient faire de moi leur complice dans la glorification des insanités, des mensonges et des malhonnêtetés, chaque fois qu'ils parlent de leurs conceptions intellectuelles, se trompent d'adresse; bien que, dans mes oeuvres, je fasse le portrait des contemporains, pour autant qu'ils se distinguent par leurs qualités positives ou négatives, je le fais en solitaire. Forcément, car je ne veux ni flatter la vanité des uns, ni cajoler la présomption des autres.

Ah oui, j'aurais pu — et je pourrais toujours — réaliser mon rêve d'antan et chanter, en vers, s'il vous plaît, la nature, la lune, le coeur et ses balancements sentimentaux. J'aurais été — et je serais encore — votre Cléon; vous vous rappelez:

„A vingt ans, Cléon fait son premier livre; il chante le jeu et l'amour: passe! Il a une pétulance et une grâce de jeunesse qui font espérer un écrivain. Cette fleur folle annonce des fruits. On attend. A vingt-cinq, il chante le jeu et l'amour. Pourtant il ne se répète point; il est vert et sémillant encore. Attendons. A trente ans, il chante le jeu et l'amour. Hum! La fleur se fane, et le fruit ne mûrit pas. A trente-cinq, l'amour; et déjà les dents n'y sont plus. A quarante ans, l'amour; l'amour dans les flanelles, dans les asthmes, dans le cercueil; l'amour auquel il ne croit plus, l'amour qu'il n'éprouva jamais.“

Je n'ai pas voulu être ce pauvre poétereau, parce que, tout naturellement, je suis l'opposé du romantique. La réalité m'attire, la réalité m'emporte, les réalités m'inspirent cette ardeur passionnée, dans laquelle s'exerce, intégralement, la liberté. La liberté déchaînée, mais bridée par l'autorité de ma foi, qui, allégrement, s'en va à la recherche de la vérité.

Au lieu d'être Cléon et de chanter, je me suis fait siffleur et je sonne la trompette.

Et malgré le nombre affreusement élevé des tarés qui me regardent de travers, ma franche gaieté ne tournera ni à la morosité, ni à la détestation. J'aime, contre toute apparence, la vie et j'aime les hommes; j'aime le monde et j'aime tout le monde; ma probité même dans l'expression de ce que je pense, parce que je le sens, invariablement commande à mes passions de faire naître, autour de moi, le rire et le sourire des créatures de Dieu, afin que soit effacé, dans les milieux que je hante, le ricanement délétère de ceux qui, cuistrement, se vouent à tous les diables.

Si, donc, mon attitude paraît être peu chrétienne aux yeux des adversaires, leur comportement à mon égard est bien païen, il faut en convenir en toute sincérité; je tâcherai de me convertir pour rentrer dans le bercail de Notre Seigneur que je n'ai pas voulu quitter. Mais, l'ai-je quitté réellement? Comment, dès lors, ai-je pu les rencontrer à l'intérieur, dont ils seraient, à la fois, l'ornement, la chaleur et la lumière?

Non, cher maître, sur le théâtre de la vie, sur le théâtre de la vie chrétienne surtout, je n'arrive pas à ménager les acteurs mal faits qui aiment à produire leur insolence et leur court jupon. L'expression est de vous, la leçon l'est aussi. Je m'en vais, retenant l'une et l'autre, en vous priant de bien vouloir accepter cette marque pauvrement élevée de ma gratitude. S'il me faut être le laquais de quelqu'un, je serai, dévotement, noblement, fièrement, le grand laquais de la Patrie et jusqu'à la fin je resterai votre admirateur le plus dévoué.

À UN „ANTICLÉRICAL“

Distingué adversaire,

Je ne vais pas vous faire l'honneur de vous comparer, dans vos dégoûts avoués pour le moine, le curé et le chrétien, à Néron. Les Nérons qui, malgré les merveilles de leurs progrès, persistent à exister et à travailler, les Nérons rapetissés, les Nérons à la taille du paganisme édulcoré du vingtième siècle, les Nérons aimables d'aujourd'hui sont plutôt des nains, dans leur espèce, bien qu'ils ne cessent de rêver à de très grandes persécutions qui, de nous, feraient des victimes selon leur coeur.

Non, vraiment, ils n'ont plus l'intention de nous jeter aux bêtes, puisqu'ils préfèrent nous jeter aux bêtises, inventées et réinventées, durant toutes les saisons politiques de l'année, par les plus gentils d'entre eux.

Il y a un anticléréalisme qui ne désarmera jamais. Certes, il a été assez souvent démasqué, de sorte que même les autres imbéciles ont pu constater qu'il constitue une abominable duperie de la part des grands jouisseurs qui ont maille à partir avec un Seigneur autrement grand qu'eux-mêmes. Voilà pourquoi ils s'amuse à lancer des nouvelles sensationnelles, interprétées d'après la logique d'un Triste Sire d'Enfer.

Depuis des siècles, déjà, nous avons pris l'habitude d'écouter toutes sortes d'âneries, d'un genre ou de l'autre, nous avons, de ce fait, acquis une certaine expérience dans l'application

de ce que j'appellerai la meilleure méthode de lasser les tempêtes anticléricales, et, par conséquent, nous aurons vite fait de celles, déclenchées par les émissaires de notre Franc-maçonnerie et de notre Libre Pensée qui, toutes, se passeront dans leurs têtes échauffées comme dans des verres vides.

L'histoire, l'histoire glorieuse faite, refaite, écrite et confirmée par les catholiques — calottés ou non — en a vu bien d'autres et elle en verra encore sur tous les plans possibles entre le ridicule et le monstrueux. Nous, croyants, nous sommes un peu préparés à ces sortes d'événements et donc toujours prêts à en payer les frais par le don gratuit de notre rire — ou de notre sourire — tantôt et tantôt de notre sang.

C'est dire que, jamais, nous n'arriverons à prendre trop au sérieux et que nous n'essayerons même pas de réfuter les pistonneries présentées, jour par jour, avec autant de colère que de mauvaise foi. Oui, je sais bien que vous n'êtes pas le seul à nous faire grief de l'existence inouïe des curés, des moines, des bonnes soeurs et des bons chrétiens; vous n'êtes que le porte-parole d'une masse anonyme et innombrable, capable de collaborer avec les chrétiens et de les traiter, en même temps, de crotte et de crapule. Ce qui honore les désignés sans honorer les désignants.

Je me permettrai de vous distraire un peu de cette gent impérissable que vous abhorrez, en vous invitant, bien poliment, à méditer sur le problème posé par la reconnaissance unanime du principe des libertés, de l'égalité civile, de la justice dans l'organisation de notre coexistence et à en tirer les conclusions qui s'imposeront à l'honnêteté. Vous en viendrez, forcément, à dire avec nous:

Il n'y a pas de différence devant la loi entre ceux qui croient en Dieu et ceux qui se font les apôtres de Sa Majesté le Diable. Dès lors une règle de conduite générale est admise: tant que les anticléricaux — s'il y en a — peuvent tout faire pour répandre leurs doctrines, les cléricaux — s'il y en a — ont le droit de prêcher leur évangile de la même manière (qui ne sera pas la même, parce que moins insidieuse et plus spirituelle). Ceux-ci valent ceux-là et ceux-ci travaillant autant (pour le moins) que ceux-là au bien-être du pays, ils auront droit aux mêmes droits.

Qu'on se garde bien de faire naître l'idée — ne fût-ce qu'un semblant — qui pourrait prétendre le contraire! Car, dans le bénéfice de ces droits nous irons aussi loin que s'avanceront nos adversaires. Non, nous n'exigerons aucune faveur pour nous, mais qu'on finisse par croire à notre ferme volonté de ne pas tolérer le moindre soupçon d'une intrigue qui aurait pour but de nous remettre, dans le domaine de la politique aussi bien que dans celui de la culture la plus étendue, dans la situation d'un paria quelconque! Nous pourrions faire appel à la Liberté, à l'Égalité, à la Justice et à cette autre chose encore qui, précisément, dépasse l'entendement des anticléricaux.

Sachant que vous avez bien compris, je vous tire mon chapeau.

À UNE „ÉQUIPE“ ACTIVE DE JEUNES

Chers amis,

Bien qu'admirant sans réserve une belle rhétorique, par laquelle les grandes idées, tout naturellement, sont coulées dans le moule de l'art oratoire, je n'aime pas les paroles inutiles, ni les phrases superflues. L'essentiel m'imposant sa loi, je me passe de l'expression et de la définition du plaisir que j'éprouve, en m'adressant à une „équipe“ qui sait bien représenter toute la jeunesse étudiante, et je constate, sans autre retard, l'emploi exemplaire que vous ne cessez de faire, dans l'exercice de vos talents littéraires et rédactionnels, de votre liberté d'hommes, de jeunes hommes bien faits et de jeunes Européens, respectueux déjà de leur grand héritage spirituel.

Il y a, dans votre action, un souci, bien perceptible depuis des années, qui, à merveille, illustre la liberté, à laquelle je viens de faire allusion: la préoccupation de maintenir — et de maintenir vivant — le dialogue. Dialoguer: c'est-à-dire de vous faire et de rester partout et en toute circonstance l'interlocuteur bien intentionné de l'opposé! Voilà votre chance. Et voilà l'unique chance qu'ait encore notre continent, à essence chrétienne, de rendre moins offensifs, moins dangereux et moins destructeurs les fanatiques du monologue qui ne désarment pas. Interlocuteur, certes, mais interlocuteur valable à tous les échelons de l'existence: interlocuteur de

Dieu, d'abord; interlocuteur de l'homme-frère; interlocuteur, à force de volonté et de grâce, de celui même qui se défend d'être un frère; interlocuteur de vos éducateurs; interlocuteur du monde ouvert; interlocuteur, par intermède et par intercession, du monde fermé; interlocuteur des générations qui sont en train de s'effacer; interlocuteur de vos propres générations montantes!

Voilà notre mission commune, aussi glorieuse qu'immense à un moment, où plus que jamais nous sommes forcés de scruter l'avenir et de nous livrer aux jeux, parfois très angoissés, de la prospective. Les percées scientifiques et techniques ahurissantes qui précipitent les progrès de l'automatisation, qui permettent toutes les conquêtes de l'espace et qui exigent que nous fixions le comportement des adultes, surpris par les événements, sont de nature à révolutionner l'attitude que, jusqu'ici, nous avons adoptée à votre égard. Les relations, à établir entre les anciens et les jeunes, ne changeront-elles pas foncièrement?

Il me paraît inévitable que le dialogue prévu se fasse extensif et complémentaire, dès que deux partenaires naturels ou deux groupes d'hommes, unis dans une même tâche, ont à coeur de faire valoir un esprit d'équipe, toujours prêt à féconder avant toute chose le développement de l'éducation, telle que Henry Bordeaux l'a comprise:

„Elle n'est que l'art de révéler à l'être humain le sens intime qui doit gouverner ses actes, préparer l'emploi de ses énergies et lui communiquer le goût et la force de vivre pleinement.“

Vu dans l'optique du jeune, s'ébattant en plein mystère de la prévision, le dialogue sera donc celui de l'attente avec sa partie opposante: de l'espérance avec ce qui, à vos yeux, incarne la possibilité d'assouvir les curiosités intellectuelles, spirituelles et morales; de l'expectative avec la réponse vivante et bien audible qui vous proposera des buts bien précis; de la crainte avec un pouvoir qui apaisera; de l'impatience avec la patience de ceux qui sauront se faire amitié et compréhension tout entière.

Toutefois, le dialogue qui lie est en même temps un engagement qui fait des responsables. Les professeurs,

frustrant votre attente et provoquant ainsi des supplices dans vos âmes, sont passibles des coups de vos accusations, au même degré seulement que vous serez sûrs d'avoir bien présenté ce que vous êtes certains de bien désirer.

Ainsi se délimite, en se définissant, l'étendue de vos obligations et de vos droits: Connaître à fond vos aspirations, vos ambitions, vos besoins, vos rêves, vos penchants, vos visées, vos goûts et vos intérêts, en réprimant vos passions, vos caprices et vos coquetteries; présenter honnêtement et sincèrement la gamme de vos désirs, selon vos moyens et vos possibilités, en évitant de prendre pour des réalités ce qui ne serait que convoitise, exigence et prétention de votre part; faire confiance à vos aînés, dont la sagesse coopérante se manifesterà, tôt ou tard, sous l'impulsion de vos appels réitérés.

L'anniversaire que vous pouvez être fiers de commémorer, face à la masse qui, en vous ignorant, néglige trop, m'invite à faire de mes félicitations un voeu, publiquement formulé:

Que votre courage soit égal à votre force dans l'endurance et à votre fermeté dans la vitalité de vos manifestations dialogiques! Que, de cette façon, vous ne cessiez de bien mériter de vos patries, naturelle et spirituelle!

À LA JEUNESSE ÉTUDIANTE

Mes jeunes amis,

Bien que j'aie accepté avec plaisir la charge d'adresser la parole aux membres de la JEC, d'une section de la Jeunesse étudiante, j'éprouve une certaine réticence à le faire selon les règles établies qui exigent, de ma part, que je me mette à monologuer devant mon auditoire invisible, alors que la loi inhérente aux prises de contact m'imposerait plutôt le devoir d'amorcer un dialogue polymathique. Car, ayant à communiquer quelque chose de valable et désirant atteindre, au-delà de vous, à travers vous et par votre intermédiaire, la jeunesse étudiante tout court, vers laquelle j'aime à me tourner, je voudrais être sûr du double effet que j'escompte, dès le départ: avoir bien découvert, avoir pénétré à fond votre personnalité et avoir réussi à faire de vous, auprès des générations luxembourgeoises montantes, les acteurs créateurs de la bonne persuasion.

A quelles fins, cette entreprise, me demanderez-vous?

Eh bien, mes amis, puisque nous avons fait de l'idéal de la solidarité notre règle de vie, peut-être notre raison d'être, et puisque notre philosophie de l'existence n'est pas encore partagée par tout le monde, étant donné les difficultés d'ordre ethnique, historique, psychologique, intellectuel et religieux qui s'opposent à l'unité des êtres dans un humanisme réellement vécu, il nous faut, en dépassant par des actes notre

bel optimisme qui s'attend à miracle, nous communiquer aux indécis, aux neutres et aux adversaires dans toute l'ampleur et dans toute la nudité du sentiment qui nous anime, sentiment issu de la conviction inébranlable que nous avons à transmettre un don précieux et que cette transmission se fera moins par des gestes et par des signes extérieurs que par la chaleur intérieure de la vertu pratiquée, de la valeur vivifiée et de la constance personnifiée.

Mais, me direz-vous, nous n'avons d'autres moyens de communication et de persuasion que ceux de l'individu bien intentionné, nous avons les illustrés, nous avons la radio, le cinéma et la télévision. Certes, des auxiliaires, bien mis en jeu, peuvent être d'une utilité incommensurable dans nos efforts; ils sont puissants et efficaces, dès qu'ils sont objectivement, sincèrement et véridiquement employés, — mais le sont-ils toujours, le sont-ils jamais? Ne provoquent-ils pas, au contraire, en respectant la loi des masses et en cédant à la pression constante de la mode actuelle, le danger du stéréotype qui ne crée pas la compréhension, mais qui détruit cette bonne disposition que j'appellerai la constitution relationnelle de la personne humaine, permettant l'ouverture directe vers le monde, vers le prochain et vers Dieu? Non, la relation d'une équipe complexe à la masse anonyme n'est pas celle qui marquera, en convaincant, en persuadant et en convertissant. La seule qui puisse le faire est celle de sujet à sujets, d'homme à hommes, d'être humain à êtres humains. C'est elle qui répondra, elle seule, à la longue et à la très profonde préoccupation d'un Martin Buber, mort il y a quelques mois, qui, sa vie durant, a cherché à réaliser notre dessein, le vôtre aussi, en s'attaquant à la tâche incessante de changer les êtres-les-uns-à-côté-des-autres en êtres-les-uns-auprès-des-autres, sinon en êtres-les-uns-avec-et-pour-les-autres.

Persuader les opposants! Pour y arriver, il faut, au-delà des moyens de la dialectique, ceux du raisonnement, de l'imagination et du sentiment. Persuader l'homme, à qui je m'adresse, de suivre mes mouvements, mes penchants et mes idées, alors qu'il a son autonomie propre, sa forme distincte de développement, incontestable avec la mienne, n'est pas chose aisée; elle l'est moins encore dès que cet homme

s'occupe de son „ego“, de ses intérêts, soit personnels, soit nationaux, plutôt que de la vérité. Et elle est presque impossible, si cet homme, imbu de son savoir du vingtième siècle et de ses fausses qualités d'homme à la page, se croit assez formé pour distinguer, automatiquement, instinctivement, le mal du bien, l'injuste du juste et le préjugé du jugement exact.

Et pourtant, voilà la présomption générale d'aujourd'hui qui risque de nous perdre, de perdre l'Europe, de perdre la civilisation occidentale, en engendrant, partout, dans l'humus du ressentiment, du sentiment corrompu et des névroses, la calamité des jugements agressifs qui font explosion dans les préjugés sociaux, nationaux, raciaux et religieux. Porter un jugement objectif, en revanche, c'est exercer, sans cesse, sur la base d'une foi précise, son raisonnement, en cherchant à maintenir vive et vitale son sens du devoir, de la responsabilité humaine et de la solidarité chrétienne. Ce devoir, inhérent à notre existence, à remplir seulement grâce à une surveillance constante, exercée sur nous-mêmes, est plus fatigant qu'on ne veut se l'imaginer.

Toutefois, il peut se transformer en plaisir, en joie et en enthousiasme, s'il se fait effort complémentaire dans la poursuite des bonnes relations de sujet à sujets. Alors le sentiment, le sentiment pur d'humanisme et d'amitié, qui est force motrice dans la persistance des efforts de communication et de persuasion, appellera, chez l'autre, chez l'opposé le même sentiment: le sentir provoquera le cum-sentire des Latins, le sentir avec vous, le sentir par vous et comme vous, et finalement le cercle se fermera: votre sentiment aura obtenu gain de cause dans le consentement de l'autre.

Contre les préjugés, pour l'éclosion continue de ces sentiments et de ces consentements, pour la solidarité humaine, pour la compréhension générale et donc: pour notre salut commun, je vous souhaite le plus de forces créatrices possibles, qu'elles proviennent de la volonté, de la foi ou de la joie.

IN MEMORIAM FÉLIX EVERARD †

Cher Félix,

On m'annonce que tu n'es plus des nôtres. On me dit qu'à l'âge de soixante-quatre ans tu as quitté ta famille et Perlé, ton village natal, retrouvé à la tombée de ta vie. Je me vois forcé de le répéter, puisque j'ai pris part à ton enterrement. J'ai exprimé à ta femme et à tes enfants tout ce qui m'a fait compatir à leur douleur. J'ai relégué à l'avant-plan de ma souvenance les traits palpables de ton visage, burinés par des années de piochage dans les mines du pays, dans les usines de Differdange et dans les camps de concentration de Hintzert et de Mauthausen. Et j'ai relu les lignes que j'ai pu écrire au sujet de tes faits extraordinaires de travailleur résistant et de résistant travailleur. Ainsi j'ai rappelé à ma mémoire tout l'éclat intérieur de ton coeur, simplement noble, qui, il y a un quart de siècle, t'a permis de montrer et sa noblesse et sa simplicité dans un nombre impressionnant d'actes de sauvetage, également admirables en ce qu'ils ont fait dépenser pour le salut de la patrie et pour la survivance des patriotes.

En imitant de cette façon l'exemple des autres, j'ai senti, en ami subitement appauvri, l'indigence du vocabulaire, serviteur réticent de nos peines à décrire. Quant à nos arrières-peines, le verbe normal n'y puise guère; le parler quotidien ne les atteint pas. Et pourtant je les voudrais chasser de la

pénombre de mon âme, afin qu'au sujet de ta résidence réelle la vérité, la vérité remontée des dernières profondeurs, puisse éclater aux yeux des tiens.

L'Histoire, il y a un quart de siècle, ouvrit toutes grandes ses portes à nos années les plus sombres. Les étapes de notre marche funèbre prirent des noms lugubres: Prison, Camp de concentration, Faim, Sévices, Potence, Four crématoire, Néant. Non, chassons ces souvenirs affreux pour les remplacer par d'autres!

Quand l'ennemi était là, tout avait changé. La menace des barbares, en nous mettant d'accord sur les trésors nationaux à protéger, en réconciliant les clans, les partis et les tribus non-barbares, en refaisant un peuple des vrais Luxembourgeois, réalisa par réaction l'union des humains contre une masse d'individus, faits pour être bannis de l'humanité. L'admirable élan vers l'amitié entraîna tous ceux qui se débattaient dans l'infortune. Les bassesses à supporter de la part de l'envahisseur ne firent que harceler les patriotes. L'entraide amicale, fraternelle, allant de la fidélité au courage, au dévouement, au sacrifice et à l'abnégation, nous permit de monter très haut, toujours plus haut dans la domination de nos souffrances physiques, grâce à un élément spirituel inexplicable, perdu trop vite après le temps des contraintes militaires et gestapotes.

Qu'est-il resté de tous ces efforts sublimes, faits dans une compétition incessante de bontés?

Une ineffable lueur, pour le moins, jaillissant de nos mémoires de survivants, dès que les noms des disparus sont évoqués dans une époque, se distinguant de l'autre par les foules de gens qui refusent de servir! Oui, nos morts sont encore dans la pleine lumière d'une gloire consentie à leurs actes d'héroïsme.

En le répétant, je cours le risque de me faire la cible des pleutres. Les pleutres aiment à remplacer les coups de cravache de leurs maîtres d'hier par des questions non moins blessantes: Quand donc allez-vous quitter ces défunts? Pourquoi ne pas les ensevelir définitivement sous des tonnes de marbre? Vous faut-il continuer à faire résonner dans nos oreilles le tintamarre verbal des temps passés, où vous avez

fait les importants, en parlant et en reparlant de la grandeur, du patriotisme et des actions d'éclat de certains membres de la résistance? N'est-il pas temps de renoncer à ce lyrisme qui, après deux décennies de commémorations, est vidé de sens et d'essence?

Ma réponse n'arrive pas à voiler mon amertume. La voici:

Seuls les aveuglés, fermant les yeux devant une suite d'épisodes sanglants, dont les derniers chocs se font ressentir dans un présent plus que gêné, ne voient pas la très longue file de tombes, devant lesquelles la nation tout entière se trouve placée. Nous les regardons, certes, mais nos regards, en transcendant, se portent vers les berceaux que vous entourez, en souriant; nos prières les plus profondes, inédites et indicibles, voudraient faire de nos amis tombés nos intercesseurs les plus familiers auprès de Dieu, afin que ces tout petits soient mieux protégés qu'eux-mêmes ne l'ont pu être. Le bénéfice que nous entendons tirer de leurs tragédies vécues, un bénéfice aussi grand que noble, sera au profit uniquement des générations montantes qui, pourtant, s'empressent d'oublier.

Ce qui, dans ma vision des choses, met au comble le tragique des camarades que j'ai perdus en cours de route, ce qui me fait souffrir dans mes souvenirs les plus estompés, c'est de sentir, c'est de savoir déjà que les femmes et les hommes, les jeunes et les vieux, restés couchés dans les camps de concentration ou ensevelis sous les champs de bataille ont été tués, inhumainement pour la plupart, afin d'expier les fautes commises par leurs pères et à recommettre par leurs compagnons d'armes épargnés. Les innocents châtiés à la place des coupables: voilà un mystère de notre misérable existence que nous n'arriverons pas à percer. Depuis que j'en ai la notion, je tremble chaque jour à la vue des incommensurables bêtises, dont se glorifient les responsables et pour lesquelles, plus tard, les jeunes, s'ils ne sont pas assassinés, se verront estropiés.

J'ose espérer, en exprimant mes inquiétudes, qu'on comprendra, à la fin, pourquoi nous agissons toujours à la place des victimes d'hier, en leur nom et au nom de la Gratitude Ressuscitée, comme si nous étions devenus des apôtres, leurs

apôtres, présentant de nouvelles catastrophes. Notre tâche ne sera pas terminée, tant que nous n'aurons pas réussi à convaincre les trop superbes glorificateurs des progrès techniques, garants, à ce qu'on prétend, d'un avenir parfait, où l'homme ne mourrait que par excès de bonheur. Que la grande clarté, dans laquelle nous contemplons nos morts, parvienne à les détromper à temps, en les éclairant! Alors ils sauront que le meilleur de nous-mêmes vient du fond et de la substance des vies qui ont été immolées, pour que survive la patrie, reconstruite avec les éléments que leur mort a libérés. Ainsi ces trépassés s'éterniseront dans nos plus belles actions, celles qu'un jour on appellera les plus hardies, parce que les plus désintéressées.

Je tiens à rester le héraut de leur fécondité posthume, en le proclamant. Cette fécondité vient — et viendra — de l'animation permanente, indistinctement présente dans les vibrations de notre mémoire qui se fait coeur, de notre coeur qui se fait souvenir et de notre souvenir qui, en butant et en culbutant chaque occasion, se fait appel et rappel, à tour de rôle.

La langue, interprète assez imparfaite de nos sentiments et de nos réflexions, trahit parfois l'essentiel de ce qui est réellement. En appelant morts ceux qui nous ont quittés, elle applique aux tenants d'âme ce quelle dit d'une feuille d'arbre. Mais le défunt, c'est-à-dire l'homme qui a renoncé à toute fonction existentielle visible, en se faisant esprit et en s'intégrant comme tel dans notre esprit, continue à adhérer à la vie au gré de notre volonté.

Et cette volonté est assez forte pour braver toutes les intentions d'effacement, venant des démolisseurs professionnels, haineusement opposés à cette sorte de connexion spirituelle.

Eh bien, cher Félix, cette union est la nôtre; elle durera, parce que, sur deux plans différents, nous avons décidé, différemment, de nous donner tout à l'esprit.

À XAVIER VALLAT

Cher collègue,

J'ai l'honneur de vous connaître de loin, de très loin seulement. En le disant, je ne parle ni des distances géographiques qui nous séparent, ni de la différence d'âge qui, dans l'habitable de la vie, nous loge à des étages dissemblables. J'ai en vue les positions non-identiques que nous occupons dans la presse, tant nationale qu'internationale, dans le camp des catholiques qui font de la politique et sur le terrain de ce que, aujourd'hui, on aime à appeler civisme.

Mais voilà que, déjà, je commence à hésiter. Est-ce que, réellement, nous sommes adversaires in toto, parce que nous ne serions pas d'accord sur une question de détail, concernant l'évaluation exacte d'une attitude patriotique et le respect dû aux misères de la déportation?

Certes, les lignes que, sous le titre „Le refus de la vérité“, vous avez écrites dans le numéro 482 de l'hebdomadaire d'action française „Aspects de la France“ m'ont causé beaucoup de peine; j'y ai cru déceler un sentiment non voilé de mépris, manifesté à l'égard de ceux qui ont, durant la bourrasque hitlérienne, vécu dans les camps de concentration. Car, n'y dites-vous pas, vous, l'ami, le compagnon et le vénérateur des grandes figures catholiques, telles que les représentaient et les représentent encore les RR. PP. Janvier

et Doncoeur, Général de Castelnau et Jean Le Cour Grandmaison :

„C'est frauder la vérité que d'affirmer, à propos du sort misérable des Juifs, que, dès avant 1939, on avait eu en France, sur certains établissements (camps d'extermination), maintes précisions déjà épouvantables. En 1939, on savait qu'il y avait, dans le Reich, des „camps de concentration“, qui n'étaient certes pas des lieux de plaisance, mais qui n'étaient pas non plus des camps de la mort. De pareils camps n'étaient pas, hélas! une innovation. Si M. P. L., qui se pique d'être plus curieux que moi, veut bien se reporter à la collection du „Pèlerin“ (année 1900), il y verra des articles et des dessins concernant les „camps de concentration“ où nos amis anglais, inventeurs du système, enfermaient les familles boers. Ce qui fut une abominable nouveauté hitlérienne, postérieure à 1940, ce sont les camps d'extermination avec chambre à gaz et fours crématoires. Et cela, au risque de faire sourire à nouveau M. P. L., je maintiens que les dirigeants français l'ignoraient, comme M. Léon Blum, dans ses Mémoires, déclare l'avoir ignoré, comme l'ignoraient les mères juives arrêtées et dirigées sur le Camp de Compiègne et qui se désespéraient qu'on ne les laissât pas emmener leurs enfants.“

Là, je vous arrête pour vous accuser d'une erreur que je voudrais vous voir redresser, sinon dans votre journal, du moins dans votre esprit; c'est une erreur qui provient non pas d'un accès de mauvaise humeur ou de mauvaise foi, ni même d'une tentative de nier ce qui, pour nous, a été l'évidence même, mais d'une ignorance pardonnable — et combien enviable, après coup! — des faits essentiels. Voilà pourquoi, Monsieur, vous me semblez être bien affirmatif au sujet de ces lieux de repos et de retraite, où, sur invitation de la Gestapo, nous étions forcés de nous retirer pour nous concentrer, bien malgré nous, sur l'idée de la douleur et de la mort certaines.

Vous me paraissez abaisser singulièrement le tonus patriotique de ceux qui ont souffert, en résistant au bourreau et au désespoir. Je me vois donc obligé de venir tester, publiquement, en faveur de vos compatriotes malmenés, délaissés,

isolés et livrés à la fureur des „Kapos“, condamnés de droit commun qui ignoraient les premiers éléments de la langue française. Je me prévaux, pour le faire, d'un droit assez curieux: j'ai été, là-bas, leur premier interprète et, assez souvent, le porte-parole de leurs revendications humainement légitimes auprès des co-prisonniers allemands. J'ai pu, par hasard et à partir de 1941, contrôler les fiches d'un camp allemand, dans lequel la colonie française était assez peuplée, lire les inscriptions et déchiffrer les codes diaboliquement simples — ou idiotement simples, ce qui est, à peu près, la même chose — indiquant la façon assez expéditive que, bien avant 1940, c'est-à-dire entre 1933 et 1939, tel ou tel homme, communiste, socialiste ou catholique, allemand, autrichien ou tchèque, avait dû choisir pour ôter son pauvre corps d'une place au soleil que des chiens de prochains, halant et haletant, guettaient depuis quelque temps.

Voudriez-vous, Monsieur, faire oublier ou nier l'impavide affirmation de leurs personnalités en face des brutes qui, en usurpant les droits d'êtres supérieurs, de demi-dieux, selon leurs dires, avaient renié leur condition humaine pour mettre en pratique les vers de leur poète et se montrer plus bestiales que les bêtes elles-mêmes?

Certes, vous avez connu les prisons françaises de l'après-guerre, vous et vos amis. Vous avez été tirés à hue et à dia, vous avez été roulés comme des galets de plage, pendant des années; c'est un sort que nous avons connu avant vous; notre traitement a, certainement, valu le vôtre; et le nombre de ceux qui sont restés, couchés par terre comme une nouvelle espèce de décombres, prêts à subir la chaleur annihilante du four crématoire, me semble avoir dépassé légèrement l'armée des victimes d'une épuration impure et malodorante.

Mais, ne rappelons pas les parfums du passé! Car l'odeur, toujours présente, nauséabonde et étouffante, émanant de lieux infernaux, ne vous poursuivra pas comme elle nous poursuit, à travers les temps, afin que, toujours, nous nous souvenions des êtres que nous connaissions et que, peut-être, nous aimions.

S'il est douloureux, parfois, de penser aux malheurs que vous avez dû subir, grâce à ceux qui, auparavant, avaient

reçu leurs tortures de la main, aux griffes meurtrières, de l'occupant, il ne faut pas rapetisser leurs mérites en grossissant, par des considérations plutôt laudatives, votre propre infortune. Il y a du fanatisme dans cette manière d'agir, et j'abhorre les fanatiques. Je les exécra tous, sans exception, sans distinction, et de quelque bord qu'ils viennent. Toute exagération couve l'injustice, et c'est contre elle que j'élève ma voix. Quelles distorsions dans les vérités que vous tenez à exprimer! La qualité même de votre langage est changée en caricature; elle ne sait plus plaire, elle blesse.

Et malgré cela, vous persistez à apporter votre témoignage d'acteur dans une affaire qui, de quelque côté qu'on veuille bien la regarder, n'a pas été glorieuse pour les survivants de la catastrophe, déclenchée en 1940 et se poursuivant, sous d'autres formes, en 1957. Permettez-moi, Monsieur, de vous le dire, en toute franchise, et de venir témoigner, à mon tour, dans un procès qui ne pourra se terminer que par le jugement de Dieu, notre Maître. Jamais, nous ne guérirons la jaunisse en râclant la peau du patient. Le mot est de Charles Maurras, héros de votre journal „Numéro d'écrou 8321“ et préfacier amical de votre livre „Le Nez de Cléopâtre“. La question à débattre n'est pas celle que vous avez soulevée et contre les simplifications de laquelle j'ai essayé de protester; elle est d'un autre ordre, d'un ordre supérieur et d'une nature telle que, seuls, les chrétiens pourront trouver sa solution. Il s'agit ici, en effet, de la défense de nos principes — de nos règles d'unification — et non pas du maintien d'épouvantails qui, dans le passé, nous ont inquiétés jusque dans notre sommeil et dans nos rêves. Ou est-ce que, à tout jamais, l'union des coeurs bien nés et des âmes de qualité restera le poncif préféré de l'art oratoire pratiqué par ceux qui, fièrement, savent monter en chaire? Ce qu'il nous faut, c'est l'union réelle, l'union réalisée, d'où sortira cet ordre merveilleux qui est l'apanage, précisément, de la justice accomplie et de la vérité proclamée.

Étant, vous et moi, à bonne distance et presque à distance égale des affres vécues, nous pouvons, dès aujourd'hui, mettre en défi les profiteurs de la résistance, en servant la réalité chrétienne. Faisons oeuvre pie en éliminant, dans nos propres rangs, d'abord, les injustices! Délestons-nous en oubliant le

passé! Marchons en paix, ne fût-ce qu'une paix relative, vers un état d'apaisement général!

N'avons-nous pas, dans un monde qui tend à se diviser en lâcheurs et en lâchés, le devoir impérieux de jouer le rôle de la troisième force — d'une force grandissante — en repêchant les abandonnés, à traiter en frères, et en rétablissant cette communauté irréprochable qu'exigent notre foi et notre doctrine? Il y a, ici, un plan particulier, le plan chrétien, sur lequel nous aurons à constater, tôt ou tard, que nos valeurs individuelles se confondent, tout comme se confondent, à n'en pas douter, nos manquements périodiques à la discipline supérieure. J'ai pu, en rejetant la charité et en forçant l'accent à mettre sur la justice, vous accuser d'un tort précis. Vous pourriez, très facilement, me donner la réplique, en portant vos regards sur un autre domaine. En cédant aux mêmes faiblesses humaines, nous sommes, enfants de la même Église et membres de la „seule Internationale qui tienne“, trop souvent pécheurs de la même espèce, peut-être, et au même degré. Qu'avons-nous donc à nous flatter de telle conviction ou de telle vertu? Et pourquoi, à tout bout de champ, mettons-nous en relief, devant ceux qui ont à cacher des blessures, toujours prêtes à saigner, l'ensemble de nos malheurs d'hier?

Retournons-nous, Monsieur, et regardons vers l'avenir! Après tant d'erreurs, commises dans nos errements d'après-guerre, tâchons de retrouver notre voie commune: celle qui partira d'un pardon total pour nous conduire vers cette entente parfaite, dans une chrétienté florissante, à laquelle nous aimons à rêver!

Je ne voudrais plus entendre parler, dans nos régions spirituelles, de la potence, ni du garde-chiourme. Tout malheur nous est envoyé; il l'est, afin qu'en le subissant, nous puissions accéder à un certain degré de purification. Mais où est-elle, cette purification, dans le cas que nous venons de discuter? Quels sont ses effets visibles et palpables? En quoi nous a-t-elle rendus égaux pour ainsi dire?

La douleur ne fait pas de différence entre un homme incarcéré pour patriotisme et un autre, mis en prison pour incivisme, — elle frappe son coup et s'en va, pour revenir.

En quittant ses victimes, elle laisse des plaies identiques qui, dans la logique des choses sentimentalement sacrées, devraient aboutir aux mêmes résultats, faits de grâce, de regrets et de bonne volonté. Or, Monsieur, je ne puis voir, autour de moi, que des exemples qui semblent prouver la non-efficience de toute disgrâce. Que fait-on? On pleure; on se lamente. Tout à coup la source des larmes est tarie, et l'on recommence le jeu des embêtements réciproques, tout disposé à veiller à ce que les grands puissent alterner avec les petits. On me parle des fusillades et des mitraillades comme s'il s'agissait des passe-temps les plus fascinants. On appelle, on rappelle, en se rappelant les heures noires, les horreurs de l'inhumanité en action. On finit par prendre plaisir à étaler ses souffrances. On évoque la guillotine! Mais on se garde de mentionner la Croix.

Elle est là, pourtant, nue et droite et sur le point de nous écraser sous son poids tombant — l'Éternité n'y pend-elle pas, en quelque sorte? — si nous n'arrivons plus à faire son signe et à obéir à sa Voix qu'elle laisse pressentir dans le très grand silence, provoqué par la Majesté du salut négligé.

À UN INTELLECTUEL

Monsieur l'„Apolitique“,

Dans la lettre que vous me destinez, vous paraissez réclamer pour vous et à votre seul profit la gloire d'être resté pur parmi les impurs qui semblent former le „profanum vulgus“ que vous haïssez.

Je ne vous estime ni ne vous méprise, mais je suis prêt à vous considérer selon les idées que vous exprimez à mon adresse et en fonction de la bonne foi que vous avez soin de manifester même au fond de ce que Lacordaire a appelé une „canaille de doctrine“. J'ai un métier que j'aime, malgré les attaques qu'il ne cesse de provoquer et nonobstant les personnalités qui me sont faites, avec une admirable régularité, par des gens de votre espèce. Je l'aime et je l'exerce avec la passion mitigée de celui qui, pris entre la prudence de la pensée adroitement formulée et la hardiesse de l'action envisagée, s'efforce journellement de s'adresser le plus directement possible à ce peuple vénéré duquel il est sorti et auquel, pourtant, il appartiendra, en chair et en amour, jusqu'au dernier souffle de son esprit et jusqu'à la dernière lettre qui voudra traduire ses idées pleines de lumières et d'espoirs, d'encouragements et de consolations.

Que m'importe, devant lui que je sers, le jugement (qui voudrait condamner) d'un homme dont le rôle à jouer sur le plan des relations humaines est celui d'un mètèque parfait!

Voilà des décennies, déjà, que je sais faire fi des polyphages de tout acabit qui, grâce à une boulimie effaramment intellectuelle et en travaillant fébrilement de leurs mâchoires, cherchent à éliminer les égarés que nous sommes. Je réagis comme je peux: en écrivant encore et en m'obstinant à convaincre celui qui, en proclamant son fier: „J'ai la volonté de m'abstenir!“ n'a plus le sentiment de sa déchéance. Ce qu'il appelle „volonté“ n'est que nolonté absolue.

Puis-je donc me prévaloir des dons qui, d'abord, me composent et qui, ensuite, permettent le jeu mirifique de l'écrivain, créateur et exécuté, à la fois? Pourrais-je, dans mes répliques, ébranler les certitudes et les convictions — ou ce qu'il croit être des certitudes et des convictions — d'un adversaire dont les opposants sont accusés, invariablement, de gremlinerie politique et de mérycisme spirituel?

Bien que je nourrisse des doutes à ce sujet, je ne lâcherai pas la proie qui s'est offerte, bien malgré moi, à mes exercices de style et de réflexion. Que voulez-vous, c'est mon métier, cette course éternellement reprise vers les sujets ingrats et vers les interlocuteurs qui cherchent à se dérober aux raisonnements sérieux, parce que, intérieurement, ils sont faibles et parce que, en faibles, ils s'appuient sur leurs sentiments mouvants et instables, tout comme les forts s'appuient sur la raison, solidement attachée aux choses, aux spéculations et à la logique des unes et des autres.

Voilà ma manière de répondre aux défis qu'on me lance; on la connaît. Tout récemment, dans une lettre à Jacques Hébertot, Maurice Clavel, en se démasquant, m'a très bien défini:

„Je suis révolutionnaire; c'est que se suis traditionaliste.“

C'est le traditionalisme dont je suis, en quelque sorte, le produit et le continuateur, qui semble m'exposer à vos critiques, à vos attaques, à votre mépris et à votre haine sournoisement virulente, malgré votre plaisir, affirmé et confirmé avec vanité, de vous maintenir au-dessus de la mêlée et de ne pas intervenir dans nos débats politiques de tous les jours.

Or, Monsieur, vos actes contredisent vos paroles chaque fois que, par l'intermédiaire d'un porte-lettres en uniforme,

vous me faites parvenir une missive qui, tout en protestant de votre „apolitisme“, proteste contre l'énoncé de mes convictions, personnelles et partisans, comme vous dites, et voudrait faire valoir, dans une langue au ton pathétiquement élevé et spirituellement flatteur, les qualités, les mérites et les avantages de votre libre pensée, fièrement opposée à ce que vous appelez mon dogmatisme intolérant et fanatisé.

Ni mon intolérance, ni mon fanatisme ne m'interdiront, dans le jeu que nous mènerons au vu d'un public assez distrait, les aises d'une disputation dans laquelle vous aurez, pour vous, tous les droits que vous réclamerez, alors que je me bornerai, en toute simplicité, à ne pas quitter votre aire et à respecter le cadre du thème qu'il vous a plu de choisir. J'aurai donc, avant d'entrer dans le vif du dialogue, l'obligation de signaler à l'attention de ceux qui, par hasard, nous écouteront, l'enjeu de l'attaque, dont je suis l'objet, et de pilorier sans autre forme de procès votre habitude de recourir aux formules magiques qui, dans votre intention, permettraient de galvaniser le peuple.

Toutes ces tentatives de galvaniser les gens ont eu, jusqu'ici, un succès incontestable: celui de galvauder les idées et d'avilir les notions. Ah, la magie des formules, même idiotes, auxquelles les naïfs et les coquins accèdent avec une sûreté, mécaniquement réglée, dirait-on, d'hypnotisé ou de noctambule! On n'a plus peur de l'absurde, bien au contraire. Depuis peu je connais des „intellectuels“ qui le recherchent, afin d'épater le bourgeois et de berner le prolétaire.

Cependant l'intellectuel, véritablement intelligent, ne vit pas d'un pâtre d'idées grasses et de fausses notions. Le brouillamini qui s'en suivrait, dérangerait le système digestif de son esprit, d'abord, et l'ordre naturel des choses, ensuite. Il se peut que les mots magiques, tels que libre pensée et dogmatisme, intolérance et fanatisme, puissent caresser les oreilles de quelques imbéciles, mais, en définitive, ils ne font qu'affamer la raison de ceux qui aiment à penser selon les règles.

Prenons, par exemple, votre très chère libre pensée! Quel est, après tout, son sens exact? Quelle est sa signification philosophique? Une pensée libre de quoi? Du sens critique,

peut-être? Dans ce cas, elle ne serait que charabia! Des lois de la logique? Nonsens et contresens! Des données de fait? Mensonges! Des formes de l'évidence? Des exigences de l'ordre? De la force démonstrative des choses vues et vécues? Ce serait l'arbitraire absolu. Vous auriez raison — contre toute raison — de dire: „Je pense ce que je veux! J'admettrai ce qui me plaira! Trois et trois font huit! Le tritonium est sans nocuité! Mangeons de la strychnine, elle est bonne pour le teint!“ Auriez-vous à coeur, plutôt, de professer une liberté du dogme que vous abhorrez? Cela me permettrait de vous rire au nez et de vous éclairer un peu. Car le dogme n'est qu'un enseignement, un point fondamental dans tous les systèmes philosophiques, le vôtre inclus, une opinion donnée comme certaine, et donnée avec cet acharnement qui me paraît caractériser les bonzes de votre secte.

Mais cette libre pensée, Monsieur, que vous chérissez à un point tel que vous la pratiquez surtout dans les écrits qui se voudraient le plus épris de l'intelligence, ne serait-elle pas, au fond, la liberté de ne pas penser avec précision?

Bien qu'il ne m'appartienne pas d'avertir tout olibrius, qui m'aborde, du danger, auquel il risque de s'exposer, dès qu'il se glorifie d'avoir un état d'esprit spécial et une attitude particulière, l'un et l'autre contraires à ceux qu'adopte l'adversaire accusé d'être trop politique et de commettre, de ce fait, des crimes de lèse-neutralité ou de lèse-objectivité, je voudrais, pour une fois, déroger à la règle générale de l'égoïsme et relever la confusion dans laquelle, immanquablement, vous sombrerez, si vous persistez à raisonner à contre-fil dans un domaine que la vie de l'intelligence et la vie des faits pourraient appeler leur condominium.

Il y a, Monsieur, une sagesse, simple et naturelle, qui court les rues, sans courir pour autant la chambre de travail d'un intellectuel qui se dit „apolitique“; cette sagesse fait comprendre, à qui veut regarder, que la politique n'est pas faite, ni par vous, ni pour vous; qu'elle se fait avec vous et qu'au fond elle vous fait; qu'en se faisant contre vous, elle vous défera, dès que vous feindrez de l'ignorer ou de refuser ses impératifs et ses postulats; et qu'elle défera, en même temps, une partie de la communauté nationale, parce que votre refus

aura créé, dans le milieu dont vous resterez le centre, un certain désordre qui augmentera en étendue et en intensité.

Le fait de méconnaître cette vérité dénote une faiblesse d'esprit qui, dans vos cercles libéraux et libertaires, tend à se généraliser: parce qu'elle est sans point fixe, elle se met à tout discuter et à lézarder, ingénument, à travers le royaume des idées et des faits. Je devrais, en vous écoutant, faire mienne la constatation de l'écrivain latin et viser vos expressions, en répétant: *Vera rerum amisimus vocabula*. Car, pour désigner les choses, vous avez perdu la notion exacte des termes, alors que, dans la lutte que nous avons engagée, il nous faudrait, de part et d'autre, mettre à profit la plus haute intelligence, seule capable de transmuier en verbes les événements qui nous charrient vers des lendemains assez sombres, de trouver les expressions qui les définissent avec précision et d'élucider les conséquences qui résulteront de nos réactions physiques et spirituelles.

L'intellectuel, que vous vous flattez d'être, doit pourtant savoir que c'est la qualité de nos pensées qui commande nos actes. La pensée s'incarne dans le langage, et le langage, en fin de compte, est le grand responsable dans le jeu des forces que nous déchaînons. Avant d'entreprendre, il faut bien penser; avant d'aller parler en maître, il faut bien énoncer ses principes. Vous ne l'avez certainement pas fait, Monsieur, car vous semblez méconnaître totalement le sens de la politique — tant du verbe que de la chose — et vous essayez de teindre à vos couleurs mes idées et mon vocabulaire. N'auriez-vous pas, en agissant ainsi, l'intention, par hasard, de mettre en pratique quelque plan machiavélique, longuement tramé et mûri par votre parti? Votre parti? Vous vous récriez; je l'entends! Vous m'objectez, je le devine, que là, précisément, est la caractéristique de votre „apolitisme“: vous haïriez tout parti et toute inféodation et vous n'auriez qu'un but, celui que la liberté vous indiquerait.

Libre à vous de l'admettre, mais vous avez tort. Vous n'êtes pas libre, Monsieur. Vous n'avez ni le droit ni la permission d'interdire l'accès à votre camp. Tous vos pareils ont la possibilité de vous y rejoindre. A n'importe quel faible d'esprit, qui se dit et se croit votre égal, vous êtes forcé de

reconnaître la qualité de collègue. Non, vous n'êtes pas seul; vous avez des frères, Monsieur, qui ont vos penchants; vous avez des singeurs que vous ignorez; et vous avez des disciples qui vous suivent, sans vous acclamer. Ce qui se ressemble, s'assemble. Jamais, vous ne pourrez vous opposer à la formation, malgré vous, d'une école „apolitique“; votre charte de la liberté radicalement réalisée vous le défend. Donc, Monsieur, vous avez votre parti, vous faites parti d'un mouvement, vous êtes inféodé. La vie réelle, voyez-vous, l'emporte toujours. La politique a dix mille tentacules qui vous guettent, qui vous trouvent et qui vous accaparent. Fuyez l'une et vous tomberez dans l'autre, infailliblement! Vous voilà pris dans votre parti. Son nom? Peu importe! J'en connais beaucoup: entre celui de l'illusionisme ou de la flibusterie et de la compagnie que forment la canaille et la bêtise, il y en a de toutes les nuances.

Vous n'avez qu'à faire votre choix.

Par endroits, Monsieur, votre très longue oraison est de nature à me faire soupirer: Oh, raison! Car la raison n'y est pas, et cela me gêne. Vous êtes, trop ouvertement, du parti de la tripe et du ventre, alors que je voudrais maintenir au-dessus des forces stomacales les facultés de l'esprit. La honte d'être coiffé à la jobardise ne vous consumant pas, je me sens attristé par l'attitude spirituelle que vous avez adoptée et par le comportement épistolaire qui vous condamnera. Car vous n'aimez que le vague et vous vous fichez du mot.

Je suis, peut-être, un fanatique du mot exact et juste. En toute circonstance, j'exige le terme qu'il faut. Oui, Monsieur, le mot conforme à la vérité, le mot rigoureux et le mot achevé. Le mot! Cela a eu un sens, cela a eu une signification, cela a eu un contenu. Or, depuis quelque temps et dans certains milieux, cela semble en être privé, délesté et vidé. Vous, par exemple, vous parlez encore, vous parlez toujours; mais c'est, uniquement, pour montrer au public que vous savez faire du bruit. Vous aimez à tonner, dès que votre babil vous a fatigué. Et vous criez et vous gueulez et vous produisez un vacarme sans fin qui finira bien par couvrir le silence, dans lequel se parfait la compréhension.

Ainsi vous dites „Liberté“, et le tambour verbal résonne. Tout le monde vous entend, mais chacun définit, à sa manière, le bruit que vous créez. La liberté de l'un n'est pas la liberté de l'autre. Et vous dites „Égalité“, sans vous soucier de l'inégalité que vous venez de provoquer. L'homme est libre, répétez-vous, et, après l'avoir proclamé, vous chantez: „A bas la calotte!“ Les hommes sont égaux, reprenez-vous, et, après l'avoir annoncé, vous mangez du curé, tout en interdisant au prêtre de vous croquer. Voilà votre liberté. Et voilà votre égalité. L'une et l'autre à sens unique. La Révolution, la grande, la très grande, celle que vous adorez et qui ne cesse de rouler, dans l'ouïe du monde qui tremble, ses R foudroyants, a engendré des guerres sans fin du fait qu'en vain elle s'efforce d'accorder la liberté et l'égalité. Et je n'ose pas parler de la fraternité qu'elle bafoue.

Il y a une contradiction absolue entre votre liberté et votre égalité: si vous êtes libre de me haïr et de m'écarter de tous vos postes en vue, parce que j'ai, selon vous, le tort de croire en Dieu et si, du même coup, vous êtes libre de me préférer n'importe quel idiot qui, sans le sentir, souffre d'une aboulie totale, votre principe de l'égalité a une bien drôle de mine. Car votre égalité exigerait, par exemple, que les voix de vos amis et adhérents, que vous comptez, fussent aussi pesées. Les voix ne sont-elles pas les porte-parole d'existences dissemblables, d'hommes qui ne se valent pas et d'êtres qui, sur des plans différents, représentent quelque chose? Des corps, des forces, des connaissances, des beautés, des capacités, que sais-je encore? Toutes ces créatures se distinguent, me semble-t-il, des billes que vous fabriquez en série et que vous vendez au prix de dix francs la centaine. Les billes sont égales, à un gramme près, en poids; elles sont égales, à un millimètre près, en grandeur, et elles sont égales, à une nuance près, en couleur. Mais les hommes, le sont-ils aussi? Non, n'est-ce pas? Pas même dans les urnes qui, selon vos testaments, recevront ce qui restera de vous après le beau petit feu de l'incinération!

Voyez-vous, Monsieur, vous ne pensez pas assez. C'est que vous sentez trop. Vous reniflez les hommes et les idées, et dès que vous constatez la présence de ce parfum indicible qu'accordent la grâce, la foi, la raison et la pureté, vous

reculez, horrifié, et vous niez les valeurs ainsi reconnues. Quand, en revanche, vous percevez l'odeur assez pénétrante de la médiocrité, de la bassesse, de l'incrédulité ou de la déraison, vous vous hâtez, pour l'embrasser, vers ce qui en porte les traces. Non, vous ne réfléchissez pas, afin d'entrer en possession de tous les éléments qui permettraient des conclusions logiques; vous aspirez des narines et vous finirez toujours par conclure un marché: tant et tant par passion! Les raisons de la raison n'ont aucune valeur! Car ce n'est pas la raison qui vous conduit à travers la vie, c'est une certaine olfaction qui se veut intellectuelle et qui n'est que politique, dans le sens le plus méprisable du mot.

C'est dans une atmosphère d'infamie que fonctionne le mieux cette olfaction. Ne vous ai-je pas vu, il y a quelques jours, applaudir aux manifestations bêtement turbulentes d'un groupe de jeunes gens qui, en se livrant à des débats politiques, ont révélé en même temps un manque de tact, qui est énorme, et des facultés de déraisonner, qui sont ahurissantes.

Oui, Monsieur, vous étiez là à lire, en souriant d'aise et d'ébahissement, ces lignes faites de caractères typographiques, d'espaces et de néant:

Pas de muselière

Il y a vingt ans, le 6 juin 1937, les Luxembourgeois ont, dans un referendum, dit

NON

à la dictature.

Le fascisme et le cléricanisme ont été repoussés par le peuple. Le même peuple a, pendant la guerre, dit

NON

aux Nazis. Le même peuple, aujourd'hui encore, dit

NON

à la dictature cléricale.

Assoss — Association Générale des Étudiants Luxembourgeois.

Vous connaissez la litanie, vous savez vos textes; mais vous n'arrivez pas à rougir, de honte et de dégoût, en vous rappelant les idioties ouvertement exprimées et affichées par ceux de vos amis qui, en 1937, ont été autrement ânon et ânonneurs.

Cette jeunesse, évidemment, se fait pardonner beaucoup d'âneries, pourvu qu'elle n'exagère pas trop et qu'elle renonce

à l'entreprise de faire bêtas ou benêts les gagas qui, tout en réchauffant, aux flammes des passions juvéniles, leur complexe d'anticléricisme, aiment à se dire et à se redire intellectuels „apolitiques“. Quels cancre, Monsieur, et, pourtant, quels docteurs ès confusions! Ils font de la politique et n'en font pas; ils en appellent à l'intelligence, sans en avoir. Car s'ils avaient ce dont ils se prévalent, ils devraient, au nom de la raison, protester contre les contresens et les contrevérités publiés par une nouvelle ligue des droits-de-l'hommelard qui, en s'appelant Assoss, tout simplement, voudrait faire croire, aux yeux et aux oreilles d'un monde stupéfait, que son association générale de tourne-poncifs représenterait l'ensemble des étudiants luxembourgeois.

Faut-il vous dire, Monsieur, que tous ceux qui, en 1937, ont voté pour le Gouvernement, n'ont pas voté pour la dictature, mais contre toute velléité dictatoriale, puisqu'ils se sont prononcés contre un parti, dont la doctrine est liberticide; ils ont, depuis la guerre, pu voir, à différentes reprises, de quelle manière il entend procéder pour établir, dans le sang et la sanie, son régime autoritairement meurtrier. Vous le savez parfaitement, Monsieur, mais vous fermez les yeux et la raison pour ouvrir, toute grande, la bouche qui acclame ces petits diables de menteurs dont les efforts, déjà, ressemblent aux vôtres. Vous n'ignorez pas, Monsieur, que les femmes et les hommes qui, en 1937, ont suivi le Gouvernement, ont été des Luxembourgeois, de vrais Luxembourgeois, ceux-là, puisqu'ils ont été contre le parti de l'étranger, alors que les partis de l'étranger — bolchevique et fasciste — ont soutenu les socialistes, souteneurs des systèmes dictatoriaux (russe et allemand). Vous tentez l'impossible, Monsieur, sans y parvenir, pour oublier et faire oublier que le Gouvernement d'alors n'a pas été „clérical“; non, Monsieur, vos amis libéraux ont fait partie de la majorité. Oui, les LIBÉRAUX! Vous n'allez, tout de même, pas proclamer qu'ils auraient été fascistes! Voyons, voyons! Les fascistes ont été du bord des „non“neurs ou des â„non“neurs. Un bon mouvement, Monsieur, et souvenez-vous d'un autre MOUVEMENT, assez fameux en ces jours d'avant-guerre!

Le „même peuple“ aurait, pendant la guerre, dit non aux nazis! Quel peuple? Cette fraction de la nation qu'il vous

plaît d'appeler peuple? Permettriez-vous à un rescapé des camps de concentration qui, en 1937, s'est prononcé contre tout fascisme et contre toute dictature, mais de la bonne manière, qui, comme ennemi acharné des Nazis, a connu toutes les tortures, sans vous avoir eu, Monsieur, pour compagnon de misère, et qui, dans tous ses lieux d'exil forcé, a rencontré beaucoup de Luxembourgeois, qu'il vous confesse, en toute franchise, que la plupart des résistants, que la plus grande partie de ceux qui sont restés là-bas — et parmi eux les auteurs spirituels du referendum — ont été des „cléricaux“, c'est-à-dire des catholiques?

Si c'est toujours le même peuple qui a son mot à dire, Monsieur, alors vous pouvez dormir en paix ou, en toute tranquillité, continuer à ne pas réfléchir, tout en clabaudant: „Il n'y aura pas de dictature chez nous.“ Il n'y en aura pas jusqu'au jour où les fascistes d'hier et les bolcheviques de toujours se lieront à vous et à vos amis pour pratiquer, définitivement, cette religion des imbéciles, qu'est l'anticléricalisme, et cette philosophie des criminels, qu'est le matérialisme.

Alors, Monsieur, les croyants n'auront plus de droits, hormis celui de crever dans les cachots, car l'union maudite du crétinisme et du voyoutisme aura consolidé le régime du barbarisme le plus stupide et le plus sordide de tous les siècles.

Certes, Monsieur, vous avez bien le droit, d'après les statuts de votre clan qui, à tour de rôle et selon les besoins, s'appellera libéralisme, franc-maçonnerie et socialisme, de haïr les catholiques. Cette liberté, unilatéralement pratiquée, ne vous permet cependant pas d'ignorer le fait que le catholicisme est un élément de paix publique et d'ordre intellectuel et moral dans une longue tradition nationale. Il représente, pour ainsi dire, l'idéal de la civilisation, de sorte que tous ceux qui lui vouent une hostilité ouverte devraient être marqués du signe déshonorant de la barbarie. Ne pouvez-vous pas suivre, à travers les siècles et à travers les pays, les traces visibles de notre religion? Elles sont de sang, et c'est toujours le sang d'hommes martyrisés qui accusera de despotisme tous nos ennemis: libéraux, socialistes, marxistes, radicaux et autres flibustiers anticléricaux de la politique.

Cette haine inaltérable contre l'Église et cette aversion montrée impudemment, en face des catholiques — il est curieux de noter, en passant, que votre anticléricalisme (de principe, comme vous dites) ne s'attaque jamais au pasteur ou au rabbin, au protestant ou au juif, mais uniquement au prêtre catholique et au catholique tout court — me semblent prouver que, du point de vue religieux, l'État est dans le désordre. Il l'est aussi du point de vue libéral, puisque la liberté totalement réalisée, surtout par ceux qui veulent en faire une doctrine sacrée, devrait forcément éliminer toute sorte de joug dans l'exercice de n'importe quel métier, quelle profession et quelle mission, afin de permettre à toute idée supérieure de jouer son rôle de balance ou de pacification.

Nous sommes obligés, pourtant, de constater que les soi-disant libéraux, au lieu de traiter dans l'État et de faire traiter par l'État, l'Église catholique comme la première bienfaitrice de la communauté, ne cherchent qu'à démentir, bêtement et vulgairement, leurs propres principes. Car les anticléricaux, qui ont peur de l'activité spirituelle des curés et des bonnes soeurs, alors qu'ils n'éprouvent aucune répulsion devant les bonzes rouges, autrement dangereux, désirent diviser ceux qui ne cherchent qu'à faire valoir leurs forces et leurs capacités d'union. En d'autres mots, Monsieur: Vous et vos amis, vous ne vous attaquez qu'aux seuls éléments de l'ordre qui nous soient restés. Pourquoi?

Parce que, parmi vous, il y a des libéraux faux, des libéraux bâtards qui ne connaissent qu'une seule terreur: celle de ne pas paraître assez libéraux! Ils sont plutôt rares et ils sont ridiculisés, en quelque sorte, par ceux de leurs amis qui, lorsqu'ils se disent intéressés au bien public, tiennent à créer le mal public. Ce sont les parasites de la liberté, généreusement accordée même aux criminels politiques, et ce sont, en même temps, les très grands exploiters du mécontentement qu'ils ne cessent de cultiver.

Vous êtes de ceux-là, Monsieur, car vous vivez du mécontentement, artificiellement provoqué et adroitement entretenu, comme le cancer vit de l'homme. La confusion qu'à dessein vous créez autour de la religion catholique n'est qu'une partie de votre art d'inquiéter le public, pour que vous puissiez

profiter du désordre général. Halte-là, dites-vous, hypocrite-ment, il s'agit d'une question religieuse; on n'en parlera pas!

Mais si, mais si, on en parlera, on en reparlera, car il ne s'agit pas de religion, mais de politique, tout simplement.

Dès que, sur le plan politique, vous vous en prenez à nos habitudes et à nos institutions spirituelles, nous avons, au nom même de la liberté que vous ne cessez d'invoquer, le droit de riposter. Nous le faisons, sur le plan politique également. Telle attaque trouvera telle riposte. Si l'une est politique, l'autre le sera aussi. Votre cynisme, Monsieur, et votre lâcheté, sous le couvert d'une hardiesse qui n'est que présomption et outrecuidance, voudraient nous chasser du plan politique pour nous enfermer dans le domaine ecclésial et gagner ainsi, à nos seuls dépens, un avantage civique inouï: celui de nous faire renoncer à tout engagement temporel et à toute réplique publique. Nous renoncerions, du même coup, à l'application de notre liberté; nous ne serions plus égaux en droits; nous aliénerions une prérogative et nous commettrions, de cette façon, un acte inadmissible contre l'humanité et contre notre dignité humaine. Rappelez-vous votre propre philosophie, Monsieur! Car ce n'est pas tant notre doctrine que je viens d'énoncer que la vôtre. Au lieu de vous prévaloir d'un droit qui nous interdirait l'accès à la politique, vous avez le devoir, impérieux même, de nous y forcer. Mais votre manière d'agir ose nier ce qu'affirme votre philosophie. L'une refuse ce que l'autre accorde. Vous êtes, je le répète, le désordre incarné. Tout désordre a sa source dans le penser d'hommes qui, lorsqu'ils se disent „apolitiques“, font la politique de leurs sentiments et de leurs ressentiments personnels au lieu de faire celle de la raison qui serait aussi celle de la justice et de la vérité.

Je vous entends bien vous écrier: Mais nous vivons dans l'ordre! Regardez autour de vous!

Je regarde autour de moi et, encore une fois, j'ai à constater, avec amertume, que vous confondez. Vous confondez l'ordre de la stagnation — qui est le vôtre — avec celui de la marche triomphale et triomphante vers un ordre supérieur — qui sera le nôtre. Vous aimez l'état actuel des choses, dans lequel vous ne vivez pas trop mal, dans lequel vous vivez même

très bien, alors que nous voudrions en finir, définitivement, avec cette anarchie larvée qu'est le règne de certains groupes contre le règne parallèle d'autres groupes, en remplaçant l'intéressement par le désintéressement, les passions par la raison, l'impureté par la pureté, le fanatisme par la liberté bien comprise de l'esprit et la fraction par l'universel.

Il y a ordre et ordre, ne l'oubliez pas! Il y a le faux ordre et l'ordre réel; il y a l'ordre factice et l'ordre naturel. Tous ces ordres ont leurs adhérents et tous ont leurs défenseurs, de sorte que les ordres — ce que vous osez appeler les ordres — se combattent, se repoussent et se poursuivent mutuellement. Vous ne me direz pas, Monsieur, que cet ordre des faits et des choses serait pour vous le nec plus ultra de l'Ordo, alors qu'il n'est que la manifestation la moins déniale du désordre tout court.

Oui, nous tourbillonnons, sans nous en rendre compte, dans le désordre: désordre dans l'emploi des mots, désordre dans les pensées, désordre dans les actions, désordre dans la politique! C'est que, dans notre vie privée, voyez-vous, nous avons quitté l'ordre tel qu'il est établi, maintenu et consolidé par la réglementation incessante de tout ce qui caractérise l'être supérieurement cultivé selon les préceptes du Créateur. En toute franchise je fais allusion, ici, aux lois immuables que les caqueteurs-nés de votre clan voudraient abolir par la seule force de leur caquetage public. Votre clan est un animal assez curieux, un animal à dix-mille têtes qui n'ont du bon sens dans aucune et des idées confuses à faire rougir le diable dans toutes. Ce ne sont pas — et ce ne seront jamais — ces têtes-là qui guériront le monde, parce qu'elles sont incapables de voir le mal qu'elles font et d'éluder la bêtise collective qui en est la génératrice.

Il y a le mal partout, vous en convenez. Vous travaillez à l'extirper, et c'est de notre côté que vous frappez. Toujours, vous frappez du côté des innocents — non, je tiens à rester juste: il y a, chez nous, des gens qui se disent catholiques pratiquants et intransigeants, alors qu'ils ne sont que des protestants qui s'ignorent, des réformateurs de la pire espèce, des individualistes éhontés, donc selon vos goûts, qui trahissent et leur foi et leurs coreligionnaires — au lieu de vous

en prendre à la racine même du mal, à localiser, me semble-t-il, dans cette conviction d'étourneau qui voudrait que les désordres des masses en révolution arrivassent un jour à créer l'ordre. Voilà votre conviction, Monsieur, je le sais. Vous-même, vous ne le saviez peut-être pas encore. Toutefois vous commencez à vous en douter un peu. Souffrez que je retienne, afin de l'affermir, ce doute!

Vous êtes partisan, sans restriction, du culte ou, si vous préférez, du règne de ce qu'un philosophe a appelé le Moi haïssable. Car vous êtes individualiste, sur le plan philosophique, et démocrate — sinon démocrate —, sur le plan politique. C'est que, Monsieur, vous vous plaisez à jouer, en même temps, le rôle du Maître et le rôle du Sujet. Bien que sujet, vous entendez rester celui qui, en tout et partout, décidera de ce qui adviendra de sa vie présente et de son existence future. Depuis fort longtemps vous avez adopté un vocabulaire spécial, un vocabulaire propre à cette engeance maudite du libéralisme qui cherche à paraître libertaire au maximum et qui n'arrive qu'à être détestablement libertine et exécration liberticide. Vous êtes pour l'émancipation. Émancipation à tous les échelons: émancipation politique, émancipation économique, émancipation intellectuelle! C'est une expression qui sonne, et vous êtes sonnailleurs dans votre parti. Frappez bien la tête de chacun de vos frères, faites rouler, sous les coups de votre poing, l'orgueil des imbéciles qui vous suivent, pour vous imiter, et vous aurez, à quelques nuances près, le tintamarre de ces mots répétés en chœur par les dorloteurs de la stupidité que vous êtes, chez vous. Depuis des siècles, déjà, l'Occident en fait ses frais. Comptez, derrière vous, les immolés qui ont eu confiance en votre doctrine et dont la mort misérable ne parvient pas à démontrer la sottise de vos théories. Les Sans-Dieu et les Boude-Église, enfants de votre prédilection, veulent, à votre suite, s'affranchir de la tutelle de l'autorité, du patron et du génie. Ils ne voient pas que votre émancipation doit, nécessairement, faire un roi de chaque employé et un philosophe de chaque propriétaire d'abécédaire.

Allez-y, Monsieur, et comblez-les! Ne faites plus attendre ceux qui vous écoutent et réalisez, enfin, ce nivellement

achevé qui veut être le comble de l'égalité et qui n'est que le dernier degré de l'injustice.

Voulez-vous que je vous dise, pourquoi votre parti, le parti des cache-sots et des crache-médiocrités, se démène comme une bande de diabolotins dans le bénitier du chrétien, afin d'instaurer, contre nous, la dictature du libéralosocial-marxisme? C'est que vous êtes républicains, chez vous, républicains démocratisards, pour être tout à fait exact, et que vous entendez pratiquer l'insurrection des grands matérialistes, que dis-je, des gros, des très gros matérialistes dans tous les domaines: l'insurrection des bas instincts contre la haute logique, l'insurrection du raisonnement contre le dogme, l'insurrection de l'imagination contre la tradition et l'insurrection des velléités anarchiques contre l'autorité, contre la loi, contre la discipline et contre le règlement. La conséquence en est, Monsieur, — et vous n'êtes pas dupe de votre tactique — que la vie politique se trouve sans cesse en état d'ébullition, que la paix du travail (quelle trouvaille pour les hypocrites qui font la guerre à cette paix!) est troublée, que la jeunesse est corrompue, que l'union nationale est écrasée et que le droit est défait au profit de votre clan et de vos cliques.

Vous persistez, depuis quelque temps, à nous habituer à une obsession récemment acquise par les plus turbulents de vos meneurs: à ces rêves singulièrement chers aux marxistes et qu'on arrive, bien facilement, à faire fleurir, dès qu'on prononce le mot magique d'économie. Ah, la belle novation qui vous permet de substituer à d'anciennes kyrielles de nouvelles antiennes! Quelle turlutaine, Monsieur, et quelle lubie! Elle est grosse de suites, vous ne l'ignorez pas. Car elle révèle votre manie de politicailler partout où, malgré vous, vous préparez la voie aux collectivistes brandissant au loin leur faucille avant d'élever leur marteau qui, bientôt, nous clouera au sol, définitivement.

Non, ne protestez pas et n'ayez pas l'air, surtout, d'être l'ennemi irréductible des léninistes, alors que, toujours et partout où le chrétien et l'idée catholique sont visés, vous empruntez aux marxistes immodérés la faucille, sinon le marteau, pour nous frapper de votre haine immortelle. Eux, en revanche, s'adressent à vous pour partager avec vos ency-

clopédistes les termes d'une doctrine qui massacre: le Progrès et la Démocratie!

Je suis, voyez-vous, un pauvre non-libéral et un anti-marxiste plus miséreux encore; mais je sais ce qu'il faut faire pour que le peuple puisse éviter les faiblesses, les jalousies, les émiettements et les trahisons qui menacent de nous perdre. Le remède est bien simple, Monsieur, et peut être exprimé en quelques mots. Il suffit, en effet, d'être moins arrogant dans l'emploi des expressions vidées de sens par l'histoire et remplies de sanie par vos mensonges. Le progrès et la démocratie, je l'ai déjà dit et je me plais à le répéter, sont de ces expressions-là. Je voudrais que, tout en maintenant intactes notre constitution et les valeurs essentielles de la liberté, on fit un usage beaucoup plus modéré de ces poncifs. Car, que peut-elle bien être, la démocratie que vous révérez? Une grande nivelleuse, n'est-ce pas, et une égalisatrice insensible et insensée qui crée des injustices, où elle passe, parce qu'elle oeuvre comme si la vertu, la lumière et la volonté étaient les mêmes dans tous les hommes. Vous tendez vers un égalitarisme absurde qui sera, tôt ou tard, ce que j'ai appelé une anarchie larvée, c'est-à-dire un désordre virulent dans un semblant d'ordre optimal.

Et votre progrès, Monsieur, qu'est-il, au fond, sinon une force qui s'oppose à l'égalité. Il y a, dans la vie, des inégalités; elles sont inévitables et ne peuvent être éliminées, parce qu'il y a — et il y aura toujours — des différences dans les situations initiales des hommes, dans les caractères, dans les intelligences et dans l'ensemble des forces physiques de l'individu; le progrès ne va pas les effacer, loin de là, le progrès, étant le même partout, ira augmenter les unes et prononcer les autres. Égalité! Je plains les buses qui, en s'affiliant à une Internationale, à une CGT quelconque, s'imaginent qu'ils trouveront, dans les gérants de ces super-trusts, de ces mains-mortes beaucoup plus puissantes que n'importe quelle autre, les défenseurs naturels de leurs intérêts, alors que c'est plutôt le contraire qui arrive: les pauvres, de leurs deniers et de leurs mensualités régulièrement versées, font vivre, bien vivre et vivre dans le luxe, pour ainsi dire, quelques parasites roublards.

Un jour, Monsieur, que je crois proche, déjà, je me taillerai une assez belle renommée, en déclenchant une guerre en règle contre l'absurdité de votre théorie „A travail égal salaire égal“ qui, réalisée dans tous les coins de la vie économique, fait identifier la durée de la présence physique au lieu de travail avec l'effort réellement fait, accorde une prime d'encouragement à la fainéantise et une amende non définie à l'application, se moque de la gaucherie en exercice, d'un côté, et de la dextérité efficiente, de l'autre, ne tient pas compte des peines supplémentaires apportées à l'oeuvre par le chef d'une famille bien fondée, ni des légèretés mises en jeu par le célibataire sans bagages et se fiche royalement ou patronalement des pièces magistralement finies par celui-là et des tricheries coquettement accomplies par celui-ci. Quelle injustice et quel désordre dans ce que vous aimez à appeler „l'émancipation économique“! C'est ainsi que vous entendez procéder, afin d'enlever à l'ouvrier le sentiment de son ignoble dépendance? Je ne vous en félicite pas, Monsieur, mais je tiens à plaindre le pauvre hère qui est à votre merci, parce qu'il voit en vous son guide spirituel ou son chef politique, sans se douter du fait que le prolétariat a de ces maîtres-conducteurs qui savent à merveille se faire un profitariat des masses éberluées, en les bernant au nom d'une fausse doctrine expertement exploitée.

Je ne vous étonnerai pas outre mesure, j'espère, en vous disant qu'il me serait très facile d'écrire un livre sur les erreurs et les tromperies commises, depuis 1900, pour fixer un point de départ, par vos confrères, les intellectuels „apolitiques“ qui ne cessent de prêcher la philosophie des cornichons. Ils le font — et vous le faites — au seul détriment des misérables qui mettent toute leur confiance d'ignorants innocents dans vos calembredaines, débitées avec l'accent de la sincérité et de la sagesse. Ce faisant, vous n'oubliez pas que vous êtes anti-peuple, par principe. Car le peuple est monarchique, par sentiment et par penchant naturellement sain et juste, et vous cherchez à le mettre en opposition avec son flair le plus sûr, en vantant les beautés d'un républicanisme qui ne fait qu'exterminer les qualités civiques et dessécher la vie spirituelle de la nation. Le peuple est catholique, de naissance, et vous êtes anticléricaux, par haine,

oui, par cette haine des primaires qui sont conscients de leur infériorité. Dans un mouvement insolite de sincérité, Jules Guesde, un de vos Grands, a dit: Le républicanisme et l'anticléricalisme, voilà nos moyens de bernier le prolétariat!

Et pourquoi ces tromperies, répandues et répétées à coups de trompettes? Parce que, Monsieur, la vanité de vos semblables, la cupidité de vos coreligionnaires athées et les ambitions de vos sosies politiques l'exigent! Car, vos amis sont de ceux qui, lorsqu'ils parlent de l'intérêt général, n'ont en vue que leur intérêt personnel, d'abord, l'intérêt de leur parti, ensuite, et l'intérêt du régime qui les favorise, après l'intérêt professionnel, enfin. Vous voulez que je mette des noms sur les gros ventres qui sont la gloire — et l'unique gloire — de votre clan? Ils incarnent le matérialisme sous tous ses aspects nocifs et dans toutes ses formes mortelles. Appelés à créer, ils s'obstinent à faire le néant sous le couvert d'un affairément bruyant et sans fin. Sans fin utile, en tout cas, car ce qu'ils arrivent à produire, hormis le vacarme de leurs voix tonitruantes, est peu de chose. Charles Péguy l'a défini dans son „Esprit de Système“:

„Nous les avons connus qui prétendaient régler tout le monde et le réglementer et le régulariser; et d'eux il n'est rien sorti, rien, pas le plus petit morceau du monde, pas un atome de création vivante, pas le peu qu'ont laissé toutes les écoles et les plus infortunées des générations qui se sont succédé sur la face de la terre, pas une maison, pas un vingtième de race, pas un livre, pas un mot de français, rien. Nous avons vu, nous les avons vus manifester, manipuler, triturer des nombres dont les unités représentaient les éléments les plus redoutables des réalités effrayantes; et de toutes ces opérations rien n'est sorti, non pas même seulement un livre, non pas même seulement une page, non pas même seulement une ligne, mais pas un mot, pas une syllabe, pas une lettre qui ajoutât son faible accroissement aux anciens accroissements de la commune et vieille humanité; de tous les autres il est resté quelque élément; nulle trace n'a été complètement effacée; des Byzantins il est resté quelque trace; des Scholastiques il est resté quelque trace; mais d'eux, rien, absolument rien n'est sorti, et d'eux il ne restera rien, absolument rien. Misère effrayante, ce fut aussi leur châtiment

d'avoir été les seuls, depuis le commencement du monde, qui aient entrepris justement d'étudier l'humanité par les méthodes les plus naturellement étrangères, hostiles, à la nature et au destin de l'humanité . . .“

Et voilà, Monsieur, pour votre valeur et pour votre utilité publique! Il est effarant, ce jugement d'un homme qui a été votre confrère, mais qui a réfléchi, qui a retrouvé le chemin menant vers l'ordre, qui s'est converti au seuil de la mort — qui a été une mort héroïque, Monsieur, et un sacrifice pour la Patrie qu'il a honorée, alors que vous la déshonorez — et qui, d'outre-tombe, fait entendre une voix de prophète que, tôt ou tard, les victimes de vos mensonges écouteront, pour la suivre et pour vous condamner à la mesure de ses accusations.

Certes, vous pourriez, ici et en ce moment, renverser les rôles et faire constater l'utilité publique d'un chrétien social — terme d'une superfétation remarquable, puisque le christianisme est social par essence — en demandant, par exemple: „Quels sont les buts que vous avez en vue et les moyens qui vous permettront de les atteindre?“ Je vous répondrais, d'un bon naturel: „Rétablir l'ordre partout, où il a été renversé par les intellectuels „apolitiques“ de votre genre, d'abord, et par les anticléricaux qui font la politique que vous chérissez, ensuite!“

Le christianisme social politique — oh pardon, Monsieur, je voudrais, pour ne pas prêter à équivoque, reprendre le titre exact, afin de respecter l'idée qui est à la base du groupement en question, et je dirais: les chrétiens sociaux qui s'occupent à faire de la politique exigent, en tout premier lieu, l'organisation d'institutions permanentes, capables de secourir la faiblesse des hommes, pour parer à la désorganisation générale de la société occidentale qui est la suite logique et inévitable de votre oeuvre de dissolution.

Nous y parviendrons dans la mesure où il nous sera possible, malgré vos interventions néfastes de retardement ou d'anéantissement, de faire régner la vérité, qui est l'ordre dans les pensées, dans les faits et dans les paroles; la justice, qui est l'ordre dans le droit; l'amour, qui est l'ordre dans le coeur; la vertu, qui est l'ordre dans le combat des intérêts et des

actions; la solidarité, qui est l'ordre dans le domaine social, et le sens de la responsabilité, qui est l'ordre dans la conscience. Pour être complet, il me faudrait ajouter la tradition, qui est l'ordre dans la suite des choses, et l'hérédité, qui est l'ordre dans le respect des deux communautés auxquelles, tour à tour, nous appartiendrons: celle des vivants et celle des morts. En un mot, Monsieur, nous désirons que soit imposée à tout le monde la loi draconienne de l'intérêt général, perceptible seulement à quiconque peut faire valoir, à côté d'un certain talent, toutes les qualités que je viens d'énumérer.

Or, grâce à vous et à vos mercenaires politiques, la conviction s'est faite, un peu partout, que tout le monde, le crétin comme l'intelligent, l'andouille comme l'intellectuel, serait capable de connaître exactement les moyens à employer pour garantir le salut public; la démocratie réserverait à ses fidèles une sorte de science infuse, à cet égard, alors que la démocratie est un régime, précisément, qui présuppose, s'il veut fonctionner selon les vœux de ses inventeurs, l'existence d'individus à la connaissance et au sens de responsabilité développés au maximum. La politique, tant passive qu'active, est, dans ce cas, une question de compétence, de clairvoyance, de lucidité, d'assiduité et d'exactitude. Elle est formée, selon une formule de Charles Maurras, d'une vue limpide des choses et de la connaissance d'un petit nombre de principes qui ne sont pas faits de main d'homme, mais que l'expérience humaine, devenue peu à peu la sagesse, a mis au jour, lentement!

La plupart de vos amis, Monsieur, se comportent assez drôlement, il faut le dire, en appliquant cette règle. Trop souvent ils tiennent à confirmer Dante qui a dit: „L'erreur des aveugles qui se font chefs l'emporte.“ Évidemment les chrétiens, eux aussi, ont leurs faiblaris et leurs tricheurs. Mais, en règle générale, ils sont encore dociles et se soumettent aux commandements de l'Église qui est la Cité de l'Ordre. Les croyants, membres de cette Église, restent dans l'ordre en considérant, non l'individu, mais la famille comme unité sociale et en cherchant à faire rayonner, partout et toujours, les splendeurs de leur doctrine. Ils savent qu'ils sont sur la défensive et qu'ils ont à protéger le triple terrain de la nation,

des relations sociales et de l'esprit qui, pour eux, est aussi l'Esprit Saint. Ils le font dans l'intention qu'a bien exprimée Saint Ignace:

„Priez Dieu comme si vous ne comptiez pas sur vous. Travaillez comme si vous ne comptiez pas sur Dieu!“

Voilà pour nous, Monsieur! Et pour vous? Oui, je sais, vous êtes „apolitique“, vous détestez l'acte public, à faire par un maire ou par un député. Vous préférez réfléchir, faire des vers, écrire des essais philosophiques et malmenier, dans vos écrits, les curés, les bonnes soeurs, les âmes charitables, le décalogue et les hommes qui prient. Car, vous êtes libre-penseur. Et vous êtes un intellectuel. Serait-ce à dire que vous auriez une intelligence peu commune? Je vous l'accorde. Mais vous n'avez pas ce qui importe, vous n'avez pas ce qui est supérieur à votre intelligence peu commune, vous n'avez pas de bon sens. Et, ce qui est pire: vous n'avez pas mauvaise conscience. Cela vous caractérise et cela vous condamne. Vous n'êtes pas un intellectuel, un vrai, puisque le pays, dont vous profitez, très adroitement, n'arrive pas à vous inculquer son angoisse.

Monsieur, vous êtes un bel ornement parasite de notre communauté. J'ai l'honneur de vous le dire.

À UN GRAND LUXEMBOURGEOIS

Mon cher Président,

J'ai, je crois, assez de droits pour me permettre de vous appeler „Mon cher Président“, puisqu'à toutes nos rencontres, depuis 1928, vous avez été pour moi celui qui dirige, celui qui est à la tête de tous les grands mouvements, celui qui est la tête tout court du meilleur des corps constitués du pays. Président de l'Action Populaire, au service de laquelle nous avons fait ensemble nos tours du Luxembourg! Président du Parti de la Droite, pour le développement, l'ascension et la victoire duquel nous avons sacrifié le gros de nos forces! Président de la Chambre des Députés, où, après la deuxième guerre mondiale, nous nous sommes retrouvés au directoire du Parlement! Président de l'Université Populaire, qui est et restera la grande plate-forme de nos débats scientifiques, littéraires et religieux! Président du Mouvement Européen, au sein duquel nous luttons pour la réalisation d'une idée qui, seule, pourra sauver notre continent! Et si, dans cette énumération, j'ai omis de rappeler votre présidence au Gouvernement, c'est que j'ai été trop jeune, alors, pour vous rencontrer dans ce domaine public qui allait devenir, sous votre tutelle spirituelle, d'abord, et grâce à votre présence physique, ensuite, grâce surtout à vos bons conseils, le terrain idéal de mes activités politiques, prolongées, après une décennie exactement, dans le fauteuil présidentiel que vous aviez occupé pendant tant de lustres.

Ainsi, j'ai appris à connaître, à bien connaître votre volonté, orientée toujours vers les buts éclatants, pour employer une formule, chère à Maurice Barrès. J'ai été frappé par votre état d'âme et par la force de votre esprit, ayant, l'une et l'autre, pris conscience de la race, à laquelle nous appartenons, et de la Nation que nous voulons libre et indépendante. Il m'a été donné de voir combien vos qualités vous ont valu les contestations de vos adversaires et d'être témoin, à bien des étapes, du fait, assez souvent répété, que les heurs et les malheurs de notre peuple vous ont ému, remué, animé et inspiré, à tel point même que vous avez réussi, par la simplicité de votre existence, par la fermeté de vos attitudes et par la dignité de vos comportements, à mettre du brillant dans les yeux de ceux qui vous regardaient.

C'est en vous regardant que j'ai été amené à suivre votre exemple et à définir les principes immuables qui sont à la base de notre civilisation occidentale. C'est en vous regardant, presque inconsciemment, qu'il y a quelques années j'ai pu présenter, dans votre esprit et selon vos conceptions philosophiques et humanitaires, la somme de nos idées communes, ainsi définies:

„Nous jugeons à propos de rappeler les principes qui régissent notre vie publique, qui caractérisent notre civilisation et sur lesquels nous basons nos espérances en un avenir mondial meilleur:

Nous proclamons l'unité et l'universalité de la culture occidentale, malgré la diversité de nos apports spirituels, artistiques et techniques et malgré la délimitation apparente de la communauté internationale que nous formons. Les valeurs intrinsèques de notre civilisation tendant à dépasser les excès des individualismes, des égoïsmes et des nationalismes, nous nous interdisons aujourd'hui de les imposer par la force, tout en les maintenant à la portée de tout le monde.

En nous déclarant fraternellement solidaires dans la répartition et dans la jouissance des trésors culturels, accumulés depuis des milliers d'années, nous nous engageons solennellement à accorder à chaque individu les mêmes droits et les mêmes chances de réussite dans la vie.

Si, dans nos relations continues avec nos proches, nous entendons pratiquer la bienveillance et la tolérance, nous sommes bien conscients du fait que nous faisons valoir ainsi des qualités qui résultent d'un équilibre physique, moral et intellectuel et que nous remplissons l'obligation d'être prêts à la libre conversation, de renoncer au recours à la force, à moins que nous ne soyons sommés d'agir en légitime défense, de combattre partout la méfiance et la malveillance et de condamner toute discrimination entre les hommes.

Nous sommes convaincus que tous les hommes ont leur part de responsabilité dans l'évolution et dans la gestion des affaires publiques, d'après des critères qui leur assurent le bénéfice de tous les droits et avantages à accorder par la civilisation occidentale.

Aussi croyons-nous nécessaire d'obéir, dans les domaines politique et économique, aux prescriptions morales reconnues valables dans la vie privée de l'individu.

Tous nos efforts ont pour but de sauvegarder la dignité humaine dans le respect absolu de la liberté individuelle et de la liberté politique, dépendant, l'une et l'autre, d'un ensemble de droits religieux, sociaux, politiques, économiques, culturels et autres. Nous avons la certitude que cette sauvegarde sera le mieux assurée par le système démocratique, tel que nous le concevons en Occident, c'est-à-dire dans le respect des droits fondamentaux de l'homme et de sa liberté politique et dans la reconnaissance du principe du gouvernement par la majorité ainsi que des pleins droits de la minorité.

Sans relâche, nous nous efforçons de rendre l'opinion publique attentive à l'importance des principes de notre civilisation et à leur mise en application, par une éducation appropriée, afin que soient réalisées les vertus que nous réclamons du bon citoyen.

Forts des résultats obtenus jusqu'ici, grâce aux facultés créatrices de notre culture, nous tâchons d'éliminer toute inquiétude devant le développement technique et nous cherchons à éviter la rupture de l'équilibre entre les forces matérielles et les forces spirituelles.

Dans les rapports permanents que nous entretenons entre l'État et l'individu, nous exigeons que soient strictement observées certaines lois, à définir comme suit:

L'État existe pour le bien de l'individu, mais l'individu n'est pas le serf de l'État; les exigences de l'individu ne peuvent être prises en considération que s'il y a, de sa part, une contre-partie, librement concédée par l'accomplissement d'un certain nombre de devoirs; l'abus commis par l'État dans l'exercice de son autorité peut engendrer, pour l'individu, un droit à la résistance.

Désirant trouver les réponses, propres à notre formation, aux questions posées par les révolutions technique, sociale et économique du monde moderne, nous professons, avec fierté, notre foi inébranlable en la victoire finale et glorieuse de la justice dans la liberté et dans la paix vraiment occidentale, faite pour profiter à toute l'humanité."

Vous vous êtes retrouvé, sans aucun doute, dans cette proclamation que nous ne cessons de répéter sous le couvert de telle ou telle action. Pour ma part, j'y retrouve la totalité de votre être et de vos aspirations toujours juvéniles. Vous me pardonnerez donc, si je cherche à fixer définitivement l'image de votre personnalité intérieure en disant de vous: Rien n'est plus beau que de pouvoir porter sur un homme de cette espèce, à la fin d'une longue carrière, un verdict de grandeur et d'immortalité. Alors que d'autres ont dit: „Nous courons à la recherche d'hommes!“ vous avez écouté en silence et vous êtes parti pour chercher la vérité dans les cœurs. Et, en le faisant, vous êtes devenu, lentement, sûrement, un de ces guides en vue que les autres ont voulu découvrir dans de très lointains pays.

Mais n'êtes-vous pas en train de devenir, dans le récit de vos amis septua- et octogénaires, quelque chose comme un mythe, puisque vous apparaissez, déjà, comme un personnage mi-réel et mi-légitime, quittant le champ de vision des plus jeunes et s'en allant vers ce qui ne manquera pas de vous cacher pour toujours. L'histoire alors se sera saisie de votre être pour faire de lui, dans la mémoire des nouvelles générations, une très noble figure de patriarche. Car vous voilà, presque centenaire, au seuil de l'Éternité, sur le point

de nous tourner le dos, définitivement, et de vous estomper, doucement, insensiblement, dans les brumes montantes de l'avenir. Et voilà que, dans notre souvenir qui parle, les temps du langage, oubliant à leur tour votre lointaine présence dans l'aujourd'hui, commencent à se confondre, à prendre le passé pour le présent et à vous appeler le Grand qui est entré dans la Paix du Seigneur. Écoutez, avant de disparaître, la mémoire ouverte de la Nation vous dire :

„Parmi le trop vaste nombre des simples spectateurs de la vie, il a été l'un des rares à manifester sa volonté de sortir des rangs, afin de ne pas subir les contraintes du milieu, dans lequel il se trouvait placé, mais de le modeler, de le changer, d'en détourner certaines influences néfastement matérielles et de le former à l'image de sa vision personnelle des deux mondes.

A-t-il réussi? A-t-il échoué? La question n'aura pas de réponse, sauf celle, muette et longuement luisante, que donneront ses actes accomplis et ses actions parfaites, couverts de la patine des peines patiemment supportées. N'a-t-il pas été de ceux, aussi, qui ont fini par savoir d'expérience que le problème central de l'existence est celui de la douleur, de cette force arrache-larmes qui vous mène, par la voie la plus directe, au fond de l'inquiétude humaine, où se forme la base inébranlable de toutes les grandes entreprises aux prolongements métaphysiques? N'a-t-il pas acquis, à la fin de tous ses projets réalisés, aux accessoires ridiculement pitoyables, parfois, cette attitude aussi surprenante qu'admirable qui sait refuser, au centre même des déceptions produites par la réalité, tout désespoir. Il y avait en tout, venant de lui, un amour qui n'arrêtait d'aller à l'autre, à l'ami comme à l'inconnu, sans préférence aucune.

Sur le plan du dialogue, que le monde moderne du tapage et de l'assourdissement croit avoir découvert, pour le pratiquer à sens unique, tout en simulant la conversation, il a su rompre la plupart des monologues, en parlant aimablement, cordialement et persuasivement pour la Justice et la Vérité au profit des prochains. En politique, où son héritage s'appelle Liberté, il a su conserver le bien commun, en protégeant, jusqu'aux limites de ses frontières naturelles, le patrimoine

enrichi contre tous ceux qui auraient marqué des velléités à en rétrécir les dimensions.

Jamais il ne s'est laissé briser par la solitude qui, après la mort de son épouse, a été sa plus fidèle compagne. Et c'est elle qui, finalement l'a englouti, en nous laissant, toutefois, la masse rayonnante de son Témoignage."

Après avoir entendu cette voix, il ne nous reste plus qu'à vous couvrir de remerciements qui seront autant de lauriers.

Oui, je sais, vous ferez encore des histoires, avant de les accepter, à votre corps défendant.

À EDWIN DE ROBILLARD

Cher Monsieur,

J'ai bien médité, après avoir reçu votre brochure, sur le sens exact de votre dédicace. „Si M. P. G., secrétaire adjoint du Comité International des Écrivains Catholiques, voulait bien se faire l'écho de ce Plaidoyer pour la Justice Sociale, la misère imméritée lui dirait merci.“ N'ayant ni l'honneur ni le plaisir de vous connaître, personnellement, je me suis efforcé d'entrevoir les traits de votre visage spirituel en vous lisant et en suivant, résolument, la ligne clairement dessinée de vos idées. Et je crois pouvoir dire, sans me tromper, que l'amour a modelé votre face intellectuelle, alors que l'esprit de l'Évangile lui a insufflé cette vie intense qui cherche à se communiquer, pour que la fraternité réelle des hommes se réalise à travers le monde.

Vous m'abordez de très loin, puisque c'est à Port-Louis, dans l'Océan Indien, que vous formulez les élans de votre foi et les cris de votre coeur. Et, pourtant, nous sommes assez proches, l'un de l'autre, pour que nous puissions marcher vers le même but, la main dans la main, et nous rejoindre, d'un moment à l'autre, dans la même ferveur chrétienne qui voudrait, en un seul jaillissement, effacer la honte de notre siècle et le scandale de notre civilisation.

En effet, vous ne cessez pas comme je ne cesse pas de rappeler à l'humanité „que la justice sociale ne pourra pas

trionpher tant que l'injustice économique subsistera" et „tant que le prolétariat ne sera pas supprimé, la misère imméritée attirera les justes châtiments de Dieu sur l'humanité en état de péché et le monde ne connaîtra point la paix.“

Celui qui s'exprime de cette manière doit, évidemment, proposer un remède, afin que ses belles paroles puissent être suivies d'actes plus merveilleux encore. Et là vous me dites que „l'unique moyen de supprimer le prolétariat se trouve en l'intégration institutionnelle des travailleurs dans l'entreprise, par voie d'association entre les apporteurs d'argent et les apporteurs de travail.“ La solution à envisager n'est pas inconnue, vous le savez, mais vous avez le mérite d'indiquer une voie possible que nous pourrions emprunter pour éliminer les injustices. Vous écrivez, en effet:

„En vertu de quelle équitable logique, alors que les instruments de production ne peuvent fructifier sans l'apport indispensable de l'élément travail, accorde-t-on aux actionnaires créanciers des droits exclusifs et permanents à la propriété de l'entreprise et à la totalité des profits et des plus-values, même si plus-values et profits représentent un taux usuraire d'intérêt au regard de l'argent investi en équipement?“

En conséquence, vous élaborez des formules précises pour l'entreprise en association capital-travail et vous concluez:

„C'est l'entreprise-institution (personne morale) qui posséderait les biens de la société. La part respective du Capital et du Travail au droit de co-propriété de l'entreprise assumerait une signification positive seulement en cas de dissolution qui divulguerait un surplus d'actif après remboursement, par priorité: des actions-Capital, des actions-Travail, de la Réserve actions-Capital“.

Je fais miens les bons vœux exprimés par votre préfacier Emile Romanet, ancien industriel, initiateur des allocations familiales en 1916, auteur du programme „Capital et Travail unis“: „Je souhaite de tout coeur que les Employeurs et les Salariés qui liront ces pages comprennent l'intérêt commun qu'ils ont à réaliser toutes les clauses stipulées pour l'association si désirable, en même temps que si normale, du Capital

et du Travail. Le succès, que j'escompte certain, sera la récompense de vos persévérants efforts."

Pour que votre plan puisse aboutir, il „faut que l'égoïsme des hommes et des nations soit vaincu, il faut que l'injustice économique soit vaincue, il faut que la justice sociale triomphe". Vous l'avez dit et vous avez bien parlé. Je suis des vôtres, avec bon nombre de mes amis. Par-delà les mers, réellement existantes ou artificiellement créées — celles des malentendus et des incompréhensions — je vous envoie mes amitiés.

À L'ABBÉ PIERRE

Monsieur l'abbé,

Depuis notre dernière rencontre, aussi fortuite que courte, à Cologne, durant laquelle, pour la première fois, j'ai dû me rendre compte des conséquences physiques et morales du surmenage dans votre apostolat, je n'ai plus eu de vos nouvelles jusqu'au jour, où les journaux, profitant de votre nom et de votre renommée, ont cru pouvoir cueillir leur petite sensation quotidienne aux dépens d'un homme avide de paix, de repos et de tranquillité dans l'ordre. Pour la centième fois vous avez été la victime d'une profession tendant de plus en plus à vivre des accidents, qui frappent les uns, et des incidents, qui marquent l'existence particulière des autres. Si je me flatte de connaître à fond les gens de la presse, c'est pour vous dire que je n'ai pas pris au sérieux leurs entrefilets, annonçant votre résignation et votre dessein de quitter l'entreprise d'aide, saintement hardie, que vous dirigez, au moment même où les succès vous ont donné raison, alors que les dénigreurse éternels de toute belle oeuvre se sont concertés pour vous donner tort. Vous êtes de la trempe de ceux qui ont été forgés par les années terribles de la déportation et de l'emprisonnement et qui ne gémissent pas, sine fine, dans les ténèbres de la déception. Ainsi, vous appartenez — et vous l'avez prouvé — au nombre, trop restreint, sans aucun doute, mais agissant et optimiste, malgré les contre-coups inévitables, dus à la malveillance des jaloux

et à l'inimitié des hommes dérangés dans leurs jouissances, vous appartenez, vous dis-je, au nombre des chrétiens pour lesquels la prière: „J'aime mon prochain comme moi-même pour l'Amour de vous, mon Dieu“ signifie beaucoup plus qu'une suite de mots qui ne tireraient pas à conséquence. Vous, qui êtes plein du catholicisme vécu, vous forçant de faire valoir les droits de la Charité indestructible comme d'autres cherchent à défendre les droits de la Vérité indélébile, vous vous êtes placé, pour ainsi dire, hors de la sphère des occupations normales, en un lieu, dont la position stratégique me semble être providentielle, ne fût-ce que pour nous rappeler qu'il faut aimer le Maître de tout son coeur.

Or, cette position exceptionnelle est la cause première du désappointement qui vous fait regretter deux faits ou deux malheurs: la plupart des hommes, dites-vous, semblent admettre que le luxe personnel à maintenir serait plus important que le nécessaire à garantir aux déshérités de toute nation et que, parmi les pauvres, une majorité écrasante exigerait promptement, alors qu'elle refuserait tout sacrifice au profit des gens plus infortunés encore qu'eux-mêmes. Me permettez-vous de vous rappeler que vous avez été un des premiers à nous faire comprendre que, parmi les chrétiens, il y a des croyants qui n'aiment pas de coeur, mais d'esprit seulement, parce qu'ils préfèrent garder ces excroissances d'une laïcisation et d'une matérialisation outrées que nous appelons duretés humaines. Dieu, vous n'avez cessé de le répéter, est excessivement loin de leurs idées terre-à-terre et de leurs préoccupations lamentablement aspirituellenes.

Ils sont de ceux, voyez-vous, — et nous le sommes tous un peu, bien malgré nous, parfois, — qui n'ont pas toujours conscience des deux puissances luttant à mort en eux et qui, ainsi, permettent aux forces du mal de l'emporter, provisoirement, jusqu'au moment, où, la réflexion, le repentir, et une sorte de conversion revenant, ils seront de nouveau avec vous. Car, ils sont avec vous, ils ne vous délaissent pas, ils ne vous quitteront pas, tant que vous ne les aurez pas quittés. Leur confiance en vous est forte, extraordinairement; et si, de temps à autre, ils ont des défaillances ou des semblants d'affaissement, ils se reprendront vite, en vous

regardant faire, en vous admirant et en vous suivant, chacun selon ses petits moyens et ses forces aux courants alternants.

Donc, vous n'êtes pas délaissé, ni dans vos déceptions partielles, ni dans vos douleurs totales, à supporter, loin de votre patrie, dans un pays ami, où, en ce même moment, un de nos amis communs, un abbé, lui aussi, un autre rescapé du monde concentrationnaire, le chanoine Jean Bernard, est prêt à joindre ses souffrances à vos souffrances et ses prières à nos prières, afin que, dans un échange réciproque de dons immatériels, précieux et continuellement répétés, vous — et lui — puissiez retrouver la plénitude de vos forces, que nous puissions renaître à votre foi, à votre amour, à votre charité, dirigées, l'une et l'autre, vers le but éternel de nos espérances chrétiennes, et qu'ainsi Dieu soit rapproché, glorieusement, de tous ceux qui, en accordant la Charité, voudraient se baigner avec vous dans les lumières de la Vérité.

À PAUL LESOURD

Cher ami,

Le livre que vous venez de me dédicacer et que vous appelez „Pèlerin de Lourdes, guide à travers la Grotte, les sanctuaires, la ville et les environs“ me parvient au moment même où un connaisseur plus fin de ces lieux, un Luxembourgeois aux relents russes, se fait le cicerone attitré des rapacités vivantes qui, par un seul trait de plume et de bec, vous tuent dix mille saints, afin d'en faire une bouchée du diable.

Toujours la vermine anticléricale aura son journaliste de pacotille, bien capable, en 1958 comme en 1858, de se distinguer dans la fourberie littéraire et de mobiliser la masse des mal-pensants contre toute chose spirituelle, dépassant leur entendement. Dans les considérations du godichon qui nous intéresse, en cette heure, l'imprégnation bolchevique est indéniable. Ce poisson rouge, par mégarde, est tombé dans notre bénitier; le voilà, fou furieux, se débattant contre un liquide qu'il n'arrivera ni à souffrir dans ses effets directs, ni à supporter dans ses conséquences indirectes: sa nature même lui fait croire, bien à tort, que nous serions assez crabe pour le dévorer!

Certes, nos croyants n'iront pas lire sa prose de baderne, tout comme les catholiques de la France la plus française, les amis de Saint Louis et de Jeanne d'Arc, se passeront de

la lecture d'un auteur quelconque, dont les écrits, à deux lieues, sentent le Sue resué. Jamais la stérilité stupéfiante de ses exercices journalistiques ne permettra à ses très rares lecteurs de voir rapetissée la grandeur des événements de Lourdes, de Fatima, de Luxembourg, de Czenstochau et d'ailleurs. Ses textes, respirant une odeur d'évier intellectuel et dégageant une sorte de méphitisme spirituel, sous l'influence duquel les pauvres êtres, touchés par l'une ou par l'autre des expressions, ne tarderont pas à se savoir diminués, dégradés, honnis et conspués, provoqueront à la longue une réaction inespérée du côté de ceux et de celles qui, entre un scribe sans foi et la Sainte Vierge, choisiront humainement, au lieu de répondre bêtement à son invitation. Ce qui, d'ailleurs, n'empêchera pas les consciences pourries et pestiférées de se croire consciences nationales et d'exiger, au nom d'une liberté qui refuse aux autres ce qu'elle s'accorde facilement, l'interdiction de toutes les manifestations religieuses.

Malheureusement, cher ami, vous ne connaissez pas notre „Humanité“ qui s'appelle „Zeitung“ — une feuille qui voudrait être la racine même du journal idéal et qui n'est que la racine carrée de l'indigence spirituelle: cette „Zeitung“ étant au journal, ce que „L'Humanité“ est à l'humanité, c'est-à-dire le contraire, exactement, vous n'aurez pas de difficulté à vous imaginer son niveau et à voir en elle le point d'impact de la niaiserie et de l'impertinence. En revanche, vous connaissez, puisque vous n'ignorez rien de votre belle littérature nationale, la formule de Léon Daudet, disant de l'anticléricalisme:

„Cette tare des intelligences inachevées!“

En appliquant aux dénigreurs de Lourdes — qu'ils soient Français ou Luxembourgeois, Antifrançais ou Antiluxembourgeois — cette étiquette frappée par l'un de vos meilleurs écrivains, je m'efforce de retenir un mouvement d'impatience à l'égard de l'homme qui a plus de l'inachevé que de l'intelligent et qui, sur le plan moral, se plaît à se présenter comme le plus grand poussah de notre siècle.

Toutefois, si l'on a été, comme lui, cornichon dans sa jeunesse, il est plutôt difficile de se faire pêche, en vieillissant. Il faudrait, pour opérer ce changement, un des miracles que

ne cesse de vitupérer notre mirliton — un mirliton tapageur ou, si vous voulez, un tout petit mirlitonnerre qui, au fond, ne vaut pas la peine d'une réplique, lorsqu'il s'attaque à Lourdes pour déshonorer, du même coup, son pays, marial, lui aussi.

Son pays? Mais non, mais non, son pays de prédilection n'est ni la France — l'élue de la Sainte Vierge — ni le Luxembourg — honoré par la Consolatrice des Affligés — sa patrie bien-aimée semble être cette Union Soviétique pour laquelle la Mère de Dieu, par l'intermédiaire des enfants de Fatima, implore les prières que nous ne saurons Lui refuser.

Le seul gain visible et constant des exercices littéraires que font des anticléricaux sera la répugnance des braves gens. Le nombre de ces braves augmentera avec l'outrecuidance de ceux qui voudraient torpiller la Marche Triomphale des Millions vers la Grotte; vous le savez comme j'ai l'heur de le constater en cette année jubilaire, pendant laquelle les mercenaires de Moscou auront à avaler beaucoup de choses, alors même qu'ils n'arriveront qu'à décrier quelques faits marginaux des processions.

Il y a, évidemment, des mercantis, de très petits mercantis, qui profiteront de l'afflux des fidèles qu'ils logeront, qu'ils nourriront, qu'ils soutiendront et qu'ils serviront dans tous les actes d'une dévotion, débordante, peut-être, mais sincère; cela est inévitable, parce que dans la logique des choses humaines, et cela ne nuit en rien à la foi, ni des uns, ni des autres, bien qu'il puisse déranger parfois le commerce des très grands mercantis, prêts à exploiter dans leur journal les bénéfiques insignifiants qu'aurait réalisés tel hôtelier, tel boutiquier ou tel marchand de chapelets.

Malgré sa hâte à parfaire son business, je conseillerai à notre malavisé de se reposer un peu du Kisch hongrois pour étudier le Lasserre français, dans votre présentation, cher ami, quoique, dès maintenant déjà, je sois convaincu que le songe-creux, qu'il est, réagira en sonne-creux assez tumultueux en entrant en contact avec la solidité de votre récit:

„La bouteille d'eau de Lourdes arriva au 95, rue de Seine, où habitait Henri Lasserre, au cinquième étage, le 10 octobre 1862. Après

bien des hésitations, à cinq heures et demie de l'après-midi, il versa de l'eau dans une tasse, s'agenouilla et en disant: „O Sainte Vierge Marie, ayez pitié de moi et guérissez mon aveuglement physique et moral“, il se frotta successivement les deux yeux et le front avec la serviette mouillée. Cela ne dura pas trente secondes.

„Qu'on juge de mon saisissement, écrira plus tard Henri Lasserre, je dirai presque mon épouvante! A peine avais-je touché de cette eau miraculeuse mes yeux et mon front, que je me sentis guéri tout à coup, brusquement, sans transition, avec une soudaineté que, dans mon langage imparfait, je ne puis comparer qu'à celle de la foudre.“ Henri Lasserre était guéri. Il avait recouvré la vue. Il pouvait lire et écrire sans aucune fatigue.

Étant allé à Lourdes pour remercier la Vierge, Henri Lasserre eut en face de la grotte l'inspiration d'écrire l'histoire des Apparitions. Il commença son enquête, interrogea Bernadette, l'abbé Peyramale, curé de Lourdes, tous les Lourdais pouvant le renseigner, et l'abbé Peyramale déclarait aux Soeurs de l'hospice: „Henri Lasserre sera l'historien de Lourdes. La Sainte Vierge l'a guéri pour cela.“

Revenu à Paris, il fut repris par son travail quotidien, ses articles, ses livres, et les années passaient sans que parût le livre promis sur Lourdes. En 1866 ou 1867, un jour, au confessionnal, un prêtre inconnu de lui, paraît-il, lui ordonna de se mettre en sortant à écrire „Notre-Dame de Lourdes“. Il obéit, reprit son dossier, se rendit à Nevers pour revoir Bernadette, et le livre parut. Le succès fut aussitôt prodigieux. L'imprimeur Lahure, pendant quelques mois, ne fit rien d'autre que d'imprimer „Notre-Dame de Lourdes“ qui fut lu en chaire comme mois de Marie en d'innombrables paroisses.

Henri Lasserre, bien que vivant modestement, décida de renoncer à ses droits d'auteur ou plus exactement de n'en rien garder pour lui et de tout distribuer pour sauver des détresses, rétablir des situations, etc. . . . Dieu seul sait le bien immense qui ainsi s'accomplit. On m'a également assuré que la Maison des Oeuvres du 76 de la rue des Saints-Pères fut construite par l'éditeur Palmé avec les bénéfices que lui rapporta le „Notre-Dame de Lourdes“ d'Henri Lasserre. Ce livre a été traduit en 85 langues différentes et dialectes. Le pape Pie IX, le 4 septembre 1869, envoyait à Henri Lasserre un bref et une bénédiction . . .“

Il se pourrait, toutefois, que même ce tirebouchonneur attitré de tous les vases vides eût à supporter les influences mystérieuses des prières communicatrices qui, en ces jours de grâce, n'exclurent personne des effets salutaires d'une victoire remportée sur terre, dès que, par l'intercession de la Sainte Vierge, elle aura été gagnée au Ciel.

Notre grand moscoutaire continuera, peut-être, à admettre qu'un Kisch hongrois vaudra plus qu'un Lasserre français,

qu'un plume-tenant communiste, à Luxembourg, l'emportera toujours sur n'importe quel professeur d'Université de Paris et que, seul, un homme extraordinairement imbécile pourra être d'un avis contraire.

Je serai un de ces imbéciles-là, quitte à ne pas le paraître aux yeux de Celle qui pleure et que nous irons voir un jour, sûrs de La trouver aussi souriante que maternellement accueillante.

D'ici là, je vous serre la main, amicalement et plein de gratitude.

À JOSEPH LEVEN

Cher ami,

C'est un de ces hasards de la vie que, depuis longtemps déjà, je ne considère plus comme une circonstance banale de certaines heures sans relief, qui, du fond des grands silences canadiens, nés au milieu de forêts presque vierges, aux bords des lacs méandrés du Nord-Est, me fait écrire à l'ancien disciple de feu l'abbé Nicolas Neuens pour lui dire, combien j'approuve son entreprise de redonner de l'éclat à la figure d'un disparu, admirablement luxembourgeois, et avec quel empressement je prends en gré sa volonté, assez forte pour faire redorer, à traits monumentaux, les contours d'une personnalité extraordinairement efficace dans la simplicité de ses actes journaliers.

Certes, on a trop oublié les mérites de cet homme, alors que, malade des conséquences de notre civilisation neurasthénisante, on a recours, le plus tardivement possible, à ses conseils paternels et à ses méthodes naturelles de guérisseur. Il importe donc de reconnaître publiquement que sa vie a été digne d'être l'objet — ou le sujet — d'une mise à l'honneur par la remise en valeur de tout ce qui a caractérisé son existence. En y apportant mon aide, je me rends compte, dès le départ, qu'en actualisant, d'une façon subjective, la doctrine particulière de la personne à magnifier, je cours le risque de réduire l'ampleur de ses travaux excessivement multiples

aux simples dimensions d'un schéma, fait d'idées préférentielles, appelées à flatter l'amour propre du „laudator magistri“ plutôt qu'à faire admirer la bonne philosophie du maître lui-même, la façon méthodique dans l'acquisition de ses connaissances et la rigueur expérimentale dans l'élaboration et dans l'application de sa thérapeutique.

Le fait même d'admettre cette possibilité, m'impose l'obligation d'être sur mes gardes et d'éliminer toute considération déformante qui se présenterait, dès que je me perds dans les réflexions qui, aujourd'hui, aiment à graviter autour du corps humain et des soins qu'il exige, afin d'être préparé à son rôle le plus noble et le plus élevé: celui d'être, à l'optimum, l'enveloppe vivante, forte et joyeusement satisfaite d'une „mens sana“. Les notions les plus claires, à cet égard, relevant à la fois de l'art et de la science, devraient être puisées dans une étude obligatoire, faisant partie de l'éducation au même titre que la formation de l'esprit et de l'âme ou la culture du sens esthétique.

L'abbé Nicolas Neuens, en approfondissant sans cesse sa théorie du vitalisme et sa pratique du naturisme, n'a jamais manqué de faire ressortir la responsabilité de l'homme devant les impératifs de la santé du physique, identique, pour lui, à celle du métaphysique. S'il a mis l'accent de ses recherches sur le biologique, il a su faire comprendre, en même temps, que l'éthique est un complément direct, nécessaire et logique du premier. Sa doctrine n'est donc pas une sorte de glorification du simple fait biologique; elle se veut une „restitutio in integrum“ de l'élan vital, à comprendre aussi bien comme „sacrification“ permanente de l'être pensant par un mode approprié de vivre, de se nourrir, de se vêtir, de se comporter et de jouir de ses loisirs que comme „sanctification“ continue de sa nature chrétienne, en se rappelant le but final de son existence de „homo sapiens“, destiné à se transformer en „homo religiosus“, tout à fait.

En enseignant le retour au simple — par le refus constant du raffiné, — au naturel — par le refus décidé de l'artificiel —, au pur — par le refus total du désordonné et de l'indéfinissable —, et au clair — par le refus catégorique de tout ce qui n'est pas limpide et transparent —, il s'est acharné

à faire valoir en tout, partout et surtout l'esprit-qui-sauve. Il a voulu que, face aux tendances de facilité, de commodité, de cupidité, d'égoïsme et de sensualisation, on se prêtât à des actions positives, constructives et affirmatives par rapport au monde et aux exigences de la vie naturellement vécue. Cette alliance ininterrompue de l'esprit en éveil et de l'acte simplement prévoyant, conservant ou redresseur a fait qu'à la fin l'ensemble de ses idées, quotidiennement réalisées par des gens épris de santé, sur les deux plans de leur existence, est devenu une constante merveilleusement bienfaisante dans les manifestations culturelles par excellence.

Le prêtre qu'il a été et qu'il a souhaité rester, totalement, a fini par être, à la fois, „medicus“, c'est-à-dire revalorisateur infatigable des forces vives, tant physiques que métaphysiques, de la créature douée de sagesse, et „cultor“, c'est-à-dire producteur de valeurs humaines transmissibles, par lesquelles la thérapeutique, découverte par lui, définie par lui et pratiquée par lui, avant de l'être par ses disciples, se répand à double courant, garantissant à l'âme et au corps de la collectivité ce qu'elle a donné à l'individu: la Santé.

Ici, cher ami, où la majesté primaire de la nature continue à se faire sentir dans le calme absolu de sa vie inchangée et interchangeable, tant que les progrès de la technique dévorante ne lui feront pas violence, je parviens encore à mesurer l'immense profondeur du sens de l'expression que la civilisation des pilules et des poudres, des sucreries et des succédanés nous a plus que voilé! Il faut être plus près de la Nature pour reconnaître la pleine signification du Naturel. Il faut s'y perdre, en être sursaturé, pour s'y retrouver en être affamé: affamé de pureté, de simplicité, de joie et de foi.

L'abbé Nicolas Neuens nous a montré, en l'ouvrant, une voie de salut. Voilà pourquoi, en le regardant, même à travers les vitres embuées du Passé, on a envie, bien vite, de lui sourire, de lui faire signe et de dire: „Vous avez eu raison; je vais suivre votre exemple!“

Vous aurez le mérite, cher ami, d'avoir accompli cette oeuvre. Je vous en félicite, tout en vous envoyant un peu de ma tranquillité retrouvée, un peu, aussi, des doux parfums de l'Intouché qui me tient encore.

À LA SOCIÉTÉ DES NATURALISTES

Chers pairs,

Parler à des naturalistes, quelle que soit leur appartenance nationale, c'est respecter, je suppose, un certain tabou: ne pas faire allusion à la doctrine, ni aux théories, que représente dans la littérature la famille zolaïste! Le naturalisme dépassé, repris et redépassé de cette gent ne répond pas, précisément, aux critères que vous ne cessez de mettre en rapport avec vos activités.

Si vous pouviez avoir le droit de canoniser, dans votre domaine et pour vos chapelles particulières, vos saints s'appelleraient sans doute Aristote, Plin l'Ancien, Linné et Buffon, à moins que ce dernier ne soit pas encore admis et ne doive se plaire dans le rôle secondaire de bienheureux. Pour ma part, je regrette de ne pas avoir la permission de citer Virgile et André Chénier pour forcer, à ma manière, l'accès à vos sciences qui, certes, m'imposeraient le maniement du microscope plutôt que l'emploi des lunettes et du crayon. Toutefois, j'arrive assez rapidement à me consoler à l'idée que votre discipline — que vos disciplines — loin de s'opposer aux fuites vers les hauteurs philosophiques, les provoquent et les exigent, dès que je me mets résolument à la suite des Anaxagore, Anaximandre, Empédocle, Héraclite, Lucrèce et Parménide pour percer les derniers mystères de la nature.

Malheureusement, dans nos études nous ne partons que trop rarement des données directes de l'univers, données tangibles ou phénomènes visibles et audibles, puisque nous nous basons, en règle générale, sur ce que les livres veulent bien nous en dire. De préférence nous nous retranchons derrière les publications, fort savantes et brillamment présentées, il est vrai, au lieu de fixer les regards sur le réel et de contempler ce qui nous entoure dans le macrocosme ou ce qui nous touche dans le microcosme.

„Nous vivons trop dans les livres et pas assez dans la nature, et nous ressemblons à ce niais de Pline le Jeune qui étudiait un auteur grec pendant que sous ses yeux le Vésuve engloutissait cinq villes sous la cendre.“

Voilà l'opinion d'Anatole France, opinion à laquelle je me rallie sans trop de difficultés. Car si nous prenions vraiment la peine de nous rapprocher de la nature, de la voir telle qu'elle est, d'en scruter les secrets et d'en admirer les merveilles, nous nous rendrions compte, bientôt et avec effroi, que l'homme créateur, que l'homme technicien, que l'homme inventeur, que l'homme exploiteur est en train d'aveugler la face de la terre et d'anéantir ses traits les plus aimables. Bien davantage: qu'il ne recule même plus devant le risque de déchaîner des forces inconnues qui, au lieu de garantir son triomphe final de roi-dompteur, iront le détruire, tôt ou tard, dans une cascade infernale de catastrophes.

Déjà les sources de nos joies les plus intimes commencent à se tarir: voilà une mise en garde à ne plus ignorer. Seulement les plaisirs intérieurs — qui s'en occupe encore? Faire de ses yeux et de ses oreilles l'intermédiaire de ses satisfactions spirituelles et intellectuelles les plus pures, — qui veut encore tenter cette consolante aventure au beau milieu de la nature et dans le silence réconfortant des paysages avec leurs dix mille choses qui sont autant d'éclats de la Beauté? Est-ce que les riches — qu'on veut que nous soyons — occupés à choisir le luxe et à sérier les amusements modernes, comprennent encore l'essence des agréments? Y a-t-il parmi nous beaucoup de convaincus, capables de dire et de croire avec Charles Baudelaire:

„La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.“

Avec des regards familiers? Mais cet homme de l'ère atomique n'est plus à même de connaître ou de reconnaître l'origine de cette familiarité des bois, depuis qu'il s'est mis à cueillir, à leur orée, les „fleurs du mal“ et à piétiner celles du bien et du bonheur. Déjà les fleurs du mal font de nous des „enfants de malheur“ qui, à l'exemple de Paul Manivet, se mettent à confesser dans leur tentative de réfuter Baudelaire:

„La nature est un livre ouvert et sans mystères.
Le nom de son auteur, écrit en caractères
Lumineux, éblouit nos regards de lecteurs;
Mais l'esprit et les yeux ne peuvent pas s'entendre.
Faut-il que nous soyons des enfants de malheur
Pour épeler ce mot sans jamais le comprendre.“

Et voilà, chers pairs! Je n'ai pas pu résister à la tentation de faire appel aux poètes; cela a été plus fort que moi, et je ne m'en excuse pas. Car les poètes sont nos plus sincères et nos plus efficaces auxiliaires. Tant qu'ils s'entendront avec nous dans toutes les questions qui nous occupent et dans tous les problèmes que nous poseront le progrès et ses effets, nous aurons encore des chances de nous faire écouter et de sauvegarder ce qui reste de nos merveilles de la Nature.

Je vous prie de croire à la vivacité de mes souhaits à ce sujet.

À UN DÉSABUSÉ

Mon cher G. G.,

Ce n'est plus Marcel Noppeney qui, sans autre forme d'introduction, vient vous accoster. C'est un de ceux que le mort a formés, sans le savoir, sans le vouloir expressément, par le seul fait de ses activités littéraires, auxquelles aucun vivant d'honnête composition, malgré l'ampleur des écrits publiés et malgré la variété des sujets traités, ne saurait contester ni l'attrait extraordinairement puissant ni la force régulièrement convaincante.

Bien que je n'aie aucun compte à vous demander, tant je suis resté étranger à vos attitudes réciproquement polémiques, je me plais à constater que vous représentez tellement bien une tribu particulière d'intellectuels de notre terroir, du terroir de Marcel Noppeney, qu'à la lecture de votre „Lettre ouverte à la S.E.L.F.“, du quatorze mai passé, j'ai été attiré par l'aventure spirituelle de vous aborder en lieutenant d'un disparu, dont mes mains retiennent les dernières lignes de sa vie bien conclue, écrites à mon adresse et faites pour m'obliger à tout jamais.

Ces lignes dissemblables, tracées d'une main tremblante, peu sûre et dessinant des signes presque indéchiffrables, trahissant à chaque lettre les ultimes soubresauts de la volonté du poète de tromper une mort aux aguets et invitant le coeur du correspondant à se serrer à leur vue, ont été pénible-

ment tirées, étirées et détirées au sujet d'un livre que leur auteur avait désiré que j'écrivisse à la gloire d'un jeune professeur français, venu s'établir à Luxembourg, il y a un siècle et demi, pour enseigner à nos compatriotes la belle langue de son pays: Yves-Hippolyte Barreau.

A votre surprise, donc, de me voir prendre la parole d'un mort pour défendre un enterré qui n'a pas emporté dans la tombe sa cause, à laquelle il a singulièrement pu grandir, j'applique des motifs modérateurs d'autant plus efficaces qu'ils trouvent leur extension naturelle dans un sentiment d'estime et de sympathie que, depuis une quarantaine d'années, je n'ai cessé de nourrir à l'égard de l'homme, si cordialement dévoué à ma carrière d'écrivain bilingue. C'est vous dire qu'en ami doublement engagé j'ose assumer un rôle d'apaiseur, afin que des deux côtés de la barrière — d'une barrière artificiellement élevée — l'opinion publique, au lieu d'être dupée, soit franchement d'avis que notre travail de plume s'efforce de rester un travail de cervelle, prêt à dépasser largement l'exercice adroitement physique et finement stylistique qui, s'il n'est pas la réplique éclatante d'une peine supérieurement intellectuelle et morale, demain ne sera plus rien devant le tribunal de l'Histoire.

L'entreprise de transformer votre affaire personnelle en une question épique me rebute manifestement. J'ai à coeur, pourtant, de faire discerner, sans parti pris, le point vif de la mésentente, existant entre deux membres d'une même famille. Le „speculari dulcissimas veritates“ n'étant pas réalisable, ici, — celles que vous avez dites ayant été jugées déplaisantes, — je voudrais qu'on regardât en face les vérités pures et simples, sans se soucier d'un point d'honneur qui, trop facilement chez nous, se fait poing pour frapper des coups peu honorables. Puisque vous affirmez, tout comme Marcel Noppeney l'a fait, qu'on vous dit belliciste à tort, prouvez-le, en renonçant au dessein de vous faire pacifiste à travers! Ne mettez plus du noir sur du blanc! Agissez bien, en pensant bien, ce qui, d'après votre opposant d'hier, devenu votre adversaire par le plus stupide des hasards, se traduira merveilleusement bien dans vos plus beaux articles! Pour le faire, vous n'avez pas besoin de nier votre passion, la passion plutôt admirable d'affirmer votre personnalité. Mais attention!

Dans toute passion la bile risque d'éteindre le feu sacré, dans celle d'un Noppeney comme dans la vôtre. Et la mienne ne fera guère exception; vous aurez le droit de le relever, le cas échéant.

L'objectif de notre correspondance se situe bien au-delà de l'exposition nue et pertinente des motifs de troisième force qui sont à l'origine de vos débats. J'aime à le circonscrire autour de l'idée que Marcel Noppeney a incarnée, en la définissant inlassablement avec toutes les nuances possibles de son immense vocabulaire d'auteur français. Certes, lire d'affilée l'ensemble des notes du „Prince Avril“, malgré la force illuminante de leurs mots, est chose impossible, pour ainsi dire. C'est ce qui explique le fait que les lecteurs dociles, les bons lecteurs, enclins à scruter tous les horizons des paysages verbaux, dès qu'ils se voient mis en face des livres de notre auteur, sont extrêmement rares. Car, ce batailleur vous prend à la gorge, métaphoriquement parlant, dès que vous l'approchez. Il sait déplaire, en raisonnant. Toutefois, il a pour lui le bon sens et la grammaire. En refusant d'appeler miel la salive d'un crotale, il se fait mal aimer. On le dit dur et hautain, ergoteur et chicaneur. Il n'est ni l'un ni l'autre.

Avoir du coeur! Avoir de l'esprit! On peut faire son choix. Il y en a, chez nous, qui se décident pour le coeur, et ils font rarement de la grande littérature. Il y en a qui préfèrent l'esprit, et ils ne singent pas mal les Heine et les Voltaire. Marcel Noppeney, voyez-vous, a fait appel aux deux, à la fois, et le voilà honni par les uns, pour ne pas avoir le talent qu'ils révèrent, et méprisé par les autres, pour manquer de charité, de noblesse et de modestie. Mais ceux qui le prétendent, n'entendent pas sa langue, parce qu'ils n'en comprennent pas l'âme. La meilleure volonté suffirait à peine pour persévérer dans l'effort complémentaire qu'exige la compréhension de l'une et de l'autre.

Ce que Noppeney a essayé de faire, en Luxembourg, comme il aimait à dire: inspirer la nostalgie des idées claires et du bon français, selon une expression chère à Charles Maurras, ne pas laisser perdre le rapport naturel entre les mots et les choses, et veiller sans cesse à la meilleure fusion possible

des vocables, au plus grand dam de la confusion, voilà ce qui devrait être pour vous un triple champ à cultiver, sinon la matière d'un triple engagement, restant, à la suite du maître, matière à votre plus beau rôle.

Alors, à son exemple, vous gèreriez le spirituel luxembourgeois, en vous désintéressant, peut-être, du temporel. Vous finiriez bientôt par savoir que la guerre, la petite guerre de tous les jours, la guerre éreintante, harassante et agaçante que, sur tous les fronts, il menait contre la jacquerie littéraire, au lieu de dévorer sa chair, ne cessait de mettre à contribution son coeur: il ne haïssait point, il n'aimait que d'un amour ulcéré, bafoué et refusé. Même et surtout les incapables que la menace d'une Europe germanisée, d'une Europe à direction allemande, n'arrivait pas à terrifier.

Et que faites-vous, mon cher G. G., au moment où sa dépouille mortelle réclame de nous les trois mottes de gloire, dues à son corps enseveli et à ses oeuvres que nous n'oublions pas? Vous vous détournez de lui, en faisant grief à ses amis d'avoir respecté son dernier voeu par la publication intégrale des notes qu'à cette fin il avait lui-même transmises à l'imprimeur. Ignoreriez-vous donc que, maître absolu de son autel, jusqu'à la dernière seconde de son existence, il n'a pas permis au sacristain d'y éteindre le moindre cierge, eût-il été fumant et mi-consumé? Accuser ses compagnons de route du crime de s'être opposés à l'acte de forligner, alors que le chef incontesté des „Pages de la S.E.L.F.“, plus présent que jamais après son départ inattendu, continue de dicter sa volonté aux chambellans de sa cour, c'est faire table rase, trop vite, d'une constitution non écrite de caste, à laquelle, de votre propre gré, vous aviez juré d'obéir, et d'une piété que, tacitement, nous étions convenus de vouer à l'ouvrage bien accompli de nos co-sociétaires. Non, l'erreur commise dans cette affaire n'est pas du côté d'un comité quelconque. Elle provient d'une fausse optique de la scène, sur laquelle deux fiertés, également valables, se sont heurtées.

Pourquoi, dès lors, vouloir vous excommunier vous-même de la S.E.L.F. et de l'union des francographes luxembourgeois, appelés à continuer la belle tradition des abbé de Feller, Michel-Nicolas Muller, Félix Thyès, Joseph Hansen,

Nicolas Ries, Mathias Tresch, Pierre Frieden, Marcel Noppeney et d'autres grandeurs? On ne sort pas de sa famille, mon cher, on la fuit. On la fuit parfois pour des raisons, plaidant très rarement en faveur de celui qui, afin de se justifier devant le grand public plutôt que devant sa propre conscience, en invoque les plus abstruses, celles, généralement, que fait naître l'égoïsme vexé. Mais s'en aller, tout simplement, sans dire adieu, n'est pas faire disparaître ce qui, autour de nous, par nous et avec nous, a pu prendre racine, corps et tête. S'en aller, n'est pas étouffer ce qui reste, pour vivre, ce qui vit, pour rester. Votre départ ne rétrécirait en rien l'aire amicale ou collégiale de la S.E.L.F. Votre acte de séparation ne blesserait guère notre société. Et, pourtant, il y aurait du sang qui coulerait: celui de votre amour-propre singulièrement hémorragique.

Vous élargir au lieu de vous attrister! Telle devrait être, en votre faveur et en la nôtre, la conclusion du débat, académiquement dépersonnalisé, que j'ai entamé. Les obscures tendresses que nous avons pour la langue française, à laquelle notre patrie doit une très large part de son essence spirituelle et, donc, de sa libre indépendance, bien salutairement s'attachent aux âmes aussi de ceux qui la pratiquent. Ces tendresses à double fond, Marcel Noppeney les a eues, pour les dispenser indistinctement, sous le couvert tantôt de l'entregent et tantôt de la rudesse. De cette façon il a réussi à nouer des liens dans tous les quartiers spirituels et intellectuels de notre population. En en cassant un, vous ne casseriez pas ses idées. Ses idées resteront.

Et vous, cher ami?

Me serais-je trompé, en faisant confiance à un pressentiment, tout enclin à me chuchoter que vous feriez de même?

Je vous en remerciais, bien sincèrement, au nom de ceux qui, en amis de Marcel Noppeney, tiennent à vous saluer amicalement, malgré tout.

À UN AUTEUR-PROFESSEUR

Cher ami,

Quand, ensemble, nous abordons l'auteur de „La Peste“, notre admiration, pour commune qu'elle soit, n'est pas identique en intensité. Malgré mon estime, voyez-vous, je ne suis pas encore prêt à „camuser“ en philosophie et à „camusarder“ en littérature. Ce qui ne m'empêchera pas le moins du monde de savoir, pour l'avoir senti, que votre poète préféré est un des écrivains les plus honnêtes que je connaisse. Et cette honnêteté, foncièrement artistique, a marqué ses oeuvres d'une empreinte particulière, dans laquelle je me plais à voir le cachet du génie, — d'un génie tourmenté, à n'en pas douter, et blessé par les griffes d'une existence mal apprivoisée, mais singulièrement, douloureusement et implacablement logique dans l'exploration spirituelle de la vie humaine.

Mais voilà que, déjà, je m'arrête, pour me dédire. N'ai-je pas omis quelque chose dans ma définition, la personnalité s'imposant tout à coup en être incomplet, privé d'une qualité importante, amoindri dans son essence même et appauvri dans l'âme comme dans le corps? De quoi peut-il bien s'agir? D'un trait de caractère ou d'une attitude surprenante? D'une mise en valeur un peu baroque ou d'une façon assez spéciale de jouir? Jouir! Le terme tient, en retenant mon attention. Oui, les sens, indubitablement, jouent un rôle majeur dans le processus que j'ai à décrire. Il y a là une sorte d'éclate-

ment, une explosion de la nature affamée de l'écrivain dans la beauté de l'univers, des cris de joie, des cris répétés d'homme émerveillé, au milieu de paysages ensoleillés une extase soutenue par le bonheur, par le miracle des splendeurs visibles, par l'étrange, par l'absurde même que le présent, toujours mouvementé, ne cesse d'engendrer et, subitement, à l'égal d'un choc en retour, une lucidité, — une lucidité fulgurante, faisant surgir de sa propre luminescence l'ombre de la mort.

Ainsi le soleil, dont Camus aime à s'abreuver, loin de couvrir de ses reflets purifiants les imperfections de la création, ne fait que découvrir la misère nue et froide des créatures: l'amour le plus passionné de vivre n'arrivera pas à éliminer le désespoir d'exister. L'homme doit prendre conscience de ce fait et, s'il est artiste, chercher à esquiver le ressentiment, d'un côté, et la satisfaction, de l'autre. L'histoire lui apprendra qu'elle n'est pas tout, à moins qu'elle ne serve de refuge à la solitude absolue, guettant l'être humain, épris d'amour, de justice et de bonheur.

L'homme sera-t-il capable d'une exaltation à l'état pur? Non, car il ne saura échapper au microbe de la peste. Santé, intégrité, perfection? Cela ne relève pas de la nature, mais de la seule volonté de l'individu, d'une volonté permanente, trop faible pourtant pour faire disparaître ce qui tue, ce qui fait défaillir et ce qui rend coupable. Et notre nostalgie d'innocence? Certes, ses appels sont perceptibles, mais pour y répondre, il faut se révolter, il faut pouvoir dire non au mal, il faut savoir „entrer dans le mouvement irrésistible par lequel l'absurde se dépasse lui-même“. Ni trop de vertu, ni trop de cynisme, — le vrai révolté se tiendra à mi-chemin entre les deux. Pour lui une morale, une morale confortable n'existe pas. Ce qui est, réellement, ce qui, dans la réalité, fait de lui un homme, c'est la perpétuelle brûlure de la culpabilité, librement acceptée et assez forte pour le pousser à témoigner du crime des autres.

Est-ce que Camus, philosophe, s'est arrêté à cette conclusion? Vous ne faillirez pas, cher ami, de sourire — amèrement peut-être — à cette question, prompte à vous rappeler „Le mythe de Sisyphe“ qui tient à découvrir dans le suicide la

seule issue au déraisonnable et à la vanité de la raison, au-delà de laquelle il n'y aurait plus rien. Détrompez-vous! Les „autres“ ne sont pas tous des criminels, bien au contraire: il y a des frères, des prochains, des contemporains qui sont plus à admirer qu'à mépriser, ceux surtout qui, au lieu de tout espérer de l'avenir, préfèrent vivre et agir selon la formule camusienne: „L'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner“. Vivre, c'est chercher le bonheur, c'est rechercher, avec „l'autre“, sa réalisation la plus directe et la moins honteuse.

Un terme, assez impropre, il faut le dire, que j'ai voulu appliquer à l'art de Camus, vous a frappé, indubitablement. Vous auriez certainement souhaité que je me fusse dédit à son sujet plutôt qu'à celui d'un étrange comportement psychologique, que, donc, je me fusse gardé de parler de logique, en visant la suite des idées que l'écrivain s'est efforcé d'illustrer d'une façon magistrale. Vous me direz, sans doute à raison, que cette force raisonnante, oeuvrant dans une multitude de déductions abstraites, a peu de choses d'une continuité, obligatoirement rectiligne, de vérités acceptables qui, en s'harmonisant, se seraient intégrées dans une idéologie bien transparente. Oui, l'auteur de „Caligula“ a eu en horreur toutes les idéologies, en premier lieu celles qu'ont conçues les mauvais génies de l'Europe: Hegel, Marx et Nietzsche. Il n'a pas été plus accueillant pour celle de Sartre que pour celle de Bergson, alors que la doctrine chrétienne lui paraissait aussi illusoire que celle des païens. Sa logique — ou ce que j'appelle sa logique —, interrompue peut-être dans l'évolution la plus admirable par sa mort accidentelle, n'a opéré à aucun moment dans une perspective métaphysique. Tous les transports à élan transcendant semblaient le gêner, alors qu'il faisait tous les efforts pour ne pas s'avouer l'attrait incessant de ce qui dépassait son existence physique.

Voilà, je crois, la cause profonde de son noble attachement au service de l'homme meurtri par l'histoire, sinon de son enchaînement, par l'esprit et par le coeur, à l'oeuvre toujours renouvelable de l'équilibre à maintenir entre „le réel et le refus que l'homme oppose à ce réel, chacun faisant rebondir

l'autre dans un incessant jaillissement qui est celui-là même de la vie joyeuse et déchirée“.

Sous votre plume, cher ami, Albert Camus est resté l'analyste le plus fin et le plus véridique de l'homme condamné à se faire le procès, alors qu'il se sent fasciné par les chants de la lumière, par les appels du bonheur et par l'irréversible besoin de créer des valeurs, afin d'échapper aux dix mille pièges de la mort qui efface. Aux lignes de son portrait spirituel, qu'il a tracées lui-même par une trentaine de livres, vous avez su donner la clarté de votre interprétation qui lui aurait fait plaisir.

N'est-ce pas à cela qu'en fin de compte vous avez voulu aboutir? J'en suis assez convaincu pour vous faire mes compliments, très sincèrement.

À L'ASSOCIATION DES INGÉNIEURS

Monsieur le Président,

Je me plais à m'imaginer que votre idée de me voir discourir sur la grandeur et l'efficacité des études techniques modernes n'est pas issue de la seule perspective des fêtes se rapportant au cinquantenaire de l'École Technique à Luxembourg. J'aime à croire plutôt que notre dialogue à ce sujet est amorcé depuis longtemps déjà et que nous en sommes, aujourd'hui, aux conclusions d'un débat fascinant, sournoisement mené par des partenaires convaincus a priori de la valeur d'un enseignement qu'ils s'efforcent encore de rendre meilleur.

Au-delà de leurs travaux professionnels, exigeant, sur des plans différents, l'ébranlement continu de leur bonne volonté, ils cherchent pourtant à faire comprendre aux éternels profiteurs du progrès technique, non initiés aux secrets de la machine, qui les sert, et de l'appareil, qui les réjouit, que le plaisir du libre usage des instruments d'allègement a son prix et fait payer rançon. Leur dire qu'il ne suffit pas de mettre en marche, aveuglément, les moteurs le plus finement construits, afin d'en tirer profit, indéfiniment, mais qu'il faut, pour le moins, s'appropriier les notions les plus élémentaires sur leur nature et leur fonctionnement, s'ils ne veulent pas devenir, tôt ou tard, les grandes victimes de leur ignorance par paresse, est, certes, la moindre de leurs tâches, alors qu'ils tendront toujours à insérer leur cause particulière dans

l'incessant mouvement des aspirations civilisatrices. Les ingénieurs, bien appelés ainsi à se souvenir des origines de leur nom, resteront les obligés de l'esprit qui se veut inventif et adroit, à la fois. En appliquant aux amplificateurs, aux radio-récepteurs et aux téléviseurs le beau remplaçant du tube électronique, cette petite merveille qu'est le transistor, ils s'appliqueront à le „démystériser“, d'abord, et à canaliser, ensuite, l'immensité de ses effets directs et indirects dans le courant des éléments culturogènes salutaires.

Dans ce domaine, hélas! si tout n'est pas à refaire, beaucoup trop reste à faire, pour que nous puissions nous reposer sur les lauriers, obtenus par les chercheurs-constructeurs qui s'amuse à bouleverser toutes les situations économiques du moment et tous les états d'esprit sociaux qui se succèdent. Ainsi, de la prolétarianisation des masses nous passons à un stade d'embourgeoisement nouveau, nivellé dans la médiocrité, qui voit tout le monde chercher à se loger confortablement dans l'atmosphère très agréable de ses intérêts matériels bien réalisés. Ce qui, pour l'individu, comptera désormais, ce sera le jouissable, l'ère du raisonnable ayant été dépassée, à ce qu'on prétend.

Malgré les admirables réalisations du progrès technique — qui n'est pas synonyme de gain absolu, vu les pertes subies à la suite des guerres les plus atroces, vu le recul de l'unité européenne et vu la destruction de très belles traditions — l'homme, bénéficiaire de toutes les nouveautés, découvertes et inventées par son génie, ne semble changer qu'en mal dans le changement ininterrompu de ses conditions de vie. Le monde matérialiste, qu'il persiste à consolider, n'a de profondeur que dans l'ennui et dans l'angoisse qu'il provoque. Pascal n'avait pas tort de constater qu'en chacun de nous il y a une partie de machine. Cette machine, obéissant aux machines mécaniques et électroniques, fait de l'homme un serf, un serviteur, un moteur complémentaire, renonçant de plus en plus à ses mouvements propres pour épouser ceux de sa création métallique.

Chacune de ses créations métalliques tient à fonctionner à part; chaque moteur a son habitacle spécial. Tout est isolé. Rien ne communique avec rien. Et l'ensemble des construc-

tions produit un tapage tellement infernal qu'aucune âme n'arrive à l'assourdir dans une harmonie que, jadis, l'humanité avait rêvé à rendre universelle. D'âme, on ne parle guère. C'est comme si on l'avait oubliée le jour où l'on se mit à ronronner pour sa propre satisfaction et à ne servir que ses propres sensibleries.

L'ingénieur, le vrai, faisant appel à l'„ingenium“, devra forcément faire transcender l'aire normale de ses occupations, afin d'explorer, en chercheur, le domaine spirituel non moins que l'autre et d'y établir, en constructeur, les moyens de communication, grâce auxquels il fera remettre en marche les propriétés de relation mutuelle des âmes. De cette manière il gratifiera la devise cartésienne: „C'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne“, d'une signification glorieusement positive, puisqu'il vaudra beaucoup, en se rendant utile à tout le monde.

En donnant à son frère l'instrument palpable d'une existence amplifiée et en lui enseignant l'art de s'en servir en être humain perfectionné, il lui procurera les moyens de gagner hautement la partie de sa vie et de remplir dignement et pleinement son destin.

Voilà, Monsieur le Président, à quoi veulent bien s'arrêter les meilleurs voeux de succès que je me suis permis de formuler à l'égard de vos membres, présents et futurs.

A UN JEUNE CINÉMANE

Cher ami,

La question que vous tenez à me poser dans une assez longue missive, m'embarrasse quelque peu, parce que j'y sens percer votre intention de faire ouvrir un débat d'envergure sur ma façon de concevoir l'art cinématographique, en général, et ma manière de critiquer les films, en particulier. Bien que je puisse me déclarer prêt à vous donner satisfaction, dans une certaine mesure, il ne m'est pas possible d'aller au-delà d'un temps assez court, ni d'un espace plus ou moins restreint, pour répondre à votre vœu et chercher à intéresser le plus grand nombre possible de lecteurs. Vous avez, peut-être, des préférences artistiques que les autres n'ont pas et vous semblez exiger de ma part des dispositions caractérielles qui me font défaut. Pourtant, nous nous rencontrons sur un terrain, qui est d'amour et de compréhension, et nous sommes décidés, tous les deux, à ne pas cacher nos passions dans un débat qui pourrait servir le public. Voilà pourquoi je m'efforce de vaincre mon embarras, d'entrer dans votre jeu et de parler, en ami, à un homme enthousiaste, dont j'ignore les traits et les idées.

La franchise étant de rigueur dans nos rangs, je serai franc en déclarant tout de suite: Oui, nous, les catholiques, nous avons boudé le film en tant que mécanique de reproduction et expression d'art, nous avons considéré la salle de cinéma

comme une sorte de chambre infernale à fuir comme le domicile particulier du diable en chef, nous avons vitupéré cette distraction qui annihilait les bonnes moeurs en s'attaquant à la foi chrétienne, nous avons cédé le pas aux marchands et aux industriels en leur livrant une invention admirable, parfaitement capable de nous aider efficacement dans l'exercice de notre ministère quotidien, nous nous sommes désintéressés complètement de la production de films d'envergure, pour faire des hors-la-morale les représentants généraux de l'art naissant qui allait bouleverser, tant intérieurement qu'extérieurement, le monde des hommes.

Nous avons beaucoup perdu, en attendant: du temps précieux dans les discussions interminables sur notre position à prendre pour ou contre le cinéma; des hommes, en négligeant de mettre nos artistes, nos poètes et nos directeurs en mesure de se mettre à la tête d'un mouvement irrésistible; des âmes, en délaissant les croyants qui, eux aussi, étaient avides d'images, de rêves, de musique, d'espace et d'exotisme. Certes, nous avons fait du chemin depuis une trentaine d'années, nous avons pris une décision en signant l'engagement qui nous prescrit de lutter contre le mauvais et de travailler pour le meilleur cinéma, c'est-à-dire pour celui qui respecte, sans même les mettre en évidence, la religion, la foi et la morale, et de nous intéresser tant à la mise en scène qu'à la production proprement dite.

Cependant le dévouement des catholiques n'est pas encore total; il reste, dans notre façon de voir et de juger les films, des flottements dangereux. Pourquoi? D'abord, parce que les croyants ne sont pas suffisamment avertis en tout ce qui concerne le plus ample des arts, qui est et qui restera le plus populaire. Ensuite, parce que la plupart de nos intellectuels, par une sorte d'aversion non avouée contre le cinéma et ses oeuvres, considèrent le film comme un art mineur, ou comme le produit mécanique d'une industrie particulière. Ensuite encore, parce que nos revues, nos périodiques et nos journaux traitent trop en faits divers et quelque peu à la légère les représentations cinématographiques. Enfin, parce que nos critiques ne sont pas toujours outillés, ni matériellement, ni moralement, pour répondre, dans leurs jugements, aux multiples exigences d'une distraction quotidienne qui a

la prétention d'être un art et une industrie à la fois et qui tend à devenir le culte exclusif d'une humanité de plus en plus cinémane, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de la Face de Dieu.

Il n'y a qu'un seul remède à toutes ces défaillances, un seul qui soit vraiment efficace, parce qu'il respecte, en les faisant respecter, les lois de l'art cinématographique en général et celles qui se trouvent inscrites dans le Décalogue en particulier: c'est la formation du critique cinématographique professionnel qui puisse faire autorité dans le domaine du Septième Art.

Et fera autorité celui qui, dans l'ensemble comme dans les détails, saura définir aussi exactement que possible l'essence même du cinéma et énoncer les règles qui, de loin ou de près, le régissent; qui saisira, toujours et partout, le sous-fluide qui est l'âme même de l'art et qui aura l'habitude de dépasser dans ses jugements tout goût personnel pour faire ressortir la valeur de l'oeuvre, selon les critères établis ou à établir, par lui-même le cas échéant, dans le cadre de la morale chrétienne.

Voilà pour notre position! Tout autre, évidemment, sera l'effort à faire pour que la question médiane de votre lettre ait la réponse qu'elle mérite. Comment, en effet, allons-nous procéder pour faire comprendre notre point de vue? Sommes-nous capables d'entrer en contact direct avec les adultes et de faire admettre nos exigences, nos avertissements et nos lois morales? Et quel est le pourcentage de ceux qui pourraient se dire le résultat vivant de notre mission éducative?

Bien avant vous, nous avons eu des appréhensions à ce sujet; bien avant vous, nous avons douté du succès de nos entreprises multiformes de formation; et bien avant vous, nous avons pensé et repensé le problème, sans avoir pu aboutir à une conclusion autre que celle que nous avons fait connaître antérieurement et qu'inlassablement nous allons répéter, à vous et à vos congénères:

Toute investigation se proposant, avant tout, de répondre, d'une manière non équivoque, à la question-clef qui fait ressortir toute l'étendue du problème, il nous faut, en premier lieu, énoncer le plus clairement possible la formule interro-

gative qui sera à la base de notre discussion. Votre lettre dit, assez vaguement: Parmi les moyens permettant d'atteindre l'élite du public, on peut envisager surtout vos articles sur le cinéma dans votre journal ou dans votre page cinématographique à caractère plus élevé.

Or, cette indication schématique met en cause quatre facteurs bien définis: le cinéma, la critique, l'élite du public et le journal avec ses pages cinématographiques à caractère plus élevé. L'élite du public existant, d'un côté, et les pages mentionnées, de l'autre, il reste à savoir:

s'il y a une relation de compréhension entre l'élite du public et le cinéma par l'intermédiaire du journal, c'est-à-dire par le travail bien fait et bien soutenu des critiques cinématographiques;

s'il est souhaitable et même nécessaire, du moment que cette relation fait défaut, de négliger la prise immédiate sur les masses et leur direction ou leur éducation directe par des moyens plus simples, pour entamer une campagne dans les milieux qu'on dit intellectuels, dans le but, expressément divulgué, de gagner l'élite, d'abord, pour conquérir par eux et avec leur aide les classes les plus éprises du cinéma et, par conséquent, les plus mises en danger!

En ce qui concerne le premier point, tout doute et toute hésitation sont exclus: l'élite du public n'aime pas et ne comprend guère le septième art; les quelques exceptions ne font que confirmer la règle. Dès lors, nous n'avons qu'à répondre au second point. Et là aussi, toute controverse nous semble impossible: nous n'avons plus le droit de négliger le domaine dans lequel nous avons commencé notre activité. Mais, le devoir exige, chaque jour plus impérieusement, que nous renoncions, enfin, au rôle simplement informateur, à tendance moralisatrice, de guide pour aborder, résolument, la tâche beaucoup plus difficile (et dangereuse aussi) de la grande critique qui, elle, n'est pas encore, à quelques rares exceptions près, la force de ceux qui ont entrepris une vaste action salutaire dans le domaine qui nous occupe.

Ceci établi et partant de ces considérations, nous sommes, fatalement, ramenés au problème crucial de tout notre mouvement, c'est-à-dire à la question qui concerne l'essence même

de l'art cinématographique et de la critique qui s'y rapporte. En d'autres termes: Voulons-nous réellement qu'on échange la valeur sentimentale du cinéma contre des facteurs philosophiques et idéologiques? Sommes-nous, par principe, en faveur du film sérieux? Avons-nous, jusqu'à la fin des jours, des préjugés défavorables contre les oeuvres comiques, burlesques ou purement divertissantes? Désirons-nous que le film fasse penser ou bien que le spectateur soit émotionné?

Tout l'ensemble de ces questions, rhétoriques ou théoriques pour la plupart, n'est pas de nature à nous faire dévier de notre route. Car, notre position est prise, depuis longtemps déjà; on ne peut plus nier, ni l'existence, ni l'emprise du cinéma; notre attitude ne doit, en aucun cas, être une attitude d'abstention et de refus, mais de sympathie et de collaboration. Cette attitude étant assez ferme et assez claire, nous pouvons nous permettre de stigmatiser les outrances de cet art irrésistible qui parle à l'homme, cet être sensible par excellence, par le moyen des sens, et de combattre là, où elle se manifeste, sa conception matérialiste et païenne.

Jusqu'ici nous n'avons parlé qu'en chrétiens et non encore en critiques catholiques. En tant que critiques, qui connaissent à fond l'engouement d'un film, son influence sur l'affectivité du spectateur, qui savent qu'il représente une morale (bonne ou mauvaise) en actions, qui éprouvent eux-mêmes sa valeur d'évasion et qui succombent, parfois, à son emprise, inspirant une certaine irresponsabilité, ils ont à lutter contre la tendance du non-expert qui veut identifier le film avec la vie et prendre l'illusion pour la réalité, et à entreprendre la tâche ardue de vaincre la non-résistance du public aux charmes de l'oeuvre.

Mais, tout cela ne constitue pas encore la critique proprement dite. Qu'est-elle au fond? Où sont ses règles? Existentes-elles, comme elles existent pour la critique d'un livre et d'une pièce de théâtre?

Non, elles n'ont pas encore trouvé leur expression dans des formules immuables. Les éléments spécifiquement filmiques, bien qu'ils se fassent sentir à tout homme épris d'art, sont en train seulement de trouver leur définition. En attendant, le bon critique a ses points de repère; il s'adressera

au scénariste et au metteur en film aussi bien qu'au caméraman, au cutter, à l'acteur et au public. S'il entend faire oeuvre de justice et justice de toute oeuvre, il doit atteindre toutes ces instances qui, alors, le prendront au sérieux. Il faut qu'il ait à coeur la distinction, nette et précise, entre le metteur en scène honnête et le routinier-affairiste, pour faire comprendre que l'oeuvre à considérer vit (ou ne vit pas) d'une idée, c'est-à-dire du souci permanent des auteurs de sonder tout le sens profond de la vie humaine.

Ce qui revient à dire que le critique catholique n'a pas le droit de négliger, dans ses considérations, le côté social, l'ensemble des valeurs culturelles et sociales, enrichies ou appauvries par telle ou telle réalisation. Ceci nous paraît être d'une importance capitale: si le cinéma, qui, dans ses films, idéalise les espaces et les temps, est fiction par excellence, s'il concrétise le réel et l'idéal, le monde et l'imaginaire, s'il est avant tout un facteur social, le critique ne peut vraiment pas passer sous silence cet aspect, au moment même où il a rempli son rôle primordial, qui est celui d'éduquer.

Éducation artistique, éducation spirituelle, éducation sentimentale, éducation dans le sens qu'a indiqué notre ami, Georges Damas, en disant:

„Qu'on arrive à mettre le spectateur dans l'attitude suivante: non pas «aller au cinéma» comme à un opium mental, mais «voir» un film, «voir», c'est-à-dire: apprécier le déroulement des images, leur entrelacement, l'opportunité d'un gros plan, l'originalité d'un angle de prise de vues, la justesse d'un effet sonore, l'intelligence d'un commentaire musical, le modelé d'un éclairage; qu'on parvienne en outre à lui faire comprendre que ce qu'il contemple, ce sont les idées et les conceptions d'un auteur, les pensées d'un metteur en scène, les thèses d'un scénariste, l'atmosphère créée par un décorateur, et non la vie elle-même, ni la réalité qui est au cinéma entièrement recomposée; qu'on dégage ainsi le public de l'emprise du fond, pour le faire se passionner pour l'étude de la forme: alors la partie sera gagnée; et pour le cinéma, qui ne pourra que progresser artistiquement; et pour la morale, car le spectateur aura retrouvé sa liberté de jugement, son sens critique, et se sera dégagé vers la

lucidité et la clairvoyance. Il sera devenu un lettré cinématographique."

Être ce lettré cinématographique pour agir comme tel, détruire, auprès des intellectuels, la légende de l'exterritorialité du cinéma et faire aimer à d'autres cette profession de lettré cinématographique! Telle est notre mission dans les pages cinématographiques. Elle nous permettra de contribuer au changement artistique et humain du cinéma et de faire de lui un instrument vraiment civilisateur.

La critique élevée sera la conséquence nécessaire et directe de cet état d'esprit, c'est-à-dire d'un esprit élevé, s'acharnant à connaître les tout derniers éléments de l'art cinématographique pour les répandre, ensuite, dans sa langue supérieurement claire et prenante, dans le monde de ses égaux comme dans celui de ceux qui le considèrent et le vénèrent comme leur grand maître.

Trouvons ou formons ces grands! Les meilleures revues nous les disputeront. Et l'art cinématographique aura cause gagnée.

Voilà, cher ami, l'ensemble des idées qui ont fait de moi, il y a une trentaine d'années déjà, le défenseur le plus sincère d'un art que j'appelle „ars in statu nascendi“. Car, il est toujours en train de se perfectionner; ce fait me permet de rester optimiste à son sujet aussi bien qu'à celui de l'élite, parce que, finalement, nos meilleurs hommes réagiront et agiront à l'égard du film comme les contemporains de Molière ou de Goethe ont agi et réagi à l'égard du théâtre.

L'élite se fera cinémane, tant activement que passivement, sans que j'aie, dès aujourd'hui, à me féliciter d'un succès qui ne me sera pas dû. Il y aura d'autres facteurs qui joueront et qui décideront, en fin de compte. Mais la critique y aura été pour quelque chose. Vous le constaterez, j'en suis certain, et vous aurez oublié celui qui vous aura prédit cette victoire.

Qu'elle devienne la vôtre, entièrement; je vous le souhaite, en vous saluant.

À DES CINÉGRAPHES CATHOLIQUES

Chers amis,

Ayant été de votre grande famille au départ et sentant, à ma rentrée après une absence de trois lustres, que je suis parfaitement chez moi dans cette communauté où l'on continue de cultiver, même en divertissant et en se divertissant, les belles traditions du passé, je me demande, avec un peu d'inquiétude, ce qu'a pu devenir entretemps mon „Homme cinématique dans la chrétienté“, décrit il y a une quinzaine d'années, oublié sous la pression d'autres charges, mais assez attrayant encore pour que je m'efforce de le retrouver aujourd'hui, sous les traits de l'Homme télévisonnaire, peut-être, pleinement conscient de la terrible crise que traverse son Église.

Le doute, qu'ainsi je fais valoir, s'empresse, en se bouffant, de m'accabler de questions. Est-ce que, avec la précipitation des inventions techniques et des découvertes scientifiques, imprimant à toute vie, passible de changements incroyables, un rythme d'existence accéléré, mon admirateur de la cinématographie ne se serait pas transformé à son tour, en passant de la simple consommation d'images à un stade plus élevé, où les calques de la réalité auraient moins agi sur sa sensibilité que sur son intelligence? Aurait-il fini par mieux comprendre le langage de l'esprit parlé dans les productions bien faites, en saisissant dans le réel fantastique la force distordante

du metteur en scène, exagérant pour mieux inquiéter, et dans les exercices de l'idéalisme les effets du mirage, créant des illusions pour faire rêver à un monde inexistant? Les progrès réalisés à travers toutes les techniques améliorées auraient-ils pu contribuer à génialiser les créations artistiques au point de procurer au spectateur un surplus de satisfactions spirituelles? L'image mobile, faite pour les très grandes visions, aurait-elle enfin réussi à faire dépasser l'état de détresse humaine, en ouvrant une voie directe vers le métaphysique? L'art ainsi agrandi, aurait-il nourri davantage la cogitation de l'homme ému ou l'imagination insatisfaite de l'être plus affamé que jamais de grandeur et de vertu? Et de quoi l'aurait-il entretenu? De phantasmes? D'évocations de la réalité invisible? Ou de provocations partant de la créature humaine changée en gros animal? L'activité tantôt poétique et tantôt spéculative des créateurs de films, se serait-elle inspirée des visions idéologiques du Père Teilhard de Chardin ou des fables de Lafontaine, afin de forger, pour le plus grand bénéfice du cinéma, les plus frappants des symboles? Ou l'ardent défenseur du soi-disant septième art, de cette pseudo-civilisation de l'image, aurait-il dû se rendre à l'évidence que l'objet de son admiration, bien que sortant de la civilisation technico-industrielle, ne constituerait qu'un élément culturogène minime dans la civilisation universalisante qui se fait, que la technique augmenterait son efficacité aussi dans le domaine cinématographique, mais que les inestimables valeurs de l'âme et de l'esprit, à extérioriser dans les images, resteraient inaccessibles à la machine, parce qu'appartenant à un autre ordre?

Mais, au fond, le faisceau lumineux du projecteur, parvient-il à éclairer l'esprit plutôt qu'à l'aveugler? Est-ce le propre de l'art, qu'il supporte, de distraire l'homme de lui-même, quitte à l'amputer de son âme et de sa liberté? Ou faut-il conditionner le spectateur de façon à ce qu'il puisse échapper à toute emprise, l'empêchant de rester fidèle à sa foi?

À cela j'ai une réponse toute faite, provenant d'un Révérend Père, soucieux, j'imagine, de lier l'utile à l'agréable et disant bien candidement:

„La contemplation d'un nu peut être aussi un chemin vers Dieu.“

Je ne suis pas assez saint pour suivre le clerc dans cette voie, quoique plein de gratitude pour l'offre inattendue de l'illustration, concernant ma conviction qu'on a enfin réussi à transférer le sacré du Temple dans la salle de cinéma.

Et là, précisément, je retrouve mon „homme cinématique“, assez surpris du brouillamini de voix qui, en même temps, s'acharnent à glorifier les forces montantes de l'évolutionnisme, du collectivisme, du laïcisme, du néo-modernisme, de la sexologie, de l'histoire mutatrice, du nihilisme, de la contestation, du réformisme, du progressisme, et il en oublie. Le voilà assailli des tourbillons d'une révolution déclenchée, certes, dans les salles d'amusement, mais qu'on est prêt, déjà, à faire éclater au maximum dans les plus vastes espaces de l'Église, afin d'accorder le succès aux ratés, l'envie aux mécontents, l'agrément aux ennuyés et la volupté aux débauchés. Placé au centre de la subversion, où les appareils à dissoudre la morale donnent une perspective incohérente du monde, il doit constater que l'information déformée et déformante ne cesse de produire des stimulants pour les névrosés et des excitants pour les inadaptés psychiques et sociaux. Perplexe, pour ainsi dire, à la vue du sadisme, qui procréé, du sacrilège, qui rapporte, et de la luxure, qui se dévoile, il s'efforce de mesurer les distances séparant le bien représenté en 1955 de celui de 1970 et le mal figuré avant le Concile de celui d'aujourd'hui. Et, tout interdit de ses constatations, il ne peut que souscrire aux paroles d'un autre catholique en colère:

„Les intellectuels dégradés en techniciens de l'information, en animateurs culturels ou spirituels, en psycho-sociologues et radio-parleurs, en charlatans de toutes sortes, détiennent toujours les moyens de communication sociale et maintiennent l'opinion publique en état de somnambulisme. C'est toujours le même verbalisme, le même univers fantomatique, névrosé, éroto- publicitaire, le même académisme et le même conformisme de la dégradation mentale.“

Je ne peux — ni ne veux — en vouloir à mon „homme cinématique“ si, spontanément, il se trouve mal à l'aise en

un lieu où Dieu a été remplacé par les nouvelles déesses qu'on appelle stars ou vedettes, Johnny Hallyday ou Brigitte Bardot, et s'il tente de fixer ses yeux à une autre étoile, la Stella rectrix de la Révélation, afin d'y retrouver et l'appui intérieur et la confiance que, seule, l'Église sait conférer.

Hélas, là aussi on est en train de démythiser, en désacralisant: le Saint est ramené aux dimensions d'un héros plus ou moins simplet, et la messe se voit réduite aux aspects d'agapes communautaires. En revanche les théologiens qui se vantent d'aller dans le sens de l'Histoire, se plaisent à mépriser les encycliques pontificales, s'ils ne rognent pas les dogmes, en jetant le discrédit sur la théologie scolastique. D'aucuns, allergiques aux manifestations du vice, du scandale et de l'impudeur, accordent tous les droits à leur conscience, en lui refusant en même temps l'acte continu de l'éclaircissement. S'offusquer du fait que le Christ est ridiculisé et la Sainte Vierge bafouée? Mais non, puisque le pouvoir temporel n'y voit rien, ne comprenant plus rien aux profondeurs du mal conquérant dans le monde. Le pouvoir spirituel a bien d'autres tâches à accomplir pour couvrir la bêtise de ceux qui, à tout prix, veulent être dans le sens de l'Histoire, incapables pourtant de donner au temps qui s'en va, au temps qui vient cette signification merveilleuse, insondablement chrétienne que la Providence sait charger d'une suite ininterrompue de mystères et de miracles.

Comment s'étonner, dès lors, de ce que le joli monde cinématographique, créant d'après nature, ait hâte de boucher la dernière issue de l'esprit humain vers l'au-delà? En invoquant la marche de l'Histoire, les pères docteurs de la mutation n'ont-ils pas trop oublié qu'il est dans la nature du monde qu'il passe, mais qu'il appartient au christianisme de surprendre toujours les adhérents les plus obtus de l'irréversibilité et de renaître sans cesse des situations les plus tragiques? En s'amusant à séparer, bien proprement, le Christ de l'Histoire du Christ de la Foi, ils ressemblent tant au technicien, follement épris de recherches et essayant de diviser une langue de flammes en languette de lumière et lame de chaleur, qu'ils mériteraient tous les honneurs d'une belle mise en scène cinématographique.

Cependant, une grande part de l'autorité chrétienne a été mise en brèche depuis que, sur les seuils de l'Église, on s'obstine à déclarer Dieu mort et à faire son choix entre le dieu Moi et le dieu Mao. Sur quoi va-t-on s'appuyer dans ce monde robotisé, égalisé et démoralisé, si la tentation des scientifiques d'expliquer naturellement le surnaturel ne rencontre plus la moindre résistance? Et l'aggiornamento, dont on parle, dont on reparle, se fera-t-il du monde vers l'Église ou de l'Église vers le monde, d'un niveau inférieur vers un niveau supérieur ou inversement? Et si ce processus de l'adaptation s'était déjà fait par le plus simple des nivellements? Une Église en crise rejoignant un semblant d'art qui se suicide, en empoisonnant tour à tour ses tenants et ses dépositaires?

Des questions, génératrices de questions, de l'inquiétude croissante, allant déboucher dans l'angoisse:

Suis-je encore de l'Église; puis-je toujours me sentir lié à la sainte, catholique et apostolique, si je continue de hanter les salles où le retour à Dieu semble impossible, où la Foi se perd avec une facilité déconcertante et d'où l'Espérance paraît être bannie à tout jamais? Qu'ai-je à faire encore dans un cinéma qui persiste à refléter le monde moderne? Comment pourrais-je regarder un univers en décomposition à travers une oeuvre moralement pourrie? Comment admirer le déversement d'une essence inflammable dans une maison en feu?

Non, chers amis, ce n'est pas tout à fait cela, — il faut, malgré tout, que nous respections l'ordre, dans lequel les choses se passent. Il ne faut pas que nous oublions les lois, d'après lesquelles les faits s'arrangent. Nous ne sommes pas appelés à sauver l'Église en péril à travers nos oeuvres, le propre de l'Église étant de nous sauver, dès que, par l'action, nous voulons sincèrement le salut. Être forces adjuvantes dans l'ensemble des efforts généraux faits pour avoir la grâce de fortifier la foi, en nous et autour de nous, en servant bien la vérité et la justice, — voilà la mission qui nous attend pour nous honorer, si nous l'honorons dans la mesure de nos moyens physiques, moraux et intellectuels, mis en branle, aussi modestement que patiemment.

Car de la patience, il en faudra; il en faudra dans la prière comme dans la souffrance — souffrir avec ceux et pour ceux qui ont la garde de l'Église et de ses valeurs — pour restaurer, pour épurer et pour purifier. Ce que la civilisation chrétienne a perdu dans les coeurs et dans les consciences de ses communautés, restera toujours récupérable dans les consciences et dans les coeurs de leurs enfants. Quand même les foyers de créations cinématographiques s'obstineraient à polluer l'atmosphère spirituelle, il nous faudrait leur opposer toute la puissance épuratoire dont disposera la chrétienté, pleine de grâce, malgré tout.

On vient de dire du mal des intellectuels; on l'a fait selon les intentions du diable de la totalité qui les a pincés et qui aime trop les généralisations pour ne pas viser tous les faiblards, alors qu'il ne s'agit que de certains, de plusieurs ou de quelques-uns. Nous savons qu'il y a d'autres intellectuels, qu'il y a tous les autres, dont nous sommes, enfin, dont nous voudrions être. Car ce sont ceux qui, en se disant de leur temps, se défendent d'épouser les erreurs et les passions de l'époque où ils vivent. Se sachant insérés dans l'Éternité, qui les guette, ils tiennent à remettre leurs frères en rapports intimes avec le Sauveur et à subir leur propre réforme, avant d'aller réformer les contemporains et leurs institutions. Ils connaissent l'Épître de Saint Paul aux Philippiens, où il est dit:

„Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum qui reformabit corpus humilitatis nostrae, configuratum corpori claritatis suae.“ (Nous attendons un Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ, qui reformera le corps de notre humilité, en le conformant à son corps de lumière.)

Après avoir entendu cela, il ne nous reste plus que le silence de la méditation.

Je m'y enfonce. Avec vous, je l'espère.

À UN ÉVÊQUE QUI S'EN VA

Monseigneur,

En m'associant, par le truchement d'une simple lettre, à la manifestation qui marquera le moment de votre retraite, je crois avoir, pour le faire, de multiples raisons. Mon désir d'apporter des félicitations à l'admirateur des arts, que vous êtes toujours resté, et à l'épris d'un passé prodigieusement fructueux n'en est pas la moindre, alors que j'ai hâte à exprimer, à votre égard, mes meilleurs vœux pour un avenir de tout repos que j'ose espérer grand, paisible et prospère dans tous les domaines qui se rapportent à notre condition humaine commune et aux émanations heureuses de la civilisation occidentale.

Mes autres raisons pourraient être ramenées au simple dénominateur d'une déclaration de routine, faite au sujet des activités culturelles de certains groupes qui, au cours d'un quart de siècle, ont su conserver, d'une manière presque parfaite, l'âme de notre Cité. Leurs succès n'ont été obtenus que dans la mesure où ils sont restés fidèles à l'optique de leurs prédécesseurs: artistes, architectes, constructeurs et croyants, c'est-à-dire des agents vivificateurs de la pierre et du paysage, sollicitant par tous les moyens de la meilleure persuasion tacite une longue succession de semblables.

J'ai tenu à soutenir leurs efforts, pour des motifs que je me plais à définir, pour autant qu'ils ont été les stimulants

de mes propres convictions à faire valoir au sujet des reconstructions, des restaurations, des fouilles et des nouvelles constructions. Quelle que soit la nature de nos monuments, ils représentent, pour moi, non seulement des valeurs culturelles, mais aussi des idées que, sans cesse, il faut rappeler à la mémoire des habitants de la Cité. Voilà pourquoi je me suis interdit d'accroître le bric-à-brac final de nos Musées, préférant décentraliser les objets précieux, pour qu'ils fussent vus et pour que pût être sentie sur place, si possible, toute notre floraison d'art sculptural et architectural.

L'Histoire ainsi visible et concrétisée porte un timbre particulier: c'est le religieux qui, en quelque sorte, a donné son estampille aux produits de notre génie créateur. Nous le sentons, en fouillant le passé qui nous apprend à mieux connaître le peuple d'aujourd'hui. Malheureusement, trop souvent l'homme tend à voir dans le passé un épilogue, alors que celui-ci n'est que prologue par rapport aux actions qui nous concerneront, nous, les vivants: aux actions que les aïeux semblent exiger de nous, pour qu'à leur exemple nous ne nous rendions jamais aux difficultés, aux angoisses et aux bassesses de la vie, mais que, toujours, nous fassions front aux adversités, en nous emplissant de l'inébranlable certitude que l'éternel est bien dans le temporel. Oui, cet éternel impose sa loi même aux traditionalistes que nous sommes; il veut que, du passé, nous ne retenions que ce qui se traduit par un plus, selon la formule de Henri Massis, et que nous rejetions carrément tout ce qui se traduit par un moins.

Alors que nous ne différons guère de nos ancêtres, spirituellement et moralement parlant, nous aurions intérêt à faire comme eux: conserver religieusement leur don de la vision des réalités supérieures et ne pas aller chercher nos consolations chez les charlatans, tant que les vrais prospecteurs d'âmes se tiennent à notre disposition. Nos lassitudes périodiques et l'ennui que le monde moderne paraît distiller, proviennent uniquement de notre oubli de ce qui est éternel dans le temporel. Si nous sommes assez forts pour ramener à la vie des „cadavera oppidorum“, grâce aux ordres formels de la piété qui oeuvre dans le souvenir et aux sacrifices que nos responsabilités nous imposent, nous cesserons de tricher avec le Temps, d'ignorer l'Histoire et de faire l'indifférent

devant les valeurs du Passé. Certes, nous ne méprisons pas les trésors accumulés par les générations antérieures, mais notre indifférence l'emporte sur le mépris. Voilà la pire des attitudes, le mépris retenant encore, alors que l'indifférence écarte et détruit. Ayant hérité de nos pères, nous avons la mission de faire prolonger dans les siècles à venir l'existence de ce qui est digne de la vénération humaine.

Dire ces choses, répéter ces vérités et souligner ces affirmations, équivaut à l'acte, oh! combien de fois répété durant votre longue vie sacerdotale, de sermonner, d'une façon magistrale, si l'on veut, les absents qui ont eu tort! Car vous appartenez à la race de ceux qui, en découvrant un lieu où l'art de l'homme a réussi à ajouter un semblant de splendeur à l'art de Dieu, aiment à dire avec Horace:

„Angulus ridet“.

Et alors votre visage n'est que le reflet direct de ce sourire des choses, harmonieusement liées par la main adroite de la créature qui parvient à s'accomplir dans les compléments qu'elle joint à la nature.

Hélas, vous n'avez pas partout les imitateurs prêts à s'amplifier, intérieurement, en augmentant, comme vous, votre taille physique de mainte coudée spirituelle. Ce qui n'a pas cessé de me peiner pendant une décennie, c'était de voir certaines personnalités incapables de respecter les choses appartenant à notre patrimoine culturel. Ainsi trop de valeurs ont été vendues ou détruites, bon an mal an, pour que nous puissions nous permettre à l'avenir de ne pas intervenir de la manière la plus énergique et la plus efficace.

Ignorance ou mauvaise volonté? Dans le classement des dilapidateurs et des destructeurs, ceux qui pourraient se réclamer d'une de ces catégories ne sont pas encore les pires, les pires faisant partie d'une classe spéciale, formée par quelques rares privilégiés — privilégiés par leur propre grâce — cultivés, à ce qu'ils disent, mais forts seulement d'une mentalité de grand seigneur qui les autoriserait à faire, au sujet des biens culturels communautaires, tout ce qui leur plairait. C'est contre ceux-là, surtout, qu'il faut réagir.

En dressant la liste des objets de valeur anéantis par l'impiété des spéculateurs ou par le calcul des grippe-sous,

je ne perds pas de vue les bonnes actions du passé, à glorifier selon leurs mérites et à magnifier devant celui qui, plus d'une fois, les a couvertes de son nom. Et si, ensemble, nous pouvons constater, en contemplant, en admirant et en mesurant cette oeuvre collective, que beaucoup a été fait depuis la fin de la seconde guerre mondiale, nous allons certainement nous retrouver dans l'acte tacite qui fera résonner dans nos âmes les mots de Lucain:

„Nil actum credens, dum quid superesset agendum“.

Car, le plus gros reste encore à faire.

AU PRÉSIDENT DE LA FONDATION FOLLEREAU

Mon cher Président,

Vous m'avez posé, il y a quelques semaines, une question bien captivante, dont la pertinence ne fait que préjuger la réponse qu'il faut:

„Pourquoi Raoul Follereau, cet homme de soixante-sept ans, est-il resté l'homme aimé par la jeunesse d'aujourd'hui?“

Mon explication du fait, qui est indéniable, a été donnée il y a un quart de siècle; je n'ai qu'à répéter les paroles d'alors, pour vous convaincre d'un phénomène de spontanéité dans la réciprocité de certains sentiments, engendrés et dispensés par la Charité faite Amour, alors que jeunesse de coeur et jeunesse de corps, en se rencontrant, s'évertuent à réapprendre aux hommes à s'aimer:

Pour ceux qui, par hasard, par négligence ou par méfiance, ne le connaîtraient pas encore: Raoul Follereau est un missionnaire laïque, qui, au moyen de son verbe enflammé, s'est fait apôtre, parcourant toutes les routes possibles de la charité et récoltant les dons généreux des plus humbles au bénéfice exclusif de ceux qui se dévouent! Ses voyages et ses conférences sont tantôt des exploits, tantôt des conquêtes: il y apporte, outre sa force physique et son courage à toute épreuve, une endurance sans nom, une foi de converti et un amour apparemment inconsumable. Ce qu'il veut, avant tout, c'est de faire triompher la fraternité dans le sens

le plus chrétien et de réaliser ainsi sa devise que je me permets de résumer ainsi: Charité d'abord, charité après, charité toujours!

L'ayant connu dans le temps, je me suis plû à le revoir inchangé, physiquement et moralement, et à réentendre, par sa bouche, la voix de cet héroïsme spirituel qui ne peut se manifester que par la simplicité et le sourire dans le sacrifice total, fait uniquement pour une cause de beaucoup supérieure à celles que la plupart des mortels aiment à servir. Si Raoul Follereau est, en quelque sorte, un aventurier, mais un aventurier à la manière d'un Saint Paul et d'un Saint François-Xavier, il n'oublie jamais la grande, l'éternelle mission de sa patrie tant charnelle que spirituelle: la France catholique. C'est vous dire qu'il l'accomplit, selon l'exemple de Saint Louis: partout, où l'on demande la participation de la France au redressement moral du monde et à l'affirmation, par des actes, de notre civilisation chrétienne, il peut, à lui seul, relever la tête et répondre, avec fierté: Présent!

C'est cette présence, avant tout, qui m'a touché, qui m'a réjoui et qui m'a émerveillé. Je ne veux pas parler du don extraordinaire qui fait du vagabond de la Charité l'un des orateurs les plus brillants, les plus spirituels et les plus efficaces; je négligerai, à dessein, sa faconde étonnante, son lyrisme saisissant et son geste expressif de comédien-né, avec la gamme des variations vocales et des intonations sentimentales éminemment vaste, pour souligner uniquement, résolument, le fait de cette présence qui, aux moments des incertitudes et des indécisions mortelles que nous traversons, prend une signification d'encouragement admirable: tant que la nation amie produit des hommes façonnés à l'image de Charles de Foucauld, elle n'a pas renoncé à jouer son rôle de peuple régénérateur de la chrétienté!

Raoul Follereau sait déposer des bilans terrifiants, s'il ne dépose pas, pour ainsi dire, le bilan de la première moitié du XXe siècle: quarante-six guerres avec quatre-vingt millions de morts et, à la fin, la bombe atomique! Désespérante, au plus haut degré, notre situation! L'avenir sans lumière! Toutefois, il nous donne à choisir entre deux forces également incommensurables: l'explosion en chaîne de l'atome libéré,

d'un côté, et l'explosion en chaîne de l'amour en action, de l'autre. Décidons-nous!

Il l'a fait, depuis longtemps déjà, et il sait, pour l'avoir vécu, à maintes reprises, sous tous les cieux de l'univers, dans les parties les moins en vue du monde, chez les plus délaissés des hommes, que la charité n'est pas morte, mais qu'en secret elle accomplit ses miracles qui font que les hommes de foi et d'abnégation, les mains vides et les coeurs remplis d'une joie sourde, finissent par triompher de la haine et du désespoir.

Ce qu'il raconte — Dieu et son public savent qu'il a toutes les facultés et toutes les facilités du narrateur! — de ses expériences personnelles, va droit au coeur qu'il perce, pour atteindre l'âme au vif et y transformer en amour la pitié suscitée ou ressuscitée. Il ne fait que confirmer une parole de Saint Jean de la Croix: „Là, où il n'y a pas d'amour, mettez l'amour et vous extrairez l'amour.“

C'est ce que nous avons trop oublié dans nos relations avec les déshérités et les infortunés, les pauvres et les malades, les chômeurs et les malchanceux. La nouvelle doctrine, à laquelle se cramponnent des millions et des millions, le communisme, ne sait que donner la haine, nourrir la haine, produire la haine, pour tuer par haine. Le catholicisme diffuse l'amour qui, seul, sauvera le monde. Il nous faut donc réapprendre à aimer, afin que nous puissions réapprendre aux hommes à s'aimer.

Cette mission, confiée à Raoul Follereau par le Pape Pie XII, il veut l'accomplir, dût-il y perdre tout ce qu'il possède. Seulement, il n'y perdra rien, — Saint Jean de la Croix, que je viens de citer, l'a bien compris:

„Étant tout à l'amour, j'ai résolu de perdre et j'ai gagné.“

Ah, si, en prenant Dieu pour ami et Follereau pour compagnon, en aimant ceux qu'ils aiment, nous pouvions gagner avec eux, en faisant, heureusement, ce qu'ils veulent que nous fassions! Je crois, avec Follereau, je crois, avec ses jeunes amis, que, malgré les bombes atomiques, nous sauverions le monde, en sauvant ainsi la civilisation chrétienne par des actions merveilleusement cultorogènes.

Notre charité, alors, serait aux dimensions de nos moyens techniques d'aujourd'hui et resterait en communion parfaite, temporellement et spirituellement, activement et passivement, par l'acte et par la douleur, avec les opprimés, les faibles et les pauvres. Et, frères de Follereau, aimant Dieu dans ses créatures les plus misérables et, trop souvent, les plus méprisées par une société qui produit la misère comme elle secrète l'angoisse, nous jouirions dans l'âme de cette splendeur indescriptible que seule l'immense gratitude des soulagés fait irradier comme à l'entour d'un don divin.

Puis-je pour terminer, cher Président, vous transmettre, à vous et à vos collaborateurs, le désir ardent de nous voir marqués, les uns et les autres, du scel invisible de cette éternelle charité, dont mille et un reflets, pourtant, ne cessent d'être réfléchis par l'âme, faite à l'image de celle que met à nu notre grand ami de Paris?

À RAOUL FOLLEREAU

Cher ami,

Il y a des mouvements de force qui ne s'expliquent que par celui qui en a donné les premières impulsions; il y a des époques qu'on n'arrive à comprendre qu'à travers le caractère d'une personnalité d'envergure. Même dans notre Europe, tragiquement réduite pourtant depuis la création d'un immense Adzopé à rebours, ressemblant à une ladrerie politique, dans laquelle les hommes sont privés de l'air de la liberté comme de la chaleur de l'amour, la France, malgré les déceptions qu'elle ne cesse d'infliger à ses admirateurs étrangers, parvient à faire naître, aux tournants dangereux de l'Histoire, des courants hautement civilisants qu'incarnent à merveille les bons tenants de sa Mission Universelle.

Si, en parlant ainsi, je vous vise, c'est pour saluer un des meilleurs dépositaires de l'héritage français, celui qui a compris que ses prochains ne peuvent vivre humainement, dans la plénitude de leurs facultés réalisées, que quand ils disposeront des moyens nécessaires à une existence, ayant tous les attributs de la dignité.

Dans la belle cadence de votre course vers les cimes de la vie, vous n'avez jamais failli à votre légation spirituelle: répondant aux exigences de l'humanité comme aux impératifs de la propagande, marquant, de temps à autre, une prédilection pour la contemplation — le croyant alors se

doublant d'un poète — et obéissant sans cesse aux injonctions de la vertu de l'action, vous avez parcouru et reparcouru le monde des misères et des déchéances.

Et pourtant la presse sportive a tenu à ignorer vos records. Alors que le pari de Philéas Fogg et les Cinq sous de Lavarède sont des bagatelles, presque des néants, à côté de vos performances réitérées, la presse sportive se plaît à suivre d'autres coureurs, plus populaires, à ce qu'il paraît, qu'un Vagabond de la Charité, épris d'Absolu et bien enclin à disparaître dans une région blanche, métaphysique, peut-être, où la *beata solitudo*, au fond du silence fait autour de son âme, lui permettra de se *recharger* spirituellement, moralement et physiquement, en vue de nouvelles entreprises à déclencher. Mais quelle qu'ait été la vitesse de vos voyages intercontinentaux, quelle que soit la célérité des aides que vous transmettez, il y a toujours eu, il y aura toujours quelque chose à vous devancer dans vos mouvements: c'est l'idée que vous avez conçue de l'humanisme fait action. Vos prises de contact avec le mal, avec le malheur et avec le malfaire humains n'ont été ni sélectives ni exclusives; vous êtes allé partout, vous avez porté vos secours dans tous les pays, et votre coeur, toujours juvénile, vous pousse vers le tout dernier des abandonnés. Quelle chance pour vous — ou quelle malchance — qu'entretemps on ait découvert que la lune est impeuplée!

Voilà que vous nous forcez d'inventer de nouvelles dimensions pour mesurer l'étendue de vos mérites. Et, en même temps, vous nous facilitez la tâche, en apportant une solution double au problème qui se pose: la grandeur morale et matérielle de votre oeuvre, d'une manière étonnamment puissante, s'exprime par kilomètre parcouru, sinon par franc dépensé ou mendié!

Je dis bien, en le répétant: Par franc mendié — mendié pris dans le sens que lui a donné le Mendiant Ingrat, Léon Bloy, Léon Bloy disant: l'aumône est due au pauvre; le riche, en donnant et en se libérant ainsi d'une sorte de péché de possédant, devrait être, obligatoirement, reconnaissant à ceux qu'il a la possibilité de soutenir: „Malheur à celui qui n'a pas mendié!“ „Il n'y a rien de plus grand que de mendier.“ Telles sont les exclamations de cet expert en

la matière qui n'a jamais manqué de faire son devoir, très embarrassant, d'exhortateur auprès des repus qu'en médecin moral il n'a pas traités en victimes, mais en patients. Toutefois, le mendiant lui-même, fût-il le plus efficace des guérisseurs, n'échappera pas à la règle générale, — il versera son obole, lui aussi, mais il le fera en payant de sa personne.

Vous insistez pour avoir l'autorisation de le faire dans le domaine le moins recherché: celui de la lèpre. Constaté les différents degrés de gravité de la maladie et localiser les malades a été pour vous chose plus ou moins aisée, comparée au mal que vous avez dû découvrir avant même de vous attaquer au fléau. Quelles abdications du côté de vos contemporains, quels abandons dans la pratique de la morale simplement humanitaire, quels affaisements des vertus humaines et quel abaissement de l'esprit devant la misère honteusement cachée ou ignominieusement ostracisée des malades!

Votre horreur du conformisme, cher ami, fit que vous vous scandalisiez ouvertement, que vous refusiez d'accepter la disgrâce des autres et que vous ne vouliez pas être solidaire d'un abandon de cette espèce. Non, il vous fallait crier à la face du monde, de plus en plus insolent dans ses négations, cette éclatante affirmation:

„Attention! Le mal est en nous comme il est en eux. La lèpre, mais elle nous infecte tous, les uns visiblement — et encore! — les autres invisiblement. A l'oeil nu vous ne les remarquerez pas, quoique vos déformations existent. Oui, nous avons le coeur, le caractère, l'esprit et l'âme en décomposition. Et Dieu n'aime guère la pourriture. Et Dieu n'admet pas notre lâcheté de déclarer inguérissables les causes de nos dégoûts et les effets de notre paresse! Est seule inguérissable à Ses yeux le refus obstiné de Sa grâce après la mise en oeuvre de notre meilleure volonté de sauver.“

Sauver! Voilà le mot-clef de votre existence.

Mais pourquoi faire, à ce sujet, des tours du monde? Est-ce par besoin d'évasion? Est-ce pour fuir certaines inquiétudes, certains remords, certains sentiments de culpabilité? Ou est-ce pour jouir pleinement de votre liberté?

Vous pourriez répondre qu'il vous faudrait prendre, avec de la hauteur, vos distances des bassesses que l'Occident cherche à nous imposer, qu'il vous faudrait faire les pas décisifs, menant le plus loin possible des médiocrités de l'existence, mais vous continueriez à vous dire à vous-même: Non, bien sûr, c'est davantage! En répétant avec Charles Péguy: „Je marche avec la piétaille, moi, je prends le chemin de tout le monde, je reste avec tout le monde, avec tout ce peuple qui vit, c'est le cas de le dire, à la grâce de Dieu“, vous frôleriez la vérité. Car la vérité est que, sans repos, vous êtes à la recherche de toute votre âme. En regardant dans les yeux des infirmes, des exilés, des réprouvés, des oubliés, vous avez l'impression de voir une partie essentielle de vous-même. Alors que la vue des indescriptibles souffrances vous arrache le cri de compassion: Mon Dieu et mon Père!, votre sentiment de fraternité, tout à trac, en s'approfondissant, subit une sorte de sublimation, — et voilà que le Christ Lui-même se met à vous rendre le regard d'amour, regard retenu pour un instant dans le brillant d'une larme, dont vous ne saurez jamais, si c'est l'éclat d'un pleur ou le lustre d'une joie infinis.

C'est ainsi que vous nous donnez à choisir entre deux moyens d'esquiver les affres des longues misères: la bombe atomique, chère aux nouveaux barbares, ou la charité, expression naturelle d'une humanité supérieure! Ah, cher ami, permettez que je vienne vous contredire: les choix ne se feront jamais entre deux possibilités, ils se feront toujours entre trois. Voilà pourquoi j'ose dire, en entrant de plain-pied dans la meilleure de vos intentions: Mais faisons éclater cette bombe atomique, la vraie, celle qui, dans la langue du Christ, s'appelle Amour, Amour tout fait pour provoquer de grandioses, d'incessantes et de foudroyantes réactions en chaîne!

Et sans retard je serai prêt à chanter mon los aux sulfones, capables de guérir la lèpre; mais je le ferai seulement après avoir glorifié les „Follereaines“, agents cordialo-spirituels invisibles, extrêmement virulents dans la propagation, par contagion, des sentiments charitables.

Cher ami,

En ces temps-ci, où l'Esprit-Saint, planant sur le Concile et descendant sur les Pères, afin de les éclairer, semble avoir été remplacé par je ne sais quel esprit conciliaire désanctifié, — aujourd'hui où l'Église officielle s'apprête à éliminer de ses offices ce merveilleux élément d'union qu'est le latin, il me paraît indispensable que les membres laïcs de l'Église — de l'Église qui prie, qui chante, qui se souvient, qui se recherche dans la même jubilation pour se retrouver dans une communion absolue de cœur et de verbe — se mettent un peu à la place de ceux qui honnissent, pour que les ‚vernacularia‘ ne viennent pas trop profaner l'extrême richesse et la chaste beauté de la langue divine. C'est donc avec un indicible plaisir que je cite, pour vous l'appliquer, une parole de la Messe de ce dimanche:

„Tenuisti manum dexteram meam:
in voluntate tua deduxisti me . . .“

Il nous appartiendra, à nous, vos amis, de circonvier votre trop grande modestie et d'applaudir au troisième vers qui, à juste titre, fait appel à la gloire:

„et cum gloria assumpsisti me.“

En parlant de nous et en honorant les hommes qui ont choisi leur route entre les deux bornes de l'héroïsme et de la sainteté, nous sommes à peu près sûrs de pouvoir faire l'énumération exacte de leurs difficultés, d'un côté, et de leurs forces adjuvantes, de l'autre. Mais, toujours, nous oublierons les anges gardiens. Telle est notre constitution, et ainsi va notre aveuglement. Ils sont invisibles, les anges gardiens, et ils peinent et ils protègent et ils se tuent à nous faire vivre dans la grandeur. Pour une fois, donc, réparons notre omission, pour une fois parlons de l'ange gardien. Parlons du vôtre, cher ami, parlons de cet être qui, forcément, sera à votre mesure. Car, sa qualité la plus voyante, pour une fois aussi, est l'évidence de son existence: le voici, devant vous, parmi nous, reflet vivant du Vagabond, mais transposé dans ce tout respirant qui est force et finesse, réserve et simplicité, joie et offrande féminines: Madame Follereau!

Madame Follereau, à vous et par vous je dirai, ce que j'aurais hésité à dire à votre mari. Vous avez vécu, à ses côtés et en veillant sur lui, ce très long développement qui, en changeant sa personne, alors qu'il apportait des changements à la face lépreuse du monde, a fait faire du réel — et donc de ce que vous avez vu — cette nouveauté qu'on appelle Histoire et que les générations futures auront à apprendre. À la longue vous avez dû constater que votre compagnon de route est devenu un personnage historique, ayant acquis, déjà, certaines qualités de la légende.

Fort heureusement c'est une légende bien en chair et en os.

Devant tout ce qui, comme Follereau et avec Follereau, se sacrifie, je souhaite que cette belle légende soit racontée à tous les enfants de Dieu.

À UNE MÈRE SUPÉRIEURE

Révérènde Mère,

De toutes les belles choses que nous venons de voir et d'entendre ensemble, je ne retiendrai que la moindre, la plus simple, la date; Pierre Fourier naquit le 30 novembre 1565 à Mirecourt. Et puis j'enchaînerai: 1565! Deux années après la clôturè du Concile de Trente!

La vie entière de Pierre Fourier se passera à l'ombre de cet événement dont il s'efforcera d'appliquer les décisions dans un monde obstinément revêche à toute réforme bien-faisante. L'époque des crises, qu'il aura à transmuer pour une très large part, ne lui facilitera pas les tâches qu'il ne cessera de s'imposer.

Pour s'en rendre compte, il faut revoir la situation de l'Europe d'alors:

Luther a déclenché la guerre religieuse qui, par la force des antagonismes en présence, fera naître la guerre politique de trente ans avec sa longue suite de désastres économiques, moraux, hygiéniques et sociaux. Toutes les contradictions possibles sur le plan des faits semblent engendrer, dans le feu et dans le sang, toutes les oppositions impossibles. Alors que le paupérisme fait plus de victimes que l'ensemble des champs de bataille, la première révolution industrielle provoque des fortunes inouïes. Les financiers et les fabricants-marchands vivent une ascension foudroyante dans la société

qui, sans la moindre amertume, assiste au très rapide déclin de la noblesse.

Cette noblesse se dresse contre les bourgeois, tout comme les seigneurs se dressent contre les paysans et les gros patrons contre les petits. Sur le terrain économique on se livre les mêmes combats acharnés, cruels et sans merci qu'on continue impitoyablement dans le domaine des croyances, où les porte-parole du jansénisme vont prendre rang parmi les antagonistes furieusement enclins à s'exterminer mutuellement. Les sciences, à leur tour, par les découvertes de Kepler et de Galilée, sont bientôt impliquées dans la mêlée générale. Les souverains, épris d'absolutisme, les peuples, aveuglés par des nationalismes incendiaires, les nouveaux bourgeois, en proie à un individualisme choquant, et les héros frais émoulus de la révolution en cours, tout pétris d'orgueil et d'outrecuidance, se jettent dans la lutte fratricide qui ébranle les derniers fondements de la civilisation dite chrétienne. La crise de la raison et celle de la sensibilité s'ajoutent aux autres maux, plus tangibles, plus visibles et plus directement meurtriers, le scepticisme et le libertinage ont libre cours dans les masses travaillées par le mercantilisme et par le matérialisme le plus abject, que les expressions artistiques de quelques génies créateurs ne parviennent guère à étouffer sous les mille et deux ornements du baroque, lui aussi singulièrement tourmenté.

Certes, l'Église est déterminée à lutter sur tous les fronts, sur trop de fronts même, puisqu'elle fait attaquer des positions de vérité par des hommes qui se disent fils de la Très Sainte, alors qu'ils ne sont que les représentants consacrés du monde en perdition. Bien que le Concile de Trente ait eu des velléités à rétablir un humanisme vraiment chrétien, par la transformation décisive de l'humanité, c'est-à-dire par l'intégration incessante de la foi dans la vie, les évêques, les prêtres et les membres des congrégations sont désespérément lents à marcher sur les chemins du retour à l'ordre et à l'unité. Seuls quelques êtres à part, de merveilleuse composition, s'appêtent à jouer le rôle ingrat de la pars pro toto et à être, en saints, les rénovateurs de la famille chrétienne, par l'exemple plutôt que par les écrits et par les prédications: à Milan Saint Charles Borromée, à Lyon Saint François de

Sales, à Paris Saint Vincent de Paul et à Mattaincourt, en Lorraine, Saint Pierre Fourier. Le ciel est indubitablement avec eux, moins par une suite ininterrompue de miracles que par le plus simple des actes, apparemment, acte personnel, d'abord, et acte imité, ensuite, par des âmes plus que généreuses.

Le miracle, pour moi, se trouve — et se retrouve, sans cesse, le long de l'histoire du catholicisme — dans le fait que, presque instantanément, au Saint en activité se joindra le complément naturellement nécessaire aux tentatives de réformes et de conversions: la sainte femme qui le secondera et qui donnera de l'extension à son oeuvre par ce don indéfinissable qu'est l'émanation du coeur et de l'esprit féminins.

A différentes reprises, déjà, dans plusieurs de mes livres, j'ai dû relever la coïncidence des événements: au treizième siècle Saint François d'Assise rencontre Claire Favarone, Saint Antoine de Padoue rencontre Hélène Enselmini, aux seizième et dix-septième Saint Jean de la Croix rencontre Thérèse d'Avila, Saint François de Sales rencontre Jeanne Françoise de Chantal, Saint Vincent de Paul rencontre Louise de Marillac et Saint Pierre Fourier rencontre Alix Le Clerc. Que faut-il déduire de cette simultanéité de faits? Faut-il en déduire quelque chose, ouvertement, comme s'il s'agissait de données mathématiques? Pour ma part, je le répète, la surprise que fait naître la constatation du retour des similaires, m'incite à ne pas y voir l'effet d'un simple jeu du hasard. J'admets donc, pour toutes les époques, la présence permanente de forces coadjuvantes que je n'ai pas besoin de désigner par un nom, théologiquement valable, pour en saisir et les causes et les origines. J'admets en outre, en catholique qui veut pratiquer la vertu théologale de l'espérance, que tous les temps, ayant leurs saints, auront, du même coup, leurs saintes auxiliaires qui, à l'exemple des anciennes, feront école, dans toutes les acceptions du mot: école chrétienne, école privée, école de congrégation, école de croyants, école de prières, école de sages, école modèle, école pour les pauvres, école pour les oubliés, école de formation d'âmes fortes, école de charité, école de sainteté, école de suppléance partout, où la carence des autorités publiques fait tache de honte, — que serait,

aujourd'hui, la culture occidentale, que seraient les belles cultures à travers le monde, que serait notre propre vie intellectuelle et spirituelle sans l'incommensurable apport en valeurs intellectuelles, spirituelles et morales de ces habitacles d'éducation complète? Et j'admets enfin que ce vingtième siècle, que même les décennies postconciliaires — qui, vues de près, ne se distinguent pas tellement des années de désordre économique, politique, moral et spirituel, caractérisant l'existence de Saint Pierre Fourier — auront leurs saints, des saints ignorés encore, des saints qui, contre les mauvaises habitudes fortement enracinées dans leurs contemporains, réaliseront les décisions du second Concile du Vatican et qui, dans leurs tentatives isolées, quasiment oubliées de tout le monde, auront leurs soeurs charitables, grâce aux efforts continus desquelles toutes les graines semées — et semées à contre-vent, peut-être — dans le temps et dans l'espace se mettront à fleurir un jour dans la gloire du succès à la plus grande gloire du Seigneur.

Suis-je trop téméraire, Révérende Mère, en vous invitant à transposer ces vérités sur le plan national? Puis-je, dès lors, poser certaines questions? A vos soeurs, d'abord: „Êtes-vous convaincues de ne pas être des élues dans le sens que je viens d'indiquer?“ À nous tous, ensuite: „Avons-nous le droit, avons-nous la permission de ne pas faire continuer l'oeuvre éminemment utile et visiblement bénie que les Marie de Mansfeld et Monique de Busbach ont commencée, il y a trois siècles et demi?

Ma conclusion: Non, Mère Supérieure, vous ne serez jamais délaissées.

Je vous le promets, en vous saluant filialement dans Notre Seigneur.

À UN VICAIRE

Cher frère en Dieu,

Voici venir, pour les admirateurs chantants de Sainte Cécile, le moment du repli sur eux-mêmes: en détournant leur esprit des soucis de tous les jours, ils se livreront à une action de recueillement qui sera le contraire, exactement, de l'isolement. Car, ensemble, ils renonceront à toute attitude fermée, afin de s'ouvrir totalement aux intérêts majeurs de l'art qu'ils aiment à pratiquer. Ayant été au service de la communauté paroissiale pendant des décennies, ils seront à l'honneur, quand il s'agira de mettre en lumière l'ampleur de leurs mérites, à définir selon les sacrifices qu'ils ont bien voulu faire, en rendant, d'une façon particulière, leurs meilleurs offices à l'humanisme chrétien.

L'humanisme chrétien!

Voilà, certes, un joli pléonasma, méconnu par tous ceux qui ne cessent de vider de sens, en le dégradant par un emploi abusif, le terme, dont l'essence s'est perdue en même temps que le genre humain a oublié que le „humanus“ désignait, en tout premier lieu, le miracle accompli par Dieu qui s'est fait homme et, ensuite, dans la réplique imitative de l'être créé, le changement opéré dans ce „humanus“, constamment épris et sans cesse avide du „divinus“.

Où donc tout cela peut-il s'exercer le plus sincèrement, si ce n'est sur le jubé d'une église, alors que quarante ou

cinquante personnes, par le médium de la parole mise en musique, arrivent à se mettre au diapason de la foi qui éclate en jubilant? Heureusement, la désertion générale, manifestée à l'égard de la langue la plus mélodieuse, la plus profonde, aux constructions parfaitement architecturales et aux nuances délicatement différenciées, fait des chantres, pris de passion pour les proses et les séquences latines, les tout derniers gardiens du „mystérieux“ dans les services religieux, où l'état d'esprit du croyant en grande partie est fonction de la beauté des sentences, exprimant au mieux le perpétuel fait surnaturel qui se passe dans le sanctuaire.

En parlant de cette abdication sans nom, à laquelle s'empres- sent d'applaudir tous les infidèles, je m'en voudrais de ne pas relever le chef-d'oeuvre d'Adam de Saint-Victor qui a fait les délices d'Albert le Grand, tout en inspirant à Thomas de Chantimpré l'histoire de la Sainte Vierge, venant remercier, d'un mouvement approbateur de la tête, le poète de ces vers à l'inimitable euphonie:

„Salve mater Salvatoris,
Vas electum, vas honoris,
Vas coelestis gratiae;
Ab aeterno vas provisum,
Vas insigne, vas excisum
Manu sapientiae!“

En répétant ces phrases, en cherchant à en sonder les fonds, je n'arrive qu'à constater: *Istae linguae verba Dei sunt.* Les vocables de cette langue sont de Dieu, comme ils vont à Dieu, dès qu'à leur harmonie naturelle se joindra celle de la musique hymnique, traduite en sons par les voix humaines bien entraînées et capables d'agir aussi fortement sur l'âme que sur l'ouïe de l'auditeur. Le seul „*Lauda Sion*“ est là pour nous en convaincre. Il nous convaincra aussi, nous, les laudateurs du Tout-Puissant, qu'il faut toute une vie, une vie bien remplie par l'étude approfondie du plus grand nombre possible d'idiomes, pour reconnaître, à la fin, que tous les mots, chargés de ce qu'il y a de plus humain, sont les moyens les plus sûrs pour nous conduire vers notre Créateur et Ses lumières.

Chaque chant, bien exploré par l'âme qui s'y ajoute, en se faisant prière, spontanément, ne fait que le confirmer.

Tant que j'aurai à écouter les glorificateurs du progrès, je ne saurai étouffer en moi les questions qui tendent à se faire hantise :

Où le voyez-vous, ce développement permanent dirigé vers le meilleur? Où puis-je le mesurer de mon point de vue spécial de croyant? Quelle est la distance séparant, spirituellement parlant, un Monseigneur Laurent, officiant, d'un Monseigneur Lommel, officiant comme lui? Quelles nouvelles parts de grandeur sont venues s'ajouter, pour le bénéfice de mon âme, aux valeurs impalpables du service religieux, faites pour inspirer, au Luxembourgeois de 1844, des sentiments de piété?

Eh oui, me voici comparateur dans un domaine où les nouveaux problèmes de l'Église autant que les misères nouvelles du monde me paraissent être les aboutissants d'un travail de décadence plutôt que d'un effort continu d'ascendance. Rien qu'à entendre les paroles prononcées aux actes secondaires de la messe, je dois constater avec amertume que, dans l'intervalle de cent vingt-cinq ans, on est parvenu à faire fi du respect profond que nos ancêtres avaient encore du passé. Une douzaine de décennies a suffi pour effacer l'élément, raffinant sur les matières de la dévotion, donnant de la subtilité aux sentiments, engendrant l'enthousiasme et aidant à réaliser, sur un plan très élevé, la communication directe de l'âme humaine avec le Créateur.

En effet, il y avait de la musique naturelle dans les mots que le prêtre disait; il y avait en eux, au-delà de toute considération théologique, quelque chose de mystérieux, propice à l'action de l'homme en prière qui allait dépasser ses peines de tous les jours pour chercher à se retremper dans les attentes de sa foi prometteuse. Ce qui, dans le latin, était inaccessible à la raison du simple croyant, en s'ajoutant au grand secret de la Consécration, arrivait à créer cette indéchiffrable disposition de l'être qui s'élève, en s'agenouillant, et qui se donne, totalement, en recevant le Seigneur. Pour qu'il pût réaliser la plénitude de sa nature humaine, rachetée par l'immolation du Christ, l'homme de 1844 avait besoin seulement de prêter l'oreille à l'admirable écho de sa musique intérieure, rendue audible par la Maîtrise, nouvellement créée, de la Cathédrale.

Certes, la chorale continue de faire valoir les beautés du chant sacré; elle ne cesse pas de provoquer des émotions, de purifier les sentiments et de faire naître des pensées à envolée transcendante. Pourtant, dans les offices que nous fréquentons, nous nous sentons appauvris. Il y a des nuances qui font défaut. Il y a, de temps à autre, des manières d'extériorisation qui nous peinent, intellectuellement. Il y a des remplacements qui, n'étant pas des équivalents, nous surprennent par l'étrangeté même de ce qui les lie trop intimement à notre temps et aux pays limitrophes. Et il y a une prolixité fatigante dans les expressions qui, par trois phrases gauchement tournées, arrivent à traduire trois mots bien sonnants.

N'avons-nous pas, déjà, la nostalgie des temps d'hier où la force persuasive de la belle parole pouvait épouser encore la mélodie simplement parfaite, extrêmement pénétrante dans son intensité révélatrice? N'étions-nous pas, alors, remplis de joie, de foi accrue, d'espérance et de cette insatiabilité qui poussait à rechercher la compréhension totale dans l'étude de la langue latine? N'éprouvons-nous pas un peu le mal de l'accompli, tel qu'il se présente à notre imagination, dès que nous parlons des clochers miroitant dans la nuit, des dômes magiques entourant notre jeunesse et des chœurs veillant le mystère des mystères? N'aimons-nous pas, d'un amour sublimé par l'oubli que les ecclésiastiques voudraient faire subir à leur langue qui restera irremplaçable, les divines séquences de cet Adam de Saint-Victor, déjà cité, mort en 1192, mais plus vivant que jamais, grâce à ses vers merveilleusement chantants et glorieusement illuminants:

„Salve mater pietatis
Et totius Trinitatis
Nobile triclinium,
Verbi tamen incarnati
Speciale majestati
Praeparans hospitium!

O Maria, stella maris,
Dignitate singularis,
Super omnes ordinaris

Ordines coelestium:
In supremo sita poli
Nos commenda tuae proli
Ne terrores sive doli
Nos supplantent hostium.

In procinctu constituti,
Te tuente simus tuti,
Pervicacis et versuti
Tuae cedat vis virtuti,
Dolus providentiae.
Jesu Verbum summi Patris
Serva servos tuae matris,
Solve reos, salva gratis
Et nos tuae claritatis
Configura gloriae."

Ne sont-ils pas faits, ces vers immortels, pour défier toutes les chorales, tous les chanteurs et tous ceux qui ont l'impression d'un vide qui les entourerait, afin qu'ils y versent ce qu'il y a de plus beau dans l'humain, de plus pur, de plus fin et de plus invariable? N'ont-ils pas pour effet de nous élargir, intérieurement, de nous rendre plus profonds, plus libres à l'égard du monde et plus dignes d'approcher le Très Saint, par l'intercession de Celle qui est notre Consolatrice?

Non, on n'a pas besoin d'être musicien pour apprécier dans les oeuvres d'Adam de Saint-Victor la musique de celui qui, par le truchement d'une langue inviolablement sacrée, s'est fait, en quelque sorte, le porte-parole, le porte-chant des Anges dans un monde qui aime à se fermer aux manifestations les plus inattendues du Verbe, exprimant l'invisibilité de Sa Présence par des signes qui savent encore étonner.

Et là, toute Maîtrise est l'instrument de prédilection de la Puissance, à laquelle un 'Te Deum', un 'Vexilla regis', un 'Pange lingua', un 'Dies irae', un 'Ave virgo singularis', dans l'admirable interprétation qui l'a rendue célèbre, fait rendre toute gloire, alors qu'elle la rend à son tour. C'est ainsi que ses chœurs, revenus à la lingua Dei pompae, par des escalades de plus en plus audacieuses de voix, parviennent à percer, pour ainsi dire, les limites de l'espace fini et à envoyer vers

l'Infini leurs accents les plus hauts, les plus vibrants et les plus sincères de la sensibilité humaine, ouverte, elle aussi, aux sons inaudibles, chargés de bénédictions et répercutés par l'Éternel qui reste à l'écoute.

Qu'ainsi Il nous entende, vous et moi, unis dans la même prière psalmodiée!

À UN SCIENTIFIQUE

Cher Monsieur,

Non, il ne m'appartient pas de porter un jugement sur l'étendue de vos entreprises scientifiques ni sur l'importance des rapports que vous présentez. Des hommes beaucoup plus qualifiés que moi le feront, tôt ou tard; quant à moi, il me tient à coeur de magnifier votre vocation qui, progressivement, vous a fait découvrir une belle partie de l'Univers, sinon l'Univers dans son ensemble, et qui vous a permis de vous rapprocher, à petits pas peut-être, de la Vérité, en vous procurant parfois les joies indicibles de celui qui a fait la conquête d'un espace jusque-là inconnu. Ne vous a-t-elle pas autorisé à communiquer, dans un geste spontané d'altruisme, les résultats de vos recherches à d'autres hommes, afin que, dans la voie de l'initiative et de la coopération, ils puissent communier avec vous dans la même passion et dans le même émerveillement?

Tout cela se passe, évidemment, dans le cercle très restreint des chercheurs eux-mêmes. Mais la question qui s'impose à ma réflexion est de savoir, s'il ne vous faudrait pas sortir de ce cadre trop étroit pour aller vers le commun mortel et lui faire comprendre que la pratique des Sciences n'est pas un passe-temps improductif, bien au contraire, qu'elle ouvre devant vous une longue et large avenue, menant vers la conscience, c'est-à-dire vers l'état dans lequel le laïc com-

mence à se rendre compte de la majesté de l'Univers, composé de mille et un mystères? Par cette interrogation je dépasse déjà, je sais, la ligne de ce qu'il y a un siècle on aimait à appeler science positive: une conception qui s'acharnait à détrôner l'homme, à ne pas quitter le plan matériel et à représenter l'être pensant comme un homo simplex, face au homo duplex, créature humaine exprimant plus sûrement toute la réalité qu'il vous conviendrait de sonder.

Certes, vous vous êtes aperçu de ma tentative d'allier la foi à la science. Je n'ignore rien des divergences de vues existant dans ce domaine, mais je crois fermement qu'une science qui répliquerait à son infrastructure par une supra-structure de la nature indiquée, nous aiderait infiniment dans nos efforts de bien poser le problème humain, de le poser scientifiquement et totalement, d'amener le métaphysique à donner écho aux résonances du physique, de faire répondre le social au biologique et de réaliser ainsi l'humanisation ascendante de l'Univers dans une amorisation progressive de l'humanité.

Quel grandiose apport complémentaire dû à votre Science! Vous me dites que cela ne fait pas partie de votre mission? Ah! que vous en resserrez l'ampleur, que vous la rapetissez, que vous la ratatinez et que vous la rabougrissez! De là, oui de là, vient notre malaise. Et de là viendra notre malheur.

J'espère que vous irez vous raviser, afin que vous puissiez la voir dans toute la splendeur de son cadre réel pour l'accomplir dans la jouissance de sa vraie grandeur.

À UN DIRIGEANT DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Monsieur le Délégué,

Mon premier mot sera d'excuse: j'avais bien accepté votre invitation à venir parler de la recherche scientifique, devant le forum des amis de Benelux à Amsterdam, et à mettre mes idées, si possible, au diapason de celles que des collègues belge et néerlandais y exprimeraient. Mais voilà: le progrès technique lui-même a tenu à procéder à une sorte de réduction à l'absurde au sujet de mes assertions, presque prévisibles, et de la réalité des choses, énoncée dans la mise au service de l'homme — de l'homme pressé, surtout — de toutes les machines rapides que le génie créateur humain ait pu inventer. Il ne me fut pas trop difficile de quitter une conférence européenne à Paris, de faire le trajet de Paris à Amsterdam sans encombre, d'arriver à temps aux abords de la ville hollandaise et de constater, tout à coup, en prisonnier de la circulation urbaine, qu'une voiture peut être construite pour faire cent cinquante kilomètres à l'heure, mais que cent mille voitures de la même espèce, lancées dans la même direction, arrivent facilement à réduire à cinq cents mètres/heure la vitesse de pointe. Ce qui fit qu'au terme réel de ma course l'assemblée s'était dissoute, et le discours ne put être prononcé. Ce qui fit, en outre, que je dus reconnaître la plus grande de mes erreurs, l'expérience m'ayant fourni les lumières de la toute dernière minute: une trottinette aurait mieux servi ma hâte; mais que voulez-vous? on se fie trop

aux promesses faites par les constructions des techniciens, car, au moment décisif, elles peuvent vous laisser dans le plus complet des embarras, tout en vous faisant un affront de qualité.

Cela me force maintenant de suivre la voie épistolaire pour vous faire parvenir le complément luxembourgeois aux données que vous avez rassemblées aux deux tiers seulement — et j'ai l'air d'être bien présomptueux, en parlant ainsi. Je m'empresserai donc de me dédire et de vous déclarer que je ne vais qu'accidentellement suivre le fil des débats inaugurés par les orateurs-amis qui, là-bas, ont traité du thème le plus passionnant de nos temps. Si, de cette façon, je m'écarte sensiblement de la ligne générale de la discussion, ce n'est pas tellement parce que le Grand-Duché de Luxembourg ne jouerait, dans le domaine visé, qu'un rôle proportionné à ses dimensions géographiques. Je le ferai plutôt parce que l'exiguïté territoriale, imposant la modicité des moyens, nous force de mettre l'accent sur un aspect de la question qui ne distingue pas tellement les puissants des faibles et les riches des moins riches.

Cela, évidemment, ne me permettra pas d'ignorer les premiers éléments du problème et de faire abstraction de certaines prescriptions, à l'observation desquelles nous sommes astreints comme tout le monde. Voilà pourquoi, avant d'en arriver à l'essentiel — à ce qui, pour moi, constitue l'essentiel — je me dois de décrire très succinctement la situation faite, chez nous, à la recherche scientifique et technique, en disant sans ambages:

que le volume des sommes mises à sa disposition, par l'État, n'atteint que le niveau de l'Espagne;

que ces sommes ne sont pas adéquates à la situation de nos industries, vu les changements apportés déjà et à apporter encore à notre économie presque monolithique;

que dans le secteur privé il faut en venir à un redressement de la vision fautive du problème, puisqu'il ne suffit pas d'investir sporadiquement et selon les circonstances, mais qu'il est nécessaire de faire une constante des versements et faire, en même temps, une constante de la progression lente, réfléchie et dirigée des investissements de ce genre;

que les chercheurs formés à l'intérieur du pays doivent être découragés d'aller se fixer à l'étranger, et cela en leur accordant les traitements qu'ils méritent, les moyens de travail scientifique et technologique les plus favorables et, en vue d'un avenir certainement brillant, le rang social et économique supérieur qu'ils sont en droit de convoiter;

que la recherche ne peut plus être considérée comme une prérogative ou comme une nécessité, engageant certaines institutions ou certains organismes, mais doit apparaître comme un patrimoine de la communauté nationale à agrandir sans cesse;

qu'il faut mettre au service de la Recherche tous les moyens de diffusion, afin de créer, dans la société nationale, un état de conscience approprié à l'urgence des changements à opérer;

que chaque citoyen doit être convaincu de l'indispensabilité d'une recherche scientifique et technologique, tant fondamentale qu'appliquée, parce que, sans elle et sans un nombre suffisant de chercheurs de toutes les classes, une nation est condamnée à la dépendance

et que, à cause de l'impossibilité, dans laquelle se trouvent la plupart des nations européennes de pousser cette recherche jusqu'au point de pouvoir rivaliser avec les superpuissances, l'interdépendance étant dès lors la loi imposant aux moins forts la collaboration internationale à tous les échelons, chacun doit être prêt à accepter la conséquence de cette règle: l'union des forces matérielles et spirituelles dans de très vastes communautés de coopération.

La question la plus difficile, cependant, pour nous, sera celle de savoir, non pas quel devrait être l'état des sciences et de la technologie appliquées, aujourd'hui, demain ou après-demain, mais quelle sera l'application réservée aux produits de ces disciplines? Sera-ce pour le bien, sera-ce pour le mal? Cette application, collidra-t-elle, dans un sens ou dans l'autre, avec nos manières d'être, issues d'une civilisation occidentale bien déterminée? Ou bien nous imposera-t-elle des transformations brutales et douloureuses dans notre existence sociale et culturelle, alors que, déjà, elle semble s'acharner à faire des moyens de communication, par exemple, des instruments d'extermination bien perfectionnés?

Il y a un siècle, à peine, le très spirituel Louis Veillot, dans son „Parfum de Rome“, osa s'écrier :

„Le chemin de fer est l'expression insolente du mépris de la personne. Rien ne figure mieux la démocratie. Je ne suis plus un homme, je suis un objet; je ne voyage plus, je suis expédié. Des deux côtés de la voie se dressent les poteaux du télégraphe électrique. Vous dites que là-dessus vos pensées voyagent avec la rapidité de la foudre. Là-dessus ne voyagent que la Bourse et la Police. La liberté est pendue à ces poteaux.“

Voilà l'idée qu'un grand journaliste se fit des progrès techniques. Aujourd'hui nous aimons à rire de ce que nous appelons l'exagération d'un écrivain. Et, pourtant, les inventions, traduites dans la pratique, nous ont enlevé quelque chose. Qu'est-ce, au fond? Il y a cent ans, il nous fallait quitter le foyer pour voir le monde, pour vivre dans le monde et pour vivre avec le monde. Aujourd'hui nous rentrons chez nous et, par un simple acte de presse-bouton, nous invitons le monde à occuper le centre même de notre existence familiale. Est-ce ainsi que nous allons établir et intensifier la communion que les hommes semblent rechercher entre eux? Oui, la technique a provoqué une accélération de l'histoire. La vie de l'individu a subi une extension incommensurable. L'ensemble des moyens de communication, du télégraphe et du chemin de fer au talkie-walkie et à la télévision, a anéanti la peur de l'isolement, ressentie hier. Mais les nouveaux instruments, les engins de plus en plus perfectionnés en ont engendré d'autres, plus profonds et moins accessibles aux mouvements du bon sens. Et nous sommes encore loin du terme de notre voyage. Chaque innovation, qualifiée de révolutionnaire, ne marque qu'une fin d'étape, — la troisième, la quatrième, la cinquième, que sais-je? Il y en aura d'autres dans l'empire de la cybernétique. L'automation n'a fait qu'ouvrir la porte vers l'avenir, où l'homme ne se contentera plus d'un téléphone familial, mais où chaque individu aura son écoute minuscule qui fonctionnera, non pas par des impulsions électriques, mais par le seul courant que déclenchera la volonté humaine en action.

On me dira donc que cette fin de siècle sera caractérisée par une accumulation foudroyante de moyens, tout faits pour

conquérir l'espace et pour s'imposer au temps comme à l'homme. Je ne peux pas le nier, l'évidence exigeant que je la respecte. Cependant il s'agit là d'un trompe-l'oeil d'envergure, les décennies à venir devant être marquées plutôt par le signe des pertes qu'un Benelux, dépassé par les événements et se traînant à la remorque des grandes nations, devra subir sur plusieurs plans. Ses chercheurs et ses techniciens, trop rares les uns et les autres, iront s'établir sur d'autres continents, plus accueillants et plus généreux dans l'appréciation des oeuvres accomplies. Ses réserves d'or, à peine augmentées par la vente, au plus offrant, de quelques brevets, serviront à acquérir les admirables produits des sciences, appliquées ailleurs, et de la technologie, bien développée outre-mer. Et ce ne seront pas les déficits les plus sensibles et les moins visibles.

Certes, nous croyons assister, surpris et consternés, à tour de rôle, à un enrichissement constant du domaine de la matière-machine, des engins convertisseurs et des moteurs générateurs. Nous nous imaginons, déjà, d'être à même de dominer une partie de l'univers tangible, tel qu'il se présente à nos instincts conquérants. Nos moyens destructeurs nous apparaissent comme illimités, alors que les dimensions de notre communauté sont plutôt à la mesure de poupées parlantes qu'on arriverait aisément à téléguider à travers une existence sans valeur transcendante, plus spécialement désacralisée pour cette sorte de créatures artificielles. Mais nous sommes en même temps témoins et victimes d'un appauvrissement progressif dans les régions spirituelles, où les vertus devraient être cultivées et où la substance humanisante aurait à se développer au rythme de la technique. Hélas, l'usage qu'on réserve au gain matériel ne fait qu'accentuer le retard accusé par les forces émanant de la volonté, de la raison, de l'âme et du coeur. Pour la diminution rapide de la réserve morale, accumulée par des siècles de prévoyance européenne, il n'y a pas de compensation adéquate.

L'homme, cet être de plus en plus défectible, alors que sa perfectibilité devrait profiter sans cesse de ses innovations matérielles, à la suite de ses progrès techniques et scientifiques, se fait le brutalisateur de la civilisation qui lui a été transmise. Dans un tohu-bohu culturel sans précédent, il

cherche à mobiliser, sous la couverture bien américaine du „sex and crime“, les penchants les moins avouables pour se croire en droit de détruire les biens de la tradition. Suivez, à ce sujet, les nouvelles du jour! Lisez les périodiques! Et voyez à l'oeuvre la jeunesse d'aujourd'hui! Au lieu d'être surprise des merveilles qu'on veut bien créer à son intention, elle ne cesse de détonner étrangement dans le concert des glorificateurs de la technologie. Au lieu de voler de ses ailes, elle fait voler en éclats les instruments-serviteurs de l'„establishment“.

Manifestement, elle est contre tout ce qui, de près ou de loin, rappelle l'habitude, la routine et le laisser-faire dans la vie; elle n'aime ni le figé ni l'ordinaire; elle s'attaque aux aises bourgeoises comme aux jouissances philistines, tout en imitant les unes et les autres; et elle dit s'engager, sans trop savoir pour qui, pour quoi et dans quelle direction. Ses débats intellectuels, en déraillant normalement, ne font que s'écouler dans un lit politique. L'art, pour elle, n'est qu'une sorte de fuite que les „anciens“ auraient prise devant la froide réalité, en cherchant refuge dans les fictions, alors que, visiblement, eux, les jeunes, s'obstineraient à démontrer que les créations spirituelles, si elles ne servent ni le social ni l'économique, sont des prétextes d'évasion, permettant d'échapper aux responsabilités personnelles. Voilà pourquoi, au monde dans la poésie, ils opposeraient toujours la poésie de l'action dans un monde désenchanté, cette action dût-elle être brutale, parfois, et passible de poursuites selon les prescriptions d'un code pénal ridiculement désuet.

L'ensemble de ces problèmes est, certes, de la seule compétence de la politique, tant nationale que communautaire. Mais jamais les hommes d'État n'arriveront à trouver la solution définitive, se rapportant à leur devoir majeur: celui de la lente transformation des forces brutes, provoquées par les savants et les techniciens, en puissance morale et en pouvoir spirituel, en les faisant passer par le fertilisateur des valeurs culturelles. Car là, où toute politique essentielle doit se terminer, fatalement, seuls les éléments civilisateurs peuvent continuer l'oeuvre et lui garantir, avec des dimensions beaucoup plus grandes dans le temps, des possibilités plus larges dans toutes les tentatives d'élévation.

Contre Louis Veillot on n'aurait donc pas tort de dire, aux inventeurs comme aux usagers des instruments, bons à tout faire:

„Vous avez raison de magnifier la machine, car elle est une bien belle chose, représentant l'énergie matérielle sous sa forme utilisable la plus parfaite. Elle le fait dans la mesure où elle sert l'homme dans ses faiblesses physiques et l'humanité tout entière dans la poursuite de son but éminemment noble. Cette énergie est convertible sur le plan matériel, d'abord, c'est entendu, mais aussi sur le plan spirituel, ne l'oubliez pas! Quand vous faites d'elle une fin en soi, elle se corrompt facilement et vous dénaturera, en se corrompant. Dès lors votre fol orgueil du Progrès pourra vous perdre comme il a risqué de le faire durant et après plusieurs guerres mondiales. Il vous permettra, certes, de réaliser en même temps le moteur thermonucléaire et la bombe atomique, le voyage dans la lune et la destruction de votre planète. Vos communications ne tarderont pas à changer: d'intercontinentales elles deviendront interplanétaires, tandis que vous négligerez tous les contacts qui pourraient se faire entre les esprits et entre les coeurs des hommes. En définitive, il n'y a qu'une chose: c'est de revaloriser les petites choses et les simples remèdes, c'est d'admirer les grandes vitesses de vos engins téléguidés et de ne pas mépriser le train-train quotidien de vos bonnes actions qui finira par lier les hommes entre eux. C'est de produire le spirituel par la sublimation continue et bien comprise de l'énergie matérielle. C'est de donner à l'esprit les ailes que vous ne refusez pas à vos machines. C'est de renoncer à votre méthode néfaste d'esquiver les accords primordiaux, en fuyant — vers Mars ou vers Vénus — devant vos responsabilités d'êtres pensants. C'est d'éviter tout détour spatial dans l'accomplissement de votre mission humaine. C'est, donc, de parcourir avec certaines joies le trajet qui sépare du Toi le Moi“.

Le train-train quotidien de nos occupations? C'est là que nous sommes confrontés avec les expressions multiformes du génie de l'homme ou, si l'on préfère, avec les produits économiques, techniques, scientifiques et culturels du travail humain. Cette confrontation est aussi une affrontation du

monde physique et métaphysique, dans lequel nous sommes les témoins presque submergés, sinon les innocentes victimes d'un procès en précipitation. L'augmentation permanente de la disponibilité en biens matériels pro capite et en moyens, inventés pour promouvoir le développement moral, spirituel, philosophique et social — prémisses d'un bonheur croissant, à ce qu'on dit, que la bonne volonté, chaque jour éprouvée, est appelée à réaliser — ne cesse de nous lancer des défis.

En réponse à ces défis, trois façons de rencontrer les résultats du progrès sont concevables :

l'une, futuriste, qui ne fait qu'exalter la technique dans l'innombrabilité de ses instruments ;

une deuxième, dite nihiliste, qui s'ingénie à faire une identité de l'évolution et du nivellement mortel des hommes ;

et une troisième, essentielle, celle qui compte, parce qu'elle considère le progrès comme un processus d'intégration ininterrompue de valeurs humaines.

Les fruits du progrès étant des facteurs indispensables à notre personnalité et à notre spiritualité, ils ne peuvent agir en provocateurs, mais doivent être considérés comme les éléments d'une réelle création de l'homme.

À l'évolution de la science et de la technique nous devons beaucoup plus que l'amélioration du niveau de vie de la communauté, que l'intensification des communications entre nos citoyens, que la conquête de l'espace et du temps, que la découverte de nouvelles sources d'énergie, transformant les rapports de bien-être entre les pays, et que l'industrialisation poussée au maximum, au point de faire de certains districts abandonnés des régions hautement cultivées. Les sciences et la technique étant, en effet, une conséquence directe de la puissance inventrice de l'homme, elles agissent en principes d'ordre, en instruments de constante valorisation et, à la fin, en forces évolutionnaires dans une vision plus grande et plus téméraire de ce que j'appellerai le néo-humanisme. Ces actions s'intensifieront au rythme du débordement qu'accuseront les inventions, émergeant de toutes parts d'une manière merveilleusement efficace, quand elles s'obstineront à envahir des domaines supérieurs, pour y prendre les aspects d'oeuvres d'art. Car chaque oeuvre d'art

me paraît être un succès dans l'entreprise de rendre palpable et saisissable un sentiment d'universalisme, toujours prêt à éclater en beauté. En sentant et en revivant dans une oeuvre l'omnivalence de ce flux du coeur, de l'âme et de l'esprit, nous sentons et nous revivons, au-delà de celle-ci, par elle et à travers elle, tout un monde, nouvellement conquis.

Ce sera un monde qui, de loin, dépassera celui que nous devons subir tous les jours, puisque ce sera un monde meilleur, dans lequel, demain, toutes les forces vives s'y efforçant, nos descendants pourront connaître, je l'espère, la quiétude dans la paix et dans la liberté mieux garanties.

En parlant ainsi, je le fais ouvertement en Beneluxien ou en Beneluxembourgeois, c'est-à-dire en Luxembourgeois conscient du fait qu'il doit deux de ses meilleures qualités à deux nations amies: sa modestie devant la grandeur réelle des faits et des choses et sa conviction que l'esprit communautaire, pleinement réalisé et toujours en éveil, est seul de taille à nous faire réagir humainement et humanitairement devant cette grandeur croissante des faits et des choses.

J'aime à donner ainsi un sens plus profond au terme artificiellement forgé de „Benelux“: bene lux extracta e fontibus rerum, — lumière pleinement puisée aux sources des choses! Nous voudrions bien que cette „lux“ — prononcée à la latine — fût toute sagesse et que nous pussions en faire une „bene lux diffusa“, une lumière équitablement distribuée à tout le monde. Nos prétentions restant toutefois à la mesure de nos possibilités naturelles, nous sommes heureux, déjà, de voir qu'elle arrive à se faire sentir comme quelque chose d'utile et d'agréable. Nous n'oublierons jamais que, même reçue dans une communauté de trois, notre puissance ne se fait guère remarquer dans le monde des grandes découvertes et des entreprises cosmiques, alors que notre pouvoir spécifique trois fois pourra rendre des services à l'humanité anxieusement désorientée. S'il est vrai, en effet, que les choses peuvent pleurer — sunt lacrimae rerum, selon le poète romain — les mêmes choses, fussent-elles mortes ou vivantes, tangibles ou événementielles, simples ou grandioses, sont capables de sourire, de soulager et de consoler. Notre „bene lux extracta e fontibus rerum“ ne veut être que cela:

sourire, soulagement, consolation, aide généreusement consentie, apport humanitaire et force pacificatrice mis en mouvement, par une suite ininterrompue de mobiles cordialement libérants et sincèrement libérateurs, dans une recherche parfaite des dernières ressources de l'Homme rédimé.

En souhaitant, Monsieur le Délégué, qu'une généralisation de ces vues soit suivie d'une traduction dans les faits, réalisée par l'ensemble de nos concitoyens, je reste, dans l'attente des actes redresseurs à venir, votre bien dévoué.

À UNE DAME ÉRUDITE

Madame,

Détrompez-vous, je ne me prévaudrai jamais du fait que ma naissance et mon éducation, le lieu de ma venue au monde et le milieu de mon existence terrestre, m'auraient permis de m'alimenter, matériellement et spirituellement, à la table gratuite de ce que vous insistez à appeler encore „la civilisation occidentale“. Une des grâces divines m'ayant invité à m'attabler à côté de vous dans cette Maison de la Culture Européenne (décidément, vous tenez aux majuscules!) que l'Anglais Christopher Dawson se plaît à dire vide, j'ai plutôt la sensation d'être obligé, à longueur d'année, de faire comprendre aux gens trop épris du développement intellectuel, moral et industriel des pays catholiques que, par l'effet d'une sécularisation outrancièrement progressive, d'église elle a été transformée en un palais vieillot et démodé qui ne semble pas s'accommoder trop mal des puissances démoniaques, ses intruses, apparemment indéguerpissables malgré les efforts conjugués des meneurs de la politique et des maîtres de l'économie.

Seule la religion pourrait y parvenir par sa résistance continue aux forces détériorantes, mais elle ne devrait pas apparaître à vos yeux comme une espèce de colle-tout miraculeux, inventé pour faire refaire une unité de cent-dix mille fragments dispersés. Même en apportant des énergies-remèdes,

intervenant primordialement dans la formation d'une croyance commune à une hiérarchie des valeurs, en vue d'un style particulier de vie en société, et dans le jeu de perfection, auquel devra se soumettre l'esprit individuel, afin de capitaliser et de transmettre des richesses en qualités, en distinctions, en jugements, en capacités, en pouvoirs, en générosités et en héroïsmes, elle reste exposée à ce que Georges Bernanos a nommé „la conspiration universelle contre toute vie intérieure“ qui n'arrête de mordre sur l'endurante opposition de ses membres les meilleurs. Ce qui, avant-hier, a pu être encore source de l'ordre, cause de la clarté et garante de la liberté, n'arrive que partiellement, aujourd'hui, dans le seul réduit qu'occupent les vrais fidèles et les croyants agissants, à maintenir un semblant de règne de l'Espérance par l'obstacle fait à la victoire définitive de la dictature du Désespoir.

Non, Madame, les choses ne sont plus telles que vous aimez à les voir sous l'impulsion de vos souhaits. Nous dégringolons en Occident, nous cascadons à une cadence qui, déjà, revendique les droits et les attributs propres à la décadence. Et voilà! La décadence de l'Occident est un sujet inépuisable, — n'en déplaise à Monsieur Oswald Spengler. L'avant-dernier acte du drame — pourvu que drame il y ait — se fait de plus en plus opaque. Qui donc est à même d'entrevoir le dénouement de la très vaste action historique, soumise aux règles de la tragédie, aux dires des mauvais augures qui aiment à annoncer une „finis Europae“, digne de leur imagination de prophète à rebours?

N'est-il pas facile de concevoir le poète, historien autant que philosophe, qui s'ingénierait à faire revivre devant nous la longue et patiente construction de la Demeure occidentale? N'a-t-elle pas été surprenante dans ses dimensions, merveilleusement belle et apparemment indestructible, pareille à une gigantesque „universitas“, réunissant toutes les nations, afin qu'elles y admirassent, en les ornant, quatre piliers vivants, portant chacun, dans sa croissance même, les solides richesses du génie humain naissant, créant, détruisant et recréant? Le pilier de l'intelligence grecque, soulevant aisément la Philosophie, la Littérature, les Arts et les Connaissances de l'homme à peine sondable; le pilier du droit romain avec ses larges superstructures de l'Organisation, de l'Ordre, de la Loi et

de la Hiérarchie; le pilier des influences „barbares“ avec ses ramifications, débouchant dans le sens de la Recherche et de l'amour de l'Aventure; le pilier de la religion chrétienne, projetant l'humanité, sous l'effet explosif du Message divin, dans les ferveurs de la Foi expansive et provoquant partout une clarté spirituelle qui fera apparaître ce pilier comme l'unique soutien de l'édifice, dans lequel s'accomplira le lent processus de l'homme ennobli par la Rédemption!

Si, il est aisément concevable, ce poète occidental, fait pour s'extasier, à la manière d'un Calderon, devant le grandiose Temple européen, thésauriseur et transmetteur d'un héritage incroyablement productif. Car elle n'est autre chose, l'Europe, qu'une formidable trésorerie, accumulant des valeurs qui s'expriment le mieux par l'esprit grec et romain, par la finesse et par la luminosité de l'art, par une philosophie dans laquelle le verbe vivant l'emporte indéfiniment sur l'instinct et sur la passion et par les sciences qui tiennent à servir l'ordre et l'humanisme dans le progrès.

Certes, une césure à caractère tragique vient interrompre brusquement la marche des peuples vers l'unité, en brisant l'élan culturel des pays européens, en plein développement pourtant. Le glorificateur des temps passés, en présentant les époques de la Renaissance et de la Réformation, doit choisir des expressions plus dramatiques pour tempérer tout à coup les couleurs aussi prometteuses que réconfortantes des grands tableaux, faits pour magnifier les oeuvres de Charles IV, de Dante, de Pétrarque et de tous ceux qui aidèrent à dignifier la personne humaine, à étendre le rayonnement des âmes généreuses et des coeurs nobles, à approfondir les nouvelles notions scientifiques et à remettre en honneur les arts et les langues classiques. Car, en ces temps les éléments positifs, provoquant des changements étourdissants dans les existences nationales, sont générateurs d'assez d'excès et d'abus suffisants, finalement, pour permettre au sentiment de maîtriser l'esprit, au coeur de diriger l'intelligence, à la mythologie de déloger la religion, à l'art de copier les copistes de l'antiquité, à la science de se mettre au service de la superstition et de la sorcellerie et à la théologie de suivre le mouvement de la sécularisation à outrance, jusqu'au jour où Luther réussit à faire de la „communio

fideliu" un terrifiant isolement des âmes. Voilà qu'il n'y a plus de communauté protectrice; l'équilibre établi à force d'expériences collectives, menant vers les grandes certitudes, grâce à une volonté inébranlable généralisée, est détruit; la frénésie des compétitions, donnant course libre aux astucieux comme aux sages, est déchaînée; les barrières s'opposant aux concupiscences et aux jouissances immodérées sont enlevées; et les liens communautaires, maintenant à l'état normal la balance économique, vont s'anéantir peu à peu. Les tenants des prétendues Lumières arrivent à éteindre plus de feux, plus de flammes et plus de brillant que tout leur savoir réussit à en allumer.

La situation se fait-elle désespérante? Non pas, car des mouvements contraires se dessinent. On tente de remonter le courant des faits et des idées. Le succès n'est pas considérable, à moins qu'on ne veuille faire voir dans le romantisme un grand redresseur de torts. Les Chevaliers appartiennent au passé, les Don Quichotte se font de plus en plus ridicules et les bourgeois de moins en moins modestes. La bourgeoisie, la parfaite bourgeoisie, montante, propagatrice d'un ordre sans fond métaphysique, préfère déclencher d'autres forces que celles de son génie créateur, en exploitant avec adresse la situation des faibles et en doublant sa puissance financière par l'adjonction des „horsepowers“, tirées, bien à propos, de ses inventions techniques. Dans sa bouche le vocabulaire de l'humanisme se transforme rapidement en une phraséologie humanitaire, pimentée de certains slogans de la Révolution française et relevée par quelques formules naïves, imaginées par la nouvelle chevalerie du fer et de l'acier. Elle a même sa religion, importée, comme il se doit, des régions à culture européenne en simili, c'est-à-dire des États-Unis d'Amérique, et appelée pour cela „the wellbeing of Mankind“.

Quelles sont alors, pour les peuples désorientés, interrogeant leur anxiété grandissante, les possibilités de rebrousser chemin et de retourner vers les vertus de la culture unifiante qu'ils avaient quittées à la fin du Moyen Age? Ils s'aperçoivent que le cours saccadé des événements, se chargeant d'apporter de sensibles changements dans leurs situations particulières, paraît obéir à une loi assez curieuse, qu'ils s'expliquent comme étant le retour des similaires, sinon à

une règle fixe, passible, s'ils le veulent, du nom de dualisme sociologique. Ils constatent en outre qu'en agissant ainsi ce cours, à chaque étape, tend à élargir le cercle des appartenances jusqu'à ne plus respecter les frontières nationales, ni les vieilles données géographiques. Les variations de forme dans le dualisme de fond n'arrivent pourtant pas à ébranler la tension qui, restant permanente, se fait génératrice de dangers de combats mortels et, en même temps, d'impulsions créatrices selon l'appel continu de la civilisation occidentale. Vingt siècles d'histoire ont vu se suivre des groupements antinomiques, tels que païens et chrétiens, chevaliers et serfs, nobles et roturiers, aristocrates et bourgeois, industriels et ouvriers, ploutocrates et prolétaires, proliférateurs d'armements nucléaires et non-proliférateurs, sans que, pour cela, les luttes qui en découlaient aient amené la cassure définitive, ni même une perte anémiant de l'essence culturelle.

Seulement, au fur et à mesure que l'Europe renie la religion, une, sainte, catholique et apostolique, qui, sans être la culture, a une fonction culturante primordiale à remplir, elle a recours aux libéralités d'une nouvelle déesse, appelée Démocratie. Cette Grande Dame n'est pas absolument nécessaire à l'expansion de la culture européenne, bien au contraire, elle menace de projeter ceux qui en abusent sur la pente du déclin, où, forte du mépris de la tradition pratiqué par des irréflechis, et de la haine marquée pour l'autorité, qu'on dénigre, la dictature s'installe. La dictature s'installe, et les finesses obtenues dans l'existence richement libre se pervertissent pour se faire raffinements dans la cruauté. La brutalité, devenue souveraine, se moque des grandeurs du passé.

L'Europe peut se glorifier pourtant d'une particularité, commune à toutes les civilisations qui la composent: elle a une certaine tradition. C'est cette tradition qu'il s'agit de défendre sans relâche contre un monde en gestation qui n'a ni l'ordre ni la foi européens. Mais ne confondons pas! Tradition n'est pas habitude. L'habitude s'acquiert dans les aises, comme le pli d'habit dans le fauteuil. Elle réduit la valeur de la tradition, qui est d'origine collective, aux dimensions individuelles les plus étroites. Elle la dégrade, en la rapetis-

sant. L'habitude vient de l'intéressement, alors que la tradition court au désintéressement, à la discipline, à la solidarité et au sacrifice. C'est elle, la tradition, toujours vivante, toujours flexible, qui sait faire admettre l'autorité, en l'appliquant dans la clémence et dans la libéralité; et c'est elle encore qui, par la persuasion, impose l'ordre des pouvoirs et des valeurs dans une hiérarchie qui ne craint pas d'établir des conditions de vie et des rangs sociaux différents, pour autant que leur nécessité ne dément pas les critères de la justice et de l'humanisme. En faisant passer ainsi dans les faits de tous les jours l'esprit vraiment européen, elle parvient à rendre acceptables les exigences de la vie communautaire, en en faisant comprendre les forces, pour en pardonner les faiblesses.

A quoi faut-il, dès lors, s'attendre de la part d'un nouvel état de civilisation qu'on se plaît à nommer rationalo-technico-personnaliste, dans lequel, contre toute attente, contre toute logique même, l'élément viril se fait de plus en plus neutraliser par l'élément féminin, la femme ayant conquis de haute lutte sa place dans la vie publique et son influence capitale dans les décisions à prendre sur le plan économique et politique comme dans le domaine social? Est-on toujours capable de bien saisir les sophismes de l'ère nouvelle que la fainéantise légalisée ne cesse d'apparenter à l'abondance et aux loisirs? Où donc voit-on se manifester les réactions virulentes contre la croyance presque aveugle en les possibilités illimitées de la production et du développement à la suite d'un équipement industriel toujours amélioré et augmenté ainsi que d'une rationalisation toujours plus poussée; contre la conception de plus en plus bassement matérialiste du bonheur; contre l'irraison généralisée, élevant les progrès scientifiques et techniques au rang de biens absolus; contre une certaine philosophie de l'abus, tendant à faire de chaque détail possible de l'industrie, du commerce, du social et des arts l'objet d'une technique rationalisée ou d'une „science spéciale“, s'acharnant même à noyer dans une multitude de „vues scientistes“ les grands ensembles, perceptibles seulement à l'esprit qui est encore conscient du rôle qu'il tient dans l'ordre humain, alors qu'il se sait et se sent tenu dans l'ordre supérieur?

Pourtant l'inquiétude travaille l'Européen. Cet homme n'est vraiment chez soi que dans la peur et dans l'angoisse. Son avenir le hante, infiniment. Voilà pourquoi, en vue des années futures, il se hâte d'accumuler des biens et de prendre des assurances. Il tient à être prévoyant, jusqu'à la limite de ce qui est admis. La sécurité sociale avant tout! La culture morale n'est qu'accessoire et remplaçable, parfois, par une civilisation plus accentuée de consommation. Cependant il n'arrive guère à se fermer totalement à la crainte qui le poursuit, ne fût-ce que pour lui rappeler, au beau milieu de ses jouissances, qu'à la fin — proche ou lointaine — de cette évolution mirobolante, il y aura peut-être la barbarie du départ, — à moins qu'il ne partage, dans les tout derniers recoins de son être, la conviction d'un Joseph Lotte:

„Il n'y a pas un homme soucieux de civilisation vraie qui n'espère en notre foi pour sauver l'humanité d'une barbarie d'autant plus dangereuse que les merveilles de la technique lui donnent l'aspect d'un progrès.“

Il y a de ces croyants; il y en a beaucoup, et peut-être sont-ils la majorité, bien à même, malgré leurs inquiétudes, de voir dans leur civilisation actuelle, à côté des signes indéniables de la décadence, les autres, tous les autres qui, ouvertement, témoignent d'une évidente renaissance. Toujours la vie culturelle leur apparaîtra comme étant à l'image de la nature. Leur angoisse, alors, ne fait que se balancer sur un fonds inépuisable d'espérance. Car ils savent, car ils croient savoir que d'immenses malheurs, ignorés du passé, les guettent quelque part, alors qu'en même temps ils ont des visions d'avenir, insoupçonnées hier et incommensurables dans leurs admirables promesses non encore écloses.

Peu leur importent la superficialité apparente de l'existence automobilisée et l'impatience de certains critiques, agissant à l'exemple de l'écrivain cubain Miguel Barnet qui, en rentrant d'un voyage à travers l'Europe, répondit aux journalistes, curieux de connaître ses impressions les plus durables:

„L'Europe est fatiguée; elle mange trop.“

Oui, ils pourraient dire, les Européens, ils devraient dire:

„Nous n'avons plus faim, ni physiquement, ni métaphysiquement. Nous ne désirons plus le pain quotidien avec la

dernière ardeur du corps qui souffre, du coeur qui languit. Nous n'éprouvons plus, au fond de notre être, le besoin de prier, pour que nous ayons à manger et pour que nous soyons rassasiés, physiquement et métaphysiquement. Nous ne sentons plus assez avec ceux qui ont les entrailles vides, le coeur meurtri et l'âme délaissée. Nous avons honte, déjà, de nous mettre à table avec les pauvres, avec les déshérités, avec les souffre-faim, avec les cherche-Dieu pour partager avec eux nos repas de riches et nos biens d'élus. Nous sommes des repus, et la seule chose que nous ayons encore l'air de souhaiter, c'est le déréglé, c'est l'anormal, c'est l'extragoûter. Ainsi nous inventons des „appetizers“ pour le corps et des pique-sensations pour le coeur, en oubliant l'âme, tout comme nous avons oublié l'esprit. Nous sommes des repus, ce qui fait que nous sommes aussi des abrutis et des fainéants, moralement et spirituellement, avant de le devenir physiquement et intellectuellement, à la suite de nos seuls efforts de festoyeurs.“

Le diagnostic de Barnet fait ressortir à merveille deux défauts majeurs des Européens, remplaçant les us et coutumes d'antan par des abus et par l'irrespect de la tradition: ils sont sursaturés, matériellement et culturellement; ils cherchent à étouffer leur peur du lendemain, qui est d'ordre spirituel, sous des couches très épaisses de caviar et de petits pains. Et le remède qu'ils préconisent, le seul qu'ils puissent concevoir, est d'ordre stomacal et mènera infailliblement aux coups d'apoplexie. Le mal le plus profond, le mal spirituel restera total, puisque c'est le mal de l'unité, de cette unité que les peuples européens ont perdue.

Non, ces peuples ne peuvent plus exister en grandeur, s'ils restent isolés. Le sentant instinctivement, ils cherchent, par des moyens de fortune et sans une volonté exubérante, à se fondre, plus ou moins, en attendant qu'un coup de chance vienne les confondre définitivement. Se cherchent-ils pour fuir la Russie bolchevique? Le font-ils pour échapper aux États-Unis? Ou veulent-ils tout simplement se protéger contre toute emprise étrangère, afin qu'ils ne soient pas trop déviés de leur mission européenne? Ils ne veulent abdiquer en aucun cas et ils ne sont pas prêts à oublier leurs frères et soeurs de l'Est, l'Orient ayant été de tous

temps et restant, malgré tout, leur destin. L'Europe, la grande, est leur rêve; l'Europe, la forte, est leur espoir, et l'Europe, l'unique, est leur salut. Par le seul fait de leur naissance, sur ce continent élu et aimé, ils ont conclu un pacte d'unité entre eux, tout comme ils l'ont fait avec l'ensemble des produits culturels occidentaux. Certes, ils l'ont maintes fois rompu, mais ils n'arrivent pas à se défaire absolument du passé communautaire. La déchirure même leur rappellera d'une manière douloureuse la brutalité du geste séparateur, et les peines les plus vives indiqueront, tacitement, les moyens de la guérison.

Dans cette époque d'interdépendance générale les vrais Européens ont appris à dépasser le caractère fragmentaire de leur humanisme classique et à en appeler aux hommes à vocation communautaire, endormis peut-être, mais réveillables encore sans trop d'artifices. Ceux-ci du moins, bien intégrés dans un processus à caractère révolutionnaire et à dimensions planétaires, devront comprendre enfin qu'ils retardent terriblement, lorsqu'ils veulent résoudre leurs nouveaux problèmes avec les petits moyens locaux, régionaux ou nationaux d'hier. Car leur seul drame, le voilà! Sauront-ils, en mesurant l'immensité de leur tâche, employer avec sagesse, prudence et efficacité les moyens d'aujourd'hui, appropriés à l'entreprise et admirablement bien construits pour permettre d'élire domicile, culturellement parlant, dans l'universel? Ils devront se rendre compte, à la fin, que, quand ils auront réussi à consolider l'Europe économique et à faire fonctionner l'Europe politique, ils auront à peine commencé leur oeuvre foncièrement européenne. L'essentiel restera à entamer avec audace et héroïsme: la résurrection de l'Europe spirituelle.

Le spirituel, précisément, la primauté du spirituel leur interdira, à la fois, d'oublier la tragédie du temporel et de se retrancher dans une sorte d'égoïsme conservateur. Le spirituel doit rester à la commande, afin que soient sauvegardés les buts de l'existence humaine, ces buts qui, selon Emmanuel Mounier, vont à l'homme par-dessus l'homme et non pas au bien-être. Ainsi seulement le génie pourra l'emporter sur l'impotence, la hiérarchie sur l'anarchie, la tradition sur l'habitude et la bonne orientation, exprimée par une unité doctrinaire vivante, sur la désorientation,

sortant de trop de philosophies et de trop de théories contradictoires.

L'unité de vue dans la diversité des opinions et des idées ou, si l'on préfère, le pluralisme notoire des conceptions, faisant converger les efforts — de compréhension non moins que de réalisation — vers un objectif commun, servira encore la culture européenne, faite pour s'opposer à toute violence dans la pratique des facultés humaines: à la manifestation de la puissance brutale, à la surestimation de la race, à la frénésie de vivre bêtement, à l'intolérance, à l'injustice et aux velléités réitérées de techniser l'être qui n'a été créé que pour dominer la matière, dont il se servira à des fins supérieures.

Voilà la vision réelle de l'Européen, avec toutes les références nécessaires à la religion, à la philosophie, aux arts, aux sciences et à la politique! Voilà l'image qu'il ne tardera pas à se faire du monde, exposé à tous ses dynamismes moraux, intellectuels, physiques et spirituels! Et voilà l'éternel flux et reflux de sa pauvre, de sa lamentable, de sa riche, de sa réjouissante existence, condamnée à tourner du commencement à la fin autour d'un centre de gravité, toujours le même, malgré sa nature labile: l'Unité! Que ses dons de prophète lui fassent entrevoir de grandioses tableaux de sa vie future ou que ses qualités de voyant lui permettent de pressentir des horreurs sans nom, à venir dans l'éclatement de tout ce qui l'a tenu, de tout ce qui le tient encore et de tout ce qui le retient, il a en soi quelque chose de plus fort et de plus mystérieux qu'une lucidité assez problématique, une source intarissable, de laquelle partent les fleuves invisibles, destinés à nourrir toutes les belles cultures de la civilisation européenne: la mémoire.

Cette mémoire, qu'avec leurs innombrables frères Platon et Socrate, Homère et Virgile, Aristote et les Prophètes, Horace et les Apôtres, Dante et Shakespeare, Goethe et Claudel ont faite, leur parlera de ce qui est resté vivant et leur dira ce qu'il faut faire pour demeurer dans la tradition des grands, immortalisés par l'Europe, parce que de l'Europe ils ont fait quelque chose d'immortel.

D'un Virgile à un T. S. Eliot, en passant par un Dante, beaucoup a changé, extérieurement. Il faut se rendre à l'évi-

dence: le créateur d'aujourd'hui n'est plus isolé dans une tour d'ivoire. Le monde l'y rejoint, le monde l'y poursuit, le monde est plus près de lui qu'il ne l'a été à n'importe quelle autre époque de l'histoire. La technique a détruit sa „splendid isolation“, la radio l'emplit de tous les bruits terrestres qu'il voudrait éviter, et la télévision le fait assister à tous les événements de toute vie sur tous les continents. Où qu'il soit et quoi qu'il fasse, l'univers le rattrape, afin que, à l'égal de ses ancêtres, de l'universel il se fasse et l'interprète et la mémoire. Cette mémoire est conscience. Elle le restera même dans l'homme que la civilisation moderne la plus avancée aurait „absolutisé“ au point qu'il risquerait de se détruire par l'excès de sa puissance technico-nucléaire, insuffisamment maîtrisée. C'est à cette conscience qu'en définitive il devra son choix, le choix de marcher dans le sens de la Communauté la plus vaste possible, ce qui est pour lui la voie la plus sûre à suivre dans le sens de l'universel. C'est elle qui lui dira qu'on ne peut pas vivre pour la matière, bien que vivant d'elle, et qu'on ne peut pas exister les uns contre les autres, ni les uns à côté des autres, mais qu'il est salutaire d'être les uns avec les autres, et plus salutaire encore d'être les uns pour les autres.

L'Européen, amené finalement à chercher son dernier refuge dans le supranationalisme occidental, ne démentira plus jamais la vérité fondamentale, à laquelle l'acculera l'Europe culturelle, redécouverte et bien explorée:

Ce dont nous aurons besoin, pour la survie dans l'honneur et dans la gloire de l'Occident, ce seront des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Néerlandais, des Belges, des Luxembourgeois, des Nordiques, des Ibériques, des Polonais, des Roumains, des Hongrois, des Tchèques, des Yougoslaves, des Autrichiens, des Suisses, des Baltes, capables de faire valoir une juste optique des faits, des choses, des idées et des valeurs dans les plus grandes perspectives européennes: celles que le passé le moins troublé aura permis de projeter, à travers le prisme le plus parfait du présent, sur l'écran de l'avenir.

Être Européen, l'être de toutes ses forces, de tout son coeur et de toute son âme, c'est oser sans cesse, c'est s'atta-

quer sans relâche à la tâche la plus grande et la plus difficile, afin de pouvoir retourner, chaque jour avec un peu plus de satisfaction, dans sa sphère la plus intime, la plus simple et la plus silencieuse, où l'on arrivera à contempler ce qui, dans l'individu comme dans la communauté, restera fonds intouchable.

Définir ce fonds?

C'est un pouvoir mystérieusement régénérateur qui, par des injections continues, parvient encore à maintenir en action, dans l'Europe en péril, la force autopurifiante des éléments culturels et des phénomènes civilisateurs.

De là, aussi, vient tout notre espoir.

Oui, Madame, l'espoir y est encore. Il tend à se maintenir, même si on le dit „spes contra spem“ au-delà de la lutte qui oppose l'optimisme béat des progressophiles au pessimisme excessif des adorateurs du Néant. Il reste, certes, un esprit naturellement sain et fort, livrant combat à l'opinion artificiellement faite de l'homme inculte; mais les moyens nouveaux de communication, virtuellement conquérants dans les domaines de la vérité, de la justice, de la paix et du bien-être généralisé, diffuseurs admirables, si l'on voulait, de tous les agents positivement culturants, sont abusivement mis au service d'idées folles, excessivement philosophistiquées et cyniquement prêtes à subir tous les exercices d'endoctrinement, avant de devenir les artifices du propagandisme moderne. Ainsi vient s'installer partout, pour s'étendre sans cesse, la dictature la plus ignorée et la moins clémente de l'ère technico-industrielle: celle qui, en se parant du titre presqu'ésotérique de „mass media“, tient à cacher à ses victimes la situation exacte des faits, en insistant sur l'aspect spécial qui répond à un parti pris, en ne laissant passer que les paroles qui soutiennent une thèse préjudiciable et en s'appliquant à faire valoir un jugement final favorable aux intérêts inavoués de groupements anonymes. Forts de ces aides, les intrigants politiques et les idéologues corrompus s'attaquent aux doctrines salutaires le mieux établies; sans peine ils parviennent à faire naître des conflits interminables entre la pensée personnelle de l'homme qui réfléchit et l'opinion despotiquement dirigée de celui qui se soumet, entre l'individu

libre qui s'affirme, en se personnalisant, et la société malaxée qui, définitivement, s'enlisera dans la „rudis indigestaque moles“, broyeuse idéale des individualités conscientes et mécanisatrice impitoyable de tous les mouvements et de toutes les attitudes humaines.

Le glorificateur des merveilles du Progrès, de la Science et de la Technique, présentés comme la grande panacée des temps mutateurs, transformables eux-mêmes à une cadence de précipitation suffocante, se croit appelé à remplacer le rythme normalement évolutif de ce qui est mouvement dans la nature des choses et des hommes par une agitation révolutionnaire, mettant en question, bien hautainement, tous les acquis de la Civilisation. Dès lors l'état chaotique créé sur toute l'étendue de la philosophie, de la religion, de la morale, des arts, des sciences et, par ricochet, de l'existence sociale, ne serait qu'une étape nécessaire, dangereuse, à coup sûr, mais inévitable, sur la route ascendante, conduisant vers une nouvelle conception de la vie en commun et aboutissant à une vision supérieure de l'univers, totalement conquis par l'homme enfin libéré.

Pour le moment tout cela n'est que mirage. Alors que trop de chercheurs et, à leur suite, trop d'admirateurs de l'électronique ne jurent plus que par leur grande déesse, la Science, celle-ci est incapable, de l'avis même des savants, de dire toute la vérité sur tous ses objets. L'information qu'elle fait parvenir aux intéressés est rarement exhaustive. En groupant l'ensemble de ses résultats assez diversifiés, l'homme le mieux disposé à son égard ne peut que constater l'incohérence de la prétendue nouvelle vue sur l'univers, obtenue grâce à la concentration des réalisations technico-scientifiques. La physique et le matérialisme continuent joyeusement à se contredire, et la biologie se mêle de l'affaire, sans trop de respect pour l'idéologie marxiste. Les tentatives faites pour en arriver à des synthèses valables, touchant les facultés intellectives, la morale, la sociologie ou la politique, ne font qu'augmenter le pêle-mêle des idées qu'on s'obstine à se faire sur la vie et le monde. Et l'accumulation des bêtises, des mensonges et des lâchetés devient telle que la civilisation paraît être acculée: puisqu'elle est mortelle, sa fin semble proche!

Que peuvent encore les emportements passionnés d'une minorité, armée du courage, de l'intelligence et de la loyauté nécessaires à la résistance héroïque qu'exige, en face du Mal, la grandeur infinie des valeurs à conserver? Les plus belles inventions et les découvertes les moins périlleuses, apporteront-elles autre chose que des apaisements temporaires? Est-ce que l'anarchie dans les systèmes philosophiques et économiques, due à la perversion continue de l'esprit non moins qu'à l'ignorance croissante en matière de nouveautés, mises à jour par le génie aussi créateur que destructeur de l'homme, sera dépassée, après-demain, dans la fameuse „noosphère“ teilhardienne, alors que la toute-puissante technocratie, en s'alliant au collectivisme décidé, n'hésite pas à se nourrir, déjà, d'un néo-optimisme qui, d'après Gabriel Marcel, puise son réconfort dans le fait qu'une certaine unité planétaire ne tarderait pas à s'instaurer sous nos yeux?

Or, cette pré-vue sur une unité en devenir, qui, si elle s'effectue, restera toujours une fausse unité, n'est d'aucun profit pour l'entendement spirituel, appelé à guider l'intelligence scientifique dans toutes les entreprises spéculatives, créatrices et pratiques, aptes à empêcher le collapsus définitif de la civilisation occidentale. Le Progrès, devenu fol à son tour, en suivant les mouvements d'irraison des nouveaux philosophismes, s'acharne, pour ainsi dire, à marquer de ruptures sa marche triomphale: rupture avec la nature qu'il lèse dans ses produits comme dans ses beautés, rupture avec la matière atomisée et réduisible en poudre, rupture avec le métier artisanal, rupture avec les formes, rupture avec la personne, rupture avec le silence, rupture avec l'esprit, rupture de l'univers chrétien avec ses sources vivantes, rupture de la culture avec la Révélation, rupture avec Dieu. Il se peut, bien sûr, que l'une ou l'autre de ces divisions brusques soit nécessaire, qu'elle devienne génératrice d'actions bénéfiques, mais il n'y a pas de conjecture plus incertaine. Ce qui est indéniable, c'est la très profonde inquiétude que la confusion générale, visible et palpable dans toutes les manifestations intellectuelles, morales, littéraires, sociales, économiques et politiques non moins que dans le chassé-croisé des relations internationales, continue d'inspirer aux contemporains de plus en plus déracinés et déroutés. Et la désacralisation du monde

s'intensifie, et l'affaiblissement du sens ouvert au surnaturel s'accroît, et la rapidité des conquêtes électroniques se fait plus écrasante encore. En ôtant à la vie culturelle toute référence au transcendant, l'humanisme naturaliste, dans tous ses courants inférieurs, va inonder de l'angoisse existentielle les derniers porte-drapeau de l'Espérance. Elle se transmet par contagion psychique, cette angoisse, mal venue pour enrayer la subversion complète des valeurs humaines absolues, au moment précis où trois continents sur cinq, face à l'Occident, se plaisent à faire éclater leur rancune séculaire.

C'est pour conjurer la panique, Madame, qu'on fait appel aux vertus régénératrices de la civilisation chrétienne. Qu'on se détrompe cependant, si l'on a admis la thèse erronée, suivant laquelle cette civilisation serait le produit de dispositions et de propriétés souverainement efficaces, provenant de toutes les cultures qui la composent! Elle ne tient ni sa vigueur ni sa grandeur d'une réalité excédant la puissance d'action de la nature. Comme toutes les autres, elle se réduit à une structure matérielle, intellectuelle et morale de l'existence. Comme toutes les autres, elle est le résultat d'efforts faits par l'homme pour créer les conditions physiques et spirituelles de son épanouissement total. Mais, à l'encontre des autres, elle fait que tout se passe dans un climat que l'Évangile aurait transfiguré. Elle est donc la seule à reposer sur les droits de la personnalité humaine, la seule aussi à proclamer, avec l'immortalité de l'âme, la primauté du spirituel. Cela ne l'empêche pas de s'élever contre tout un monde qui aime à la livrer aux attaques athées comme une bien mauvaise fin en soi du christianisme. Les visées du christianisme sont évidemment d'un autre ordre, bien que la foi vécue des croyants ne cesse de produire ses effets dans la plupart des formes visibles et invisibles de la vie. C'est ainsi que s'est formée, en marge de l'Église, une civilisation propre, non recherchée, mais pleinement acceptée avec sa conception bien précise du monde, avec ses valeurs temporelles, réglées sur celles de l'éternel, avec ses qualités pratiques ordonnées sur celle de la contemplation, avec ses biens matériels assujettis à ceux de l'esprit, avec ses dons spirituels déterminés par rapport à la divinité. Le christianisme n'a donc pas une prise complète sur les composants de la civilisation. Il y en

a deux, au moins, d'après le „quinconce“ du professeur polonais Feliks Koneczny, qui échappent à son influence: la santé et le bien-être économique, appartenant à l'ordre matériel des choses, alors que le Vrai et le Bien font partie de l'ordre spirituel, le Beau étant propre aux deux catégories, à la fois.

La Foi, bien entendu, serait à même de jouer un rôle majeur dans l'organisation de la terre, si les législations civiles, mises en accord avec les commandements de l'Église, voulaient bien lui permettre d'intervenir directement dans la réglementation de l'existence humaine. Sa mission, toutefois, est d'autre nature par rapport au croyant, mis en garde par elle contre toutes les déviations qui l'écarteraient de sa véritable destinée: d'établir sans cesse le plein accord de ses pensées et de ses actions avec la volonté divine, exprimée dans les préceptes de la doctrine et par les injonctions de la conscience! *Veritatem faciens in caritate!* C'est la mise en pratique, à tout moment et sur tous les plans, de cette parole qui fera de l'homme un chrétien et de son milieu un foyer civilisateur, unificateur par essence et dégagant vivement cette paix que Saint Augustin a pu entrevoir, fondée sur la tranquillité intérieure et extérieure et sortant elle-même de l'ordre stabilisé.

Le christianisme n'influant qu'accessoirement sur la culture — et, par extension, sur la civilisation — n'a pas la prétention de la transformer à sa guise. Le croyant, condamné à déployer ses facultés à l'intérieur de certaines conditions — qu'il n'a pas voulues telles qu'elles se présentent et contre lesquelles il ne peut pas grand-chose — met toute son attention à l'humanisation progressive de la vie et à la création d'un état de vivre particulier qui permettra même aux valeurs neutres et non-chrétiennes de se développer pleinement. C'est dire que, dans sa culture nationale, laïque ou laïcisée, il soutient efficacement les éléments civilisateurs acceptables et qu'il ne tend pas à sacrifier les contributions profanes, tout en s'efforçant de les raffiner, pour les élever; c'est dire aussi qu'en apportant des solutions aux problèmes politiques, économiques et sociaux, il ne fera jamais abstraction de l'Économie du Salut. Car inoubliable est pour lui la Promesse de Dieu.

Oui, il sait trop bien qu'aucune civilisation — expression globale des attitudes humaines intérieures et des activités visibles d'une communauté nationale ou internationale — ne parviendra d'elle-même à sauver ce qui, dans l'humanité, a été corrompu à la racine de l'existence. Ce qui est basement changeant dans le domaine des conquêtes spéculatives et des créations palpables de l'homme, n'est pas passible du sceau indélébile de la Révélation, bien que le message chrétien ait largement contribué à unir, dans un principe organisateur supérieur, tous les peuples ouverts à la bonne nouvelle. Du coup la labilité des valeurs autochtones a subi une transformation étonnante, assurant durée et sublimation à ce qui avait été jugé digne d'être retenu et assimilé.

Mais que faire, maintenant, pour dépasser le stade de la rupture entre la civilisation occidentale et la Révélation? Comment renouer le lien qui les avait unis pendant des siècles? Est-il possible, encore, d'y arriver? En acceptant, purement et simplement, les théories modernes visant le Progrès, la Socialisation, la Massification, l'Évolution logique et la Révolution inexorable, ne tenant pas compte de l'événement providentiel, toujours possible, toujours imprévisible et toujours intouchable, on doit avouer sa perplexité. La société industrielle, fière de sa civilisation technico-économico-sociale (Rien ne s'oppose à ce que, à tour de rôle, cette civilisation soit appelée encore: civilisation de productivité, civilisation de consommation ou civilisation de loisirs. Cela peut paraître conforme à certains aspects de la réalité, alors que la partie la moins avouable des états culturels à caractériser est escamotée. Ne faudrait-il pas dire plutôt: civilisation de la productivité forcenée, civilisation de la consommation pilulivore, civilisation des loisirs perversisseurs?), va prendre ses dimensions à la mesure de l'univers et choisir sa direction, irréversible, à ce qu'on dit, dans le sens de l'uniformisation du genre humain. En le faisant, elle se croit dans „le chemin de l'Histoire“, alors que l'Histoire, depuis ses débuts, ne fait que démentir ses artisans, en se jouant de leurs plans et en préférant à leur ligne directe ses propres détours. En règle générale la situation de départ, à laquelle toute idéologie s'obstine à vouloir faire correspondre un but final, logiquement défini, aime à contredire, par ses résultats,

les prévisions le plus justement raisonnées. Le „processus de décadence“, maintes fois décrit par les philosophes, critiques reconnus des temps modernes, ne doit pas, nécessairement, se terminer sans réaction de la part de certaines forces qui, toujours, échapperont à la perspicacité des historiens incroyants. Il n'y a pas que les lois d'ordre technique et économique qui régissent l'Histoire; la morale y intervient à son tour. Que sait-on des mouvements de vivification ou de revivification qui, à jets continus, pour ainsi dire, traversent les courants principaux de la civilisation chrétienne? Le christianisme ne s'épuise même pas dans ses causes secondaires. Il continue de libérer des énergies de charité qui servent, en même temps, la Vérité, la Justice et la Paix. L'humain, divinisé par les actes d'amour, faits au nom du Christ, ne cessera de revaloriser les structures économiques et sociales, auxquelles les chrétiens, sans se battre pour telle ou telle forme extérieure, ajouteront une dimension verticale: celle qui fera voir au monde qu'aux yeux du croyant Dieu a gagné en immensité intensive au même degré que l'homme, dans sa vie mécanisée à l'extrême, a pris de l'envergure.

L'Europe de cet homme agrandi est restée, malgré tout, une communauté spirituelle qui, malheureusement, s'ignore trop. Ses parties les plus agissantes, cependant, dominées par les maîtres de la rationalisation excessive, commencent à se sentir asphyxiées dans l'atmosphère fermée du monde athée. Comment chasser les forces démoniaques qui ont réussi à s'installer dans la chrétienté? Par ce qui leur résiste encore et résistera toujours: la religion! Hilaire Belloc aura raison: „L'Europe retournera à la foi ou périra.“ Et Georges Bernanos, dans sa lettre au Président Roosevelt, ne se sera pas trompé: „Si l'Europe ne sauve pas la civilisation, elle la perdra, elle vous perdra tous avec elle; que vos concitoyens se mettent bien cette idée dans la tête. Et elle ne sauvera la civilisation qu'en la renouvelant.“

Renouveau ou renouvellement! Tout cela est affaire non pas de techniques ni d'expertisations, mais d'éducation, d'éducation civique et d'éducation religieuse. Il faut que le citoyen, il faut que le chrétien apprenne qu'il y a plusieurs possibilités d'un devenir européen positif et que la prise de conscience, de plus en plus poussée, de ces virtualités lui impose de plus

grandes responsabilités. Étant appelés, l'un et l'autre, le citoyen et le croyant, le citoyen croyant et le citoyen mécréant, par ce qui n'est pas encore tout à fait, par ce qui, demain, après-midi, pourra exister grâce à eux, ils ont l'obligation, dès aujourd'hui, de répondre par l'acte continu aux sourdes sommations du Devoir.

Personne n'a le droit, devant cette sollicitation de l'Histoire, d'en appeler à sa faiblesse, à son ignorance ou à son indignité. La Providence ne cesse d'intervenir dans nos bonnes actions de régénérescence et de salut: elle se plaît à se servir des plus simples, parfois, des plus obscurs aussi pour donner aux dispositions, concernant la transformation du présent et la formation de l'avenir, certaines inflexions, perceptibles ou non, qui, dans leurs ultimes conséquences, auront peut-être l'efficacité d'une révolution sournoise.

Qui de nous peut affirmer que, dans la préparation d'événements futurs aussi surprenants, il n'aura pas à assumer une des charges d'intermédiaire, dont la prise au sérieux adéquate garantira la survivance de l'Europe enfin réunie?

Voilà nos responsabilités. Elles sont terribles. À nous de les faire profitables dans la même mesure!

C'est en les assumant, Madame, et en les acceptant pleinement, avec toute la charge de leurs tâches secondaires et de leurs désagrèments supplémentaires, que j'irai me rallier à l'idée de Donoso Cortès, plus réservé que moi, à ce qu'il paraît, dans la démonstration que fait son intelligence discursive pour refléter le substrat de sa philosophie: dans ses vues finales sur la civilisation, il aime à distinguer l'une, qu'il dit „catholique“, de l'autre, qu'il appelle „philosophique“.

Très énergiquement, Madame, je vous conseillerais de relire l'admirable lettre qu'en juin 1849, de Berlin, il adressa à Montalembert, à la suite d'un échange d'écrits sur le „profond mystère du destin de l'humanité“. Sa façon très stricte de faire appel au terme de civilisation pour viser l'église catholique, d'un côté, et une école du penser contemporain, de l'autre, provoqua une polémique aussi vaste qu'agaçante, dans laquelle intervinrent des représentants de plusieurs pays. Seul le marquis de Valdegamas y parvint à se hausser sur le plan le plus élevé, où il émit des réflexions qui, pour avoir été reconnues valables tout le long du dix-neuvième siècle,

n'ont pas moins continué à gagner en exactitude, en vérité et en véridicité durant le vingtième: nous sommes en train de les confirmer dans les faits et par les faits. En remémorant ses textes, à portée prophétique, nous avons hâte à y remplacer le nom de Proudhon par celui de Engels ou de Lénine et le terme de socialisme par celui de marxisme ou de bolchevisme. Je vous les livre, en les traduisant au fil de la lecture:

„La civilisation catholique peut être considérée de deux manières différentes: ou bien en elle-même, comme une certaine jonction de principes religieux et sociaux, ou bien en sa réalité historique, dans laquelle ces principes se combinent avec la liberté humaine. Considérée à partir du premier point de vue, la civilisation catholique est parfaite; considérée à partir du second point de vue, la civilisation catholique, en son développement dans le temps et en son extension dans l'espace, s'est soumise aux imperfections et aux vicissitudes de tout ce qui s'étend dans l'espace et se prolonge dans le temps. Dans ma lettre je ne considérais cette civilisation que du premier point de vue. La considérant maintenant du second, c'est-à-dire dans sa réalité historique, je dirais, vu ses imperfections, issues uniquement de sa combinaison avec la liberté humaine, que le progrès véritable eût consisté à soumettre au divin épurateur l'élément humain qui la corrompt. La société a suivi un cours différent: donnant pour terminé l'empire de la foi et proclamant l'indépendance de la raison et de la volonté de l'homme, elle a converti le mal, qui était relatif, exceptionnel et contingent, en absolu, universel et nécessaire. Cette période de choc en retour rapide commença en Europe avec la restauration du paganisme littéraire, produisant, les unes après les autres, les restaurations du paganisme philosophique, du paganisme religieux et du paganisme politique. Aujourd'hui le monde est dans l'attente de la dernière de ces restaurations: la restauration du paganisme socialiste.

L'Histoire est déjà en état de formuler son jugement au sujet de ces deux grandes civilisations, dont l'une consiste à conformer la raison et la volonté de l'homme à l'élément divin et l'autre à proclamer l'indépendance et la souveraineté de l'élément humain. Le siècle d'or de la civilisation catholique, c'est-à-dire le siècle dans lequel la raison et la volonté

de l'homme se conforment avec une conformité moins parfaite à l'élément divin, ou, ce qui est la même chose, à l'élément catholique, était sans aucun doute le quatorzième; de même le siècle de fer de la civilisation philosophique, c'est-à-dire le siècle dans lequel la raison et la volonté de l'homme ont atteint l'apogée de leur indépendance et de leur souveraineté, est sans doute le dix-neuvième.

En outre, ce grand choc en retour était dans la loi, sage en même temps que mystérieuse, avec laquelle Dieu dirige et gouverne le genre humain. Si la civilisation catholique avait suivi un progrès continu, la terre serait parvenue à être le paradis de l'homme, et Dieu a préféré que la terre fût une vallée de larmes. Dieu eût été socialiste, qu'eût été alors Proudhon? Chacun est bien là où il est: Dieu au ciel et Proudhon sur terre; Proudhon cherchant toujours, sans jamais le rencontrer, un paradis dans une vallée de larmes, et Dieu mettant cette grande vallée entre deux grands paradis, afin que l'homme fût entre une grande espérance et un grand souvenir . . .“

La belle métaphore qui nous abandonne à une nostalgie bifaciale, observant deux états opposés, à la fois, louchant, en même temps, vers le passé et vers l'avenir et consumant notre plaisir d'attendre l'arrivée du grand renouveau pour nourrir nos regrets d'avoir perdu une chose merveilleuse!

N'est-ce pas là, exactement, la situation tragique dans laquelle nous nous débattons, nous nous battons et nous combattons pour l'un ou pour l'autre: les chrétiens pour le dépassement de leurs regrets dans des conditions supportables d'existence aussi juste, équitable et libre que possible et les marxistes pour le dépassement de „l'espérance“ dans une économie de contrainte, réduisant à néant la liberté et le droit naturel; les premiers pour la civilisation du pragmatisme transcendant, si vous voulez, et les seconds pour la civilisation bassement matérialiste?

Laquelle des deux l'emportera? Faut-il, nécessairement, que l'une ou l'autre l'emporte? Ne pourraient-elles pas coexister ou, pour le moins, s'interpénétrer? Voilà les questions cruciales, aux réponses desquelles je m'emploie à réfléchir encore. En attendant le résultat, Madame, j'ai le plaisir de vous faire mes hommages, très respectueusement.

À UN CURÉ DE VILLE

Monsieur le Curé,

La longue lettre que vous m'avez fait parvenir en réponse à une épître que j'avais adressée au grand monde, n'a pas fini de m'étonner. Est-elle la réplique d'un prêtre moderne du Dieu de toujours, marquant du souci pour la justification scientifique de son attitude équivoque? Ou bien est-elle la tentative d'un élu qui, en succombant à ce que le professeur liégeois Marcel De Corte a nommé „la tentation romantico-idéaliste“ du vingtième siècle, m'en voudrait faire accroire un peu trop par sa manière de confondre science infuse et sciences exactes?

Oui, votre emballement pour les différentes branches de connaissances coordonnées, se rapportant au monde physique, m'a surpris dans la mesure où j'ignorais vos compétences dans le domaine des érudits de cette nature. En revanche, je vous savais — et je vous sais toujours — disciple de Teilhard de Chardin, ce qui explique beaucoup, s'il n'explique pas tout. Il est manifeste, depuis longtemps déjà, que la science n'arrive guère à nous donner une vue réelle du monde. Celle du fameux Père Jésuite, cependant, est faite pour nous entraîner dans une sorte de „wonderland“ intellectuel où les rêves scientifiques sont tout naturellement pris pour des réalités. Le merveilleux y affrontant le dogmatique et l'hypothèse la certitude, il se trouve qu'à la fin

il n'y a que confusion de l'un avec l'autre, de l'une avec l'autre et, par-dessus tout, des mécanismes inhérents aux différentes disciplines avec les connaissances elles-mêmes.

Non, Monsieur le Curé, vous n'arriverez jamais, pas même par le truchement du „Chardinisme“, à invoquer, avec succès, la science pour cautionner les plongeurs téméraires qu'effectuent dans le „mare logicum“ vos dialecticiens scientifiants et hérétisants. Votre maître nous prouve, à longueur de démonstrations, que la nouvelle adulée de notre époque résout moins de problèmes qu'elle n'en évoque. Tant que n'existera pas la science totale, universellement admise, vous ne tirerez pas argument d'autorité des „vérités“ scientifiques contre la Vérité révélée. Certes, Dieu a lancé un défi aux hommes, ses créatures: comprendre Son monde à travers toutes les expressions humaines possibles. Mais cette compréhension, poussée aux limites extrêmes de ce qui sera concevable, ne pourra qu'être la conséquence du processus, sans cesse répété, de prendre ensemble les choses créées, de les ordonner, de les harmoniser et d'en bien distinguer les composants.

En y réfléchissant, je me demande — et je vous demande — si nous pouvons nous déclarer d'accord avec le professeur italien Raffaele Pucci, se prévalant du mérite d'analyser toute notre époque, en découvrant ses caractéristiques dans l'inspiration de la dialectique marxiste, dans la géométrie non-euclidéenne, dans la structure axiomatique des mathématiques, dans la méthode phénoménologique, dans la théorie de la forme, dans la doctrine de la relativité, dans la pratique de la psychanalyse, dans le surréalisme artistique et dans la généralisation de la cybernétique? Pour ma part je n'irai pas soulever trop d'objections à l'encontre de cette énumération, dont l'arbitraire me paraît être identique à celui d'autres indications non moins péremptoires, alors que le degré de leur justesse serait le même, à peu de chose près. Car je ne doute pas qu'il serait possible d'expliquer, approximativement, l'évolution du monde moderne et le changement continu de ses aspects dans l'histoire impénétrablement la même, quoique toujours dissemblable à toutes ses parties passées, en exaltant la grandeur du progrès selon les visions bourgeoises; en proclamant avec Schopenhauer la vanité de

tout ce qui se fait; en voyant dans le temps, avec Kierkegaard, moins un passage nécessaire qu'une répétition possible; en insistant, à la manière de Nietzsche, sur la décadence dans le progrès, sinon, avec l'école phénoménologique, sur sa fatalité et en faisant de Heidegger le prophète de l'être oublié dans les opulences du développement. Ce qui nous amènerait inévitablement à constater qu'un historicisme quelconque semble provoquer, automatiquement, un anti-historicisme, que le rationalisme dans la présentation des faits se voit bien vite déclassé par un irrationalisme de la même virulence et que, de l'histoire de la philosophie à la philosophie de l'histoire, il y a assez de place pour loger tous les systèmes possibles, n'apportant, à tour de rôle, qu'une seule connaissance certaine: celle qu'imposera le contexte technico-scientifique de l'électronique, de l'automation, de la cybernétique et des pratiques thermonucléaires. Et là encore nous ne serions guère à l'abri d'une nouvelle théorie qui pourrait s'appeler probabilisme, condamnée dès sa naissance, elle aussi, à céder le pas à une doctrine de l'Improbable. Inutile, dès lors, de se réfugier dans le domaine des Sciences exactes. Partout les bases seront secouées, les lois mises en doute et les vérités admises ébranlées. C'est ainsi qu'à la notion du „monde“ a répondu celle de „l'anti-monde“, à la notion de la „matière“ celle de „l'anti-matière“. Les théories de la relativité et des „quanta“ n'ont pas seulement réussi à révolutionner les sciences, tant naturelles que philosophiques, mais encore à faire mettre sur un même plan les affirmations et leurs contraires, les vérités et les hypothèses, les phénomènes d'intégration et les faits de désagrégation. La Vérité n'est plus une; elle devient multiple, elle engendre sans cesse, et d'autres naissent qui, sur des voies parallèles, fuyant apparemment l'Unique, tendent vers quelque chose d'inconnu. Et voilà qu'avec cette multiplication progressive des vérités, les sciences elles-mêmes se font polycéphales. Avec quel enthousiasme les savants ne parlent-ils pas, déjà, de s physiques, alors qu'hier la physique était leur domaine de prédilection?

Et avec quelle rapidité ne viennent-ils pas confirmer ma thèse des contraires qui s'appellent: au développement de la polycéphalisation des sciences viendra répondre, sans

retard, celui de la monocéphalisation, les mathématiques traditionnelles se présentant aujourd'hui sous la dénomination joyeusement mise au singulier: la mathématique moderne!

Oui, je sais que le monde scolaire a beaucoup changé depuis que la gent enseignante a réussi à opérer cette réduction et à enfermer dans un univers à part la belle et confiante race des enseignés. En le disant, plein d'inquiétude au sujet de la tournure dictatoriale qu'ira prendre l'éducation globale de nos enfants et petits-enfants, je reste bien conscient des indiscutables valeurs qu'elle apportera aux futurs spécialistes de l'ordinarisation de la vie humaine, mise en fiches et dirigée par les oracles du computer, ainsi qu'aux futurs programmeurs du cerveau électronique. La technocratie dominatrice de demain ne pourrait trouver de meilleurs moyens pour préparer, à partir des jardins d'enfants, son empire à venir, consolidé sans cesse par l'emprise croissante de la théorie des ensembles sur les esprits que dogmatisera une philosophie „mathématisquée“.

Croyez-moi, Monsieur le Curé, quand je vous dis qu'en mettant à la place de la quantité les ensembles, à la place de l'ordre continu les structures, à la place du démontrable des axiomes, à la place de la logique selon Aristote la manière de raisonner d'après Bourbaki, à la place de la réalité l'imaginaire, à la place des raisonnements chiffrés et nombrants, sortant du libre jeu de la faculté intellectuelle, ouverte aux manifestations de la vie de tous les jours, le conditionnement inouï du jugement machinisé, à la place de la perception normale des choses un constructionnisme mental, à la place des relations entre humains un relationnisme inventé, à la place de l'être palpable et de l'existence concrète une espèce d'idéalisme calculeux ou de mysticisme spéculateur, toujours à la recherche d'une solution ésotérique, on n'arrivera pas à faire progresser la formation de l'esprit ni à transmettre à l'homme vraiment éduqué de demain la notion approximative des trésors scientifiques et des valeurs culturelles, assimilables seulement par le génie universalisant.

Hélas, le vocabulaire incompréhensible de la mathématique moderne, tendant, pour conventionnel qu'il soit, à se faire l'unique instrument de notre système éducatif, tant primaire qu'universitaire, créera partout une mentalité spéciale et fera

prendre les nouvelles idées pour des absolues, tout comme il prendra l'égalité pour l'identité, l'axiome pour la vérité et l'ensemble des sciences pour un second-ordre, tributaire, jusqu'à la fin, du premier ordre qui sera mathématique. Tout le volume du savoir sera pan-mathématisé, frustrant l'esprit humain de son issue métaphysique normale vers l'Être: voilà les terribles dangers qu'on préparera à notre bien jolie chrétienté.

Où pourra-t-on trouver encore, dans ce tourbillon de thèses et d'antithèses, de propositions et de contrepropositions, d'inventions et de découvertes, un centre absolu d'intelligibilité, à partir duquel la Totalité redeviendrait visible? La réponse à cette question se fera de plus en plus difficilement, depuis que les scientifiques s'ingénient à oublier, dans l'application de leurs lois particulières, le monde humain et l'univers complet, en allant occuper quelque part un territoire arbitrairement constitué. Ils sont de moins en moins outillés pour avoir une vue générale sur le Tout, quand, en spécialistes, ils se subdivisent en différenciateurs, épris du détail, passionnés pour l'atome et perdus à tout ce qui, dans l'infiniment petit, est encore fissile. Ainsi les grandes époques de la Science tendent à rejoindre, par l'effet, les temps de l'ignorance, les esprits universalistes ne trouvant plus l'atmosphère propice à leur structure intellectuelle: impossible de connaître l'ensemble des sciences et d'embrasser, dans un seul regard synthétisant, l'immensité des champs cultivés du Savoir. L'analphabétisme des illettrés d'hier était un fléau. Celui des lettrés de demain sera une catastrophe morale et spirituelle. D'autant plus que les critères de toute science, réellement dispensatrice de connaissances valables, ne sont que superficiellement respectés: l'objectivité dans la présentation des faits; l'estime sans faille manifestée à l'égard de tout autre chercheur; la liberté absolue du penser; la renonciation au dogmatisme dans le domaine du réel; l'honnêteté intellectuelle à toute épreuve; la dominance des activités spirituelles; la clarté „optima“ dans les expressions et la vérificabilité des affirmations.

Dans cet état de choses les seuls polémistes trouvent matière à se faire des noms par le rapetissement systématique des scientifiques qui, dans le domaine de la culture, en

s'adjoignant les ingénieurs, bâtisseurs d'un monde nouveau, font encore profession de créateurs. En confondant les causes superficielles des changements avec les effets déséquilibrants que ne cesse de provoquer l'emploi abusif des découvertes et des inventions, ils s'acharnent à dire du mal et des auteurs constructeurs et des savants désintéressés. Leur imagination surchauffée va chercher très loin les plus grossières déformations. Ainsi ils paraissent prendre plaisir à leur propre jeu et se mettre à croire véridiques leurs proclamations curieusement infirmantes:

„Alors que les philosophes tout court se font les détecteurs du Béant qu'ils cherchent à combler par du Néant, que les philosophes de la justice humaine agissent en bons gardiens de la crise du droit, que les psychologues animent les danses macabres qu'ils ont organisées dans les ténèbres de l'Irresponsabilité, que les historiens se transforment en métahistoriens du Tout-bouge-et-rien-ne-change et que les physiciens, en métaphysiciens sans foi, deviennent les fourriers attirés des psychanalystes, les ethnologues livrent leur „doping“ intellectuel aux nationalistes, les juristes se plaisent à plaider en incomparables comparatistes, les linguistes se muent en abracadabristes, les poètes retrouvent le repos de leurs âmes dans les statistiques du business littéraire, les littérateurs se perfectionnent dans l'art de déformer le goût poétique, les théologiens, en analysant la Trinité, découvrent leur adjuvant dans la mathématique, les chimistes persistent à saupoudrer la paix qui ne cesse d'exploser, et les sociologues se disent les sauveurs de l'humanité, tandis que les naturalistes risquent enfin les bonds qui leur permettent de se préparer, dans le surnaturalisme, une demeure moins mortellement mutilée que l'autre.“

Il y a, bien sûr, beaucoup trop d'exagération dans cette manière de voir les choses. En mettant les apparences à la place des faits, les pince-sans-rire ont l'air de se moquer éperdument des aiguillonneurs du Progrès, dont ils aimeraient à être les tout premiers hérauts. L'exagération, cependant, n'est que l'attirail par lequel un état, pour le moins équivoque, est mis en évidence. Bien que l'ensemble des activités scientifiques et techniques, sérieusement faites et consciencieusement poursuivies, soit une continuation, dans le temps et

par personnes interposées, de la puissance créatrice de Dieu, dont les collaborateurs humains, faits à Son image, amplifieront l'oeuvre, une mise en garde permanente s'impose à l'égard de ceux qui, en faisant fi de la grandeur initiale de leur mission, verraient dans les produits toujours plus fins, toujours plus compliqués et toujours plus puissants de leurs occupations une fin en soi. Aucune science, ni aucune technique, quelle que puisse être la force révolutionnaire des connaissances qu'elle transmet et des bouleversements qu'elle opère, n'est une panacée pour l'humanité à la recherche de son unité perdue.

La philosophie du pluralisme, conséquence de plus en plus évidente des sciences techniques et des techniques scientifiques nouvellement développées, est appelée à modérer le zèle simplificateur de certaines célébrités, prêtes à proclamer l'unicité de leur système de voir l'Univers et d'expliquer les phénomènes visibles et invisibles, tangibles et impalpables de l'Existence. En augmentant, presque démesurément, ses possibilités de régner dans le monde, par le monde et sur le monde physique, l'homme parviendra seulement à se dominer, quand il arrivera à faire croître dans les mêmes proportions, par un mécanisme approprié de synchronisation et de similarisation, ses dimensions métaphysiques. Voilà le drame, qu'en acteurs malgré nous, nous avons à jouer, et voilà le tragique, dont nous sommes les bien coupables victimes. Faut-il, en le constatant, vitupérer le Progrès ou avouer notre impuissance à accorder les deux pouvoirs? Le crime que nous commettrions, en le faisant, serait de la même gravité, de quelque côté que nous voulions diriger nos yeux affolés ou nos regards désapprobateurs.

Pour quiconque a l'habitude de suivre le mode spécifiquement humain du devenir à travers l'actualisation concrète des énergies potentielles, accordées par la nature, le progrès scientifique et technique doit apparaître comme une augmentation continue des moyens mis à sa disposition, pour qu'il puisse avancer aussi sur les plans moral, philosophique, culturel et spirituel. Sa manière de vivre, de plus en plus humainement, dans une aisance matérielle et spirituelle expansive, ne saurait se faire qu'en fonction de la bonne

volonté qu'il mettra à produire de nouvelles valeurs, intérieurement et extérieurement, en se servant des nouveaux moyens, créés à ses meilleures intentions. L'orientation de son existence dépendra donc de son libre choix. L'enjeu permanent du progrès, ce sera sa liberté. Et le voilà pris dans les tenailles d'un paradoxe sans fin: ce qui avait été conçu pour lui acquérir plus de liberté dans l'indépendance élargie de ses actes quotidiens, en le pervertissant, tend à se corrompre et à se transformer en menace croissante pour sa liberté individuelle. L'ultime but de ses recherches, de ses inventions et des réalisations est de l'immuniser contre les effets meurtriers de toute force destructive par le changement incessant des influences néfastes en potentiel de bienfaisance. Mais, en agissant ainsi, il renonce à une partie de sa liberté au seul bénéfice des machines-outils de son mieux-être. En se rendant indépendant par rapport aux inimitiés de la nature, il multiplie les chaînes de son interdépendance dans l'enchevêtrement des tendances identiques que la collectivité dit illimitées. Par les excès dans l'emploi de ses produits et de ses constructions, il réduit à l'absurde l'utilité de ses aides mécaniques et les buts mêmes, pour lesquels elles ont été faites. Regardez le système des communications qu'il a imaginé pour faire fonctionner la vie dans ses grandes villes! Alors qu'il met en circulation des engins toujours plus puissants, faits pour atteindre des vitesses stupéfiantes, il augmente, en même temps et au même rythme, les feux rouges et les écriteaux, limitant les vitesses. Et, à la fin, sa voiture ne dépassera guère, en moyenne, la célérité d'un homme en marche. Mais quel luxe d'appareils, de machines, de moteurs, de bruits et de fureurs, quelle dilapidation de fonds individuels et collectifs pour en arriver à ce piètre résultat! Et n'oubliez pas l'énorme somme de santés que cet homme en progrès fait mettre en danger par la multitude d'agents guérisseurs qu'il lance sur le marché mondial, afin que l'imbécillité des pilulars s'en empare pour les avaler en permanence! Vraiment, le génie visionnaire de Goethe n'a eu que trop raison. Son apprenti sorcier, en préfigurant l'humanité d'aujourd'hui, ne cesse de crier pour nous: „Je n'arrive plus à me défaire des esprits que j'ai appelés“.

Et pourtant, malgré le processus de la massification des hommes, parachevant la classification, selon Marx, et malgré la société ouverte qu'il engendre et qui, déjà, a peur des décisions individuelles à prendre partout où la liberté est appelée à se manifester, l'intelligence, elle non plus, n'est restée stationnaire. Elle a évolué, d'une façon admirable, en s'opposant plus fermement aux contradictions, en écartant plus résolument les nonsens et en suivant plus attentivement les émanations irrationnelles de la vie. Les chances de découvrir un champ toujours plus vaste de la Vérité ont augmenté. Le sens de l'humain a été élargi. La responsabilité de l'individu dans l'exercice de ses devoirs de compréhension, de valorisation et de formation, visant l'âme, le coeur et l'esprit, s'est aiguisée. Qu'il y ait une certaine désorientation, une impréparation momentanée à prendre les attitudes qui soient conformes à ces faits, personne ne le niera. Une instruction et une éducation mieux adaptées aux nouvelles situations pourront remédier aux hésitations passagères comme aux insuffisances provoquées par les précipitations du progrès. C'est dire que tout doit être mis en oeuvre pour empêcher, d'abord, la dépersonnalisation de l'homme dans un grégairisme étouffant et pour garantir, ensuite, sa plus grande personnalisation au milieu des masses de plus en plus décolorantes. Car, il faut à l'individu, au-delà de ses connaissances d'expert, un supplément de science et de culture, l'habilitant à fuir librement l'emprise de sa profession, pour qu'il ait plus de chances de réussite sur un plan plus élevé.

Il y a d'autres secteurs, cependant, dans lesquels l'adaptation des institutions traditionnelles aux exigences des temps présents sera de rigueur. Si, en passant, je ne fais allusion qu'à deux d'entre elles, ce n'est certes pas pour épuiser le sujet, mais pour indiquer, à titre d'exemples, des champs d'activités soustraits, pour ainsi dire, aux transformations successives. Il y aura, sans le moindre doute, des progrès à réaliser dans le domaine du droit par la transposition graduelle des valeurs morales, que nous sentons vives et actives en nous, dans les moeurs comme dans le langage des jurisconsultes et des magistrats. Et en philosophie, mère de la Vérité, une et indivisible, peut-il y avoir stagnation et immutabilité? Non, les philosophes auront tort de dire

fixe, interchangeable, éternelle et donc inaccessible aux mutations la vérité bien approfondie et totalement exploitée comme génératrice du progrès. Car, ils ne pourront pas se fermer à certains phénomènes, démontrant que les périodes d'obscurcissement ne sont pas trop rares. Or, leur but étant la clarté, la clarté de plus en plus intensifiée au vu d'une foule grandissante d'humains, il sera toujours possible de mettre les nouveaux moyens au service de la Connaissance croissante de l'être dans son univers mieux exploré.

En définitive tout se ramènera à des problèmes de culture, c'est-à-dire aux vrais problèmes d'une humanité digne de ce nom, s'appêtant, par vocation, à participer plus largement aux formes multipliées de la vie sociale, intellectuelle et spirituelle, afin d'aller reconnaître, avec une conscience sans cesse subtilisée, sa propre grandeur dans l'unité fraternelle à parfaire.

Théoriquement le progrès permettra à l'individu de faire de ses produits, employés avec bon sens, les origines de nouvelles valeurs. Chaque valeur ainsi réalisée représentera pour lui un pouvoir d'élévation et pour les autres une source de puissance, s'ajoutant aux forces formantes, accumulées par tous et rendues extensives au point de déborder les frontières de l'existence nationale, pour répandre dans les espaces mi-vides de l'univers les émanations de la culture améliorée.

Et voilà révolu, tout à coup, le temps des échanges culturels sur petite échelle. Le processus de la „transculturation“ précipitera le travail d'osmose déclenché par „l'acculturation“: demain le Japonais vivra à l'image de l'Américain, et l'Européen, dans ses attitudes comme dans ses habitudes, ne se distinguera plus guère des Indiens. Sera-ce un bien? Sera-ce un mal? Les lamentations sur les crises de la civilisation, proférées par les Spengler, Benda et Huizinga, auront-elles encore un sens, alors qu'inévitablement se produiront les assimilations à dimensions planétaires? L'individu répondra-t-il, en créateur ou en dissipateur, à ses obligations finales qui veulent qu'il s'accomplisse, en même temps, dans sa personnalité propre et dans son appartenance active à la collectivité communiant? Cette civilisation en gestation, sera-t-elle à base émotive? Réalisera-t-elle l'humanisme du

travail, selon Giovanni Gentile, ou vivra-t-elle l'humanisme intégral, cher à Jacques Maritain? Saura-t-elle, enfin, donner un contenu valable, généralement reconnu, au terme trop déprécié du principe valorisateur de la créature pensante, portatrice de toutes les possibilités de perfection?

L'intellect de l'homme, préparé par atavisme à des tâches supérieures et raffiné par une longue suite de générations conquérantes, un jour répondra à ces questions. Déjà il s'engage à faire éviter les excès mortels et les déviations funestes dans la pratique des instruments technico-scientifiques. Demain il saura écarter de sa voie ascendante les souffrances physiques trop voyantes. Et après-demain, en éliminant tout ce qu'il y a encore d'inhumain dans ses habitudes d'agir, de penser et de sentir et en cessant de faire violence à la nature ambiante, à ses sens, à la dignité humaine, à son corps, aux communautés naturelles, à l'esprit, à l'âme, aux principes de la justice, de la liberté et de la tolérance, il cultivera à nouveau ses plus grandes qualités: celle de la réflexion dans l'humilité et de la méditation, ressurgissant de l'amour.

La distance, toutefois, séparant le homo faber, le homo oeconomicus, le homo ludens, le homo timens ou simplement le homo viator du homo victor qui sera le homo maximus de nos rêves, est terriblement grande, puisque la transaction entre le nécessaire et l'idéal exigera une très longue confrontation des exigences de l'esprit avec les événements, les moeurs et les lois, sur lesquels elles devront agir en permanence. Mais l'inquiétude même des masses, née des opérations, des améliorations, des rénovations et des conversions modifiantes du progrès, d'une façon inespérée pourrait aider à métamorphoser aussi la vie intérieure de l'individu. En effet, la peur, dardant l'être dans tous les recoins de son existence, est à même de passer du physique au métaphysique, pour y préparer le triomphe de la spiritualité.

En le disant et en y croyant avec la force du convaincu qui, dans son propre ébahissement devant les travaux du génie inventif des savants, entrevoit l'immensité des puissances sans nom, venant de l'âme, je me sens placé tout à coup entre les pressions dialectiques, exercées par deux des meilleurs créateurs de la civilisation occidentale: Pascal et

Hölderlin. Le premier s'est fait prophète pour dire: „Tout ce qui se perfectionne par le progrès, périra par le progrès“, — et il a été dans le vrai. Le second, en bon visionnaire, a proclamé: „Mais là, où existe le danger, croît aussi ce qui sauvera“, — et il n'a pas eu tort. L'incompatibilité des affirmations n'est qu'apparente. Elle vient illustrer d'une manière probante l'incommensurable équivoque, dans laquelle nous persistons à raisonner, en appliquant au domaine de la vie matérielle les termes visant les états de la réalité spirituelle. Les deux auteurs se complètent, en se confirmant mutuellement. La matière, subordonnée à l'esprit, et le progrès, contrôlé par la raison, ne se feront jamais auto-destructeurs, bien au contraire, celui qu'ils s'obstineront à servir puisera en eux, inlassablement, l'essence de son achèvement existentiel.

Pour l'homme sainement humain le désespoir est une absurdité.

Ce qui, toutefois, ne cesse de me frapper dans ce que, vaniteusement, nous appelons encore civilisation chrétienne, c'est l'autosatisfaction des hommes de science qui semblent cultiver un sens parfait d'irresponsabilité, s'ils ne vont pas jusqu'à nourrir un orgueil immodéré, en créant, par les résultats de leurs recherches, mis en pratique et exploités à l'échelle mondiale, des états sociaux dangereux, des situations économiques bouleversantes et des conditions de vie culturelle effroyables. Cet orgueil aveugle s'affirme, d'une façon éclatante, chaque fois que ces gens très cultivés et très intelligents, en règle générale, osent prétendre que l'application de la science pour la science leur imposerait l'obligation de se désintéresser des effets secondaires ou tertiaires de leurs découvertes.

Bien entendu, ces recherches scientifiques, suivies d'innovations dans presque tous les domaines, font réaliser des conquêtes de plus en plus admirables, de plus en plus grandes, de plus en plus vastes et de plus en plus ahurissantes: sous l'oeil ébahi de l'homme, le monde habité semble se rétrécir et l'univers s'agrandir, alors que l'esprit et l'âme de la créature, emportée dans son ravissement, paraissent prendre un élan de plus en plus impétueux vers l'Infini. Ah! savoir lesquelles des deux dimensions seront les plus étendues:

celles de la science ou celles du savant qui cherche et qui découvre, qui s'étonne et qui croit! L'univers matériel est indéniable; il n'est pas moins vrai, cependant, que les étendues de l'homme-esprit lui resteront supérieures: il y aura toujours un immense espace à combler entre l'un et l'autre. Combler par quoi?

Voilà la question à laquelle la Foi seule pourra répondre, — une foi augmentée, elle aussi, proportionnant sa ferveur et son élévation à l'ampleur prise par les sciences. La réponse se donnera par l'acte et par l'action, — par l'acte purifié, peut-être, et par l'action adaptée aux nouvelles grandeurs de l'homme, élevé dans l'univers élargi, sûrement.

Eh bien, Monsieur le Curé, vous aurez fort à disposer pour faire retrouver cette foi et, donc, refaire l'homme croyant, ouvert au monde métaphysique, comme il l'est au monde physique, et prêt, à tout moment, à témoigner, par la force de son intelligence, des lois finalistes de la vie, comme il mettra toute sa raison au service des vraies lumières scientifiques.

N'est-ce pas là la définition de votre tâche de prêtre, qui ne sera pas celle du „scientifique“, mais celle de l'apôtre selon le coeur de Saint Hilaire: „J'ai conscience que le devoir envers Dieu, de loin le plus important de ma vie, est que je parle de Lui dans tout ce que je pense et dans tout ce que je dis.“

Vous préférez faire — je ne dis pas: le contraire, mais autre chose, en vous prévalant de votre état de théologien-chercheur. Ce qui m'inquiète, voyez-vous, ce n'est pas la recherche scientifique, rationnellement opérée par des théologiens dans le domaine philosophique, philologique, social ou politique, non, c'est la question de savoir si leurs élaborations théologico-philosophico-scientifiques sont encore légitimes par rapport à leur profession d'exégètes de la science sacrée; s'ils ne soumettent pas à l'entendement humain des conclusions, sortant nettement du cadre des vérités révélées et s'opposant, par-ci, par-là, aux Écritures Saintes; et s'ils ne tentent pas de faire passer à l'ordre du révélé ce qui appartient à l'ordre naturel des vérités et des erreurs de philosophe.

Non, Monsieur l'abbé, nous n'avons pas besoin de curés qui étaleraient leurs sciences dans nos paroisses, les savants, en histoire comme en paléontologie, nous étant de très peu d'utilité. Je peux les estimer, oui, j'arrive à les admirer et je suis tout prêt à les honorer publiquement, mais il n'y a aucune urgence à ce que les croyants en aient partout. Ce sont des prêtres qu'il nous faut, des vrais, des humbles, des humains, des simples, des faibles — si vous n'arrivez plus à en faire d'autres — des courageux, de préférence, des héroïques, si possible, des prêtres qui sachent prier avec nous — pour nous le réapprendre — chanter avec nous, rire avec nous, pleurer avec nous, — des prêtres qui connaissent encore leur Évangile, qui soient, comme avant-hier, les consolateurs des pénitents et qui restent pour nous les dispensateurs infatigables des saints sacrements et des grâces du Ciel.

C'est parmi ceux-là que je veux vous revoir; je saurai alors que vous aurez renoncé à la gloire du rhéteur et à la réputation de réformateur de bas étage, pour assumer la charge de chef dans la révolution intérieure, qui se prépare.

En attendant votre „mutation“ dans ce sens, Monsieur le Curé, je vous fais mes compliments de chrétien qui prie, qui espère et qui, malgré tout, demeure votre dévoué.

À SON EXCELLENCE L'ÉVÊQUE DE LUXEMBOURG

Monseigneur,

En m'adressant à Vous, publiquement, avant même que Vous ayez eu l'occasion de nous faire lire Votre première lettre pastorale, j'ai le vif désir de Vous aborder, bien amicalement en tant que concitoyen, bien filialement en tant que fidèle, délégué, en quelque sorte, par tous les catholiques luxembourgeois, pour Vous transmettre leurs vœux très sincèrement chrétiens de succès dans l'exercice de Vos hautes fonctions.

Pour des raisons assez compréhensibles, cependant, ma missive n'aura aucun caractère officiel, bien au contraire; elle se veut laïquement personnelle, alors même qu'elle s'efforcera de tirer profit d'une liberté absolument admise dans un domaine que j'ai l'intention d'inspecter à fond: celui de l'Église dans le Monde. C'est Vous dire que j'entends rester seul et prendre toutes mes responsabilités dans une affaire qui nous occupera, tant que durera l'épreuve profonde et universelle qui nous est imposée par l'apostasie immanente, dont les contours, déjà, se dessinent à notre horizon.

Cette vue inquiétante sur les événements présents et futurs, que Vous aurez à marquer de votre sceau, Vous expliquera mon souci de ne pas avoir recours au subterfuge de l'anonymat, permettant de faire de l'„on“ une personnalité trop voyante pour qu'on pût aller se compromettre avec elle, et

du „nous“ l'équivalent d'une majorité pesamment assise sur le droit du plus fort. Non, je tiens à me présenter ouvertement, apparemment sans appui, à part celui que j'attends de la Très Sainte Vierge, admirablement présente parmi nous, malgré les efforts conjugués des „mariophobes“ de L'écarter de notre voie, et de tous ceux qui voudront m'approuver, prêtres et laïcs, adultes et jeunes, travailleurs et non-travailleurs. Cette lettre, cependant, n'a pas été écrite pour eux, quoiqu'en la composant j'aie toujours eu présents dans mon esprit les quelques amis qui, de loin ou de près, n'ont jamais cessé de me croire, de me suivre et, peut-être, de m'estimer dans ma franchise de catholique provoqué. Elle Vous est destinée, comme Vous sont destinées les expressions de sympathie que Votre ministère parvient à arracher aux éléments les plus sains — ah! si l'autre orthographe, ici, pouvait répondre à la réalité! — et les plus dévoués du diocèse. J'ai dû me défaire, voyez-Vous, d'un fardeau assez insolite qui, à la longue, à la suite d'efforts soutenus, dépensés pour réunir des faits, pour méditer les „nouvelles idées“ et pour examiner leurs conséquences fatales, m'a tellement déprimé que j'en suis maintenant à l'acte du délestage à tout prix. Que Vous soyez la victime de ce geste de soulagement, me paraît être tout à fait dans la logique des choses: les charges qui Vous ont été octroyées Vous prédestinent au rôle de la personne à soumettre à cette sorte d'exercices, bien rares chez nous, il faut en convenir, mais appelés très certainement à se multiplier au rythme des contestations qui iront s'amplifier au sein de l'Église.

J'ai été fait — et Vous ne l'ignorez pas — pour rester un homme d'intérieur, de rêveries et d'études; par la force des événements, par une force aussi irrésistible que mystérieuse, me liant à tout jamais aux choses de valeur, de durée, de douleur aussi, je suis devenu un combattant que la Justice et la Vérité ont appelé. Pourrais-je refuser d'obéir à leurs appels et priver ainsi les générations déconcertées de l'idée que j'aurais pu me faire de la vocation du chrétien catholique, membre non moins de l'Église militante que de l'autre? Mais voilà que des questions plus incisives encore, plus délicates et moins récusables, se mettent en avant pour importuner celui qui, devant Dieu et le pays, a assumé les responsabilités

d'évêque de Luxembourg: Avons-nous réellement, en tant qu'individus, la notion exacte de notre tâche? Ne sommes-nous pas inférieurs à ce qui est exigé de l'homme responsable, — responsable moralement, spirituellement, intellectuellement, administrativement?

En affrontant ces questions, Monseigneur, je n'ose pas cacher mon inquiétude qui, au-delà des appréhensions nées de la situation actuelle de notre civilisation occidentale, continue de me travailler jusqu'à se faire exclamation: Mon Dieu, que je me sens gêné dans la maison que nous habitons ensemble! Que je me sens mal à l'aise, tout à coup, dans la demeure du Seigneur! Est-ce que nous appartenons toujours, à part entière, à cette „una, sancta, catholica et apostolica“, que nous ne cessons de glorifier dans notre „Credo“?

Oui, mon dessein est de Vous faire éprouver au plus vif le désarroi de mon âme devant un processus de division qui, dans l'Église, tend à mettre tout sens dessus dessous et de vous faire percevoir le déchirement de tant d'âmes troublées qui Vous sont confiées. Le mal est visible, chez nous comme ailleurs, étant d'abord à l'extérieur, dans l'avitissement du Temple et de ses instruments, dans la décomposition de la liturgie merveilleusement saisissante, dans l'affadissement des textes qu'on dit encore sacrés, dans la dégradation continue du goût, dans l'étranglement lent et réfléchi du latin et du chant grégorien, dans l'équivoque des interprétations de la parole pontificale et dans les mensonges manifestes proférés trop souvent en rapport avec les décisions du Concile. Certes, l'habillement d'éclat de l'Église, corps vivant du Christ, doit pouvoir répondre, lui aussi, aux exigences des temps, qui changent, et, peut-être, aux nécessités du climat spirituel, qui n'est pas invariable, sans être soumis, pour cela, aux insondables caprices saisonniers de la mode, inspirée par quelques Brummels cléricaux. Quand, cependant, le corps même de l'Église risque d'être plié, par la déformation forcée de ses membres, aux belles lignes d'une livrée conforme à l'esprit du siècle, alors il est plus que nécessaire de rappeler aux tailleurs ecclésiastiques les lois de l'hygiène catholique et les règles de la vraie coupe de maître.

Mais le mal est surtout à l'intérieur: dans les doctrines „réformées“, mises au goût du jour, et dans les expériences

effrénées, tentées par une partie de la chrétienté, afin de parachever la mainmise du temporel, hautement technocratisé, sur le spirituel, plus ou moins athée. N'auriez-Vous pas, comme moi, de l'indulgence à l'égard de notre compatriote, bon curé de campagne, dérouté par le tourbillon incessant des transformations liturgiques et s'écriant en pleine messe — non encore „vernacularisée“ :

„Prions, mes frères, pour que, forts de notre foi et forts dans notre foi, nous soyons en état de résister aux derniers assauts des démolisseurs déchaînés!“

Oh, certes, nous avons au Luxembourg un peu trop le sentiment que cela ne nous concerne qu'en marge de nos occupations majeures, le Grand-Duché n'étant que très superficiellement atteint, nos objections, pour virulentes qu'elles puissent éclater en cercle clos, ayant rapport, uniquement, à l'accessoire, et notre clergé — Dieu merci! — n'ayant aucune velléité de quitter les bonnes voies de la tradition et de l'orthodoxie.

Ne nous fions pas aux apparences, Monseigneur, car dès que Vous irez à l'essentiel pour y prendre la température de la Foi, Vous serez amèrement détrompé! Le sens aigu du surnaturel, chez nous comme chez les autres, s'est singulièrement émoussé; il mord de moins en moins sur les couches pétrifiantes du matérialisme. En revanche, les hommes d'Église, en prenant plaisir de plus en plus à analyser la doctrine et à la décomposer en „points de vue“, s'empressent d'en diluer l'essence et d'omettre dans leurs considérations professoralement doctes l'inviolabilité du dogme. Ayant le nez au vent, en plein vent de l'histoire, selon leurs propres aveux, ils s'interdisent de reconnaître qu'ils ne font que mettre leurs voiles d'après les brises, d'abord, les rafales, ensuite, venant des régions voisines où tous les experts de la météorologie spirituelle s'accordent pour prédire la tempête.

Un de nos amis communs, ecclésiastique intellectuellement courageux, perspicace et lucide en ce qui concerne les faits de la chrétienté, Luxembourgeois de coeur et d'âme, quoique vivant en Allemagne, le professeur Joseph Lortz, s'est appliqué, il y a quelques mois, à dépeindre d'une façon magistrale la situation stupéfiante d'une „Hollande en péril“. Son aver-

tissement, adressé à tous et chacun, a mis en branle cet examen, dans lequel je n'apparais qu'en répondant, parfaitement prêt à remplacer sa vision des positions néerlandaises par la mienne, se rapportant plutôt aux attitudes françaises, belges et luxembourgeoises. En élucidant ma pensée, en rendant publiques mes opinions privées et en courant les risques que le geste comporte, je reste conscient du fait que je suis sans mandat aux yeux de ceux qui me suspecteront de jugements indus, aptes à inciter aux actes condamnatoires. Mes désapprobations, toutefois, n'entendent pas, Monseigneur, accuser de subversion des hommes que je ne suis pas appelé à anathématiser dans un domaine où l'exercice de la haute justice est du seul ressort de la Hiérarchie. Je ne fais qu'identifier, si Vous voulez, les signes diagnostiques d'une fièvre intellectuelle, dangereusement contagieuse dans un pays sociologiquement catholique, mais trop facilement accessible aux microbes de la révolution subreptice. Forcé, cependant, de constater, par tous les sens de mon être aux aguets, qu'il y a quelque part, aux alentours immédiats de ma sécurité de croyant, des forces évidentes s'attaquant à mes convictions, pour leur donner un autre contenu, j'ai le droit de riposter, j'ai le devoir même de mettre en garde, tout laïc que je puisse être, contre les nouveaux prédicateurs qui, certes, sont encore convaincus que la religion vaut mieux que son contraire, mais qui, en remplaçant la Trinité par une sorte de produit d'ordinateur sacralisé et la Sainte Vierge par une Surfemme, nommée Histoire, Évolution, Humanité ou Irréversibilité, me paraissent avoir un peu trop du monde dans leur esprit et pas assez de Dieu dans leur âme.

Voilà, précisément, ce qui se passe tout près de nos frontières, dans des pays où les laïcs commencent à braver certains de ces pasteurs, trop enclins à faire du catéchisme hollandais leur livre de chevet, à prendre trop de libertés avec les vérités et à faire de la „messe adaptée“ l'équivalent, plus ou moins, de la Cène protestante. Au Sud, dit-on, la guerre est dans l'Église; une guerre psychologique y est entretenue par tous les moyens de la publicité moderne. Le gonflage continu de slogans mythifiés rend inefficaces les antidotes traditionnels. Voyez les résultats sur le plan de la dialectique: la „Science“ fait fi de la sagesse; le philo-

sphisme, de la philosophie; le verbiage, du bon sens; le caquetage univocal, du dialogue; l'orgueil, de la foi; la masse, des ouailles; la „conscience collective“, du dogme; le démocratisme, de la hiérarchie; la „loi de l'évolution“, de la loi naturelle; le progressisme, de l'histoire; le lyrisme panthéisant, de la prière proprement dite; le teilhardisme, de la théologie; le marxisme, de l'évangélisation; la sociologie, de la justice; l'affirmation insolemment délatrice, de la discussion poliment objective et le confusionnisme — ou la confusion systématisée — de la logique. Depuis que le néo-modernisme les a atteints, il leur faut des excitants, dont le dosage suit le mouvement accélératoire du Progrès: ce que le haschisch est aux intoxiqués physiques, l'hérésie l'est à ces intoxiqués intellectuels et spirituels. Oui, Monseigneur, j'ai peur, énormément, de leur assouplissement moral qui, déjà, permet à l'anormal de faire valoir des droits prioritaires dans le domaine des normes établies.

Les conséquences directes du processus de mimétisation, auquel ces gens se livrent, corps et âmes, sont assez significatives, déjà: leur dégoût ouvert, manifesté à l'égard des signes distinctifs du clergé, allant de l'habit à la tonsure et de l'humilité au courage, les assimilera bientôt au tout dernier laïc, dont ils imiteront les travers, en copiant ses gestes, en singeant ses modes et en chantant ses airs mondains. Écoutez-les raisonner comme tout le monde, politiquer comme tout le monde et adorer la matière comme tout le monde! L'esprit „post-conciliaire“ les ayant enivrés, à ce qu'il paraît, ils font courir au simpliste le simplifié et au facile le facilitant, tout en s'efforçant, paradoxalement, de traiter d'imposé le proposé. Et voilà les sources de mes tentations anticléricales; de là elles continuent de me harceler. Ce qui semble prouver, Monseigneur — il faut se rendre à cette évidence — que les toutes dernières exigences de l'Évolution, ou les ultimes mystères du Progrès, si Vous préférez, (qui, grâce au vent de l'Histoire, a pu prendre le large naturellement générateur de Grandeur et de Puissance, à ce qu'on dit) m'est resté caché, absolument.

Certes, „être dans ce monde en évolution, est épatant“, selon le mot d'un grand savant français, descendant de Lapalisse qui s'ignore; mais Simone Weil, morte avant d'avoir

accédé à l'âge, à la gloire et à la sagesse de l'académicien en question, a pu reconnaître dans l'idée du progrès „idé-athée par excellence“. Du progrès, nous en avons fait depuis la fin de la seconde guerre mondiale, nous en avons fait encore depuis la fin du Concile, qui n'en a pas demandé autant. J'en tâte à tout moment, j'en vois partout: chez les „nouveaux prêtres“, habillés à la „hippies“, ou presque; dans l'Église où l'on fait danser devant des tabernacles plus ou moins escamotés; dans la vie religieuse de tous les dimanches, avec leurs samedis-ersatz; durant les „services adaptés“, quand l'évolutionnisme s'exprime assez cocassement dans la plasticité supérieure des moyens techniques, servant à remplacer la chaire enlevée par le micro-haut-parleur, l'autel, chef-d'oeuvre artistique, par une construction mégalithique de fantaisie, le chant merveilleux du grégorien par le bruit infernal d'une musique vaguement nègre, et la majesté du latin modulé, avec ses belles échappées vers des hauteurs insoupçonnées, par une langue vernaculaire sans élévation. Voilà les effets indéniables de la fameuse Évolution, non, de la Révolution d'après-guerre qui s'est trompée de domaine: elle a eu lieu dans le Temple; le simili l'a emporté sur la valeur réelle, et le Diable sait maintenant par où entrer.

La Technique aura très vite fait de stériliser l'âme. Et le croyant, face au péché comme face à la grâce, étalera tous les symptômes de l'allergie spirituelle. L'Histoire, en revanche, à laquelle les tenants du visionnisme teilhardien cherchent un sens triomphant, s'en ira, candide et traîtresse à tour de rôle, pour s'arrêter, méconnue et énigmatique comme toujours, aux approches de la Parousie. Bien que nous en soyons un peu, de ce Temps en marche, nous avons l'air de n'en être pas assez, aux yeux surtout de certains théologiens philosophes, ou philosophes théologomaches, occupés à diviner le „Futurisant“ et à „historifier“ l'homme projeté dans le Monde-qui-vient. Car, ils ont réussi à amputer l'histoire, leur Histoire, de tout ce qui pourrait lier au passé. À titre compensatoire, ils s'acharnent à bouffir la partie qui se rapporte à l'avenir. La bonne rhétorique les aidant à visibiliser ce qui s'écoule, en amenant le préétabli à se dévoiler progressivement, ils peuvent déclarer „irréversible“ l'ascension de l'univers-en-devenir.

Vous les entendez parler de ce Monde-qui-vient? Vous mesurez l'enthousiasme qui les soulève, dès qu'ils en appellent à l'Univers-en-Devenir? Ne s'imaginent-ils pas, tant est fort leur orgueil, en être les seuls artisans? Que, donc, peuvent-ils savoir de ce monde qui viendra? Les scientifiques se sont-ils faits voyants, ou les voyants, scientifiques? Avec cette découverte en cascades des „grandes mutations“, on ne sait jamais! Qu'ils en aient une idée, je le leur accorde. Qu'ils s'en fassent même une idée téméraire, je ne leur en contesterai ni le droit ni le pouvoir. Le malheur est qu'ils en ont plusieurs qui ne concordent pas. Chaque philosophe se plaît à définir la sienne; chaque théologien, joyeusement, contribue à la différenciation des vues, des visions ou des conjectures. Et, à la fin, le monde en gestation, par une simple chiquenaude de l'Histoire vivante, les fera disparaître toutes sous une masse de faits qui se moqueront de leurs théories, de leurs prédictions et de leur indicible présomption.

Le sens de l'Histoire! L'irréversibilité du Progrès! L'histoire vraie, l'impénétrable, à travers laquelle, de jour en jour, nous voyons se manifester les surprenants éclats de la Providence, n'a jamais cessé de donner de bien rudes démentis aux très grands spéculateurs, se croyant de taille à imprimer une direction définitive aux forces, par eux déclenchées, et à dire sans retour le mouvement réformateur, mutateur ou dévastateur, échappé à leur contrôle dès sa naissance. Par le fait même de démythifier leurs explications du Devenir, pour resacraliser, en quelque sorte, l'écoulement du temps, je n'arrive qu'à voir en lui la répétition invariablement bouleversante du péché humain, tel qu'il se concrétise en actions et en omissions également misérables, et l'acte continu de la Rédemption, permettant le rachat ininterrompu de l'homme déchu, mais pénitent et capable, de ce chef, de gestes propitiatoires qui, multipliés à l'infini, pour ainsi dire, par voie d'exemple, de persuasion, d'emportement ou de ravissement, engendreront, dans le revirement total des belles attitudes, la conversion du homo religiosus et le changement de son milieu; promptement la marche des événements, qu'on avait dite à sens unique, semblera se faire réversible.

Est-ce que, pour le chrétien, l'histoire n'est pas „substantiellement décidée“, l'Incarnation se plaçant au centre de

toutes ses vues, irrésistiblement attirées par le Salut? Sa seule mission, ne l'accomplit-il pas, dès lors, dans l'action la plus dynamique possible, faisant dispenser à tous les hommes les valeurs reçues, régénérées et augmentées, et cherchant, par l'acte altruïstement renouvelé du sacrifice personnel, à convaincre l'athée de la fausseté d'une attitude fixée par l'attente d'un avenir toujours améliorant? Mais comment ébranler le bloc des Sans-Dieu mettant toute leur foi dans la croissance permanente de l'humanité et se fiant absolument aux pouvoirs exceptionnels que la Technique et la Science idolâtrées confèreraient à l'homme de plus en plus outillé pour régler son propre sort? En se prévalant ainsi de leur importance, basée sur la matérialité de certains moyens producteurs perfectionnés, ne vont-ils pas perdre, dans les nuées de l'orgueil et de la suffisance, leur sens inné des réalités supérieures?

Ah, Monseigneur, nous n'arrivons plus à faire taire en nous le sentiment qui affirme, qui réaffirme que le technique va étouffer le religieux et que le matérialisme le plus bêtement brutal va peut-être sortir l'homme des „aliénations“ définies par Marx, mais qu'il finira par enfermer la personnalité dans ce qu'il y aura de plus impersonnel et de plus dégradant. C'est là qu'agiront alors les matérialistes de choc, les marxistes, inventeurs d'une idéologie de fer et de feu qui, en s'inspirant d'un absolu social inexistant, permettra aux prophètes de la „société juste“ de se vautrer dans les plausibilités de moins en moins défendables. Certes, ce semblant de „société juste“ — privée du complément nécessaire de la justice: de la liberté — sera réalisé par d'incessants progrès sociaux, promouvant le confort matériel; pourtant, en hypertrophiant le social, au mépris de la dignité humaine, il atrophiera, dans cette forme extrême qu'est le communisme, le moral et privera donc la loi naturelle de toute garantie d'application.

Hélas, voilà des Emmanuel Mounier, tant en habit qu'en soutane, qui, par la dénonciation de l'antimarxisme, se lèvent pour chercher à dissocier la philosophie des Engels et consorts de leurs oeuvres économiques, afin de faire apparaître dans la doctrine de l'Église catholique ce qu'ils appellent „la convergence de certaines positions chrétiennes avec le com-

munisme“ ou encore „l'identité de plusieurs conclusions, fixées de part et d'autre et invitant à une coopération étroite sur des points très précis“. Ces gens, catholiques à l'église et marxistes sur le chantier, ne répugnent pas à se parer du titre de „progressistes“ et à réduire leurs coreligionnaires, fidèles aux papes et à leurs paroles — „le communisme est intrinsèquement pervers“ — en état d'indignité chrétienne. En se montrant „ouverts à gauche“ et „compréhensifs partout“, en se faisant, à la fois, les courtiers de Moscou et les fourriers du schisme, il se croient capables, lors des „grandes mutations“, de transformer le lit du temporel en une couchette de Procruste, bien conçue pour recevoir le spirituel, chirurgicalement adapté au monde moderne. Ne les voyons-nous pas s'engager totalement dans le transitoire et dans le mouvant, où ils exigent que le stable renonce à sa position d'équilibre pour obéir aux lois insûres de leur mutatiomanie? Pourquoi donc persistent-ils à vouloir façonner une vision catholique de l'existence, répondant exactement à l'image déformée qu'ils se font de l'humanité, alors que le catholicisme veut le contraire, c'est-à-dire l'adaptation de notre vision matérielle du monde à la doctrine de l'Église?

Bien malgré moi, Monseigneur, je suis amené à douter et de la sincérité et de la profondeur de leur foi. Elle me paraît ignorer beaucoup, sinon tout, de la sainteté de l'Église, puisqu'elle s'efforce de la remplacer par la Sociologie. Car „Sociologie“ et „Socialisation“ sont devenus leurs mots de passe, grâce auxquels ils n'ont pas trop de peine à importer, en fraudeurs, le communisme dans le Temple et à se faire admettre dans les salles de conférence marxistes où ils vont dialoguer sur les messages de Lénine et de Jésus. Tartuffe, en suivant le mouvement général évolutionnaire, s'est mué à son tour. Devenant membre très éminent de la Tartufferie Sociologique Internationale, il n'a qu'à attendre l'heure où le Kremlin ouvrira ses portes aux Congrès mondial des Grands Calottins, bien partis, déjà, pour jouer à la perfection le rôle d'experts en matières marxistico-ecclésiastico-temporelles. D'ailleurs, aux yeux de ces „progressistes“, l'Église n'est autre chose qu'une société naturelle, à gérer selon les principes de la démocratie parlementaire: le gouvernement s'appellera „collégialité“, et le plus grand nombre décidera.

Le Pape? Rien d'autre qu'un digne représentant des cardinaux, archevêques et évêques devant le monde „socialisé“, sinon le symbole évanescant d'une monarchie dépassée. Ah, j'ai bien peur que la mise en pratique de ce démocratisme dans l'Église ne la mène tout droit à la dictature, elle aussi.

Que faire, toutefois, pour ouvrir l'esprit — et l'intelligence — aux porte-parole „progressistes“ d'un catholicisme sociologiquement installé sur les chemins de Moscou? Que dire pour leur démontrer qu'à l'exemple de leurs maîtres Hegel, Marx et Lénine ils commettent une suite d'erreurs fâcheuses, en oubliant, d'abord, que l'individu n'est pas purement et simplement absorbable par la masse, qu'il maintiendra toujours son existence propre dans le collectif comme en dehors de lui; en ignorant, ensuite, que les réalités qu'ils adorent sont toutes relatives et, par conséquent, ni absolument bonnes, ni foncièrement mauvaises; que la réforme de la société par la création d'un autre ordre social ne se fera pas par le renversement des institutions juridiquement fixées; que la „socialisation“ bien comprise n'est pas du tout revendicataire par définition, au point de s'enliser dans un désert d'exigences contradictoires insatisfaisables; en négligeant, enfin, l'enseignement de l'histoire qui dit que la constitution d'une société réellement saine et viable ne peut se faire sur un droit inventé ad hoc, mais qu'elle doit en tout respecter le droit naturel, révélé dans le décalogue et parachevé par les commandements du Christ. „La loi naturelle! Voilà le fondement sur lequel repose la doctrine sociale de l'Église“, nous a dit Pie XII. Cette loi agit sur la conscience droite et éclairée, une conscience qui ne l'a pas faite, mais qui la subit tout comme le marin subit l'impératif de la boussole. Quand le christianisme se met à „socialiser“ l'humanité, sa réforme dépasse singulièrement les stades naturels de l'aménagement d'une cité terrestre. En agissant sous l'aiguillon de la loi morale et en implorant sans cesse la grâce du Ciel, il accomplit, dans la lumière surnaturelle, des actes en quelque sorte transfigurants. Dans le domaine politique le chrétien ne peut donc plus procéder comme s'il entendait paganiser la société. Son souci de tous les jours, en se tirant le moins mal possible des aventures temporelles, sera de soumettre l'ordre juridique des choses à l'ordre moral et de

réformer les moeurs avant de réformer les institutions: le changement de „l'établi“ se fera lentement, par la conversion progressive des esprits.

Certes, il Vous serait loisible, Monseigneur, de nous rappeler la situation faite au laïcat dans une Église à la recherche de ses formes définitives et de nous accorder, une nouvelle fois, le bien douteux bénéfice d'une doctrine qu'on voudrait faire passer sous le nom prometteur de co-responsabilité. Mais soyons francs, à ce sujet: le rôle des laïcs dans l'Église d'aujourd'hui est tellement effacé que les faits, appelés à l'illustrer, ne parviennent qu'à le rendre ridicule. Et ce qui est de nature à l'anéantir tout à fait, c'est le ton dictatorial qu'une trop grande partie du clergé s'acharne à employer à l'égard de ceux que la sincérité dans la foi pratiquée pousse à se dire en désaccord avec beaucoup des mesures prises dans la précipitation des réformes post-conciliaires. J'en ai fait l'expérience, personnellement, quand, Ministre des Cultes, j'ai osé jouer le jeu et dialoguer avec des élus qui, en confondant sans cesse dialogue et monologue, discussion et présomption, ont tenu à marquer fermement et leur état de „nouveaux prêtres“ et leur plus grande compétence en la matière. Ils ont une indéniable aisance à palabrer sur le „nouveau visage“ des chefs du culte catholique, alors qu'ils sont imperméablement fermés à la confusion du simple fidèle qui préférerait voir un vrai visage de prêtre avant de s'attacher à un „nouveau“ visage plus ou moins inexpressif. Car si, pareils au curé d'Ars, ces privilégiés sans soutanes pouvaient officier à visages pieusement découverts, ils se renouvelleraient chaque jour, à la suite du Saint Sacrifice qui les transformerait intérieurement, en laissant transpercer les splendeurs de leurs âmes émerveillées. Non, Monseigneur, sincèrement non: on n'a pas ouvert la voie à la co-responsabilité bien comprise, en créant des conseils paroissiaux, exploités, par certains éléments peu recommandables, dans la vue d'obscurs mandants marxistes ou libéralement athées.

Malheureusement, les „ouverts“, les „compréhensifs“, les admirateurs sans réserve d'une „conscience collective de l'humanité“, modérément fiers de leur état de personne sacrée, en professant des théories pseudo-catholiques, très douteuses, parfois, sinon hérétiques, n'ont guère à coeur

de former — de réformer, le cas échéant, — leur propre conscience, d'abord, et d'éclairer celle de leurs fidèles, ensuite, afin que l'une et les autres puissent se conformer librement, en toute connaissance de cause, à la loi morale. Ils ne cessent de remuer, dans le domaine public, tous les ménages, en prétextant „l'action“ qui, enfin, garantirait le salut des hommes dans le monde, alors qu'ils ne constituent qu'une nouvelle espèce de fugitifs, errant, à longueur de journée et de nuit, entre deux pôles également dangereux, celui de l'actionnariat, d'un côté, et de l'agitation, de l'autre.

Ces abbés „mutants“, „sociologisants“, „communisants“ et „démocratisants“, évitant la lecture approfondie de l'Évangile et des encycliques, méprisant les confrères, vivants ou morts, de Saint Thomas d'Aquin, se nourrissent intellectuellement de certains périodiques timidement subversifs ainsi que des oracles philosophico-théologiques, prêchant en sourdine l'opposition à l'autorité romaine. Les plus hardis d'entre eux préfèrent à toutes les Saintes Écritures les écrits des Laurentin, Rahner, Küng et autres Teilhard de Chardin, et, s'ils n'y comprennent pas grand'chose, arrivent à en tirer quand même assez de substance pour se mettre „extra ecclesiam“. Ne possédant plus très bien leur doctrine — le catéchisme progressif, fondé sur une psychologie aussi prétentieuse que pleine d'incertitudes, en scandalisant les parents, les comble d'aise et de doutes — ils ont recours, en parlant, en écrivant, aux textes fuyants, vaseux, mous, visqueux et ambigus. Par une péjoration continue des expressions traditionnellement transmises qui, dans le présent comme dans le passé, ont su garder leur sens majeur auprès des vrais fidèles, ils cherchent à ébranler les convictions les mieux établies: en convertissant verbalement la morale en „moralisme“ et la chrétienté en une „condition sociale moyenâgeuse dépassée“, ils s'obstinent à raisonner comme s'ils avaient réussi par là à changer l'essence et la substance des choses.

Bien que sachant, Monseigneur, que je suis en train d'accentuer les faits, pour bien présenter les brasseurs d'opinion publique, circulant sans entraves dans une Église agitée, je reste conscient de l'évidence qu'à côté des aveugleurs professionnels de la conscience, il y a un grand nombre de

lâches qui „suivent le mouvement“ et d'intimidés qui s'apprêtent à prendre, au gré du vent, les attitudes les plus contradictoires. Les inflexibles, en revanche, les forts et les sincères conservateurs de la Foi, de loin la partie la plus belle des clercs catholiques, ne peuvent se montrer qu'attristés, avec moi, en constatant trop souvent que les espoirs de leurs confrères „progressistes“ sont, comme leurs aspirations, bassement terrestres. Au lieu de faire monter les non-chrétiens, ces „catholiques anonymes“, selon leur jargon, jusqu'aux croyants, ils oeuvrent comme si la descente des fidèles était la seule voie salutaire, alors même qu'elle mènerait dans les bas-fonds du marxisme. S'étonnera-t-on encore, chez Vous, Monseigneur, des slogans formulés dans ces milieux de la pratique religieuse sans foi ni loi d'autorité, proclamant ouvertement que „le stade de la paroisse est dépassé“ et que „le seul message à transmettre par les évangélistes part de Moscou“? S'ils ont encore un certain vernis chrétien, leur catholicisme est en tout cas assez cérébral pour priver les jeunes, qu'ils abordent, de tout idéal divin; ils les intègrent plutôt dans une masse d'hommes désespérés, à moins qu'ils ne fassent d'eux, tout simplement, des insurgés contre Dieu et Son Vicaire. La désobéissance marquée, en France, par plusieurs dirigeants laïcs de l'Action Catholique à l'égard des représentants de la Hiérarchie ecclésiastique n'est que la réplique, sur le terrain profane, de la désobéissance plus terrible que trop de clercs se plaisent à afficher sur le plan supérieur.

Ces étranges simplificateurs, assez altiers pourtant pour se dire „Pères“ ou „Docteurs“, cette aile marchande d'une Église qu'ils se hâtent de vendre au monde, alors que le monde, en ce qu'il a de plus immonde, s'attend à ce que cette aile se fasse marchante, réellement, pour acculer les traditionalistes, avant d'aller se perdre dans un désert quelconque de l'oubli, ces „progressistes“ rentrés de plain pied dans le passé des grandes hérésies qu'ils ne parviennent pas à égaler, ces esquiveurs de la responsabilité personnelle, s'évadant dans le „consensus majoritaire“, ces pourchasseurs des „intégristes“, auxquels ils n'accordent pas le droit d'appeler „désintégristes“ leurs opposés, alors que ceux-ci méritent ce nom, ces infatigables généralisateurs, toujours prêts à se

réunir pour résister à Rome, pour s'attaquer aux dogmes et pour lancer leurs idées subversives, se font pincer sans relâche par le diable de la Totalité, en s'écriant à la fin de leurs colloques: Tous les cardinaux sont de notre avis; tous les évêques pensent comme nous; toute l'intelligence catholique nous suit!

Je ne les suis pas, — me voilà donc exclu de l'élite, et je l'ai bien cherché. Je les regarde faire, et c'est à en pleurer. Car l'obnubilation du sens moral leur permet l'usage d'un mécanisme de désinformation avec, à la suite, une déformation spirituelle qui, de plus en plus, l'emporte sur les meilleures techniques de l'information, ayant la formation comme complément logique et nécessaire. Le grand vide que, déjà, les sociologues „progressistes“ arrivent à faire autour de la doctrine sociale de l'Église, en prônant l'univers, sans personnalités, du communisme, a quelque chose d'inferral. „Divini Redemptoris“ leur imposant la résistance au communisme, dès lors, ne se lit plus, ne se pratique plus, n'existe plus. En raisonnant comme ils lisent: tout en superficie et jamais en profondeur, de préférence en préjugé et rarement en vérité, ils font chœur pour répéter, pour souligner et pour accréditer leur nouvelle doctrine, disant que „Pacem in terris“ de Jean XXIII aurait annulé les déclarations solennelles de Pie XI. Et du côté de ces nouveaux illuminés, aux têtes brûlées comme aux coeurs desséchés, l'on n'écoute plus le Magistère Suprême; en revanche on prête l'oreille à l'opinion mondaine, fabriquée par les sociétés secrètes et les faiseurs de libelles, le clan des défroqués et la tribu des défrocables. Se prévalant de leur „âge de la majorité“ pour se croire hors de toute tutelle et pour se glorifier de leur liberté d'action dans une Église singulièrement rapetissée, ils se pouvoient d'une façon de clamer „Non! Non! Et non!“ qui, devant le public rendu perplexe par des manières d'agir aussi fièrement naïves que tragiquement stupides, tente de faire passer toutes les négations possibles comme autant d'affirmations supérieurement valables.

Et voilà que naît un nouveau parti clérical, un cléricalisme inversé, composé d'„ecclésiastiques carrément en rupture avec l'ecclésiologie traditionnelle romaine“, selon le Père Yves Congar — qui en doit savoir des choses — s'installant

bien gaillardement dans le temporel, où ils rejoindront les clubs marxistes, bien prompts à les recevoir, cette fois-ci, pour les féliciter chaleureusement, avant de descendre avec eux dans les arènes politiques: n'ont-ils pas contribué à détruire la vérité du culte, quittes maintenant à se défaire aussi du culte de la vérité? Tout cela parce que les „Docteurs“, les „Pères“, les „Abbés“, les „Frères“ et les „Soeurs“ du catholicisme réformé, mutant, progressant et socialisant, se réclament, avec l'arrogance des scientifiques du vingtième siècle, de „leur“ temps et de „leurs“ grands! Qu'a-t-il donc de si extraordinaire, l'homme de notre époque, pour qu'il ait le droit de manifester cet orgueil intellectuel, enclin à mépriser toutes les gloires du passé? Les quelques connaissances acquises dans le domaine de la cybernétique ne le font ni plus intelligent, ni plus profond, ni plus universel. En s'enorgueillissant de leur savoir technico-scientifique, ces gens se montrent plus ignorants, tout simplement, sur le plan qu'ils s'obstinent à vouloir dominer pour mieux le ravager: le religieux. Leur pauvreté spirituelle mise à nu par l'emphase des paroles qu'ils débitent n'a rien inventé et n'inventera rien. Non, elle va, tout droit, retrouver dans les poubelles d'hier un nombre surprenant de doctrines réfutées et condamnées. Ne sentons-nous pas revivre dans les „nouveaux prêtres“ les Loisy, les Manès, les Arius, les Averroès et tutti quanti?

Certes, le Créateur, tel qu'ils aiment à Le présenter, a changé depuis: „Dieu? Mais c'est ton prochain vu à travers une charité éminemment active“. La Religion? „Une éthique communément et communautairement acceptée!“

Mon Dieu (qui n'es pas le leur!), qu'on a bien, qu'on a diaboliquement bien réussi à réduire Ton incommensurable grandeur aux dimensions de leur mesquinerie! Ah, qu'il est abominablement percutant, leur succès dans l'escapade, qui leur accorde la licence de confondre leurs très rares velléités d'altruisme avec les effets dévorants de la Loi observée qui exige les plus purs sentiments d'abnégation, de sacrifice et de gratitude à Ton égard!

Mais peut-être se rattraperont-ils, en prenant leurs ébats quotidiens dans les forces mystérieuses émanant de la Communauté?

Oui, la Communauté! Voilà la grande redécouverte du Concile, tel qu'ils l'interprètent, voilà la panacée infaillible pour l'Église malade d'un christianisme individualisé, voilà, pour eux, la passoire sanctifiante où se filtrent les âmes assez anonymisées pour être jetées dans les masses idolâtrées, friandes, à ce qu'il paraît, d'un catholicisme „démithologisé“! Et la personnalité chrétienne? Et le croyant solitaire? Et l'individu isolé dans sa maladie? Cela, tout à coup, n'existerait plus? La plus haute vertu de la Foi: s'abandonner dans les angoisses de la mort par amour pour le Christ, serait devenue générale au point de n'éclater que massivement, collectivement? Et le Saint? Où se fera-t-il? Dans les affres de son état de proscrit ou d'ostracisé? Ou bien sortira-t-il, comme par enchantement, des profondeurs de la Communauté instable, inharmonique et absorbante?

Monseigneur, qu'ont-ils fait, que font-ils de Saint Thomas et du thomisme, alors qu'il est étonnant, qu'il est encourageant pour l'homme moderne de constater que la théologie-philosophie d'il y a six siècles est compatible, parfaitement, avec les exigences de la technique et de la science actuellement en vogue? Ils parviennent, évidemment, à la couvrir de leur ignorance; mais ce qui doit les chagriner, énormément, c'est leur impuissance à la faire disparaître dans les gouffres de leur dédain. En compensation, pour ainsi dire, ils se font les prophètes de Teilhard de Chardin. Comme, à l'instar de leur patron, ils ne veulent pas se séparer du Monde — celui de la Matière et de la Science — ils en font, en magiciens du verbe et de la mutation, le corps du Christ, tout simplement. Et un millier de Sous-Chardins, tout à coup, assume la charge de messenger de la révélation teilhardienne aux dépens uniquement de la Révélation tout court. Je me demande, si nous sommes encore à même de mesurer la distance allant d'eux aux vrais prêtres. À ceux qui, face aux „progressistes“, osent toujours l'opposition:

„Ni le pan-christianisme, ni le néo-christianisme du P. Teilhard de Chardin! Sa messe sur le monde n'est pas notre messe. Sa pan-communion n'est pas notre communion. Son „eucharistisation“, qu'a-t-elle à voir avec notre eucharistie? Et son nouveau Dieu est loin d'être notre Dieu. L'avance que vous voulez bien lui concéder sur nous, dans le curieux

mécanisme même de son „amorisation“, est telle que, déjà, elle se présente à nos sentiments comme un retard terrible sur l'amour actif de nos très humbles coeurs et sur la simplicité du langage que notre âme, dans ses dialogues ininterrompus avec le Sauveur, se plaît à employer.“

Parlons plus sérieusement encore, Monseigneur! Que reste-t-il donc, que peut-il rester du Christ dans les abstractions des clerics teilhardisants, incapables de penser le concret, de s'accrocher au fait historique et de regarder en face l'homme réel, ce frère tangible, marchant, en montant, vers Celui qui S'est fait homme à son tour? Comment pourraient-ils sentir la présence d'un „Christ-Humanité“, désincarné et déshistorisé, ramené au niveau des masses? De quelle manière faire saisir ce Christus vagus, sans traits distinctifs, sans formes quelconques, errant à travers les temps et restant à l'aventure comme la plus étrange des imaginations fabuleuses de l'Antiquité? L'élévation de la matière et sa glorification, l'exaltation de l'homme et l'abaissement de la Divinité, ne contribuent-ils pas à faire s'estomper l'humanisme chrétien, appelé, selon eux, à se confondre avec celui des marxistes? Dans le refroidissement progressif du climat de la spiritualité, la culture occidentale, à double fondement, puisque basée sur la vraie grandeur de la nature humaine comme sur les inestimables apports de la révélation divine, verra de plus en plus s'amenuiser ses valeurs composantes; à la fin elle se perdra dans un semblant de culture universelle, sans forces créatrices ascensionnelles. Il serait tragique, au plus haut degré, quoique dans la logique de l'Histoire, le mouvement contraire s'étant déclenché de la même manière dans le même milieu, si le courant déculturant devait prendre source dans l'Église, alors que l'âme serait forcée de renoncer aux moyens de vivifier, dans la chaleur de la Foi, les trésors de l'esprit. Oui, priver la religion des ondes mystérieusement et majestueusement enrichissantes de l'Art, par exemple, c'est enlever à la foi les plus nécessaires foyers-générateurs de chaleur.

Considérant tout cela, Monseigneur, je n'arrive que très difficilement — à vrai dire, je n'y arrive qu'en me rappelant les paroles du Seigneur: Si quelqu'un n'est pas contre nous, il est avec nous — à récuser le reproche qui, à la vue de

toutes ces lâchetés mortelles, nées de la peur d'être traités d'attardés et de conservateurs, jaillit de tout mon être: En cherchant à cacher, sous des manières outrancièrement grandiloquentes, leurs défauts essentiels, en servant, à la fois, le Christ et César, ils ne font qu'imiter l'exemple de Pierre l'Apôtre, trois fois renégat devant le Maître traqué.

Mais tout de suite ma raison tend à s'opposer pour me dire que c'est, en même temps, bien moins et davantage, la simple hommerie y ayant sa part tout comme l'outré-cuidance impie, tirant, l'une et l'autre, leurs ressources de ce fonds inépuisable qu'est la bêtise humaine.

La bêtise humaine, Monseigneur, même si elle se pare de certaines qualités et de beaucoup de science, restera bêtise humaine, tant qu'à force d'humilité, de patience et de permanence dans les recherches, elle ne se sera pas transformée en sagesse. Et la sagesse est tout autre chose que le résultat d'un processus intellectuel, durant lequel l'esprit, à coups de pompe et de trompette, aurait tiré ses lumières d'un ramassis de notions historiques, scientifiques, philosophiques et théologiques: elle s'exprime, oh! très modestement, à la suite d'un long jeu d'interpénétration de trois forces intérieures, tributaires aussi bien du coeur que de l'intelligence et de l'âme, puisqu'elles proviennent de la connaissance objectivement exacte des faits, de l'indulgence pratiquée et du bon sens retrouvé dans la grâce du Seigneur.

Or, les „progressistes“ sont loin d'avoir rempli toutes ces conditions dans leurs cogitations mises en action; voilà pourquoi mon jugement ne peut être que sévère:

le catholicisme libéral nous versait à boire de l'eau tiède, légèrement vinaigrée, tandis que le catholicisme „progressiste“, trop lâche pour se dire communiste, ouvertement, se présente comme un mélange de vodka, d'eau bénite et d'acide sulfurique qu'on voudrait nous servir à la place du Sang de notre Rédempteur.

Sans doute est-il nécessaire, Monseigneur, de présenter, avant même la conclusion de cette longue lettre, non pas une sorte de repentir au sujet des sévérités verbales que je n'ai pas essayé de retenir, mais une considération sortant moins de l'interprétation froidement logique des faits que

du fonds de ce que je voudrais pouvoir nommer ma sagesse. Ce serait alors, au-delà de la connaissance des données, l'indulgence s'appuyant sur le bon sens qui m'inviterait à faire violence à mes sentiments, à mes idées et à ma conviction pour aller trouver dans le labyrinthe de l'oecuménicité des recherches théologiques les raisons majeures des bouleversements opérés.

L'oecuménisme peut jouer un rôle prépondérant dans les transformations de ce qui avait été considéré comme définitivement acquis. La volonté d'arriver à une entente avec les frères séparés a pu être le grand stimulant dans cette évolution forcée, ayant presque tous les aspects d'une révolution inachevée. Le désir de faire rentrer les enfants prodigues dans le sein de la famille chrétienne peut avoir dicté le nombre impressionnant de sacrifices concédés par les seuls catholiques. Mais alors nous avons bien le droit de dire que le succès obtenu jusqu'ici est loin de justifier les indicibles peines infligées aux fidèles et les incroyables entorses faites aux vérités, sacrosaintes jusqu'au Concile. Peut-être table-t-on sur l'apaisement que l'avenir apportera, un apaisement problématique résultant des douleurs physiques et morales, intellectuelles et spirituelles supportées par les générations massées encore dans les nefes de l'Église. Si tel est le cas, pourquoi, dès lors, certains silences? Le grand silence des responsables? Le plus grand silence encore des tenants de l'orthodoxie? L'immense silence, le silence meurtrier, en quelque sorte, de ceux qui savent, qui ont le pouvoir, qui ont l'obligation et qui, sans se faire sentir, admettent les souffrances, trop silencieuses elles aussi, de leurs ouailles? L'autorité supérieure, serait-elle en train d'abdiquer? Voudrait-on l'inaction mortelle, parce qu'on désirerait une paix qui ne serait ni tranquillité, ni réconciliation, ni union, ni concorde? Après la hiérarchisation bimillénaire de l'Église son anarchisation forcenée?

Ah, que d'efforts n'avons-nous pas à faire pour comprendre le mutisme du Saint Père et le laissez-faire de la Hiérarchie! Que de fois devons-nous avoir recours, afin de patienter, de patienter encore, à la parabole de la zizanie, enseignant aux croyants de ne jamais réprimer l'erreur morale, quand il s'agit de promouvoir un bien supérieur! À la longue,

cependant, notre appréhension, retenue au coeur même de nos anxiétés, risque de faire explosion pour demander, si l'on n'est pas en train de négliger, en plein automne, la moisson qui exige la séparation des mauvaises herbes du blé et la destruction, jusqu'aux grains et racines, de toute ivraie.

Mon expérience personnelle, à ce sujet, est significative non moins que concluante. Je ne quittai pas, mais pas du tout rassuré Sa Sainteté Paul VI, quand, en avril 1966, j'allai La trouver, en ma qualité de Ministre des Cultes, pour Lui faire part, dans une audience assez insolite, je crois, parce que faisant éclater, tant par la durée que par le sujet, le cadre normal d'une entrevue, de nos inquiétudes de catholiques et de nos attentes de fidèles. Certes, l'engagement du Saint Père fut total et Sa foi communicative; Ses paroles ne purent que confirmer mes convictions intimes, et Son espérance fut absolument au diapason de la mienne. C'est Vous dire qu'Il ne cessa de citer l'Histoire, de me rappeler les tempêtes qui ont secoué l'Église et de réciter le „non praevalerunt“ bien connu. Visiblement Il éprouva une partie de mes propres angoisses et partagea, plus ou moins, notre peur quotidienne, nourrie à la table de doctrine de certains ecclésiastiques. Il cita la Loi et souligna l'importance des discours papaux, mais Il eut comme une sorte de recul devant toute condamnation nominative, concernant les fauteurs de petits schismes et de grandes hérésies. C'est qu'Il fit confiance, absolument, aux cardinaux, aux archevêques, aux évêques et aux prêtres, faisant prêcher ou prêchant la vraie doctrine.

„Et si des cardinaux, des archevêques, des évêques et des prêtres se font désobéissants, contestataires ou hérétiques, en dépassant les limites extrêmes du concessible?“

„Qu'alors Dieu soit avec nous, et qu'Il leur pardonne!“

Ceci dit, Monseigneur, et dit avec une tristesse que je ne saurais ni taire ni cacher, il est temps, je crois, de rentrer un peu dans ce silence qui, par la plénitude du penser, par la reprise de la joie récréative et créatrice, affranchit l'âme, trop alertée, peut-être, par mes réflexions sur les méfaits du „homo loquax“. Il est temps que nous fassions la part des clercs, avec lesquels nous nous sentons, malheureusement,

en état de rupture, parce qu'ils ont de leur ministère une conception tellement nouvelle que nous ne parvenons plus à y retrouver l'essentiel: la foi. Il est temps aussi de poser les questions qui, en révélant notre anxiété morale, dévoileront le mal de chez nous, afin de provoquer, de Votre part, les réactions salutaires et curatives à imposer, le cas échéant.

Je ne Vous celerai pas, en ce moment, le tremblement intérieur de mon être, pleinement conscient du fait que certaines sociétés secrètes et plusieurs clans de moindre envergure, démoralisant les nations sur le plan économique, d'abord, sur le plan social, ensuite, des associations syndicales et des partis fractionnés en commissions, décidant à la place des individus, se sont installés au Grand-Duché, comme ailleurs, et fonctionnent, comme ailleurs, dans l'ignorance voulue de la morale qui, par définition, est liée à la personne; qu'ils ont déjà réussi, en grande partie, à escamoter, aux yeux du citoyen, dans l'exagération des réalités matérielles de tous les jours celles, permanentes, qui se rapportent à la foi intacte; qu'en mettant de plus en plus la parole humaine à la place de la parole de Dieu, ils sont parvenus à faire de l'Église une organisation internationale, pareille à d'autres, alors qu'elle doit apparaître comme l'expression directe de Jésus-Christ vivant.

Et voilà le Christ tout en surface, empêché qu'Il est d'habiter la profondeur du catholique. La médiocrité du croyant s'en trouve singulièrement affectée dans le sens de la progression. Comment s'en émouvoir outre mesure, alors que certains abbés, épris de toutes les libertés et défiant leur prochain qu'ils consentent à servir dans son égoïsme le plus brutal et le moins assouvable, manifestent de l'horreur à la vue de l'eau bénite, offerte à la sortie de l'église, des mains pliées pendant les prières, des genuflexions répétées tout au long du service religieux et de la dévotion mariale, telle qu'elle continue de se faire jour durant „l'Octave“. Sont-ce les mêmes qui enseignent des théories politiques et des doctrines chrétiennes contestables à l'école et qui se font les hérauts les moins modestes de l'abolition du latin, du mariage des prêtres et de l'emploi de la pilule contraceptionnelle, de la réduction de la messe au plus petit commun dénominateur, afin de satisfaire les protestants, de

la coopération pacifique à tout prix et avec tout le monde et de la „collégialité“ dans la direction de l'Église?

Oui, Monseigneur, les trusts producteurs de pilules, à écouler par tous les moyens, trouvent toujours, à la fin d'une propagande tapageuse et rémunératrice, les imbéciles, gradués ou non, théologiens ou non, bien enclins à subvertir et à pervertir leur monde à cet effet. Les „nouveaux prêtres“, en fait de voeux, n'en ont qu'un seul, à ce qu'on dit, à ce qu'on écrit et à ce qu'on crie un peu partout, celui de se mettre tout à fait au niveau de l'homme ordinaire, de l'homme moyen, de l'homme médiocrement installé dans le mariage. Ils désirent prendre femme et bercer leur bébé. S'ils ont été célibataires, jusqu'ici, non à cause d'une terrible imposition, mais à la suite d'un sacrifice aussi librement consenti qu'universellement apprécié, ils tiennent à user d'artifices maintenant avec le Bon Dieu, pour pouvoir s'aligner aux petits bourgeois, à se rapetisser, en se déglorifiant devant les laïcs consternés, et à se montrer capables, déjà, de réduire la Divinité aux petites dimensions des grands pantouflards, dont ils convoitent les aises. Peut-on aller plus loin encore dans le processus de la désauréolisation des élus d'hier? Certainement, vu que tel ou tel directeur égaré semble disposé à conseiller à ses pensionnaires la fréquentation successive des lupanars et des sacristies.

N'avez-Vous pas encore, en écoutant un certain nombre de Vos subordonnés, le sentiment qu'une loi vénérable dans notre Église est mise à l'envers: que ce ne sont plus les papes qui critiquent la chrétienté pécheresse, mais les théologiens, sacrés ou non, qui condamnent les Souverains Pontifes à se soumettre aux jugements d'une „collégialité“ qu'aucun document conciliaire n'a retenue, encore moins promulguée; qu'en revanche tous les documents pontificaux peuvent être ployés au gré des commentateurs ou passés sous silence, purement et simplement; que la constitution apostolique „Veterum sapientia“ sur l'emploi du latin est inexistante; que le nouveau „Ordo missae“ est de nature à désoler les simples adorateurs de la Cène, et que les Cardinaux Bacci et Ottaviani ont failli à leur devoir, en présentant à S. S. Paul VI leur examen critique; que quantité de prêtres, en faisant obstacle à la nouvelle messe, se font

schismatiques; que dans la traduction la consubstantialité n'est guère supérieure en sens à l'identité ou à la similitude; que la meilleure façon d'esquiver les trois tentations du vingtième siècle: la non-résistance au communisme, l'établissement de l'Église en puissance temporelle et le millénarisme, se reflétant dans l'engouement pour Teilhard de Chardin, est d'y céder sans autre forme de procès; et qu'il y a tout à gagner, en remplaçant le „triumphalisme“ dans la liturgie par un „pompalisme“ opposé, faisant de l'homme un roi: le roi sauvagement fort de toutes choses?

Il y a des jeunes, Monseigneur, — et ce sont rarement des tout jeunes — qui se font les défenseurs de ce courant „réformateur“ et „révolutionnaire“. Face à eux je m'arrose un droit d'aïnesse, pour apprendre de leur bouche s'ils sont bien sûrs de ne pas manquer aux exigences de la justice et de la vérité ou, s'ils préfèrent, si leurs proclamations répondent bien à ce qui leur a été demandé: *veritatem facientes in caritate*. Charles Péguy n'a rien voulu savoir d'une charité chrétienne qui serait la capitulation du spirituel devant les puissances du temporel. Pour ma part, je me considérerais provoqué par une charité chrétienne qui serait la capitulation du pastoral devant les nécessités du social, présentées en dehors des critères de la justice, c'est-à-dire en dehors du plein accord de la pensée et de l'action avec la volonté divine, telle qu'elle s'exprime dans les préceptes du décalogue et les injonctions de la conscience. Si, maintenant, nous assistons à une diminution rapide et de la vérité et de la justice, c'est que la foi périclite vertigineusement. On ne sert que très rarement la vérité, en cherchant à flatter avant tout l'opinion publique. Et c'est de vérité, non d'opinion que vit le croyant. L'opinion se présente presque toujours comme une part infime de vérité noyée dans une sauce aigre-douce, faite de partis-pris, de préjugés, d'égoïsme et d'envie.

Bien sûr, nos théologiens déracinés s'appliquent à démentir leur recours à cette opinion. Ils préfèrent se donner l'air de „scientifiques“, en en appelant à la „conscience collective“, sinon au grand Dürkheim, petit père du „Dieu-Société transfigurée et pensée symboliquement“. Cela leur permet de s'en prendre à toutes les lois de l'Église au nom d'une

mystique aussi fantastique que monstrueuse, désavouée depuis longtemps par les sociologues. Car ils se moquent des paroles de Georges Bernanos: „...cette monstrueuse conscience collective qui ne peut se réaliser totalement que dans une organisation totalitaire de la servitude totale dont l'histoire de notre espèce ne fournit aucun exemple et dont l'homme moderne ne doit chercher modestement le modèle chez les termites ou les fourmis“, comme ils se rient des lumières venant du génie de Simone Weil: „Il n'y a pas de pensée collective... Le collectif est l'objet de toute idolâtrie, c'est lui qui nous enchaîne à la terre... C'est le social qui jette sur le relatif la couleur de l'absolu.“

Comment, Monseigneur, iriez-Vous fonder Vos opinions, Vos réactions, Vos décisions et les manifestations de Votre foi intensive sur les jugements péremptores de la „conscience collective de l'humanité“, alors qu'il Vous sera impossible à tout jamais d'en saisir les contours et d'en justifier l'expression? Seriez-Vous à même de prouver que c'est l'unanimité — moins une voix, la mienne — qui se serait faite ou que c'est une majorité incontestable qui se ferait valoir? Cent théologiens sans foi (menteurs par définition!) et mille journalistes de la „Gauche“ (hypocrites par nature!) ne peuvent être confondus avec la „collectivité“, ni même avec la majorité.

La nouvelle Église, qui n'est pas forcément la même que l'Église renouvelée, fait beaucoup de convertis, des convertis, malheureusement, au marxisme, bien que le marxisme, même extrême, dans le domaine social et économique soit le contraire d'un progrès sur la situation d'avant son avènement. Loin de moi l'idée de m'en prendre, hic et nunc, à la conception communiste du monde, en invoquant l'image d'une Union Soviétique défaite et d'un Orient rechristianisé par la force des armes. Non, mon dessein serait plutôt de chercher refuge dans l'inexplicable puissance des âmes, des âmes croyantes et priantes, des âmes pieusement communicantes, car je suis de ceux qui ont l'espoir que, selon la promesse faite par Notre Dame de Fatima, la Russie ira se convertir à la suite de nos supplications et de notre pénitence. Certes, je suis de ceux aussi qui proclament qu'il y a utopie de la part des „progressistes“, clercs ou laïcs,

d'admettre l'évolution lente et sûre du communisme vers le catholicisme. Quel que soit le moyen mis en vigueur, la révolte générale ou le dégel accéléré, semblable à celui d'une Tchécoslovaquie repoussée, je sais que Dieu est là, regardant, patientant et dirigeant, le plus souvent contre nos attentes les plus téméraires.

Mes obligations de catholique ne me placent ni à droite, ni à gauche, ni au centre-droite, ni au centre-gauche; mon rang serait plutôt en haut, bien au-delà encore du plafond crevé de l'abbé Sieyès. Je n'ai que faire des incroyants et de leurs aventures politiques. Mon rôle sera toujours de me faire suivre d'eux, en marchant tout droit dans ma voie de chrétien, quitte à faire valoir la force conquérante de ma doctrine, pour que soit rétabli l'ordre naturel des choses. Notre querelle, si querelle il y a, n'est pas de défendre la philosophie médiévale contre la philosophie moderne, la théologie de Saint Thomas contre la „théologie“ de Teilhard de Chardin, mais de soutenir la vérité contre l'erreur, la vérité de toujours contre les erreurs d'aujourd'hui. Mon Église ne cherche pas le monde; elle s'acharne à me trouver, à me retrouver dans le monde pour me confronter avec le Seigneur à découvrir sans cesse. Pour elle, qui nous définit les buts à atteindre, qui nous impose la prudence, sans nous donner une technique spéciale, il n'y a pas d'alternative: sa fonction est d'évangéliser. Les effets secondaires et tertiaires de sa mission, la civilisation ou la socialisation, ne peuvent être que les conséquences directes de la réussite dans ses activités primaires, opérées par l'amour et bénies par la grâce. Elle changera le monde, en changeant l'homme, dont la vie intérieure, évoluant dans la connaissance de toutes les prémisses, de toutes les forces, de toutes les valeurs et de toutes les dimensions de la foi, se conformera de plus en plus aux règles de la doctrine. Toujours il y aura une réciprocité dans le jeu de l'intelligence avec la foi: intellectus quaerens fidem; fides quaerens intellectum! Voilà le cercle vertueux dans lequel nous devrions nous mouvoir sans interruption.

Cela, Monseigneur, présuppose beaucoup de choses, et d'abord le plein entendement de tout ce que l'ordination doit avoir pour effet: nos abbés ont été sacrés prêtres en

vue d'une profession pastorale à exercer et non pas, selon certains présomptueux, pour avoir la grâce infuse qui les prédestinerait à la pratique des sciences politiques, économiques et sociales par une sorte d'exégèse intouchable. Est-ce l'orgueil qui les aveugle à un tel degré qu'ils méconnaissent les réalités historiques, scientifiques, naturelles et autres, alors qu'un simple retour à la modestie pourrait leur faire retrouver les dimensions réelles de leur état particulier? Peut-être qu'alors ils se rappelleraient la fameuse lettre qu'en 1852 Donoso Cortès avait écrite au Cardinal Fornari pour lui présenter, en visionnaire, les erreurs d'alors, se transformant en hérésies, presque à vue d'oeil. En relisant cet exposé magistralement pénétrant, ils se rendraient compte du fait, mille fois démontré, que rien n'est plus persistant, plus régulier dans ses répétitions et moins respectueux du „Progrès“ que la bêtise humaine qui se fait outrecuidante.

Rappelez-vous les paroles, pleines de douleurs et d'appréhensions, que notre ami Joseph Lortz adressa aux „progressistes“ hollandais, au sujet desquels, en passant, j'aimerais citer une phrase terrible, tirée de la lettre — escamotée par les responsables — que des personnalités néerlandaises, en vrais catholiques, avaient envoyée à leurs évêques:

„Nous voudrions signaler... l'outrecuidance de certains propos sur la divinité du Christ, ses miracles, sa résurrection, sa présence réelle dans l'Eucharistie...!“

Oui, Monseigneur, la présence réelle du Christ, même dans l'Eucharistie, est mise en doute. Là-bas seulement? Non, la négation tend à se propager ailleurs et à contaminer un nombre surprenant de porte-parole du Message Divin. La peur n'étant plus en eux, l'angoisse leur reste de moins en moins familière. Car, de plus en plus, ils refusent de répondre affirmativement à la question de savoir s'ils sont toujours de Dieu. La crainte de se voir séparés de Lui, dès lors, les quitte. Ils n'éprouvent plus de resserrement à la pensée qu'Il s'est fermé à eux, depuis qu'ils omettent de faire cet acte permanent de foi, restant invitation à Son adresse de prendre possession de leur âme. Et du même coup ils renoncent à l'action personnelle de s'améliorer au service du prochain et de se perfectionner en s'insérant dans la communauté communiant. Comment pourraient-ils

donner de l'envergure à leur personnalité, s'ils s'abstiennent de la purification progressive qui, chaque jour davantage, les rapprocherait du „Deus semper maior“? Et comment accompliraient-ils finalement l'immersion de toute leur existence dans la „Praesentia Dei“? Comment seraient-ils capables encore de comprendre la prière quotidienne, dite par le confrère croyant:

„En tant que pénitent, Seigneur, je suis le lieu vivant, où s'effectue Ton entrée dans l'aujourd'hui et dans le monde concret. Je suis l'ouverture tremblante, à travers laquelle Tu opères Ta descente dans mon âme, à laquelle Tu donnes un admirable contenu, fait d'abondance de grâce et de plénitude d'amour. Maintenant il ne me reste qu'à m'efforcer sans répit, pour que je puisse répondre à Ta venue par des avances de plus en plus spontanées et des prévenances de moins en moins timides.“

Voilà, Monseigneur, un très long chemin que nous avons fait ensemble, avant d'en arriver au tout dernier but de notre marche mentale: où en sommes-nous, aujourd'hui, dans le diocèse qui Vous est attribué? Y a-t-il un malaise, provoqué par le pourrissement de certaines choses religieuses? A quel degré, chez nous, la santé spirituelle de la communauté se manifeste-t-elle encore? Le sens moral, n'est-il pas faussé dans nos fidèles? L'esprit vraiment chrétien, n'est-il pas trop endormi? L'unité, n'est-elle pas mise en péril par certaines équivoques? La clarté, est-elle en tout? Ou son absence, se fait-elle sentir quelque part? Êtes-Vous certain que l'opinion publique, dans le domaine de la vie religieuse, ne continue pas, grâce aux fabrications des puissances publicitaires, de fixer le mensonge dans la répétition? De taire la vérité, en omettant d'indiquer tous les éléments qui la constituent? Ne sommes-nous pas malades, un peu, dans notre enseignement religieux? Que se passe-t-il, au juste, dans ce séminaire, si long et si lent à produire des prêtres? Fait-on assez comprendre aux jeunes clercs qu'ils n'auront pas à administrer un certain savoir théologique, liturgique, pastoral ou philosophique, acquis une fois pour toutes, mais qu'ils ont l'obligation de le développer sans cesse dans l'humilité, de le préciser, de l'explicitier et de l'appliquer, à force de travail, aux évolutions permanentes des situations? Leur apprend-on

à ne pas se faire les liquidateurs du passé, le passé étant assez fort, parfois, pour les livrer au déshonneur ou tout au moins pour les enfoncer dans l'oubli, d'ici quelques décennies? Sauront-ils résister à l'attrait d'un parti manifestement clérical, dans le sens primaire du terme, face auquel les laïcs, au nom de la religion, de la vraie, de celle de Jésus-Christ, non de celle des „progressistes“, devraient se faire anticléricaux, résolument, afin de sauvegarder le fonds obligatoire de la foi?

Oui, Monseigneur, ce sont beaucoup de questions qui, toutes, ont leur part dans la création d'un climat de doute et d'appréhension. Et je ne m'attends pas à des réponses aussi précises que rassurantes, bien au contraire; vu à travers les problèmes soulevés, l'avenir aura tout pour m'indisposer, pour m'effrayer même, quand je pense aux membres du clergé, dont l'enseignement aurait été trop lâche, pour qu'ils puissent approfondir en eux le désir de la certitude, aiguïser sans cesse ce souhait, l'affamer, tout en restant sur leur faim, en voulant davantage jusqu'à vivre de prières et nourrir en même temps un amour fort, éclatant finalement dans cette jubilation intérieure que nous appelons foi.

Si Vous pouviez avoir tout cela, le reste Vous serait donné par surcroît: une autorité morale, s'appuyant sur une doctrine élevée, un peuple jurant par ses curés et un ordre à l'abri des tempêtes de l'histoire. L'aurez-Vous? Comment l'obtiendrez-Vous? Je ne suis pas appelé, encore une fois, à Vous conseiller; mais ceux qui ont — et qui auront — ce privilège pourraient Vous engager à relire, dans la deuxième épître de Saint Paul à Timothée, le quatrième alinéa:

„Je t'adjure devant Dieu et devant le Christ Jésus, qui doit juger les vivants et les morts, au nom de son Apparition et de son Règne: proclame la parole, insiste à temps et à contre-temps, réfute, menace, exhorte, avec une patience inlassable et le souci d'instruire.“

Il Vous appartient de faire le choix de la voie à suivre. Mes vœux les plus cordiaux ne cesseront de Vous accompagner: puissiez-Vous réussir dans Votre entreprise de rapatrier, dans le royaume de Dieu, les tièdes, les détournés, les apostats et les athées, en empruntant, résolument, publiquement, constamment et religieusement, le chemin de Notre

Dame! Qu' alors la Sainte Vierge soit avec Vous, avec nous, comme Elle l'a été dans le passé, afin que ni les grandes hérésies ni les petites erreurs ne viennent contaminer Vos fidèles!

Oui, il est immense, Votre champ d'action, et il est terrible, Votre devoir de Chef: faire agir les personnes interposées sur les croyants, afin que dans leur plus grand nombre possible l'„amor viator“ se fasse „amor ascendens“, toujours assez fort en flammes pour rencontrer l'„amor descendens“, feu nourricier de tout ce qui veut brûler dans la pureté de la foi et de l'espérance. Il n'y a, sur terre, qu'un seul lieu où la rencontre du Dieu éternel avec le Monde puisse se faire et où le spirituel ait la possibilité de s'infiltrer dans le temporel; il n'y a qu'un seul point d'impact assez sensible pour indélébiliser la marque de l'irruption et de l'envahissement: c'est le Pénitent qui s'est ouvert à la présence du Pardon, de la Grâce et de la Miséricorde sans fin et qui, en acceptant dans la plénitude de son abandon à l'éternel d'être empli, arrive à constater que ce qui coule, ce qui flotte autour de lui, ce qui est onde vive dans son âme, dans son coeur, dans son esprit, n'est que le débordement infini de forces qui le portent, qui l'emportent, qui le soulèvent pour l'élever finalement.

L'Église étant dans l'évêque, selon la formule de Saint Cyprien, et, par conséquent, une réalité mystérieusement supérieure, invisible et imperceptible, — sauf pour la foi, — incluse dans la réalité tangible de l'homme mitré, il ne me reste qu'à m'incliner, bien respectueusement, devant Celui qui, désormais, aura à se battre pour la grandeur de la Civitas humana, antichambre de la Civitas Dei, en mobilisant au maximum les forces de bonne volonté contre la Civitas Diaboli qu'on s'efforce, par la plus réussie des contrefaçons, d'installer à la place de la Cité de Dieu. Je n'ai guère besoin d'intuitions prophétiques pour Vous dire que cette tâche prendra de l'envergure au fur et à mesure que les artisans d'erreurs se multiplieront, en manoeuvrant avec une astuce d'autant plus redoutable que les prêtres de la déesse Évolution risqueront de se faire de plus en plus courts de philosophie et de théologie sérieuses. Ayant perdu la notion de la subordination et succombant, trop facilement, à la tentation de

la négation, ils iront leur route; réprimandés et condamnés, ils iront toujours, dissimulant sous des dehors menteurs de soumission une audace sans borne. Ils courberont hypocritement la tête, pendant que, de toutes leurs pensées, de toutes leurs énergies, ils poursuivront plus audacieusement que jamais le plan tracé.

Non, Monseigneur, ces paroles terribles et presque incroyables ne sont pas de moi. Je me suis permis, tout simplement, de procéder à une substitution: en changeant les temps par une transposition du présent dans le futur, j'ai fait parler l'auteur de l'encyclique „Pascendi Dominici Gregis“. Il n'y a pas d'illustration plus cinglante de l'état de choléra intellectuel et spirituel, régnant dans l'Église d'aujourd'hui, que cette lettre circulaire de Saint Pie X. Je viens de citer deux phrases seulement du paragraphe quatre-vingt-deux. Puis-je extraire de la description magistrale, aux allures éminemment divinatoires, les paragraphes quatre-vingt-dix-huit et cent-trente-et-un? Les voici, sonnante comme l'implacable réquisitoire d'un procureur général d'Église qui mettrait en accusation tout ce qui, de nos jours, a quitté la bonne voie:

„D'une part, l'alliance étroite qu'ont faite entre eux les historiens et les critiques de cette école, au-dessus de toutes les diversités de nationalité et de religion; d'autre part, chez ces mêmes hommes, une audace sans bornes: que l'un d'entre eux ouvre les lèvres, les autres d'une même voix l'applaudissent, en criant au progrès de la science; quelqu'un a-t-il le malheur de critiquer l'une ou l'autre de leurs nouveautés, pour monstrueuse qu'elle soit, en rangs serrés ils foncent sur lui; qui la nie est traité d'ignorant, qui l'embrasse et la défend est porté aux nues. Abusés par là, beaucoup vont à eux qui, s'ils se rendaient compte des choses, reculeraient d'horreur. À la faveur de l'audace et de la prépotence des uns, de la légèreté et de l'impuissance des autres, il s'est formé comme une atmosphère pestilentielle qui gagne tout, pénètre tout et propage la contagion . . .

Les modernistes poursuivent de toute leur malveillance, de toute leur acrimonie, les catholiques qui luttent vigoureusement pour l'Église. Il n'est sorte d'injures qu'ils ne vomissent contre eux. Celle d'ignorance et d'entêtement est la préférée. S'agit-il d'un adversaire que son érudition et

sa vigueur d'esprit rendent redoutable: ils cherchent à le réduire à l'impuissance en organisant autour de lui la conspiration du silence . . .“

Oui, Monseigneur, il y a trop de choses, venant des Souverains Pontifes, qui passent inaperçues, il y en a davantage qui, sans commentaires et sans rectifications, passent déformées. Pourquoi? Parce que, dans la Hiérarchie, il y a trop de chefs qui, en tolérant les danses théologiques et philosophiques au bord de l'abîme, où les faux-pas se suivent sans interruption, se font, involontairement, j'ose l'admettre, les complices de ce qu'on est convenu d'appeler „l'apostasie immanente“.

Il y a quelque temps, lors d'une conférence catholique internationale, Vous avez essayé de me rassurer, en rassurant l'opinion publique par une allocution teintée d'optimisme, en ce qui concerne l'orthodoxie pratiquée dans Votre diocèse. J'admire cette assurance dans l'assertion, je l'admire encore, quoiqu'elle jure avec mes vues douloureusement réalistes; je crois, en effet, pouvoir toucher partout les conséquences néfastes de la chasse faite au surnaturel qui, selon Chesterton, ne laisse derrière elle que ce qui n'est pas naturel.

Et pourtant! Pourtant toutes les fibres de mon être chrétien tendent vers cette sérénité dans notre existence nationale, où la doctrine serait strictement respectée, suivie et transmise, où ni prêtre, ni prophète ne pratiquerait la fraude, où le Néant ne donnerait plus l'instruction aux sensés pour en faire des insensés, où les meilleurs courants, partant des âmes et allant dans la direction de l'acquiescement aux sacrifices personnels, participeraient aux actes sanctifiants et où les plus arrogants des docteurs athéistes, à la fin, réapprendraient à prononcer, en Le glorifiant, le nom de Celui qui, seul, a tout le pouvoir.

Du fond de mon coeur inquiet, des tréfonds de mon âme, tourmentée et confiante, à la fois, je Vous souhaite que cet état se fasse dans notre Grand-Duché, dès Votre arrivée au siège épiscopal, et qu'il devienne l'apanage de Votre règne, à instaurer dans la Paix du monde comme dans celle du Seigneur.

En le disant comme je l'éprouve dans le plus pur de mes désirs, je reste, Monseigneur, Votre tout dévoué.

À UN RECTEUR

Cher ami,

Depuis notre dernière entrevue, trop brève pour tout ce que nous aurions eu à nous dire au sujet des choses aussi malheureuses que déroutantes qui se passent autour de nous, je suis allé de surprise en surprise, en notant, d'un côté, les très nombreuses réactions, propositions et réflexions des catholiques réveillés par le bruit que ma „Lettre ouverte à l'Évêque“ a provoqué, en-deça et au-delà des frontières, et en enregistrant, de l'autre, les actions de plus en plus ahurissantes que les entrepreneurs de démolition ecclésiale aiment à entourer de tous les artifices publicitaires des „mass media“.

Le coup le plus inattendu, cependant, est venu de la Communauté que tu es appelé à régir depuis peu. J'ai eu bien peur, mon cher, que tu ne fusses à l'origine de l'enquête sur les ordres féminins à vie contemplative, pour laquelle, à propos d'une feuille volante qui m'a été adressée, tu solliciterais mon avis, mon opinion, ma réponse, mon accord, mes appréhensions ou que sais-je encore. L'initiateur, si ce n'est une initiatrice, a préféré à l'anonymat une bonne petite cachette dans la pluralisation des responsables qui, dès lors, ont pu signer bien tranquillement: „Les Bonnes Soeurs“, tout en ayant recours, dans le questionnaire proprement dit — pour des raisons d'efficacité, je suppose — à la langue allemande.

Bien que je ne veuille pas rester, aux yeux du public, une âme révoltée, toujours prête à s'opposer aux courants que les rapides issus de la facilité, de la paresse et de la subversion s'empressent de renforcer, je tâcherai, encore une fois, de faire violence à mon désir de m'abandonner à la volonté divine d'une façon moins voyante, plus intime et plus avide des toutes petites contributions au salut du monde, en acceptant ma croix quotidienne qui, peut-être, me permettra d'appliquer à ma personne la vérité trop oubliée du „salus ex cruce“. Bien sûr, il se pourrait que j'eusse à voir, à recevoir et à aimer, presque à contrecœur, les défis du jour, sources riches de mes prises de position publiques et, donc, générateurs de mes ennuis, comme étant l'essence, la nature et le poids même de ma croix: serais-je autorisé, dans ce cas, à ignorer le fait, à esquiver mon destin et à me faire lâchement le complice de ceux qui se taisent, qui se désintéressent et qui, à tous les échelons de la vie nationale, laissent faire, laissent corrompre et laissent passer, tout simplement? Si mes sens disent: Oui! mon âme et ma raison sont d'un avis contraire. Dans mes combats intérieurs, c'est toujours l'âme qui l'emporte, même contre la raison, trop encline, parfois, à se rallier aux sens exacerbés. Voilà pourquoi je me force et je m'efforce de revenir à la charge, pour pénible que ce soit, et de répondre selon les impératifs de ma conscience qui a, tout d'abord, à faire valoir de très sérieuses réserves concernant le fléau moderne des témoignages obtenus par lettres circulaires.

Ah! qu'en ces temps-ci, où nous passons allègrement de la quête à l'Église à l'enquête sur l'Église, nous avons l'air béatement adapté aux conquêtes des ordinateurs de fer et de chair! Nous voici portés à pratiquer une religion marginale, assez loin du centre nourricier de notre foi, en dehors de la sphère visible et de l'atmosphère sensible du Tabernacle, à l'écart des prie-Dieu, dans une région intellectuelle où nous arrivons à biaiser avec Notre Seigneur comme nous biaisons avec Notre Dame, afin de pouvoir mieux admirer le bibelotage scientifique dont se font honneur certaines cliques évolutionnistes. De là à transposer dans l'Église les projets aussi grandiloquents que ridiculement trompeurs des Gallups internationaux, il n'y a qu'une sautillette: la statistique

remplacera la chaude expérience que le prêtre a dû faire face aux fidèles, et la parole des chiffres occupera la place de l'Évangile. Puis tout sera mis aux voix: le problème de l'enseignement religieux et la question des langues à employer à l'église, la meilleure façon de prier et la bonne manière de se taire devant Dieu, l'exégèse de la transsubstantiation et l'interprétation de la Présence réelle, l'apologie de la Sainte Vierge et la défense du contraire, le comportement sexuel des reclus et la justification de la collégialité. Les sociologues entrèrent en lice avec les psychologues, les psychologues, avec les théologiens au sujet des conclusions à tirer d'un néant aussi grandiose que papyrivore que représenteront cent mille réponses contradictoires, — et tous finiront par suivre aveuglément les sociologues, afin de faire sortir un ordre nouveau du beau désordre des cent mille opinions émises. Ce que l'enquête, à l'aveuglette, aura fait extraire du temporel, permettra de fixer des positions, des attitudes et des philosophies variables dans le domaine spirituel, où tout, logiquement, devrait être affaire de conscience honnête et de foi vive! Ce sera bien récompenser les plaisantins qui se piquent d'esprit, en se payant d'improvisations, les sinistres farceurs, riant et se riant du sérieux des enquêteurs, les frères simplets, se croyant tout à coup l'incarnation de l'esprit du siècle, les mystificateurs et les hypocrites, se mêlant aux indéterminables représentants de la lourdeur intellectuelle, spirituelle et caractérielle. Et la dictature du nombre commencera: des cent personnes, se prononçant pour ou contre le célibat des prêtres, cinquante-et-un cancre seront en faveur et quarante-neuf sages (parce que sages) s'opposeront, — les cancre feront la loi qui obligera tout le monde! Combien de réponses, allant jusqu'au fond des problèmes, seront, dans cette mise en scène de l'Anonymat et de l'Irresponsabilité, la conséquence d'une décision tranchante de l'esprit qui sait, qui connaît et qui s'appuie sur la conscience droite et éclairée? Quels participants auront pu faire, en matière de doctrine, les discernements qui s'imposent? Voudrait-on accorder force de loi à la „vox populi“ ignare, en baissant la tête devant le César des temps modernes, l'opinion publique, en soumettant à de fortes pressions extérieures les tenants légitimés de l'autorité

responsable et en restreignant singulièrement, en annulant, peut-être, la liberté d'action de ceux qui ont la garde et le souci des réformes nécessaires?

Certes, je pourrais mettre l'accent de mes objections majeures sur les intentions des femmes et des hommes, préposés au dépouillement des questionnaires-réponses, qui auront à donner une valeur, un sens ou une signification quelconque à l'ensemble des bulletins, s'ils ne veulent pas gaspiller un temps précieux (et les fidèles ont soif, énormément, de la vraie Parole du Seigneur, et les bons pasteurs se raréfient à un rythme effarant!) dans l'élaboration des cent schémas qui n'épuiseront pas la somme des avis donnés sans engagement. Et, d'abord, quelle sera l'autorité de ces préposés, quel leur crédit et quelle leur compétence? Ouvreront-ils en médecins spirituels de l'Église, appelés à diagnostiquer l'état de santé ou de maladie des institutions? Auront-ils la prétention de refaire la communauté, en partant des résultats insûrs d'un référendum? Mobiliseront-ils des formules révolutionnaires pour recommander, sur la base de renseignements suspects, des expériences plus ou moins dangereuses? Prépareront-ils technocratiquement, en se faisant bureaucrates ecclésiastiques, des plans de pastorale „démocratique“ qui, le cas échéant, voudraient aller contrecarrer les Plans du Ciel? Non, cher ami, ma méfiance naturelle, née au départ de cet activisme gribouillard, dû à certains nouveaux apôtres de la Mutation, prompts à prendre leurs ébats, pour s'ébouler après, dans une salle bien garnie de dossiers mirifiques et de chaises confortables, loin des croyants qui ont faim, spirituellement, égale ma certitude d'un échec cuisant à la fin.

Je suis de ceux, vois-tu, qui n'ont pas répondu au questionnaire de l'Évêché pour les raisons que je viens d'énumérer et auxquelles je voudrais ajouter la plus valable, celle qui se rapporte, sinon à la mise en question de la Foi, du moins à cette minimisation excessive, découlant inévitablement de la turbulence postconciliaire et de l'agitation fiévreuse, sur les plans matériel et spirituel, de ceux des élus qui aiment à faire des questions incidentes l'élément prédominant et des propositions accessoires l'essence même de la vie prétendument religieuse. Non, je me reprends, en me rétractant,

car ma conscience de catholique en éveil, de croyant mis en demeure de combattre la subversion, en m'arrachant des réponses publiques, m'a joué le tour que tu connais et que je ne regrette pas, quoiqu'il soit de nature à me conjurer, après coup, de donner la réplique individuelle à la masse de mes correspondants, connus et inconnus.

L'initiative de votre communauté religieuse est venue ajouter un poids énorme à la charge de mes doutes et au fardeau de mes craintes. Décidément, le virus de la mode n'épargne personne, et même dans les couvents les plus fermés il y a des religieuses et des religieux empressés de lever le doigt mouillé pour savoir d'où souffle le „vent de l'histoire“. J'ai été consterné, j'ai été littéralement stupéfié, en lisant dans votre enquête:

„Est-ce que, selon vous, la prière et la contemplation ont une valeur réelle, pour celui qui prie, en particulier, pour les autres hommes et pour l'humanité, en général? Est-ce que les ordres à vie contemplative témoignent, d'une façon compréhensible pour les contemporains, du message du Christ? Si oui, quel est ce message; si non, pourquoi pas?“

Mes réponses?

Elles ont été données par un mort que nous aurions du mérite, aujourd'hui, à faire plus vivant que jamais: Charles Péguy:

„Nul autant que moi ne déplore, ne regrette, ne plaint ce faux mouvement qui va chercher, pour des dogmes absolus, les justifications les plus transitoires; ils ont l'éternel, et ils cherchent, pour s'y appuyer, l'humain; ils ont le sacrement, et ils cherchent la ratiocination; ils ont Notre-Dame, et ils courent se réfugier dans quelques laboratoires de psychophysiology, à moins que ce ne soit de physiologie psychologique . . .“

Est-ce que vos moniales désireraient le faire à leur tour? Seraient-elles assez faibles, elles aussi, à succomber à la tentation du démon qui se cache à merveille sous le nom d'emprunt Le Social(isme)? Oseraient-elles mettre à la place de la vraie mystique une fausse, se parant de tous les attributs de la révolution post-conciliaire, et reprendre à leur compte,

avec un retard appréciable, la thèse „américaniste“ du Père Hecker, condamnée il y a soixante-dix années déjà:

„Les vertus chrétiennes se divisent en deux classes: les unes dites passives, les autres actives. Les premières convenaient mieux aux siècles passés, tandis que les secondes sont mieux adaptées au temps présent. La vie religieuse n'est que peu ou point utile à l'Église.“

Auraient-elles la témérité de se rallier au point de vue d'un curé progressiste français, „présentant à des fillettes qu'il catéchisait des photos de stars et de carmélites et leur expliquant que les premières contribuaient plus à l'avènement du beau et du bien que les secondes, perdues dans une contemplation stérile“?

Se pourrait-il que le trop fameux Père Luchini, Dominicain, théoricien sociologue et grand ravageur dans le domaine des ordres religieux, eût pu trouver des lectrices, chez vous, pour les trois volumes de son bouquin sur la réorganisation — par liquidation, transfert et réduction — des toujours florissantes congrégations? Y aurait-il, parmi tes ouailles, un groupe d'admiratrices du Père Guillet, dit Philippe de la Trinité, supprimant et faisant supprimer, à la suite du Père Luchini, plus d'un tiers des Carmels de France, tout en cherchant à réunir les moniales d'une même génération? Seraient-elles assez dénuées de jugement, tout à coup, pour se rallier aux sottises imprimées d'un „scientifique“ qui, mille pages durant, réussit à bêtiser bien savamment au sujet de médiocrités tellement mirifiques que je n'arrive même plus à sourire d'une trouvaille comme celle qui, pour moi, représente le meilleur argument contre sa thèse du „regroupement par âges“: „Lorsque le vieillissement d'une communauté a dépassé le seuil (?) critique, elle ne dispose plus du potentiel d'imagination (?) et de détermination pour concevoir et appliquer des décisions radicales“ (d'autodissolution, je suppose!)? Auraient-elles succombé, en tout ou en partie, aux amusantes charades d'une circulaire, envoyée par un curieux organisateur de rencontres monastiques, friand, à ce qu'il paraît, d'un style folifère: „Ensemble les carmélites ont pénétré plus avant dans le mystère de leur vocation. Le fait d'exprimer, dans un climat de vérité (qui n'aurait pas existé en dehors de ces rassemblements?) ce qu'elles sont, (elles

ne le savaient pas avant?) leur a donné une occasion nouvelle de se remettre en question (?). Les soeurs se découvraient mutuellement sous un jour nouveau (!): jamais elles n'avaient échangé (?) à une telle fréquence (?), à un niveau si profond. Il en est résulté dans la communauté une union qui prenait conscience d'elle-même (?) . . .“? Ou bien vos soeurs feraient-elles écho à ceux qu'au dernier Concile l'archevêque missionnaire, Mgr Sartre, a visés, en disant: „Il est nécessaire que le Concile déplore ouvertement et condamne l'attitude de nombreux prêtres qui ne comprennent pas la vie religieuse, la critiquent, la déconseillent systématiquement aux jeunes, exaltent les valeurs du mariage et de l'apostolat des laïcs, au point de déclarer que la sainteté peut être mieux atteinte, en forme plus complète et apostolique, dans l'état laïc que dans la vie religieuse“? Seraient-elles opposées aux paroles de Mgr Guilly, évêque de Georgetown, parlant au nom de presque trois cents Pères Conciliaires: „Le passage du schéma concernant les ordres contemplatifs est inadéquat. Il est nécessaire que, précisément de notre temps, on renouvelle l'estime envers les contemplatifs. Il faut favoriser ce genre de vocation: elle est éminemment apostolique. Ces religieux ne doivent point céder à la tentation des activités apostoliques qui les distraient de leur but. Après avoir tant et tant parlé des évêques et des laïcs, le Concile devrait tout de même dire quelque chose de ceux qui, dans le silence et la contemplation, servent le Seigneur et contribuent tellement à la fécondité du travail apostolique“? Leur voudrait-on faire subir l'aggiornamento de façon à les rappeler de l'éternité, où elles se sont installées, en les forçant de nous fermer les portes du Ciel que, jusqu'ici, elles s'étaient appliquées à nous ouvrir? Démentiraient-elles joyeusement la conclusion que leur meilleure amie dans le monde, Suzanne Cita-Malard, a tirée de son livre merveilleusement profond „Prisons du Ciel“: „Le premier service que nous rendent les contemplatives, c'est de nous prouver qu'elles n'ont aucun besoin de nous, parce que Dieu leur suffit. Aucun besoin de nous, hors les secours matériels que nous pouvons, que nous devons leur apporter et dont, par une seule invocation en notre faveur, elles sont en mesure de nous dédommager amplement, si elles sont ce qu'elles doivent être: des amoureuses de

Dieu qui, en Lui seul, prennent leurs activités et leur repos, leur distraction et leur enivrement. Si elles n'étaient point cela, il faudrait renverser les grilles, et transformer les cloîtres en dispensaires et en écoles, en asiles et en musées. Mais si vraiment, l'Amour ne se payant que par l'amour, elles sont épouses et médiatrices, réparatrices et victimes, conjurons leurs familles et le peuple chrétien de respecter leur isolement sublime. N'essayons pas d'ébranler l'ordonnance majestueuse de leurs Règles par nos requêtes intéressées ou nos incompréhensions mesquines. Épargnons-leur les hâtes mercenaires qui risqueraient de compromettre le rythme solennel de leur oblation désintéressée. Et considérons qu'un noviciat fermé faute de recrues, un cloître vide, une „religion“ éteinte mettent davantage en péril l'équilibre spirituel du monde qu'une bibliothèque incendiée, une mine inondée, une colonie perdue“?

Ce serait affreux, tout simplement. De la forme conditionnelle de mon exclamation tu concluras, à bon droit, que je n'y crois pas, que je suis loin encore d'y croire, bien qu'assez inquiété par le phénomène volitif qui caractérise votre lettre circulaire. Pourquoi? Parce que je suis persuadé que le fait de vouloir chercher l'expérience de la foi vécue dans un milieu hostile aux objectifs initiaux d'une communauté religieuse à vocation contemplative est une désastreuse illusion, les contraintes normales de l'existence ouverte empêchant l'épanouissement de l'âme dans la lumière jaillissant du choc de l'acquiescement avec la grâce. Et je suis plus loin encore d'admettre que Dieu, par l'entremise de son Église, veuille exposer aux dangers du monde ses élues de prédilection, alors qu'Il paraît inviter plutôt les laïcs à remplir, hors couvent, le gros des missions urgentes, importantes et empiriques. Il faut les détromper, si elles s'imaginent qu'une modification profonde et essentielle du style de leur vie apporterait autre chose à l'Église et au Monde qu'une désacralisation progressive de l'existence monastique. N'abaisseraient-elles pas, d'une manière plus que regrettable, ce qui a été élevé pour glorifier Dieu et Sa créature? N'auraient-elles pas, subitement, l'air, après avoir été plus près de la Croix que le commun mortel, de la fuir précipitamment pour aller la retrouver, sous une forme moins belle et plus lourde,

dans une humanité crucificatrice? Ou bien désireraient-elles imiter les femmes du monde, en s'adressant, très furtivement, à un Dieu lointain, presque introuvable, alors que, dans leur solitude, elles L'ont tellement présent, au beau milieu de leur grande famille, qu'il leur est possible de passer dans Ses mystères sans difficulté apparente? Serait-il vraiment nécessaire que, dans les marches ininterrompues de protestation, nous eussions aussi des participantes bénédictines ou carmélites, à l'exemple horriblement déplaisant des Soeurs guatémaltèques engagées dans les „guerrillas“? L'idée est extravagante? Mais les extravagances dans le jeu des transformations radicales sont tellement fréquentes dans l'Église qu'une autre déchirure, apportée à la tunique de Notre Seigneur, ne se remarquerait guère: la crise des vocations, „mutante“ elle aussi, est en train de se faire crise de la vocation tout court.

Or, cette Église, mise à jour ou non, plus que jamais a besoin de méditation, de contemplation et de prière. Ma conscience de chrétien est encore assez pénétrante pour concevoir la présence de la vie intérieure, du silence, de la générosité et de l'intention par rapport à la vie extérieure, à la parole, à la grandeur de l'oeuvre et au succès public. Le Vicaire du Christ, Paul VI, l'a proclamé, il y a quelques années à peine:

„On a maintenant le plus grand besoin du témoignage public et social que rend la vie religieuse. Plus on insiste pour que les laïcs accomplissent leur devoir de mener et de propager dans le monde même la vie chrétienne, plus il est requis que brillent devant eux les exemples de ceux qui renoncent réellement au monde et qu'il soit ouvertement démontré que le royaume du Christ n'est pas de ce monde.“

Les contemplatives de là-bas, comme toutes les autres, n'ont pas pu oublier les paroles de „Celle qui pleure“ à La Salette:

„Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si lourde et si pesante que je ne puis plus la retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse. Et

pour vous autres, vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres."

Depuis qu'Elle se manifeste parmi nous d'une manière permanente, pour ainsi dire, en se servant des instruments vivants les plus humbles et les plus simples, de Fatima à Banneux, de Beauraing à Trois-Fontaines et peut-être — je dis peut-être parce que les évêques compétents, très prudents à ce sujet, ont adopté une attitude plus que réservée — de Garabandal et de Kérizinen à San Damiano, Elle ne cesse d'insister sur les deux sources vives du salut: la prière et la pénitence. Armée du seul rosaire, Elle se place, visiblement pour quelques privilégiés, à la tête de l'aile marchante de l'Église, appelée à faire son incessant pèlerinage spirituel dans le silence incommensurablement salvifique de la contemplation et à certifier ainsi, face à un monde qui, misérablement, se meurt dans l'immensité toujours explosive et fracassante des cohues sans foi, l'effcience de l'Amour, agissant dans la nette quiétude qui préside à la vraie vie spirituelle.

Le silence du lieu, derrière la clôture, appelant le silence du coeur, les moniales arrivent encore à établir, au-delà de toutes les accalmies possibles, par leur propre anéantissement dans l'adoration de Sa Divine Majesté et dans l'imploration de Son Infinie Charité, cette profonde tranquillité intérieure, faite de respect, de contrition et de supplications suprêmes. Et elles sont payées de retour par le Verbe qui vient se blottir dans le plus pur des silences, afin de Se faire entendre, encore de l'autre côté de l'infime sonorité du temps et de l'espace, par celles qu'aux tréfonds de leurs âmes Il veut marquer du sceau de Sa Présence, finement opérante dans la plénitude de la paix. Ne nous faut-il pas de ces âmes-là pour que, dans la nuit brutalement tapageuse du monde, dans l'insondable tristesse que l'humanité lui inflige, elles tiennent compagnie à Dieu trop délaissé par trop d'hommes et soient le rappel constant de Celui qui, depuis peu, est devenu le Mis-de-côté, le Grand Oublié et le Libérateur Prisonnier du Tabernacle? N'en faudrait-il pas, à chaque instant dans chaque agglomération, ne fussent-elles que quelques-unes à s'offrir spontanément dans l'unique dessein de se lier le plus intimement possible au Créateur,

de faire pénitence au nom de tous les pécheurs, de participer au rachat permanent de l'humanité déchue et de faire suspendre la Justice de Notre Seigneur offensé?

Rester les fleurs les plus pures de l'Église, les plus cachées des violettes vivantes de Notre Dame, sauver l'indicible héritage de notre religion que nous n'avons pas le droit de perdre ou de gaspiller, mener une existence pleinement remplie à l'étage supérieur et loin des futilités passagèrement glorieuses du monde, s'offrir aux tièdes, aux pressés, aux hurleurs et aux brasseurs d'affaires comme d'inlassables coeurs-refuges qui débordent des meilleures complaisances, coopérer sans relâche au redressement de la situation dramatiquement désordonnée de la chrétienté contemporaine, — voilà, certes, des exigences qui, chez les recluses, font présupposer un état d'héroïsme permanent. N'est-ce pas cette façon héroïque d'atteindre à la perfection par la réduction volontaire à néant de leur propre être qui les habilite à attirer vers elles les dons de l'inexhaustible bonté divine? Je sais, de certitude sûre, que dans une humanité continuellement déicide, dans une chrétienté pourrie par les actes des Caïphes et Ponces-Pilates modernes, où la Passion réitérée du Seigneur fait libérer de nouveaux Barrabas, insulteurs très haut placés, elles restent à la tâche pour recueillir, afin qu'aucune ne puisse aller se perdre, les toutes dernières gouttes du Sang Rédempteur. Et c'est pour nous qu'elles le font; vivant encore et vivant pleinement dans l'éternel, elles savent, elles surtout continuent de savoir que de là jaillissent les eaux de leur joie et de leur jeunesse intérieures.

Non, cher ami, celles que tu as l'obligation de diriger ne peuvent pas faillir à leur vocation, en allant se faire les envoyées de la philanthropie humanitaire, alors que, jusqu'ici, elles ont été les élues de la charité théologale, engendrée par la foi. Elles ne peuvent se faire imposer la définition de Teilhard de Chardin: la foi est une adhésion de l'esprit à une perspective de l'univers en évolution. Toujours et partout le Père Teilhard de Chardin, encore du Teilhard, du Teilhard à n'en pas finir! C'est que, malheureusement, la teilhardiesse dans la propagation d'équivoques et d'idées fausses, l'habileté extraordinaire de ce savant à faire d'une simple vue une vision, d'une hypothèse scientifique une „vérité“

de prophète, d'une énonciation de faits et d'hypothèses une suite de chants étrangement poétiques ont converti ses thèses en un danger public dans l'Église, puisqu'il a cessé de traiter la vérité comme une „adaequatio rei et intellectus“, afin de la faire passer comme une conformité de l'esprit avec la vie changeante: toute „mutation“, toute transformation de la vie apportera forcément des changements à l'esprit, et l'ancienne vérité apparaîtra comme une sorte de contre-vérité! Voilà la très insidieuse doctrine d'un homme que tous admirent et que trop peu d'exégètes jugent selon la gravité des pièges scientifiques et théologiques que son bel enthousiasme a fait tendre.

En parlant ainsi, j'ai, selon le reproche d'un de ces exégètes, l'esprit difficultueux. Tu sais, cher ami, que je suis fier d'être, comme Péguy, de la piétaille qui reste dans le rang, sans prétendre au professorat d'orthodoxie. Cela ne m'empêchera jamais de dire à mes interlocuteurs que je n'invente pas les difficultés, que je ne vais pas à leur recherche, que je ne prends pas plaisir à les évoquer, mais qu'elles se présentent à moi, qu'elles s'imposent à ma vue scrutatrice, que finalement je les accepte pour les livrer à la raison, assez réticente, d'ailleurs, à les analyser, afin de les intégrer dans l'ensemble des observations amèrement faites au jour le jour. Étant le paroissien du Pape non moins que celui de mon bon curé de village, j'ai le devoir de me faire le héraut de ses paroles et de relever coram publico les causes directes de ses peines, de ses souffrances et de son invisible martyre. Car c'est lui qui, sans discontinuer, nous met au courant des dangers qui nous menacent et des risques que nous prenons, en raisonnant monothéïstement, avec Teilhard et consorts, en sentant panthéïstement, comme eux, et en inventant la nouvelle religion qui, par un simple remplacement du nom de la déité, se prête à toutes les conceptions, possibles et impossibles. C'est lui qui nous met en garde contre le faux messianisme, matérialisateur de l'esprit, spiritualisateur de la matière et exagérateur des communes mesures jusqu'à en faire de bien curieux méga- et Oméga-mesureurs. Je ne fais donc que suivre l'élan de mon coeur qui veut que je sois „vox fidelium“ ou „pars pro multis“ et que j'exhorte les catholiques à ne pas se laisser duper

par Satan. Être prêtre, tout à fait, et non le paraître; être monial, absolument, et non le paraître; être chrétien, sincèrement, et non le paraître: voilà la devise de ceux qui aspirent à un dépassement continu de leur pauvre condition humaine. Payer sans cesse, en renonçant aux aises de toute nature, le prix du rachat des hommes, voilà la plus noble mission de ceux et de celles qui, en allant au fond du recueillement, savent faire éclore en eux, en elles, autour d'eux, autour d'elles, les énergies nouvelles qui, selon Jean XXIII, s'appliquent à la sainteté que l'Église nous a enseignée.

Non, encore une fois, tes Bonnes Soeurs ne vont pas démentir Paul VI, rappelant au Mont Cassin la grandeur de leur charge:

„Le moine a une place de choix dans le Corps mystique du Christ, un rôle d'un grand intérêt, une fonction combien nécessaire. Nous vous le disons en connaissance de cause et parce que Nous désirons avoir toujours dans la noble et sainte famille bénédictine la gardienne fidèle et jalouse des trésors de la tradition catholique, l'abri des études ecclésiastiques les plus patientes et les plus strictes, l'arène des vertus religieuses, et surtout l'école et l'exemple de la prière liturgique dont Nous sommes heureux de savoir que vous, les Bénédictins du monde entier, vous la tenez toujours en très grand honneur et la garderez toujours, espérons-le, comme il convient, dans ses formes les plus pures, par son chant sacré et authentique, par votre Office divin récité dans sa langue traditionnelle, le noble latin, et spécialement dans son esprit lyrique et mystique.“

Oui, ce Pape s'est efforcé et continue de s'efforcer, pour que la vie intérieure soit remise à la première place sur l'échelle des valeurs religieuses. La ramener à sa prime source, au sanctuaire même, à la Maison de Dieu et au Christ-Temple, détruit et reconstruit en trois jours, c'est lui rendre, e profundo, tout son sens selon le terme latin „contemplari“. Observer avec attention ce qui se rapporte au temple, ce qui s'y manifeste, ce qui en sort et ce qui se révèle autour de lui, c'est être attiré, charmé, ébloui par le divin; c'est marquer, dans l'absence totale de tout ce qui risquerait de produire des tumultes, l'indiscutable supériorité de la contemplation sur l'action; et c'est en quelque

sorte jouir déjà des bienfaits mérités du septième jour de la Création, en passant, comme délégataire de tous les fatigués, de tous les surmenés et de tous les éreintés, dans cette vaste antichambre où se prépare l'entrée solennelle dans le repos du Seigneur. Les faits ne font que confirmer les thèses de Saint Thomas; la méditation pieuse, propre à l'homme seulement, ne tend à aucune autre fin qu'à elle-même; elle arrive à faire ressembler la créature humaine aux êtres supérieurs, abordables dans l'élévation spirituelle; en ne demandant plus rien au monde et en cessant toute autre diversion, cette créature privilégiée voit s'apaiser ses passions, éclater la santé de son corps et de son âme et la paix s'emparer de tout l'être, d'un être prêt à prier davantage et à chanter plus cordialement, plus ardemment et plus sincèrement encore.

Chanter! Prier! Prier surtout, prier pour le monde en perdition, prier pour nous et notre salut, prier pour les morts et leur résurrection, prier le saint pape Pie X, le grand restaurateur dans le Christ, prier pour le pardon de ses détracteurs qui, en „revanchards“ attardés, remplissant le camp étendu des modernistes, aiment à se dire, déjà, les rayonnants vainqueurs de „Pascendi Dominici Gregis“!

À quelles trahisons n'allons-nous pas assister? Quelles bassesses de coeur, d'esprit et d'âme ne vont pas faire écla-boussure sur la Face attristée du Christ et de Son Épouse, l'Église? Que ne faudrait-il pas dire encore...?

Non, je tairai toute l'amertume qui m'envahit, pour la couvrir des éclats de l'Espérance. Je vais me taire et essayer de vous retrouver, toi, mon ami, et tes protégées, dans ce lieu de méditation, dérobé à tous les regards, où les mots et les formules, les sons et les philosophies se résument, d'une façon admirable, exaltante et définitive, dans le Verbe fait chair.

Dixi et salvavi animam meam.

Du moins, je l'espère.

Ayant ainsi rouvert mon coeur, je te serre la main, bien amicalement.

À UN PÈRE DOMINICAIN*)

Révérend Père,

C'est avec un très grand retard — et je m'en excuse — que je viens vous importuner au sujet de la conférence „La formation d'une foi adulte chez les adolescents“ qu'il y a quelques mois vous fites dans mon pays. L'annonce de votre passage au Grand-Duché de Luxembourg m'avait échappé, malgré mes efforts, assez soutenus depuis quelques années, de suivre vos multiples déplacements physiques et vos mouvements spirituels non moins nombreux. Réflexion faite, je ne suis pas tellement sûr, maintenant, d'avoir voulu répondre affirmativement à votre invitation; en tout cas j'aurais hésité entre deux attitudes possibles: celle de me comporter en membre actif de l'ALUC, obéissant au désir exprimé par son Comité directeur, et, donc, de venir écouter vos paroles d'apôtre plus que moderne ou bien celle de vous marquer mon indifférence, purement et simplement. Car, je connais assez bien le rôle qu'il vous plaît de jouer dans la grande tourmente que doit traverser notre Église, aux chants mi-retenus des maîtres de la subversion.

Vous vous connaissez bien en tout ce qui allie la parole à la mission, puisque vous dirigiez assez longtemps „Parole et Mission“. Vous avez lu Marx, Marcuse, Rogers et d'autres phénomènes pensants de l'église profane, et vous ne faites

Note, voir page 245.

pas parade des écrits de nos Pères d'Église. Voilà pourquoi vous avez pu accepter d'être rapporteur aux „États généraux du Mouvement communiste de la Paix“. En frère d'armes des Pères réformateurs, progressivement affairés, qui ont une foi plutôt à part, vous pouvez être prêt, déjà, à suivre votre chef de file, le P. Cardonnel, prêchant joyeusement la descente dans la rue et l'érection des barricades. Vous mettez toute votre attention à promouvoir l'épanouissement de l'individu et l'harmonisation sociale, mais vous renoncez à faire des convertis, afin de mieux mettre le monde en contagion (de rougeole, je suppose) et faire rentrer la foi dans les catacombes d'un genre nouveau. C'est que vous êtes un „chercheur“ : un grand chercheur de compromis avec la communauté des incroyants. Homme à badiner, d'une égale prestesse, avec l'erreur et la vérité, vous arrivez à vous faire une conception de votre état de moine qui est diamétralement opposée à celle qu'en fidèle laïc je m'en étais faite.

Pourtant, les nouveautés décidées par le Concile et par votre ligue des „progressistes“ — il y a de la marge des unes aux autres — ne sont pas pour m'effaroucher outre mesure. Parfois j'en suis étonné, j'en conviens; alors je m'efforce de ne pas perdre la tête, quelles que puissent être les „réformes“ imaginées par l'impudence de certains meneurs. Je suis assez „adaptiste“, voyez-vous, pour accepter l'une ou l'autre hardiesse d'interprétation liturgique ou théologique, mais je tâche de l'être selon le Christ et non selon le monde qui se déchristianise. Si je n'aime pas les dévots qui se font les fervents de la mode mondaine, c'est pour ne pas voir jeté le trouble dans la conscience d'un croyant. Face à la grande conspiration du silence, ourdie contre les fidèles, je voudrais faire entendre ma voix: la voix d'un simple catholique sans mandat, passionnément épris de la vérité. Pour être foncièrement ouvert au monde, mon Père, vous n'êtes pas forcément fermé au bon sens, — et c'est le bon sens que je voudrais faire valoir dans ma prise de position qui, à propos de votre exposé, mais en extension logique de vos activités et de mes réflexions, abordera à nouveau les problèmes déchirants que le Concile a posés et que quelques théologiens d'avant-garde ont réussi à rendre irritants.

En parlant de „La formation d'une foi adulte chez les adolescents“, vous n'êtes pas trop sûr de vous-même; vous avez le sentiment „de ne pas dominer la situation“, tout convaincu que vous paraissez, „au milieu d'une certaine inquiétude“, „qu'une certaine catéchèse est morte, qu'un certain système d'éducation chrétienne des adolescents est mort“. Comment, dès lors, approcher ces jeunes „porteurs de l'esprit de leur temps“, „prophétisant par leur existence même“, se „trouvant brusquement devant des choix très nombreux“, „des choix sans clarté“, „devant des normes chrétiennes difficiles à déchiffrer“ et „souvent incohérentes“? Ces gens „qui ne peuvent plus être les adolescents classiques“, ayant „à vivre dans un temps qui n'est pas classique“, cette „sorte de génération qui émerge de la spontanéité des temps“?

Fort heureusement, vous découvrez pour eux des „lieux de passage“: „le vouloir-vivre et la liberté“ („tout projet catéchétique doit être libérateur“ et orienter „vers une Église de volontaires“), l'expérience et l'expérimentation („le réalisme des adolescents est une bonne chose“) ainsi que le groupe, la communauté et la communication („les adolescents envisagent de plus en plus l'existence sous l'aspect politique“, cest-à-dire de la transformation de la société).

Ceci bien établi, vous indiquez aux „catéchètes“, aux „éducateurs de la foi“ les „étapes possibles d'une transformation de leur mentalité“. La première est „récupératrice“ („une nouvelle pédagogisation de la foi“ fera prendre „des méthodes actives“, „faire des enquêtes, travailler sur documents“; „la tâche des éducateurs ne consiste pas à faire entrer encore quelques adolescents dans nos vieux cadres“; „l'Église de demain ne sera certainement pas une Église qui aura la même image que celle que nous avons connue; ce sera la même Église, mais pas la même figure de l'Église; nous soupçonnons que ça va encore changer beaucoup, beaucoup; elle est en train de se modifier profondément et le langage qu'elle tiendra à elle-même demain sera très différent pour la même réalité“). La deuxième fera abandonner la „catéchèse“, les adolescents n'étant „plus capables de recevoir une transmission de la foi“. La troisième, qui sem-

ble passer par Rogers et Marcuse — tenez, vous avez omis de citer Marx! —, fera des anciens „catéchètes“ des „animateurs“ („la méthode commandera; la méthode tiendra lieu de contenu; la méthode consiste et le contenu va consister par là même à faire découvrir aux adolescents qu'ils sont, à les aider à s'approcher du monde dans lequel ils vivent, et c'est un rude labeur, mais on n'aura pas l'ambition d'aller plus loin“).

Pour résumer: „il est peut-être nécessaire de passer par toutes ces étapes: la pré-étape un peu réactionnaire, où l'on pense que les adolescents devraient changer et non pas nous; la deuxième où l'on ne change pas en profondeur et où l'on fait du retapage tout en gardant sa mentalité très dogmatique, très enseignante; la troisième où tout à l'inverse on devient un disciple des psychologues du groupe et un animateur de groupe, quelquefois un peu médiocre, car on a parfois des groupes d'adolescents à la façon dont on a participé à des groupes d'adultes, où l'on était un membre du groupe.“

Et qu'est-ce qu'on sera finalement? Un peu poète et un peu prophète! („Être poète au sens étymologique du terme qui par une espèce d'incantation réinvente le réel, le dévoile, le déchiffre et permet de rendre contagieuses ces opérations de dévoilement, de déchiffrement. C'est cela que faisaient les prophètes, ceux qui ont l'audace de parler un peu comme Dieu parle. Dieu est un grand imaginaire... Le prophète est toujours un peu poète“).

Donc, le „catéchète“ sera un peu cela et prendra comme „point d'appui cette aspiration à la liberté qu'il y a chez les jeunes“. („Je n'ai pas de mal à comprendre les vrais hippies. Ce sont des êtres qui, au moins en creux, ne paraissent pas très loin de l'évangile par cette capacité qu'ils ont de percevoir le caractère oppressif de tout, y compris de leur désordre, de leur drogue, de toutes les aliénations de la complexité de l'existence... Je préfère une hippie à quelqu'un qui ne s'aperçoit pas de l'oppression dans laquelle il vit, qui pense qu'il vaut mieux que tout le monde devienne névrosé plutôt que de chercher à changer les choses.“).

Mais „la liberté a besoin d'interpellations, elle a besoin d'un face-à-elle qui l'oblige à se mettre en question, qui

l'oblige à ré-interpréter les chemins qu'elle avait pris". Ce „face-à-la-liberté“ sera Jésus-Christ.

Et vous concluez: „Dans la transmission de la foi nous sommes tout à fait incompétents. Je peux assister de façon active à la naissance, l'émergence de la foi. Je peux même être responsable de cette émergence, mais je ne transmets pas la foi à la manière d'un objet... Nous devons avoir une foi en perpétuelle recherche... On peut remplir un rôle de catéchète-poète-prophète tout en ayant fait une entrée de maturité dans l'univers de la foi...“

Ouf, je respire! Je respire, en laissant aux théologiens, aux vrais, à ceux qui sont croyants avant tout, le soin de réfuter les plus étranges de vos thèses et de vous ramener, si possible, à des vues plus raisonnables de la doctrine de l'Église. Pour ma part, je me permettrai de vous dire en toute franchise ce qui, dans votre littérature de ré-interprétation, de poésie-prophétie, de mise à jour et de fourre-équivoques, ne cesse de m'intriguer. Vous pensez trop avec des mots, trop peu avec la logique et assez curieusement avec la raison. Si vous renoncez à la plupart des slogans ressassés de nos Laudets modernes, vous cherchez des compensations dans le sophisme mis à la place de l'argument probant. Des phrases entortillées, un verbalisme obscurcissant et, pour tout dire, un ergotage, allant jusqu'à l'absurde, vous aident à rendre opaque le transparent par nature et le lumineux par définition. Un cours très rapide de sémantique eût été nécessaire pour rendre aux expressions trop maltraitées leur sens normal. Comment se fait-il que vos instruments conceptuels et vos modes de pensée ne répondent pas aux mêmes lois que les nôtres? Vous abusez de vos auditeurs „par des discours spécieux“, selon la formule de Saint Paul. Et quand vous mettez en question le transmis pour le remplacer par de „nouvelles idées“, je ne puis m'empêcher de sourire à la vue des très vieilles connaissances qui essayent de porter coquettement vos mini-jupes pompeusement stylisées.

Mais quelles confusions, grand Dieu, dès que vous quittez votre réclusion pour aller échanger le spirituel contre le politique et vous mettre, résolument, dans le „sens de l'histoire“! Ce que je pense de ce „sens de l'histoire“,

découvert, peut-être, par vos poètes-prophètes à la suite d'un prophète-poète de Trèves, je vous le dirai avec la brutalité que la situation du moment exige. Beaucoup trop de vos compères, au lieu de faire honneur à leurs vœux, en passant leur vie dans la méditation, se font écrivains, conférenciers, poètes-prophètes et agitateurs publics, pour se lancer ensuite dans la politique où ils parviennent à faire preuve d'une incommensurable irresponsabilité. Grâce à cette qualité, négative au maximum, ils ont réinventé, cette fois-ci pour les besoins supérieurs de l'Église, le fameux sens de l'histoire. Je le connais bien, ce très mobile vent des temps présents, soufflant du côté de la Sibérie, du Kremlin et de la Lubianka, parce que, dans les camps de concentration hitlériens, j'ai rencontré des milliers et des milliers de ses souffle-fort, embauchés après la première guerre mondiale et misérablement déçus par les brusques sautes du vent d'est. Car en 1933 les belles affaires de la grande politique allaient tout à coup dans le sens de la dictature brune, du Troisième Reich, de la force brutale et des conquêtes mondiales. Quelques intellectuels de votre acabit flairèrent si bien le sens de l'histoire d'alors qu'ils s'empressèrent d'épouser les raisons du plus fort et de prêcher le nouvel évangile. En 1945 ils furent surpris de se retrouver dans les prisons norvégiennes, danoises, hollandaises, belges, luxembourgeoises, françaises, italiennes, yougoslaves et grecques: le sens de l'histoire, subitement, avait fait ressortir une sorte d'inexplicable contresens. Mais ils ne furent pas longs, au sortir de leurs cachots, à renifler l'air de 1955 et à constater un autre changement, opéré grâce à l'imbécillité de certains tenants du pouvoir international. Le „sens de l'histoire“ allait les servir encore une fois, pourvu que certains politicaillards plus ou moins défroqués, semant à pleines mains leurs graines dans la tempête marxiste, n'aient pas vu faux. Et si demain la Chine, après une conversion inattendue de l'Union soviétique à la religion de Mao, va déclencher son „sens de l'histoire“, nos semeurs à tout vent s'adapteront sans retard et sauront remplir l'Église des plus belles et des plus extravagantes chinoiseries. Vous voyez, mon Père, que le sens de l'histoire a déjà son histoire. Veillez à ce qu'elle ne devienne pas la vôtre, car

elle ne serait pas très jolie! Vous raisonnez, avec tant d'autres, d'ailleurs, comme si l'Histoire était la mise en branle, dans une direction prédéterminée, de puissances occultes, inhérentes au Temps, alors qu'elle a été faite, qu'elle est faite et qu'elle sera faite, sous la poussée de Dieu tantôt et tantôt sous celle du diable, par des hommes forts et décidés, tels que Djinghis Khan, Alexandre le Grand, Jules César, Christophe Colomb, Robespierre, Napoléon et la suite ininterrompue de saints, dont quelques-uns, tôt ou tard, seront la gloire de nos autels. Et chaque fois, à des intervalles plus ou moins longs, le contre-courant neutralisant ou renverseur a été déclenché par des hommes décidément plus forts encore. Seuls les faiblards, par couardise, en invoquant une sorte de déesse, nommée Irréversibilité, tout en protestant de leur volonté de „changer les choses“, ne font que subir les événements.

Je vous accorde, cependant, que l'évolution des idées et des techniques, telle que nous la vivons aujourd'hui, telle que, demain, nous pourrions la vivre plus radicalement encore, est et sera de nature à nous dévoiler des aspects du christianisme jusqu'ici insoupçonnés et à apporter, de ce fait, un changement de forme à l'Église elle-même. Je m'efforce donc de comprendre la fascination que le „nouveau“ — qui, après-demain, sera du vieux — est capable de vous offrir. J'admets facilement qu'entre votre génération et la mienne il y a une distance tellement énorme que nous paraissions habiter deux mondes différents et que nous avons l'air de raisonner selon des catégories absolument divergentes. Il ne me répugne pas non plus de vous voir mettre à la place d'une demeure ancestrale une maison conforme à votre goût, fonctionnelle au plus haut degré, répondant en tout aux exigences de votre „ère mutatrice“ et garantissant à l'habitant le confort intellectuel, spirituel, social, technique et économique propre aux temps présents. Mais je refuserai catégoriquement votre manière de remplacer la bâtisse moyenâgeuse par un „building“ révolutionnaire, en mettant le feu aux meubles et en allant rêver, dans votre lit habituel, d'une fulgurante mise à jour de l'appartement de luxe que vous occuperez le lendemain. Le lendemain, dans ce cas, vous verra dans un état similaire à celui de vos

pauvres voisins calcinés, illuminés par les flammes toujours dévorantes et assez fortes encore pour réduire en cendres toute la Cité.

Normalement votre réplique à des démonstrations de ce genre est courte et péremptoire. Aussi ai-je été surpris de ne pas retrouver dans la conférence de Luxembourg votre „argumentum ad hominem“ préféré, cachant sous l'insulte votre position de faiblesse, condensé en une seule expression, lancée comme une condamnation à mort: „Intégriste!“ Certes, à la première occasion vous reprendrez votre slogan qui, lui aussi, a fait son tour du monde: „Les intégristes sont les pires ennemis de l'Église.“ Malheureusement, pour vous, je ne suis pas „intégriste“, ni dans le sens que vous accordez au terme, ni dans celui de la définition qu'ont donnée vos évêques d'une expression qui, historiquement parlant, fait un non-sens de votre acception. Ou, plutôt, je le suis, dans la mesure où vous êtes d'accord à être traité, dans l'Église, en contraire, très exactement, c'est-à-dire en désintégriste. Toutefois, pour autant que le mot se rapporte à ce qui est, à ce qui veut être intègre, je ne le refuse pas, l'humilité aidant. Mais je préfère de loin le rôle d'intégrateur, appelé à faire entrer dans le monde certains éléments de l'Église et dans l'Église certains éléments du monde, à condition, évidemment, que les uns et les autres soient intégrables sans danger de distorsion. Ce ne sera pas plus facile, je vous l'assure, que de prouver devant Dieu toute l'intégrité de la foi vécue. C'est précisément ce qui me fait appréhender la promptitude de ceux qui, en proclamant leur sincérité, leur bonne et forte volonté, leur endurance et leur conséquence dans l'effort, se veulent intégralistes. Vous n'ignorez pas, mon Père, qu'il y a deux intégralismes: un que vous direz de „droite“ et un autre que je dirai de „gauche“, celui-là cherchant à identifier l'Église et le Royaume de Dieu par une immixtion totalitaire dans les affaires du monde, à diriger au nom du Créateur, et celui-ci ne cessant de confondre le progrès technique, scientifique et social avec l'extension du Royaume de Dieu, obtenue par une Église de plus en plus libéralisée. Je ne veux ni de l'un, ni de l'autre; mais j'ai bien peur que vous n'ayez un penchant voyant pour le second.

Est-ce que de là, par hasard, vous serait venue l'idée d'innover dans le domaine de la „catéchèse“, sans préciser, toutefois, vos intentions au sujet du but final à atteindre? Votre déclaration reste muette sur tout ce qui devrait avoir trait à l'enseignement de la doctrine — laquelle? —, bien qu'elle laisse sous-entendre l'effacement, par étapes, de ce que nous aurions appris, dans le temps, et de ce que nous saurions encore présentement. Vous faites-vous le défenseur de l'ici-bas, mis à la place du Royaume d'en-haut? Devrions-nous, en vous suivant, porter l'esprit du monde dans l'Église, au lieu d'inonder le monde de celui de l'Église? Ne vous appliquez-vous pas à intervertir les rôles naturels du passé, afin de changer les formules du catéchisme par leur adaptation à l'état d'indifférence ou d'incroyance de l'homme politique? N'êtes-vous pas trop amoureux de ce qu'un de vos collègues a appelé „une combinaison perfide de teilhardisme euphorique et d'exégèse moderniste“, visant ainsi le catéchisme hollandais? N'ajoutez-vous pas votre misérable part à la panique des prêtres qui, en vous écoutant, ont l'impression d'être des damnés inadaptés et inadaptables? Vos confusions, vous ne les maintenez pas seulement, vous osez les affirmer; vous n'êtes plus, pour moi, dans la juste voie, tout en le paraissant; vous faites semblant de respecter le mystère — en l'apparentant au „poétique“ et au „prophétique“ —, alors que vous persistez à le mettre en question; vous tentez la rationalisation du surnaturel, en empruntant des chemins détournés qui pourraient aussi bien faire retourner à la source; vous vous dites attiré par le clair, et vous allez planter l'ambigu dans l'obscurité; votre esprit d'indiscipline — que vous identifierez, sans doute, avec votre droit à la liberté — vous pousse à employer le vocabulaire de l'apostasie immanente, alors que vous vous gardez de marcher trop à la limite extrême de la trahison, où le moindre souffle, venant de votre monde chéri, suffirait à vous faire culbuter.

Mais dites-moi, en passant, pourquoi vous vous attachez avec ténacité à vouloir faire oublier le „catéchiste“, artisan par excellence de l'instruction religieuse d'avant-le-Concile? Si j'en crois mon „Robert“, était „catéchète“ le chrétien désigné pour donner la catéchèse aux premiers convertis

des Apôtres. Est „catéchiste“, par conséquent, celui qui enseigne le catéchisme. Voilà de la clarté dans la brièveté: j'y nourris assez mon plaisir, pour être à même de sourire de votre choix. Peut-être parviendrai-je aussi à sympathiser avec votre discrétion qui vous permet de mettre les jeunes gens d'aujourd'hui au même niveau d'ignorance qu'ont dû occuper les catéchumènes de l'an quatre-vingt-dix après Jésus-Christ! Pour cette hypothèse je me réserve seulement d'espérer que votre „catéchète“ n'ignore rien du catéchisme de Trente — livre des plus valables pour la formation, à travers la méditation, d'une foi vraiment „adulte“ — et tout de celui des Pays-Bas.

Hélas, j'ai bien peur que ce „catéchète“, au lieu d'instruire les affamés et d'éduquer les mal formés, n'aille avilir beaucoup des principes que nous continuerons à révéler. Il taira, j'en suis sûr, trop de choses, s'il ne va pas jusqu'à nier la divinité du Christ, la transsubstantiation dans le sacrifice eucharistique, la virginité de la Mère de Dieu et d'autres „détails“ de la même nature. Il aura hâte, en tout cas, de passer à côté de toutes les „orientations pour le catéchiste“ qui lui imposent l'obligation de préparer les jeunes moins à une foi „adulte“ — je ne savais pas encore que ma foi avait été, à tour de rôle, bambinesque, enfantine, adolescente, adulte, pour devenir vieillarde, mais on apprend toujours — qu'à un état, donnant le pouvoir d'être à la hauteur des bienfaits de Dieu et dignes des grâces reçues ou à recevoir. Si mes souvenirs sont exacts, votre fonction, votre sacerdoce, vos vœux solennels vous convient à enseigner le catéchisme, non pas le vôtre, mais celui qui, en tout, répond à la doctrine établie, allant du fonds obligatoire aux questions les plus difficiles et les moins transparentes. Qu'en le faisant, en catéchiste ou en „catéchète“, vous changiez de méthode, selon votre bon vouloir ou en vue d'une instruction plus efficace, ne tire pas tellement à conséquence, puisque cela fait partie de la pastorale. La meilleure pastorale, cependant, vous interdira, avec la même fermeté que l'autre, toute interprétation arbitraire du dogme. Alors surtout que vous prenez du plaisir à confondre et à faire confondre la méthode avec le contenu.

La méthode tient lieu de contenu! L'une vaut l'autre! Vous êtes un drôle de prêcheur, aussi étrange comme professeur que comme éducateur! (Souffrez que je fasse cette distinction à un moment, où le professeur tend à se faire l'opposé de l'éducateur!) La méthode d'apprendre le latin — oui, je sais, vous avez contribué à chasser le latin du Temple et à désuniversaliser l'Église pour la nationaliser — n'est certainement pas le latin, la méthode étant une voie vers, un moyen de s'accaparer une science; elle présuppose chez celui qui la pratique l'endurance dans l'application. Les méthodes de Coué ou de l'entonnoir nurembergeois ont eu la facilité, mais non le succès pour elles, la méthode et le contenu n'étant précisément pas identiques, celle-là ne tenant jamais lieu de celui-ci.

Non, les nouvelles apportées par votre conférence sont loin d'avoir été bonnes en tout. Celle qui, selon vous, aurait dû révolutionner la manière (dépassée) d'aborder le catéchisme, ne fait que renverser la logique. Votre talent d'épater „progressivement“ les grands bourgeois et les petits Luxembourgeois n'en est pas affecté, et votre démonstration se poursuit: vous annoncez un thème, mais vous ne tenez pas votre promesse; vous monnayez le crédit, dû à votre profession, mais vous ne vendez que du „peut-être“ et du „je ne suis pas sûr“; vous jouissez et vous vous réjouissez de votre renommée d'expert, mais vous vous improvisez expérimentateur. Cela, mon Père, ne se fait pas; ou du moins cela ne devrait pas se faire dans une sphère où la paix des âmes, qui vous écoutent, est en jeu. Que vous tentiez des expériences, que vous expérimentiez, que vous dialoguiez entre Pères, oui, d'accord; cela se comprend; cela peut être nécessaire, inévitable même; mais cela devrait se passer dans votre laboratoire, je veux dire dans votre cellule, — si les cellules ne font pas encore partie des institutions „oppressives“, contre lesquelles vous êtes en guerre. Après, seulement, après la plus délicate des mises à l'épreuve, il vous serait loisible d'entrer en contact avec les „catéchètes“, afin de les initier à votre „méthode-contenu“ non encore achevée, toujours modifiable et toujours exposée à un refus catégorique.

Il y a, certes, des hommes qui s'adaptent aux nouveautés des savants, des ingénieurs et des philosophes, comme par

enchantement; il y a des croyants qui s'adaptent, sans trop de déchirements intérieurs, aux changements qu'ont imaginés les théologiens; l'Église elle-même, en s'adaptant par-ci, par-là, ne parvient qu'à effrayer les meilleurs de ses fidèles pour la perte énorme qu'elle subit dans sa substance, en „assumant la figure momentanée du monde“. Pourquoi donc votre „méthode-contenu“ d'enseignement religieux ne suivrait-elle pas le mouvement général?

Vous voilà en train de procéder à vos expériences, dans un climat de contestation savamment surchauffé, propice aux théories les plus saugrenues. J'ai dû faire les miennes, pratiques celles-là, il y a trois décennies, dans un enfer terrestre, inventé, en fureur, par un faiseur d'histoire millénaire et installé dans un coin perdu de la Grande Allemagne. Vivre sa foi et en répandre, en même temps, les principes les plus opposés aux exigences quotidiennes d'une bien pitoyable survie, voilà ce que j'ai eu à faire, en condamné à mort, dans le camp d'extermination de Mauthausen. Car c'est là, mon Père, que j'ai affronté, heure par heure, l'inexorable loi d'une existence, d'où, par décret d'un petit caporal déifié, Dieu avait été banni;

c'est là que j'ai été amené à poser, à poser encore et à poser en permanence la question visant le sens de notre condition humaine, — si je puis dire;

c'est là qu'aux pieds de l'Injustice à mille faces, les unes plus grimaçantes que les autres, j'ai cherché à trouver une cause plausible à mon désarroi angoissé;

c'est là que j'ai poussé, jusqu'à la limite extrême de l'admissible et du possible, mon expérimentation religieuse;

c'est là que, bien malgré moi, le corps et le coeur saignants, j'ai recommencé, afin de percer l'écrasant silence de la Bonté divine;

c'est là que, plus d'une fois, j'ai quitté les grandes voies de la Vérité révélée, mais sans faire de mes voisins, de mes compagnons d'infortune, des demi-morts et des moribonds qui m'entouraient les témoins consternés de mes déviations;

c'est là que je n'ai cessé de m'enfouir dans les immenses espaces du Péché et de la Rédemption;

c'est là que j'ai été conduit, petit à petit, presque au dernier étage du désespoir, alors que l'Espérance menaçait d'éteindre

quelque part dans l'inexistant son tout dernier rayon, à tromper ma faim physique par un recours à la nourriture spirituelle;

c'est là que j'ai redécouvert le christianisme des catacombes avec tous ses actes spontanément communautaires, ramenés à leur primitivité la plus irritante;

c'est là que j'ai eu, jusqu'aux larmes, la nostalgie de l'admirable, de l'inépuisable langue maternelle de l'Église;

c'est là que j'ai réappris à aimer et à saisir, dans toute sa majesté inexprimée, la grandeur cachée de la liturgie catholique;

c'est là que, dans le sens propre du terme, je me suis fait catéchète, pour parler clandestinement de notre foi et de nos forces intérieures aux incroyants;

c'est là que j'ai dû recourir, en expliquant les parties essentielles du catéchisme, à des expressions métaphoriques, jaillissant, pour ainsi dire, du milieu même de notre dénuement;

c'est là que j'ai vu mourir de faim ou d'exténuation, mais le Christ sur les lèvres et l'éternité dans les regards, les plus fervents de nos coreligionnaires;

c'est là que j'ai vidé le calice de l'amertume et de la tristesse, en voyant disparaître, dans tout l'éclat de l'humilité faite action et soumission, des saints dont personne ne parlera plus;

c'est là que j'ai eu la chance de faire des convertis, venant de la masse des athées, des libres penseurs, des francs-maçons, tant libéraux que socialistes;

c'est là que j'ai compris, la mort dans l'âme, qu'il est quasiment impossible de remporter une victoire spirituelle, une seule, sur les communistes, tant leur raison est pervertie par Marx et leur esprit corrompu par Lénine!

c'est là que j'ai senti, pour la première fois, l'incommensurable isolement du croyant, privé de ce qui le nourrit intérieurement, de ce qui le console dans sa détresse et de ce qui lui enlève ses doutes meurtriers;

c'est là que j'ai su, à force de regarder, que tous les abandons dans le domaine de la foi et de la doctrine sont l'effet d'une terrible lâcheté;

c'est là que j'ai pris conscience du fait que l'orgueil intellectuel et spirituel de l'homme croît avec l'énormité des bêtises qu'engendre cette lâcheté;

c'est là que je suis arrivé à reconnaître, dans la simplicité, mes véritables frères en pénitence;

c'est là que, plongé dans l'abîme de l'oubli, j'ai toujours fini par m'adresser à la Mère céleste pour implorer son intercession auprès de son fils miséricordieux;

c'est là que je suis allé heurter l'En-Face et l'En-Haut, pour constater qu'Il n'était ni mur, ni mutisme, mais ouverture sans cesse accueillante et souffle paternellement exaltant;

c'est là que j'ai dû me rendre à l'évidence qu'il y a des exaucements dans le malheur qui sont des miracles que l'Histoire fait passer et disparaître comme l'explosion de douleurs effacées par des éclairs de jubilation;

et c'est là que j'ai été témoin-victime du début de la Grande Mutation, de celle qui fit de l'homme-image-de-Dieu l'homme-caricature-de-Dieu, d'un côté, et l'homme-image-de-Satan, de l'autre, pendant que les premières fusées, précédant les premières bombes atomiques, préfiguraient déjà la marche hallucinante du Progrès vers l'anéantissement final d'une humanité de peu de piété, follement ivre de sciences, de techniques, de libertés et de révolutions.

Tout cela n'a pas pu faire de moi votre égal, je le sais. Mais tout cela, à travers les blessures de mon âme, a fait entrer dans ma raison quelque chose d'hésitant et d'excitant, à la fois, qui, aux moments cruciaux de ma vie, aime à se manifester par des mises en garde répétées. Ce sont, je le crois, les impulsions de la prudence, pour laquelle les novateurs n'ont qu'un mépris voilé. Mais là il faut que nous nous expliquions plus longuement. Le fait de provoquer un incendie et de mettre fin à ses jours, sous prétexte de renouveler une mesure croulante, échappe absolument à la définition de ce que les anciens ont appelé „prudencia“. Vous avez fait vos humanités, vous avez étudié la philosophie et vous possédez à fond — bon, disons: vous vous souvenez encore des écrits de Thomas d'Aquin, assez, certainement, pour savoir que la prudence est — que la prudence a été jusqu'aux jours de votre „mutation“ — d'abord la génératrice et ensuite la

formatrice des autres vertus. Elle dépasse donc de très loin le souci quotidien de l'homme prévoyant, à l'affût de ses avantages et intéressé à la sauvegarde de sa paix personnelle. Sans elle, vous n'arriverez à définir ni le bien, ni le décalogue, ni la vérité, cette vérité qui démasque, en les révélant, les réalités naturelle et surnaturelle.

C'est elle qui, bien pratiquée par nos aïeux et exerçant sa primauté, a su former l'image humaine de la chrétienté occidentale. C'est son absence qui, maintenant, nous fait perdre la face devant le tiers monde, subitement lancé, grâce aux trahisons accumulées des soi-disant chrétiens, pour détruire tout l'ordre naturel des choses.

La prudence, mon Père, présupposant l'action conjuguée des trois autres vertus: de la foi — que vous proposez de déclarer „adulte“ —, de l'espérance — dont vous faites si peu de cas — et de l'amour — que vous cachez sous cape — fait précisément que le chrétien se rend compte de l'état des choses et qu'il reconnaît que la participation à la vie de la Trinité ne peut être que le but supérieur de son existence. À cet effet, il lui faut remplir trois conditions: avoir une mémoire pleinement ouverte à tout ce qui est; se montrer assez docile pour accepter l'instruction des autres (fût-ce même celle d'un humble laïc) et prendre avec souplesse, habileté et ingéniosité les décisions subites.

Là, mon Père, vous accusez lacune sur lacune. Votre mémoire, ah! votre belle mémoire, que de choses n'a-t-elle pas oubliées, que de principes s'autorise-t-elle à omettre et que d'instructions refuse-t-elle de s'assimiler! Voilà, du coup, votre docilité prise en défaut: n'êtes-vous pas de ceux qui n'acceptent rien de personne, ni un rappel de ma part, ni une exhortation venant de Rome? N'êtes-vous pas celui qui sait? Celui qui sait mieux? Quant à l'objectivité de vos affirmations, n'en parlons pas! Vous êtes seul juge de vos „certitudes“, qu'elles soient fausses ou creuses! Vous ne tolérez guère d'objection. Vous êtes une belle figuration de l'ombre même de la prudence que les théologiens, les vrais, appellent l'astuce.

L'astucieux, voyez-vous, ne cesse de parler, de palabrer, de faire des discours, de donner des conférences, de se

plaire dans les monologues sans prêter l'oreille à ce que pourrait dire l'autre: le prochain, l'auditeur, l'adversaire, l'accusé. Il s'obstine à pratiquer la sourde subjectivité du „tacticien“, s'efforçant de barrer la route à la vérité réelle.

Ce qui me paraît assez bien caractériser vos prises de position dans „la formation d'une foi adulte“, c'est ce que votre grand patron — négligé — du Moyen-âge a présenté comme émanant de la „praecipitatio“ et de la „inconsideritio“. Goûtez, mais goûtez donc cette admirable langue — que vous n'aimez plus — qui sait si bien dire, hic et nunc, ce qu'il faut dire! En remplaçant le précipité et l'inconsidéré dans vos explications par les expressions mesurées de la prudence, vous aurez ce qui vous sauvera: une conscience droite et certaine. Car la prudence est un ensemble de beaucoup de qualités, aptes à vous guider à travers les obscurités les moins sûres et les plus denses. Elle requiert, à la fois, l'intelligence et le discernement, la perspicacité et la finesse, le bon sens et la sagesse, la connaissance et la circonspection. Ni les ruses intellectuelles, ni les fourberies progressistes ne sauraient la subjuguier à la longue.

Pourquoi, mon Père, vos yeux se portent-ils presque exclusivement, comme sous contrainte, vers la création, alors que les miens, tout naturellement, avec la grâce du ciel, se dirigent vers le Créateur? Pourquoi vous faites-vous homme du monde, alors que votre vocation a voulu faire de vous un homme d'Église? Serait-ce parce que votre confrère Russo aurait eu une trop grande influence sur vous par sa proclamation: „La pensée scientifique est la seule forme adulte de la pensée“? Serait-ce pour cette raison que vous oseriez parler moins de la Révélation que de la révolution scientifique? (Oh, je me garderai bien de vous appliquer le mot terrible de Gustave Thibon: „La révolution tient lieu de révélation“.) Tout le monde, aujourd'hui, se glorifie de savoir beaucoup de choses, alors qu'il ne connaît que beaucoup de sortes de choses, appartenant vaguement à la république des sciences. Le dernier goujat sans foi qui, pourtant, se dit de l'Église a la prétention d'être un petit pape dans sa paroisse. Bien des garces, ayant le savoir infus, à ce qu'elles croient, se font aux conseils paroissiaux les porte-parole des „réformes nécessaires, imposées par la marche

irréversible des temps nouveaux et l'évolution débordante des sciences“.

Je suis sidéré, parfois, en constatant que les inventeurs et leurs admirateurs font éclater une joie naïvement orgueilleuse à la vue des prétendues oeuvres miraculeuses, accomplies par les scientifiques et les techniciens. Ne se comportent-ils pas comme s'ils avaient été les créateurs de la matière première, alors qu'ils n'ont été que les exploitants et les metteurs en mouvement de certaines potentialités? Ne ressemblent-ils pas aux petits enfants, invités à découvrir les oeufs de Pâques qu'au préalable les parents ont cachés dans les premières herbes du printemps? Quelles effusions de rires! Quelle satisfaction et quelle prétention du côté des chers ignorants, persuadés d'être des experts dans la recherche de l'inconnu non moins que dans la pondaison des objets coloriés, alors que les adultes font semblant de croire à leurs facultés extraordinaires!

Soyons sincères, mon Père: est-ce que nous n'ignorons pas tout de l'essence même des sciences qui sont en dehors de nos occupations normales? Les quelques notions que nous en avons, ne proviennent-elles pas d'un processus de vulgarisation multiforme? Et, pourtant, on se permet, loin de sa spécialité, d'émettre des hypothèses qu'on ne saurait prouver! Jamais la pensée scientifique n'a été la seule et jamais elle ne sera l'unique „forme adulte de la pensée“. Vous savez pertinemment qu'il y a d'autres modes de savoir, surtout dans le secteur qui nous occupe et sur lequel, au sujet de certains „experts“, disant périmés les instruments intellectuels d'hier et dépassées les constructions philosophiques et théologiques d'avant le langage des „évêques progressistes“, „Mysterium Fidei“ a porté un jugement bien sévère. Depuis que Teilhard de Chardin a trouvé des exégètes dans la foule des aveuglés, les faibles d'esprit, se fiant à leurs paroles, sont convaincus de prendre de l'envergure, jusqu'à se croire les égaux de Dieu, avec l'importance croissante des droits que les sciences et les techniques s'arrogent dans notre existence terrestre. Serait-ce ma stupéfaction devant ces „mutations“ en chaîne qui me persuaderait que je serais le seul à courir dans l'autre direction: plus je me rendrais compte de l'immensité des développements possibles

dans la nature et plus j'aurais la sensation de perdre en étendue et en valeur, étant données les inimaginables dimensions prises par l'Éternel?

C'est que trop de gens, à n'en pas douter, sont bouffis, selon l'expression de Saint Paul, d'un vain orgueil par leurs pensées charnelles. Et le même Saint Paul, dans sa première épître à Timothée, n'a pas craint d'écrire:

„Je t'ai prié de demeurer à Ephèse, pour enjoindre à certains de cesser d'enseigner des doctrines étrangères et de s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin, plus propres à soulever de vains problèmes qu'à servir le dessein de Dieu fondé sur la foi. Cette injonction ne vise qu'à promouvoir la charité qui procède d'un coeur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sans détours. Pour avoir dévié de cette ligne, certains se sont fourvoyés en un creux verbiage; ils ont la prétention d'être des docteurs de la Loi, alors qu'ils ne savent ni ce qu'ils disent, ni de quoi ils se font les champions.“

Voilà qui est net et clair. Depuis l'envoi de cette lettre, nous avons dû augmenter et agrandir les sottisiers, destinés à recevoir les plus attrayantes illustrations d'un creux verbiage, auquel ne s'opposent pas même les Pères de l'Église moderniste. Si encore ils se résignaient à parler moins de Dieu et davantage du néant et du mensonge qu'ils voudraient mettre à la place de l'Être Suprême, — nous Le retrouverions au plus vite.

Pourquoi donc voulez-vous ré-interpréter ce que le passé — un passé pour le moins égal au présent — a bien interprété? Pourquoi faire éclater le cadre des interprétations transmises, au risque de dépasser les limites de la Vérité révélée, comme si vous pouviez vous mettre au-dessus d'elle? Pourquoi fermer la porte du salut aux néo-catholiques que vous initiez aux confusions du monde en anarchie? Pourquoi ajouter des pièges supplémentaires aux „embuscades meurtrières“ dont le chemin du croyant est semé? En parlant d'une méthode catéchétique libératrice, êtes-vous certain qu'elle aidera les hommes en marche à se libérer de leurs passions, qu'elle n'ébranlera pas la discipline d'obéissance et d'exécution à l'égard des ordres donnés par le Très Haut, qu'elle sera conforme en tout au Christ et aux Écritures,

qu'elle ne fera pas oublier la Communauté réelle de l'Église et qu'en son centre l'Évangile, annoncé avec exactitude, éveillera les vertus théologiques, alors que son message réalisable restera compréhensible même dans votre présent turbulent et perturbateur?

En le disant, mon Père, je n'ignore pas que l'inventeur du „christianisme rectifié“ que vous semblez enseigner est à chercher dans les rangs de vos maîtres français, allemands et suisses. Teilhard de Chardin vous a préparé quelques voies qui vont se perdre — en perdant ceux qui les suivent — dans des impasses de désastre. Brunner, Tillich et Bonhoeffer ont mis à votre disposition tout un arsenal d'expressions explosives et meurtrières que vous ne tardez pas à faire éclater dans votre dictionnaire personnel, en parlant de „spontanéité“, de „souffle prophétique“, de „ressourcement“ ou de „bases d'une foi adulte“. Mais je ne vous cacherai pas que trop d'adultes, acquis à votre „foi rectifiée“, ont des comportements religieux assez bizarres pour qu'ils puissent faire croire à une adultération de l'Évangile plutôt qu'à une croyance affermie au-delà de l'enfantin ou de l'infantilisme.

La foi „adulte“ de vos animateurs-poètes-prophètes (ah! si vous relisiez dans Erasme le chapitre consacré au „prophétisme“ de Luther) me paraît être très loin de la foi voulue par l'Église et aimée de la Sainte Vierge qui ne cesse de manifester une prédilection pour la simplicité et la candide sincérité de l'enfant. Mais la Co-Rédemptrice ne vous préoccupe pas tellement, et j'imagine que Ses apparitions, qui se font de plus en plus fréquentes dans le monde, vont déranger quelque peu votre système doctrinal „adapté“. Je me demande si elle ne vient pas, de temps à autre, hanter vos rêves, — car vous rêvez, selon les Paroles du Saint Père qui a traité de „rêves“, de „fantaisie“ et de „chimères“ certaines nouveautés. Ne vous rappelle-t-elle pas les paroles de feu: Si vous ne devenez pas semblables à ces enfants . . . ?

Certes, tous ne sont pas faits pour attirer Ses plus grandes faveurs. Je ne crois pas qu'Elle puisse partager dans l'absolu vos sympathies pour les hippies, quoique, Mère céleste, Elle n'ait pas la force de récuser ces excroissances de l'humanité en décomposition, — l'histoire d'après-demain les aura cou-

vertes de trois couches d'oubli. Car l'histoire, voyez-vous, m'a enseigné qu'il y a eu et qu'il y aura toujours un antagonisme entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, entre Dieu et le Monde et — pourquoi pas? — entre le jeune homme à l'âme bien née et son camarade à la tête brûlée, jusqu'au jour où le Créateur sera Tout en tout. Des défaillances subites alterneront avec des ressaisissements charismatiques, des décadences temporaires avec des renaissances prometteuses. Voilà pourquoi il doit y avoir, jusqu'à la Parousie, un pluralisme légitime, nécessaire peut-être du point de vue de l'histoire du salut, — un pluralisme de réalité créatrice et de réalité rédemptrice, de nature et de grâce, d'Église et de monde, d'histoire de salut et d'histoire universelle. N'allez donc pas faire croire que dans une église mondaine, à la grâce „naturalisée“, vos auditeurs pourraient accéder sans efforts à la perfection finale; ce serait céder et faire céder à la tentation intégraliste, se nourrissant de la pire présomption. Pour le vrai chrétien, il s'agira, en fin de compte, de penser au-delà de la réalité physique et de rester homme, d'être humble tout en s'efforçant de dépasser sa misérable condition humaine, de pratiquer un réalisme pénétré d'humour et de joie et de rester simplement croyant, en maintenant totale l'espérance qui le protégera de toute théologie de catastrophe.

À vous lire et à vous relire, mon Père, vous et certains de vos collègues progressistes, je suis amené à me poser une question dont l'acuité me fait souffrir: Est-ce que ces raisonneurs, ces rhéteurs, ces pourchasseurs d'abstractions et ces enfleurs du détail ont encore le sentiment de la Présence de Dieu; est-ce qu'ils savent encore, distants qu'ils sont de la simplicité, de l'humilité et de la ferveur, ce que prier veut dire; est-ce qu'ils sont encore capables de joindre les mains pour implorer l'Éternelle Miséricorde? Et il m'arrive de croire évincée cette question par une autre, moins insistante, mais plus authentique: Est-ce que, par hasard, ces gens n'auraient pas peur, énormément; est-ce qu'ils ne redouteraient pas la naissance d'une force, venant du noyau même de la masse marxisante, à laquelle ils se seraient livrés, corps et âmes, et les inondant des vagues successives d'un pressentiment, force qui irait à l'encontre de leurs

idées prétendues nouvelles? Serait-ce pour se tromper eux-mêmes et tromper leur angoisse secrète qu'ils prendraient des airs avant-gardistes, en se hasardant à la rencontre des hordes orientales, avançant sous le signe du marteau, de la faucille et du drapeau rouge? Adopteraient-ils des allures hâbleuses, afin de noyer leurs appréhensions inavouées dans les flots de leur jactance faussement polymathique?

Cela me rappelle quelque chose. Quand je dus, il y a presque six décennies, traverser les bois à la tombée de la nuit, je me mis à siffler, selon le précepte de mon grand-père. Plus je tremblai, au moindre bruissement des feuilles, plus forte se fit la stridence de mes lèvres sifflotantes. J'étais trop jeune alors et trop naïf pour saisir l'ironie de mon grand-père qui me dit: „Vois-tu, petiot, c'est la musique qui rend courageux. Siffle, si tu n'arrives pas à chanter, et tu sentiras l'énergie t'envahir!“

Vous ne siffleriez pas, mon Père, mais vous feriez du bruit. Plus la peur vous saisirait à la gorge et plus vous hausseriez le ton: „Entendez, comme je suis téméraire! Les coups de crosse ne m'intimideront pas.“

Il est vrai que les coups de crosse se font de plus en plus rares, depuis que les cardinaux et les évêques eux-mêmes ont peur, peur d'être de l'arrière-garde, peur d'être dépassés par leur suite. Leurs coups, aujourd'hui, ont tendance à se faire caresses. Les risques que vous prétendriez prendre n'existeraient que dans votre imagination. Et le courage que vous sembleriez étaler coram universo ne serait qu'apparence et parade.

Voilà que, tout à coup, mes pensées se font discrètes et exigent de leurs expressions qu'elles se mettent au conditionnel. Je me rends raison, assez facilement, de la réserve qu'ainsi elles tiennent à marquer, pour que mes suppositions concernant vos desseins véritables ne puissent pas être prises pour des constatations, faites sur actes et faits. Bien que vos attitudes de prêtre et de prêcheur m'attristent infiniment, je ne voudrais pas faire l'accusateur inconsidéré. Le rôle du bas jugeur me répugne. Mais je ne saurais esquiver celui de redresseur de torts. Car je vois, je lis, j'entends et je déduis des paroles écrites ou prononcées ce que l'aperception, droite

et non faussée, m'oblige à saisir et à comprendre: il est plutôt difficile de maintenir les bonnes intentions à votre égard.

Certes, j'aurais pu me taire et suivre en cela l'exemple de vos auditeurs luxembourgeois. Mais alors je me serais fait le complice de vos équivoques, — pour ne pas dire davantage. Et j'aurais péché contre une loi que je tiens en très haute estime: celle de la justice. Et la justice a voulu, mon Père, que je vinsse exposer vos affirmations à double sens, vos déclarations confuses et vos propositions trop suspectes pour couler de source pure. Vous aimez à servir l'ambigu. C'est un repas que je n'accepte pas et contre lequel je mets en garde: Attention, mes amis! Rappelez-vous le vers de Boileau: „Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages.“

Dans le secteur, Révérend, que vous avez la prétention de cultiver, il nous faut du clair, du net et du précis. L'Église, celle qui est terrestre, semble se mourir, parce que trop des responsables s'obstinent à vouloir participer de deux natures différentes, d'une qui se dit fidèle et d'une autre qui se veut révolutionnaire. Mais c'est l'univoque que nous désirons, c'est le rétablissement du bel „una voce dicentes“ qui a fait la gloire et la grandeur du christianisme.

Je suis de ceux qui y travaillent selon leurs très humbles moyens et qui n'oublient pas que, si les moyens viennent à faire défaut, il leur restera assez d'humilité pour aller chercher des ressources supérieures dans la prière. Mon peu d'apparence, Révérend, face à l'importance que vous savez donner à votre mission de la parole, ne m'empêchera pas de vous exprimer mes sentiments chrétiennement filiaux, tant que vous serez intégralement Père dans cette Église, dont, malheureusement, je resterai, jusqu'à la fin, l'indigne serviteur.

*) Cette „Lettre ouverte“ fut publiée dans le numéro 1/71 de la „nouvelle revue luxembourgeoise - Academia“. L'auteur tint cependant à désengager la responsabilité normalement assumée par son Comité de rédaction. Il ne voulut ni ne put obliger personne d'accepter des idées qui, manifestement, heurtèrent de front ce que certains membres amis s'empressent de patronner, en organisant des conférences d'avant-garde où des personnalités internationalement connues aiment à présenter leurs positions plus ou moins insolites. Fort, toutefois, de son

état d'ancien membre du Comité de rédaction d'„Academia“, le seul responsable osa espérer qu'on ne lui refuserait pas l'hospitalité dans une revue, à laquelle il avait assez collaboré pour qu'on lui permit d'y exposer, dans la forme qui lui est particulière, les objections concernant aussi bien l'ardeur de quelques zélateurs, prêts à défendre des réformes téméraires, que les répliques nécessaires à faire au sujet de maintes théories équivoques émises sur des tribunes luxembourgeoises. Le dialogue faisant partie de l'arsenal oratoire des catholiques argumentateurs, le critique eut l'audace de supposer qu'on l'autoriserait à faire valoir ses propres opinions, venant d'une sincérité aussi franche que profonde, nourrie de foi, d'angoisse et de charité. Il se pourrait dès lors, crut-il, que l'un ou l'autre croyant, attiré par la Vérité et avide de Salut, succombât aux réflexions offertes à la méditation foncièrement chrétienne, mais exemptes de toute velléité d'en imposer les rigueurs verbales et rationnelles.

Il se trompa radicalement. „Les organisateurs des Journées d'Études“ eurent la réplique aussi simple que simpliste:

„Nous ne pensons nullement qu'on soit obligé de partager les opinions d'un conférencier. Néanmoins toute critique honnête doit se référer à ce qui a été réellement dit, laisser les expressions dans le contexte où elles ont été employées et présenter les objections en les appuyant sur des arguments objectifs. Nous nous distançons de toute critique purement malveillante qui se livre à des attaques personnelles des plus injurieuses. Nous regrettons qu'on recoure, surtout en tant que chrétien, à de tels procédés.“

Et voilà comment ils entendirent illustrer, par leurs propres paroles, les bons conseils qu'ils eurent la satisfaction de donner: présentant des objections, „en les appuyant sur des arguments objectifs“, ils se distançèrent „de toute critique purement malveillante qui se livre à des attaques personnelles des plus injurieuses“ et regrettèrent „qu'on recourût, surtout en tant que chrétien, à de tels procédés“. Car leurs procédés sont tels qu'ils font ressortir, de faits nettement définis et de démonstrations sur textes, leur critique bienveillante et leurs louanges les plus flatteuses à l'égard de l'autre. Ils sont les meilleurs chrétiens, l'auteur en convient, puisqu'il sait — il le sait trop bien — qu'il n'est qu'un chrétien en devenir, s'efforçant de ne ressembler ni à un chrétien progressiste, ni à un chrétien intégriste, mais à un chrétien humblement, simplement, fermement catholique, étudiant à fond les personnages qu'on lui présente et les textes qu'on lui offre (car ceux qu'il a cités et sur lesquels il a basé sa prise de position lui ont été fournis, contre payement, par les zélateurs) et cherchant à combattre, aussi énergiquement que possible, le mal qu'on ose propager subrepticement, soit par écrit, soit par conférence, soit par organisation de journées d'études pour conférenciers dont on ne se croit pas obligé de partager les opinions, tout en rabrouant celui qui fait de même en d'autres termes, mais en disant longuement pourquoi. Le Père Dominicain visé est assez bien connu en France, au Canada, en Belgique et ailleurs, les critiques purement objectives à son adresse et nullement malveillantes, parce qu'en tout appropriées, tant en termes qu'en

véracité, aux agitations, aux actes et aux actions de l'homme en question, sont tellement répandues qu'il ne reste à l'épistolier qu'à enfermer l'étendue de son étonnement, provoqué par l'ignorance des „organiseurs“, dans l'ampleur d'un silence qui, il l'espère, sera propice à ses recherches plus approfondies encore, à ses études poussées en permanence et à la purification continue de sa foi.

Pour la stimulation de ces exercices ils auront été l'aiguillon de son âme, et bien chrétiennement il doit les en remercier.

À UN RÉDACTEUR EN CHEF

Cher ami,

C'est vous qui, à plusieurs reprises, m'aviez supplié, en me fixant un délai de préparation très court et un temps de parole assez étendu, de venir faire devant les membres de l'Union Catholique Internationale de la Presse un exposé introductif sur le rôle bouleversant que l'opinion publique à double face persiste à jouer dans la vie des communautés. En acceptant la charge, je ne vous avais pas caché que mes prises de position seraient plutôt pessimistes; cela n'avait pas eu l'air de vous surprendre outre mesure. Il est vrai que vous connaissiez mes idées et que vous n'ignoriez rien de mes principes, réfractaires à la moindre équivoque dans les questions qui, directement ou indirectement, touchent à la foi. Ayant été bien d'accord, vous et moi, sur le fond du problème à traiter, je vous avais soumis, au terme arrêté d'avance, l'essentiel de mes réflexions, de mes recherches et de mes expériences. Il m'avait tardé, en effet, de vous avouer sans détours qu'il y aurait des obstacles qui, sous forme de questions, allaient s'opposer aux élans spontanés de l'esprit investigateur. Les moins récusables, je vous les avais énumérés comme suit:

Est-ce que, avant de partir allègrement pour une aventure spirituelle, au milieu de laquelle nous attendra certainement l'angoisse de l'écrivain catholique, mis au défi par les impondérables du sujet à débattre, nous nous rendons bien compte

que l'inquiétude la plus vive du journaliste chrétien sera appelée à se manifester à chaque tournant de fait, à chaque virage d'idée, marquant la route incertaine que suivra notre réflexion dans un domaine où science et conscience ne cessent de se heurter, alors qu'un monde turbulent en gestation émet déjà les prémonitions de la démesure, du déséquilibre, de la désorganisation, de la décomposition et même de la déshumanisation? Où pourrons-nous nous reposer, respectueusement et amoureusement attentifs aux exigences de notre foi, si tel est réellement le cas et si le tumulte grandissant des techniques matérielles fait naître un paganisme cruellement rétrograde et réactionnaire, provoquant l'idolâtrie criarde du dollar, de la voiture automobile, du filet de boeuf et d'autres friandises? Où nous permettra-t-on encore de méditer, en sages, sur les multiples dispositions à prendre, afin de bien faire ordonner, par l'intermédiaire des moyens de communication précisément, les choses qui changent, en progressant, et de garantir ainsi les bonnes fins de notre vocation que malheureusement une inflation verbale inouïe semble guetter partout? Où donc aurons-nous notre place méritée dans la pensée contemporaine, exposée à tous les assauts du subjectivisme fait chair, son, parole et littérature? Comment résisterons-nous au tintamarre incessant de la propagande idéologique, à l'immense rumeur organisée autour de la politique, à la démagogie déchaînée sur tous les plans, au viol permanent de la raison humaine et aux attaques confondantes du verbe en délire, clamé sur les tribunes et les chaires non moins qu'à la radio, au cinéma et à la télévision? Est-ce que les esprits mécanisés pour ainsi dire par une publicité folle ne sont pas complètement faussés, les âmes corrompues et les êtres pensants réduits à l'état inférieur de la vulgarité, depuis que les mots eux-mêmes sont devenus malades de sens? N'assistons-nous pas, en coacteurs débordés et surpassés, à la barbarisation d'une culture millénaire, vidée de sa substance chrétienne par un rationalisme outrancier, arrogant et totalitaire qui pourtant aime à en appeler aux puissances de l'imagination, mais de l'imagination la plus aberrante? Cette imagination débridée, n'agit-elle pas, d'une manière directe et totale, sur les passions collectives de la masse humaine inerte, honteusement exploitée du dehors

et dirigée par des forces occultes, tandis que l'ancienne union des personnes conscientes de leur responsabilité, se mouvant de leur propre gré et déterminant en toute liberté leurs actes et leurs actions, paraît se défaire à vue d'oeil? Et quel est, dans ce tohu-bohu des esprits, déracinés à force de vouloir s'évader, envoûtés par la magie des sophismes et entraînés par le mirage de l'irréel, le lieu de rencontre idéal de nos maîtres de l'opinion? De quelle manière se font-ils entendre, ces maîtres de l'opinion catholique, dans un climat psychologique de perversion ou de pression philosophique? Comment arrivent-ils à diriger les énergies sociologiques en ébullition, alors que les extravagances philologiques de leurs adversaires continuent d'engendrer un jargon scientifique de charabia, bien conçu pour exprimer le fouillis, si ce n'est le métafouillis de chaque déraisonneur de marque? Et qui les pousse à désirer l'audience des penseurs à la mode, toujours prompts à servir la corruption morale en même temps que la dépravation intellectuelle et spirituelle?

En m'arrogant ainsi le rôle de magistrat qui, par une sorte d'interrogatoire très serré, ose affronter une accusée terriblement polymorphe, ambiguë et polymathique, j'entends le faire en homme éprouvé qu'une longue pratique a averti et que trop d'expériences ont marqué de leur sceau pour qu'il ne se sente pas mis à l'ombre d'un pessimisme que, tout naturellement cependant, il s'obstine à rebuter, en étalant des raisons de foi, s'il n'allègue pas des impératifs de réalisme. Car pour moi le monde que les moyens de communication s'efforcent de refléter au jour le jour, avec la prétention de le présenter tel qu'il est, n'est pas le monde réel, et les hommes avides d'informations, d'actualités, de renseignements et d'événements relatés ou imagés, les gens convaincus de sentir le souffle continu de la vie totale, de toucher à tout moment les vibrations de l'existence mise à nue par les „mass media“, ignorent pour la plupart qu'ils vivent dans une fausse réalité, faite d'incidents et de faits choisis dans l'histoire du jour, d'extraits manipulés, dramatisés et imposés à l'attention excitée des lecteurs-auditeurs-spectateurs par des artifices d'imprimerie et d'illustration.

Pour sûr, l'ensemble de ces „mass media“, appelé à dispenser une formation intellectuelle, caractérielle, morale et

spirituelle par l'expression régulièrement répétée d'idées, de sentiments, d'opinions et de préceptes, devrait servir objectivement le public selon les commandements de la loi naturelle. Mais en fait les moyens de communication ne font qu'entremêler des influences contradictoires, opposées, dont il m'est impossible de fixer les effets les plus reculés, tout comme ils s'habituent à exercer des pressions que je n'arriverai pas à mesurer scientifiquement. Aux yeux du profane ils apparaîtront toujours comme des générateurs de révélations propres à lui faire admettre une autorité aussi anonyme qu'infailible qui parviendrait à cacher, sous le vacarme que produisent les lieux communs, traduits dans une langue poncive et pomponnée, l'unilatéralisme de ses procédés généralisateurs, son sélectionnisme faussaire des perspectives, sa schématisation âpre aux tronçages et aux trucages, sa partialité dans la hiérarchisation des données, son recours constant au partiel tapageusement gonflé et sa persévérance dans le jeu des omissions volontaires. La somme des nouvelles du jour, choisies dans le tas, un peu à l'aveuglette, par les agences de presse, bien triées ensuite dans les salles de rédaction et projetées à travers les prismes consécutifs de préjugés inavoués, subissant une nouvelle sélection et une adaptation plus ferme encore au goût du journal et à la philosophie du commentateur et passant, finalement, bien enveloppées dans d'astucieux arrangements, est très inférieure au nombre de celles qui sont tues. L'innocente ignorance, cependant, dans laquelle on tient les lecteurs-auditeurs-spectateurs égale certainement leur conviction non moins naïve d'être des avertis, des mis-au-courant et des savent-tout.

Ainsi tout ce qui s'imprime, tout ce qui se dit officiellement, tout ce qui se communique officiellement, tout ce qui se déclare parlementairement et tout ce qui s'exprime tacitement en images, concourt, à la surface comme sous couvert, à former cette opinion des masses qu'on se plaît à appeler „opinion publique“ et qu'une agression permanente, usant du silence comme du bruit et de la photo, tient à soumettre aux règles impératives de nouvelles techniques psycho-sociales: velléités de formation et volontés d'information se relayent sans discontinuer, à un rythme de plus en plus précipité, jusqu'à ce que la formation finisse par se

faire déformation et la puissance prétendument informatoire de nouvelles massivement accumulées va opérer d'incommensurables transformations dans la vie normale des hommes, toujours enclins quand même à se glorifier d'une belle culture en progrès.

Et voilà la plus grande force régissant le monde d'aujourd'hui; voilà l'opinion dirigée en tapinois et entretenue sans relâche dans l'esprit, dans le coeur, dans l'âme et dans la mémoire d'un nombre indéfinissable d'êtres humains, tout ouverts aux courants d'idées, de sentiments, de sensations et de slogans propagateurs; voilà le pouvoir absolu, s'attaquant insensiblement à la mentalité des gens comme à la structure sociale des nations; voilà la charmante tentatrice des temps modernes, nouvelle déesse, à la face toujours changeante, sur laquelle toutefois la grimace s'efforce de chasser le sourire et l'expression de la rage la marque du sérieux; et voilà surtout l'éternel risque qu'avec elle nous courons, la souveraine omniprésente du monde culturel succombant trop facilement à la tentation de se faire dictatrice et d'uniformiser ce qui, tout naturellement et en concordance avec la vocation pluraliste des moyens de communication, devrait sauvegarder à tout prix le grand privilège de la différenciation!

Il me paraît être passionnant, au plus haut degré, d'aller sonder cette réalité sociologique, d'en explorer les sources d'inspiration, de suivre les méandres de leurs lignes d'infiltration et de découvrir, à la fin, les conséquences fastes et néfastes de leurs manifestations, afin de disposer de tous les éléments nécessaires à une bonne définition exhaustive. J'y renonce, pourtant, puisque le travail a été fait — et bien fait —, le phénomène ayant été décrit par une autorité, à laquelle je m'en remets d'autant plus volontiers que la concision, la netteté, la précision et la justesse de son énonciation sont des plus admirables. Elle émane, en effet, du Pape Pie XII qui l'a formulée dans son discours du 18 février 1950, en disant:

„L'opinion publique est ... l'apanage de toute société normale composée d'hommes qui, conscients de leur conduite personnelle et sociale, sont intimement engagés dans

la communauté dont ils sont les membres. Elle est partout, en fin de compte, l'écho naturel, la résonance commune, plus ou moins spontanée, des événements et de la situation actuelle dans leurs esprits et dans leurs jugements."

Cependant, il n'a pas hésité à ajouter:

„Ce qu'on appelle aujourd'hui opinion publique n'en a souvent que le nom, un nom vide de sens, quelque chose comme une rumeur, une impression factice et superficielle, rien d'un écho spontanément éveillé dans la conscience de la société et émanant d'elle."

Pourquoi, dès lors, la souhaiter, si elle est passible, non seulement de toutes les impressions, mais principalement de toutes les pressions et de tous les semblants d'idées, derrière lesquels n'agissent pas toujours des puretés d'intention? Malgré l'absence de jugement qu'étaient devant le monde certains manipulateurs de l'esprit public, Pie XII n'a pas craint de dire:

„Là où n'apparaîtrait aucune manifestation de l'opinion publique, là surtout où il en faudrait constater la réelle inexistence, par quelque raison que s'explique son mutisme ou son absence, on devrait y voir un vice, une infirmité, une maladie de la vie sociale."

Selon le Saint Père, le jeu normal de la formation d'une réelle opinion publique est déformé par des apparences peu voyantes, tendant à voiler l'opinion étouffée, violée, conformiste et passionnelle. Son climat naturel est empoisonné par certains excès de l'incompétence, par un verbiage tue-valeurs, par l'emploi abusif de formules stéréotypes, par le rabâchage, par l'accumulation de détails inexacts, par des oublis impardonnables, par des silences complices, par de faux témoignages, par toutes sortes d'insinuations, par le refus constant de connaître les positions et les idées réelles des adversaires, par les techniques de la diffamation, par l'exagération dans les classifications, par l'invention de mythes, par le discrédit jeté sur d'intègres citoyens, par la présentation forcée et répétée de certains faits d'inculture manifeste et par les ruses d'une logomachie génératrice non de pensées, mais d'absurdités plus ou moins ridicules, plus ou moins criminelles; il est aisé de voir que l'abondance des faits et la variété des sentiments, abandonnés aux tripot-

tages psychologiques, sociologiques et simplement physiques d'une minorité, conduit tout droit à un état trouble qui fait tricher les uns et trembler les autres. La grande monopolisatrice du Verbe et de l'Image va dévorer la liberté dans la diversité, demandée par la véritable Opinion Publique. Par une colonisation idéologique progressive des hommes, elle parvient à fabriquer des mentalités de révoltés, bien tournées pour créer, d'abord, et entretenir, ensuite, l'agitation sociale sur les voies, directes et détournées, du communisme. La dialectique — marxiste surtout — régnera, et bientôt l'intelligence ne résistera plus au désir de l'être humain, séduit par la médiocrité du XX^e siècle que s'acharne à cultiver le dandysme scientifique, d'être foncièrement, impérieusement et définitivement leurré.

Être leurré, jouir de la lettre imprimée, jouir de l'image reproduite, jouir de l'illusion, jouir de l'irréel qu'on croit réel, jouir de la parole enflammée, jouir de la propagande insidieusement efficace, et oublier les délices de la liberté qui sort de l'effort quotidiennement fait pour se procurer sa propre nourriture spirituelle au lieu d'aller la quêmander aux magnats de la presse, — n'est-ce pas là le propre de l'homme moyen d'aujourd'hui, prêt à mourir pour la liberté d'opinion, même celle qui le tuera par l'extravagant, l'insignifiant et l'abêtissant, mais incapable de profiter de la sienne pour en tirer l'ultime profit! Il sera pour le bourreau, à condition d'avoir la jouissance complète des plaisirs de son journal, de sa télé et de sa radio. Certes, il dira toujours que ce sont les faits qui l'attirent, que ce sont les idées qui l'intéressent, alors qu'il ne fera aucune différence entre les faits contagieusement malsains et les autres, entre les idées qui diminuent, avant de tuer, et les autres. Car une idée, selon Jacques Maritain, se trouve sous deux états différents; quand elle est d'ordre intellectuel et juste, le philosophe l'appelle „idée-lumière“; au cas contraire, il la caractérise d'„idée-mot“ ou d'„idée-papier“; „quand elle affecte vitalemment tout le sujet humain, en se mettant au service de la vérité“, c'est une „idée-soleil“; quand elle sera „le mensonge et monte de l'inconscient animal pour s'emparer du sujet humain“, elle mérite le nom d'„idée-vampire“. Or, c'est l'idée-mot qui émoussera l'intellect, c'est l'idée-vampire qui s'attaquera

à la substance spirituellement vitale du porte-voix-victime de l'opinion publique. Car ce pouvoir immense, s'exerçant ouvertement et anonymement, à la fois, malgré les quelques noms que je pourrais mettre sur quelques-uns de ses millions de visages, me paraît agir au contraire de la nature, en provoquant des désordres, en dérangeant la paix et le bien positif du peuple, en troublant et en ulcérant la conscience nationale. Les maux qu'ainsi il produit ne disparaissent que lentement, pour revivre tout à coup et déverser, en créant des schismes sociaux, des préventions mortelles dans les profondeurs du corps communautaire.

Je ne doute pas — pas un instant — qu'au début les moyens de communication aient été les causes primaires de l'opinion publique formée — ou déformée; à la fin, pourtant, le jeu normal des relations influentes entre les instruments porteurs et dispensateurs des lumières et le public sera inversé, l'opinion publique imposant aux maîtres des „mass media“ ses propres vues, indirectes, peut-être, confuses, peu claires et jurant, parfois, avec les sains principes de l'humanisme en progression. La société a été sans doute l'image vivante de l'univers esquissé par ses informateurs-formateurs; en ces temps-ci de l'automation et de l'informatique, cependant, l'ensemble des moyens de communication prend l'air de se présenter de plus en plus comme le reflet assez sombre de la société inquiète, convulsée et angoissée. C'est que l'opinion publique, mise en branle, nourrie et adulée par ses faiseurs, provoquera toujours son choc en retour. Ses créateurs, tôt ou tard, deviendront ses créatures. Les gros spéculateurs, toujours à l'affût de ce qui portera, de ce qui prendra, de ce qui fascinera et de ce qui rapportera, seront finalement à la merci des consommateurs de sensations. L'animal vorace se montrera graduellement insatisfait. Il exigera du supersensationnel. Le glouton saura vomir, s'il le faut. Et les rois du battage publicitaire, enquêteurs par nécessité, à court de matières suborneuses, se feront dialecticiens et tacticiens sur un terrain où se forment les criminels intellectuels et spirituels. La pression sociologique qu'ils auront exercée sur le public se tournera contre eux pour les emprisonner dans une atmosphère suspecte, sinon morbifique.

Seulement les intrigants de l'opinion, en subissant les contrecoups de leurs actions, n'ont pas la moindre peine à motiver les effets des rebondissements qui les blessent, en les frappant: c'est, comme par enchantement, une nouvelle réalité qu'ils prétendent découvrir, en parlant de la conscience sociale, à explorer d'après les meilleurs critères de leur profession. Ne sont-ils pas un peu mystagogues dans leurs tentatives de personnifier la société et aussi, peut-être, un peu mystificateurs pour faire croire — et croire eux-mêmes — qu'une addition infiniment répétée de consciences particulières aboutirait à la naissance d'une conscience collective? Il n'y a de conscience ni de race, ni de classe, ni de nation, ni d'univers, il n'y a que la conscience individuelle, toute théorie contraire, inventée à ce sujet par un Dürkheim quelconque, s'appuierait, selon Gabriel Tarde, sur un postulat énorme pour justifier „sa chimérique conception“; cette „fantastique notion“ serait aussi aventureuse que contradictoire.

Et, pourtant, cette opinion générale, reine du monde, aux dires de Pascal, puissance incontrôlable dans ses éruptions soudaines et force explosive, obéissant à une humeur sourde plutôt qu'à une prise de conscience claire après un jugement moral porté sur des faits et des circonstances, peut faire peser l'immensité de son poids sur les dirigeants et donner une orientation opposée à leurs décisions originellement prises. Elle sort d'un esprit de contradiction plutôt ou d'un esprit révolutionnaire, sans notions précises de ce que l'on veut réellement, que d'un esprit formé par les exigences de la justice et de la vérité. Normalement c'est un manque effrayant de convictions qui s'exprime dans ces mouvements massifs, tributaires d'instincts collectifs, de ressentiments, de rancunes et de passions momentanées, alors que les considérations d'ordre spirituel font défaut, absolument. À la légèreté dans l'information répondra toujours la malhonnêteté dans les réactions publiques, — la publicité faite autour et avec des contre-vérités, même si elle s'obstine à employer toutes les âneries à prétention scientifique, ne peut être que sentimentale et fabulatrice, en servant l'idéalisme de la subversion allant à la destruction par le mensonge. „Ne sommes-nous pas en train de constater“, dit Georges

Dumoulin, „que le mensonge est devenu le plus grand mal du siècle? Mentir est aujourd'hui une règle, une vocation, un art, une carrière, une profession, une habitude, une coutume, un sport, une culture. Au mensonge classique de la diplomatie, de la politique, du journalisme sont venus s'ajouter tous les mensonges médiocres, subalternes et sordides de la publicité. Au mensonge banal est venu se joindre le mensonge intellectuel, lequel est le plus dangereux, le plus malfaisant et le plus capable de corrompre les moeurs d'un pays, de pourrir les âmes et de tuer une civilisation.“

Peut-on vraiment servir la vérité en allant s'insérer, pour lui obéir, dans l'opinion publique? Arrivera-t-on à proclamer la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, en se mettant au diapason de la majorité informante qui, courageusement, à ce qu'elle croit, persiste à flatter cette opinion commune dont nous constatons, par un seul regard scrutateur, qu'elle n'est pas issue du terroir de la vérité? L'esprit de vérité se fait, en effet, très rare dans la science et dans la pensée, même dans celle qui se voudrait encore religieuse. En revanche, l'indifférence affichée à l'égard de la vérité tend à s'installer fortement dans tous les procédés de propagande, de publicité et d'information par le vague dans les propos, par l'ambiguïté, par la confusion recherchée, par le faux qu'on dit et le vrai qu'on ne dit pas, par le brouillement des faits et des personnages, par le refus de rectifier les erreurs et par le rejet des qualités morales et spirituelles, indubitablement requises par quiconque veut remplir la mission de former des consciences droites et de rendre toute sa brillance aux vérités révélées comme aux vérités morales naturelles. La noblesse et la grandeur du travail accompli se mesureront à l'intensité des puissances appétitives qu'à travers les propos d'un caractère la Vérité aura pu faire valoir, agir et sentir.

Hélas, en constatant que le communisme est aujourd'hui le premier animateur de l'opinion publique mondiale, fondamentalement viciée, en constatant en outre que, dans l'univers catholique, un certain progressisme s'empresse d'aller rejoindre le marxisme tumultueusement verbivore, il m'est difficile de ne pas voir ce qui, du côté de beaucoup de journalistes chrétiens, de trop d'écrivains catholiques,

ordonnés, sacrés ou non, risque de l'emporter: l'esprit de résignation qui, parfois, s'attache à prendre les allures de la démission. En cherchant à servir le monde, à se moderniser moralement et spirituellement, à transposer le message du Christ dans le langage du journal à la mode et à ne s'opposer que très mollement à la dégradation de l'âme, ces soi-disant chrétiens s'apparentent aux arrangeurs des „mass media“ qui, depuis fort longtemps déjà, ont renoncé à croire à la possibilité d'une chrétienté temporelle et à admettre la nécessité d'une civilisation chrétienne, seule apte à sauver les peuples souverains de toutes les entreprises massifiantes, dépersonnalisantes et rebarbarisantes que les nouveaux pouvoirs temporels ont lancées au nom de l'opinion publique et de la conscience collective déifiées, en s'ingérant de façon autoritaire dans les affaires les plus intimes de la vie privée comme dans les plus saintes de l'Église.

Combien d'hommes de plume chrétiens ont adopté une partie de la technique du conditionnement que subit le public en se formant peu à peu une double conscience, „dans la mesure où, tandis qu'ils prétendent demeurer membres de la communauté chrétienne, ils militent en même temps comme troupes auxiliaires dans les rangs des négateurs de Dieu“? Pie XII l'a dit et Pie XII a vu, en 1948 déjà, que „cette duplicité ou ce dédoublement menace de faire d'eux, tôt ou tard, une tumeur dans le sein même de le chrétienté.“

Cette tumeur, n'est-elle pas en train, aujourd'hui, de prendre des proportions dangereuses et de contribuer largement à l'avilissement de la société humaine? Nos longues et patientes recherches, n'ont-elles pas établi d'une façon bouleversante que parmi les publications qu'on dit chrétiennes ou catholiques il y en a beaucoup qui déforment; qui maquillent; qui taisent des nouvelles importantes; qui répandent des informations tendancieuses ou incomplètes; qui, à la place des documents officiels de l'Église, mettent des confidences personnelles; qui, sous prétexte de vouloir sincèrement le dialogue avec l'adversaire, se placent résolument sur un plan différent; qui ne vont guère au vrai avec toute leur âme; qui, par l'isolation d'un fait objectivement exact, arrivent à l'accentuer, à le grossir et à le retenir dans

le climat de l'insincérité; qui réclament pour eux le crédit de „la“ presse catholique, alors qu'ils n'en constituent qu'une infime parcelle; qui ne désespèrent pas d'influencer leurs amis dans un sens déterminé, afin de pouvoir exploiter, au sein même de l'Église, une fraction de l'opinion publique, dévouée à leur cause intéressée, tout en s'efforçant d'ignorer l'opinion beaucoup plus véridique d'une majorité silencieuse; qui s'enorgueillissent ouvertement du fait de proclamer le message du monde et non celui du Christ et qui, quand le Pape dénonce des erreurs doctrinales, en pensant à eux, peut-être, laissent dans l'ignorance absolue ceux qui ont l'habitude des les écouter?

De l'autre côté, en revanche, combien nombreux sont ceux qui n'oublient jamais que la conscience humaine, appelée à s'exprimer sans ambages et sans réticence dans l'opinion publique, est le produit vivant et actif d'une éducation permanente et d'un éclaircissement continu qu'ils cherchent à pratiquer avec constance pour les faire valoir contre tous les actes subvertisseurs! Leur engagement dépasse-t-il en efficacité le combat des autres? Comme il s'agit, ici, d'âme, de charité, de conviction, de péché, de contrition, de repentir, de bonne volonté et de grâce, dont on ne retrouvera que difficilement, dont on ne suivra jamais assez les traces dans les vocables informateurs, je ne voudrais ni ne saurais me prononcer à ce sujet. Je sais — et nous savons — que ces pères nourriciers de l'opinion publique existent; qu'ils ont les regards clairement objectifs, le sens aigu des proportions; qu'ils sont capables de décrire exactement, de juger justement; qu'ils connaissent à fond leurs responsabilités, en exhibant, dans leur vision chrétienne du monde, quelques lueurs de la Vérité éternelle. En invitant à la réflexion morale par un approfondissement spirituel et doctrinal des événements qu'ils analysent, en interprétant métaphysiquement l'Histoire et en n'esquivant pas les questions sans cesse reprises et sans cesse posées à leur conscience personnelle par le progrès technique, ils porteront à un point pour ainsi dire „héroïque“ les vertus que l'exercice quotidien de leur profession exige. L'objet final de leur intellect en éveil étant l'universel — dans le sens plénier du terme — et la mesure leur imposant l'élimination de

l'excès aussi bien que du superflu, ils affronteront en toute sérénité l'homme révolté, épris de la force brute, injuste dans ses refus de fanatique et engendrant le dernier des antagonismes, celui qui a été et qui sera entre maîtres et esclaves. Connaissant leurs aides supérieures, auxquelles ils se fient, ils tâcheront de réaliser l'équilibre entre une vocation purement spirituelle de l'homme-frère et sa condition d'incarnation sociale, en s'opposant carrément à toute tentative de l'établir dans l'imaginaire. Dans ce que le professeur belge Marcel De Corte appelle „l'ultime assaut de l'Image contre la réalité, de la Feinte contre la Nature, du Sophisme contre la Raison, de l'Homme contre Dieu, de la Propagande contre la Bonne Nouvelle, du Mythe contre le Verbe“, ils sauront, sans hésiter, faire leur choix: leur propre conviction ira affermir la simple opinion, et par la communication de leur foi ardente ils mettront en feu les attentes qui, dans les peuples affamés de bonnes nouvelles, sont ouvertes aux messages supérieurement pacificateurs, tout faits pour transformer en communauté de croyance et d'aspirations une opinion publique trop molle pour avoir des certitudes et trop fuyante pour s'arrêter sur des principes. Leurs défaillances momentanées même auront alors comme un reflet de victoire, venant de très loin et de très haut.

Et voilà nos publicistes, agents culturels par excellence, pris dans l'engrenage de la civilisation qu'on dit moderne. Culture! Civilisation! Qu'est-ce à dire? Comment distinguent-ils l'une et l'autre? Ne doivent-ils pas renoncer à cette tâche, l'usage des expressions étant tellement ambigu qu'il paraît impossible d'aller rétablir l'ordre des significations précises dans le domaine de la linguistique, en faisant dire à chaque terme ce que l'étymologie voudrait bien lui permettre de viser? Comment pourrait-on définir la culture, si les auteurs les mieux initiés et les plus experts ne cessent de confondre les valeurs de leurs propres explications? L'allemand ne connaît pas moins de trois concepts: Bildung, Kultur et Zivilisation, pour faire les distinctions et pour fixer les nuances entre un état, un acte et un comportement collectif, alors que le français s'efforce de rendre les mêmes effets et les mêmes efforts par „culture“ et „civilisation“ seulement. Du coup, le traducteur ou l'interprète se voit réduit

au subterfuge de prêter au même mot deux sens différenciés, s'il ne préfère pas le jeu de l'alternance, en apparentant la „Bildung“ tantôt à la culture et tantôt à la civilisation. Or, la „Kultur“, n'est pas tout à fait la „culture“ et le domaine de la „Zivilisation“ ne couvre pas exactement l'aire de la „civilisation“. Pour l'un des experts la „Kultur“ est l'ensemble des institutions qui sont permanentes dans notre société, reposent sur la nature, complètent les moyens directs d'entraide et garantissent un enrichissement progressif de l'existence, pour l'autre la „culture“ est une collection de valeurs spirituelles, réalisées par l'homme, vivant dans la société d'une époque bien déterminée, à moins qu'elle ne soit le surplus d'exploits humains, dépassant le strict minimum, nécessaire à la vie. Pour les uns la „Zivilisation“ est le développement „décadentiel“ de la „Kultur“, pour les autres la „civilisation“ se définit essentiellement par les facteurs spirituels de l'existence. Les uns, en parlant de „culture“, mettent l'accent sur le processus subjectif de la création, les autres, en évoquant la „civilisation“, aiment à parler d'un processus objectif de l'organisation existentielle par l'institutionnalisation de l'infrastructure matérielle de la vie. Où est la vérité? Où peut-on faire le rassemblement des philosophes, des historiens et des sociologues, afin que, sur une base commune, ils puissent donner un commun dénominateur à leurs sciences? Daniel-Rops aurait-il finalement raison de dire:

„Les deux termes de culture et de civilisation recouvrent des notions non pas mêlées, mais connexes, et qui procèdent étroitement les unes des autres.“

Pour ma part, j'aurai toujours une préférence très nette pour la formule qui, en distinguant, bien logiquement, entre l'homme „civilisé“ et l'homme „cultivé“, celui-là n'étant pas nécessairement l'égal de celui-ci, fera de la culture l'essence même de la civilisation: celle-ci polissant l'extérieur, celle-là ennoblissant l'âme, le coeur et l'esprit de l'être supérieur, s'accomplissant par la mise en valeur de tous ses dons et de toutes ses facultés. Certes, je me trouverai alors en opposition flagrante avec Donoso Cortès et sa célèbre définition: „La culture est le vernis et rien de plus que le vernis de la civilisation“, mais pour une fois j'oserai considérer

comme erronée une maxime bien façonnée, provenant de l'intelligence admirablement „cultivée“ d'un grand que je ne cesserai d'estimer.

Cette „culture“, présupposant un contact permanent et un dialogue ininterrompu avec les meilleurs esprits du passé et du présent, m'imposera sa loi, comme elle l'imposera à tout Européen „civilisé“: celle qui veut que j'accepte et que je fasse accepter tous les éléments de valeur, ceux de l'autorité inviolable aussi bien que ceux de l'obéissance et du sacrifice. Et, là, je serai tout aise de rencontrer à nouveau, en une parfaite harmonie d'idées et de sentiments, le marquis de Valdegamas. Cette culture est autre chose que la survie comme individu — même dans l'abondance — de l'être humain, condamné à vivre au beau milieu de l'entassement des masses. Elle s'exprime dans cette dominance qu'elle arrive à faire valoir, en tirant ses forces des éléments librement acceptés de la justice, de l'ordre et de la fraternité. Elle est donc une puissance morale, spirituelle et caractérielle, issue de la croissance normale de certaines qualités humaines et de beaucoup de valeurs léguées, alors que le pouvoir spectaculaire, explosif et producteur de phénomènes médiocrement culturogènes, tels que l'américanisme, prime producteur et produit frappant des „mass media“, les présente, n'est que le résultat passagèrement éblouissant d'une planification à base intercontinentale. C'est cet „américanisme“ qui conduit, bien qu'il préfère choisir d'autres voies et d'autres moyens, à la même matérialité que celle du marxisme, alors que la vraie culture occidentale, en faisant de l'information instructive une prémisses inéluctable de l'éducation fondamentale et permanente, permet d'atteindre à la spiritualité. Voilà pourquoi elle ne cesse d'être un appel constant à l'humanisme, lui-même sans cesse élargi et approfondi par les adjuvants d'une Foi à toute épreuve.

Et le journaliste, l'écrivain, le metteur en images chrétien, qu'y vient-il faire?

Eh bien, il sera, au service de cette Foi, la force vive qui, sans relâche, se mettra à intensifier un processus d'intériorisation, grâce auquel l'homme parviendra à retrouver, au fond même des „masses“, cette belle conscience qui le

disposera à bien distinguer les valeurs des non-valeurs et des pseudo-valeurs et qui le dirigera tout droit vers son but instinctivement visé: le Vrai, le Véritable, le Véridique, la Vérité, la Vérité sous toutes ses formes et dans toutes ses splendeurs.

Or, cher ami, à mes propres frais j'ai dû constater que trop de gens, même dans l'Union que vous représentez, ne pratiquent que rarement la charité de la vérité. Pour dire vrai, il faut vivre vrai; pour vivre vrai, il faut être vrai; et pour être vrai, il faut qu'à tout moment on sache recevoir la vérité, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne; cela s'applique à tout chrétien et cela s'applique, en tout premier lieu, au prêtre qui a pour mission, précisément, de témoigner de la vérité. Le fait-on assez dans les cercles que vous fréquentez? L'a-t-on essayé honnêtement à propos de la demande que vous m'aviez adressée? Vous répondrez vous-même à ces incertitudes, puisque vous êtes le mieux placé pour en palper les premières causes et en sentir, à des semaines encore, sinon à des mois d'intervalle, les tout derniers effets. Car, au sujet de cette affaire d'opinion publique, mon opinion privée a été étouffée par un de vos confrères étrangers, s'arrogeant des droits monseigneuriaux pour me faire sortir, par la porte de service, de la salle palatine, à laquelle, par un portail grand ouvert, vous m'aviez donné accès. Jamais je n'oserais admettre qu'un Luxembourgeois de votre taille aurait pu faire appel, à cette fin, à un Espagnol pour m'administrer, par son intermédiaire, le coup de renvoi le plus expéditif. Non, je me figurerais plutôt que votre maître renvoyeur, que je n'ai eu ni le plaisir de connaître ni l'honneur de saluer lors de son passage à Luxembourg, appartiendrait à cette race d'esprits doubles, curieusement enclins à vous écrire des lettres, exhalant à parts égales l'encens et le pourri, le los et le mensonge, et qu'il serait particulièrement apte à démontrer par ses actes que les plus audacieuses de mes assertions auraient été encore au-dessous de la réalité.

Qu'a-t-il dit, en substance, pour faire écarter les idées que je viens d'exprimer et m'interdire la défense de la liberté du chrétien exposé par les „mass media“ à un conditionnement inouï? Qu'à la séance d'ouverture on n'aurait pas assez

de temps pour la présentation de la conférence d'initiation que vous aviez commandée? Mais quel est donc ce singulier organisateur qui, après avoir établi un programme et prévu un orateur du pays invitant, doit se rendre compte, au tout dernier moment, qu'il dispose de moins de minutes que de mauvaises défaites? Et personne pour l'avertir à temps? Personne pour attirer mon attention sur cette grossière erreur dans le calcul de l'horaire?

Cher ami, vous souriez de cette méprise, tout comme je n'y crois pas. Le faux-fuyant est trop manifeste pour qu'il puisse nous échapper; qu'avais-je dit au sujet du mensonge, de l'insincérité et du recours à l'invention dans vos propres rangs! Faut-il trouver davantage pour illustrer nominativement les affirmations de mon exposé?

Votre Monsignore, toutefois, se rebiffe, en fermant les yeux devant les vérités qui lui déplaisent, dès qu'elles se mettent à démentir ses jugements. Sa conviction veut que les journaux soi-disant catholiques soient des modèles de franchise et de véracité; que le communisme soit loin d'être le premier formateur de l'opinion publique; que le progressisme chrétien ne suive pas les voies ouvertes par le marxisme; et que Pie XII ne fasse plus autorité dans les questions de principe concernant la formation par l'information!

Ah! voici surgir devant nous le personnage réel, celui qui dépasse les simples attributions de son secrétariat et à qui, peut-être, on a fait prendre les devants pour m'infliger l'ostracisme d'une maffia progressiste, dont les membres ont une peur blême, blanche et bleue de ne pas être pris pour des hommes de „gauche“! Voici le fin fond de la missive que votre commettant m'a fait parvenir, en y étalant, selon le mot de Stendhal, „des balivernes que plusieurs coteries veulent faire passer pour des vérités“.

Il me faut vous dire, cependant, que j'ignore tout de l'autorité supérieure que mon correspondant importun pourrait faire valoir dans le domaine qui nous occupe. Les semblants de raisons qu'il avance contre mes manières de voir ne sont pas bons du fait qu'ils émanent d'un secrétaire général, grand minimisateur dans une catholicité plus ou moins moderne, plus ou moins prompte à se faire démobiliser.

satrice des consciences droites. Qu'il ait une belle intelligence, je ne le conteste pas, bien au contraire, je l'affirme, tout en la croyant anesthésiée dans les parties qui touchent à l'âme. Ce fait me permettrait d'en dire long sur son autoritarisme, condamnant sans entendre, et sur sa probité inversée, niant l'évidence au profit de plusieurs fictions.

Voyons celle, d'abord, qui fait miroiter devant ses croyants le journal catholique idéal, dispensateur de toutes vérités et de toute la vérité! Elle est tout simplement inexistante, cette publication, parce qu'inconcevable dans un monde où l'omniscience n'est pas encore l'apanage de l'homme, — c'est un lieu commun qu'ainsi j'énonce, je le sais, mais ces rappels sont nécessaires, à ce qu'il paraît, à certains seigneurs, mis dans le grand journalisme pour découvrir leurs responsabilités, afin de les assumer pleinement, et ne cessant de les couvrir, afin de mieux les fuir. Cela ne ravale en rien le mérite des honnêtes qui cherchent à approcher la vérité, à l'exprimer sincèrement, ne fût-ce que par approximations, selon l'optimum de leurs moyens mis en oeuvre, tout en sachant qu'ils sont trop faibles pour l'embrasser dans sa totalité et trop humains pour la décrire intégralement. Ils pourront être dominants, quand même, dans leurs insuffisances naturelles, tant qu'ils maintiendront intacte la volonté de servir humblement leur invisible maîtresse.

À leur rencontre il y a les présomptueux qui, pour leur orgueil, leurs préjugés, leurs opinions partisans, leurs fausses doctrines et leurs dérèglements moraux ou passionnels, trouvent toujours des accommodements avec la „vérité“. J'ai bien su de quoi je parlais, en faisant allusion à eux. Comme je possédais à fond mon dossier, j'aurais pu mettre une quantité de noms sur une multitude de contre-vérités, répandues par des feuilles à enseigne catholique, répétées avec insistance et jamais rectifiées, malgré les démentis donnés par des gens mieux informés ou plus épris de la toute simple vérité. Je ne l'ai pas fait pour ne pas provoquer un long et vaste tayaut. Seulement votre secrétaire général, qui tient à bien m'imposer son monseigneurage, n'y croit guère. Appartiendrait-il à la clique de ceux que Charles Péguy a peints, il y a sept décennies:

„Que les curés ne croient à rien, ne croient plus à rien, c'est la formule courante aujourd'hui, la formule généralement adoptée, et, malheureusement, elle n'est injuste que pour quelques-uns. Et l'on ne sait combien sont réellement modernistes. Peut-être les cinq-septième et peut-être plus.“

Cette appartenance lui interdirait-elle de tenir pour vrai ce que j'affirme et d'ajouter foi à mes inventaires? Je ne suis pas sûr, en lui soumettant un nombre appréciable de faits, qu'il veuille se donner la peine de vérifier mes dires pour se rallier finalement à mes arguments. Car il est un Thomas de qualité qui louchote, en regardant, et qui prend son envolée, en ne faisant qu'entrevoir. Le voilà guide d'une organisation, à la devise de laquelle: „Notre seule passion: parvenir à la vérité“ il semble substituer la sienne: „Parvenir!“ J'y consens bien volontiers, à condition qu'il ne nous oblige pas à ignorer les choses faites, dans le passé, par certains de vos collègues, membres, aujourd'hui, de votre belle confrérie.

Je me suis demandé s'il ne porte pas coupe pour baigner l'oeil, en lisant ses propres confrères — confrères à double titre — à moins qu'il ne veuille consentir à un abbé Laurentin, par exemple, l'avantage de l'exception, avantage que celui-ci s'arroge d'ailleurs avec une facilité déconcertante, sans même attendre la permission pouvant venir d'un secrétaire général ou d'un président quelconque. Ne croyez-vous pas, avec moi, que des prêtres journalistes de cette espèce puissent être la cause des pertes inouïes que l'Église a subies à tous les échelons de la hiérarchie, depuis que les Laurentins de tout acabit se sont permis d'écrire tant d'imbécillités et tant de contrevérités au sujet des tractations du dernier Concile? Qui, parmi leurs collègues, animés des mêmes sentiments, aurait pu les démentir impunément; qui aurait eu l'audace de ne pas leur pardonner leurs petites altérations de textes et leurs grandes ignorances en matières ecclésiastiques? Voilà un domaine d'accès public où il ne suffit plus de nier les faits, en se drapant bien hautainement dans un défaut de connaissances aussi seyant que voyant, mais où il faut, à chaque instant, conquérir de haute lutte la situation de l'informé, sinon de l'initié. Je l'ai fait, je le fais toujours, assez, certainement, pour ne pas me faire mettre à

l'école des frères ignorantins d'une presse qui se dit catholique, mais qui se fait le contraire.

Si j'avais voulu noter, au fil de mes découvertes, toutes les omissions, toutes les déformations, toutes les demi-vérités, toutes les erreurs et toutes les méchancetés que des journalistes catholiques ont accumulées, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale seulement, j'aurais eu à composer des livres de poids, sans même me rapporter aux scandales d'une épuration qui avait pris, à la fin, les attributs d'une salissure d'envergure ou d'une souillure nationale. J'ai à coeur, cependant, d'éviter ce climat de honte et de confusion pour aller poser des questions précises sur des faits notoires:

Est-ce que, réellement, tous les journalistes catholiques ont dit la vérité, toute la vérité et rien que la vérité sur les agissements, aussi impies qu'incroyables, dont le pauvre Padre Pio a été la victime?

Est-ce que votre secrétaire général est allé consulter, à ce sujet, les documents de la Bibliothèque Nationale de Paris pour en publier les détails les plus sinistres?

Ce même secrétaire général, a-t-il osé combattre les „Informations Catholiques Internationales“, quand, en 1963, elles avaient lancé une campagne de longue haleine en faveur du mouvement cryptocommuniste „Pax“?

Quelle est, en ce moment, son attitude de catholique face à la Polonaise Marlène Tuininga qui s'entête à faire paraître, dans les „Informations Catholiques Internationales“, des articles pro-„Pax“?

Combien de journaux catholiques français ont dit toute la vérité sur les religieux, contestataires et contestés, soustraits, jusqu'ici, à la juridiction de l'opinion publique?

Où et quand votre Monsignore a-t-il protesté, journalistiquement, contre les procédés de ses confrères, faisant appel à l'esprit et aux décisions de Vatican II, alors que pareilles décisions n'existent pas?

De quelle façon a-t-il aidé à faire la lumière, toute la lumière sur l'encyclique „Humanae vitae“ que des revues catholiques avaient rendue inintelligible?

Quelle est sa part — de vérité et de rétablissement de vérité — dans la bataille du verset six de l'épître des Rameaux?

A-t-il été prêt à défendre la probité dans l'attitude de chrétien et la vérité dans la conviction de catholique contre un Hans Küng, déclarant dans les „Informations Catholiques Internationales“: „Nous qui restons dans l'Église, nous avons pour le faire de très bons motifs... Il s'agira non seulement d'interpréter la réalité de l'Église, mais de la changer.“?

S'accordera-t-il avec ce Belge qui, en parlant publiquement de ses Pères éducateurs, n'a pas craint de proclamer: „Que nous diraient-ils — tandis que nous les presserions, comme autrefois, de nos questions — de l'épouvantable débris de l'Église, de l'effondrement de l'esprit, du mortel ébranlement de toutes les choses grandes? Oh, ils nous mentiraient, bien certainement, comme nous mentent aujourd'hui tous ceux à qui le Ciel a commis le devoir de nous éclairer...“?

Et comment fera-t-il pour trouver un commun dénominateur aux termes de sa lettre et aux paroles d'un autre journaliste catholique, ancien rédacteur en chef de „Témoignage chrétien“, écrivant dans l'„Express“ du 6 juin 1963, en visant les publications de votre bord: „À partir de cette date (1950), tous les articles parus en France se lisent dans une perspective de résistance à Rome. La vérité n'a plus grand'chose à voir avec ce qui est écrit.“?

Alors?

Alors, cher ami, j'ai à reconnaître mes propres faiblesses, en démasquant mon incapacité d'égaliser, dans la description exacte des tares du modernisme et dans la distinction nuancée des finesses oratoires ou littéraires, passant du mensonge à la vérité, de la vérité au mensonge, le génie particulier des modèles que je viens de citer; pour ma part, j'aime encore à prendre mes précautions pour différencier, alors qu'eux, crûment, brutalement, lourdement, font voiler l'abcès, que certains prêtres-secrétaires généraux et autres journalistes vaguement catholicisants s'empressent de dire inexistant. Je suis la mince paille, déroband à leur vue

somnolente la jolie poutre de la Bible, — leur monde en mutation renverse toutes les lois; de quoi me plaindrais-je?

Du fait, peut-être, qu'aucun journal catholique de mon rayon d'observation n'est venu exposer en détail la loi contre l'oisiveté, publiée à la Havane, il y a quelques mois, et réduisant à l'esclavage, grâce à l'invention diabolique du „plustrabajo“ et du „sobreesfuerzo“, tous les Cubains, désireux, eux aussi, de jouir de la semaine de quarante-huit, sinon de quarante heures? Mais, là, nous touchons à ce qui fait des progressistes les porte-drapeau du marxisme et, par conséquent, les négateurs effrontés de l'évidence que j'ai relevée, en le présentant comme le levain de l'opinion publique mondiale maléficiée. Votre secrétaire général tient à récuser mon indication, préhensible, pourtant, incontestable même pour quiconque sait son histoire moderne et refuse d'accepter les oeillères gratuitement fournies par Moscou et Peking. Combien de copies, conformes aux tactiques, aux initiatives, à la doctrine et aux slogans communistes, faits pour déclencher partout — et jusqu'au sein de l'Église — la lutte des classes, sont quotidiennement présentées, avec une fierté plus gênante que gênée, par les naïfs, les irresponsables et les gens sans discernement, pullulant dans les rangs des libéraux de tout acabit et réunissant, dans une même mare d'hébétude, les socialistes et les progressistes? Faut-il que je rappelle, afin de me faire comprendre, la mise au ban des nations du Viet-nam et de ses défenseurs, de l'Afrique du Sud, de l'Espagne, du Portugal, de la Grèce, de la Chine libre, d'Israël et d'autres ethnies, alors que les États baltes et balkaniques restent rayés de la carte géographique comme de la mémoire humaine? Y aurait-il vraiment des gens, vivant dans la lune, pour ne pas voir, à toute heure, avec quelle application, avec quel zèle, avec quel servilisme les journaux bourgeois — libéralement, socialiste-ment et catholiquement bourgeois — se mettent au diapason de l'hymne damnant, chanté par les „Isvestia“ et autres „Pravda“? Ne sentons-nous pas autour de nous, au milieu des ultimes restes de la chrétienté, la force aspiratoire des dérouteurs professionnels, l'unique prétention des serviteurs de la subversion, s'acharnant à faire illusion aux faiblards qui, de loin, forment la majorité de votre public, impres-

sionnable à souhait et magistralement soumis à l'attrance des drogues de la mystification? Qui sont ces drogueurs? Vous les connaissez bien, ces frères simplistes, ces confrères simples, s'armant d'impudence, si ce n'est de fatuité, et professant des disciplines qui ne dépendent ni de l'Église, ni de l'art d'écrire, ni de la vérité, mais uniquement de la spéculation la plus avilissante et la moins avouable: de celle qui relève autant de la barbarie que de la bêtise humaine. *Oculus habent et non videbunt* ... je n'insisterai pas davantage, afin d'en pouvoir appeler au bon sens des minoritaires qui, heureusement, ont encore horreur des attitudes d'autruche.

Ces minoritaires continuent, en se distinguant de votre secrétaire général, de croire que l'Église catholique n'a pas commencé son véritable histoire après la mort de Pie XII, que la doctrine enseignée jusqu'en 1958 a été orthodoxe, que les affirmations de Pie X et de Pie XI valent celles de Jean XXIII et de Paul VI et que les faux papes, les faux évêques, les faux théologiens et les faux journalistes n'ont pas été le lot des siècles passés seulement. S'ils ne vont pas chercher le Royaume de Dieu dans le Monde — où il n'est pas, où il ne sera jamais — c'est qu'ils ne veulent pas d'un système que Paul VI — pour le nommer, lui aussi — a stigmatisé comme étant le „système délibéré d'autodémolition de l'Église“, convaincus qu'ils sont que cette Église est menacée, à travers une opinion publique faussée, par les adhérents d'un pseudo-messianisme, desquels le Paysan de la Garonne, Jacques Maritain, a pu dire: Tout ce monde-là a simplement cessé de croire à la vérité.

Certes, votre secrétaire général, lisant, parlant et écoutant une langue bien à part pour ne rien savoir du vocabulaire marxiste, passé dans tous les idiomes du monde et devenu, récemment, la délectation verbale des théologiens chrétiens, pourrait rejeter Jacques Maritain aussi. Il est généralement connu que les tout petits dictateurs, faisant l'esclandre dans le domaine spirituel, ne se distinguent pas tellement des grands: les camps de silence qu'ils créent, en les affetionnant, se font remarquer par leurs différences de nature et de dimensions uniquement. Je ferai donc bien de mettre à la place du philosophe français un professeur américain,

Thomas Molnar, ex-hongrois, bon catholique, grand explorateur de l'opinion publique, même de celle qui s'apprête à diriger l'Église pour mieux la perdre, fin psychologue et analyste courageux dans son étude sur „L'Église permissive“:

„La démocratie ‚permissive‘ mène tout droit à la pratique de ‚public-relations‘ (je me sers d'américanisms, car, en effet, il s'agit de l'américanisation de l'Église), dernière étape d'un système écervelé, car à ce moment-là de la décadence les dirigeants n'ont que mépris pour ceux qu'ils manipulent: au lieu de leur inculquer des concepts et des idées claires comme le réclame toute démocratie en un premier temps, on montre aux citoyens des images, des mises en scène comme aux enfants, ou aux animaux qu'on veut dompter en vue de leur numéro de cirque. La „public-relations“ exige un nombre de plus en plus élevé d'expositions du produit à vendre, ou bien de l'homme à aduler: président de la république, étoile de cinéma, athlète, pontife — peu importe. Le produit, ou l'homme-produit, est ‚exposé‘ à l'aide du human touch (encore un américanisme) c'est-à-dire qu'on le présente d'une façon stéréotypée, selon les conseils des psychologues, en le montrant non pas tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être en vue de la popularité. Il n'est pas étonnant, par conséquent, que le mini-théologien à succès, Hans Küng (un autre qui réserve aux Américains les plus ahurissantes de ses ‚opinions‘) fasse dans Le Monde le ‚Portrait d'un Pape‘ (20 août 1969) selon son propre coeur de progressiste insolent. L'espace me manque pour reproduire ses bêtises, mais je ne puis résister à en citer deux passages: (le pape idéal) ‚mettrait tous ses soins à une authentique internationalisation, à une réforme approfondie avec l'aide de théologiens et d'experts en sociologie, à la gestion, aux organisations internationales‘. Plus loin: (le pape idéal) ‚ne serait pas contre le droit mais contre le juridisme; non contre la loi, mais contre le légalisme; non contre l'ordre, mais contre l'immobilisme; non contre l'autorité, mais contre l'autoritarisme; non contre l'unité, mais contre l'uniformité‘.

J'ai écrit pareille prose vers ma douzième année et j'ai sans doute attribué à ce genre d'idées une profondeur métaphysique jamais encore atteinte. Mais justement, la permissiveness encourage la vacuité en nous et en ceux que

nous admirons, théologiens ou chanteurs pop. Je lis dans l'hebdomadaire *Southern Cross*, journal à l'usage du clergé catholique sudafricain, que l'enquête organisée parmi les prêtres de la Grande-Bretagne sur la question 'Quel est votre idéal d'un supérieur ecclésiastique?' a conclu que la majorité aimerait voir à la tête des diocèses des hommes gais et tolérants, généreux mais pas trop intelligents, de bons copains pas du tout autoritaires, et qui comprennent les problèmes des prêtres. Les platitudes bombastiques de Küng trouvent leur écho chez le clergé anglais fuyant surtout l'intelligence . . .

Il serait facile de conclure que l'Église a choisi une nouvelle 'ère constantinienne', c'est-à-dire qu'elle s'adapte aux maîtres du moment qui ne s'appellent plus princes, rois et empereurs mais intellectuels marxistes, manipulateurs des media et guerrilleros armés. On pourrait, si c'était le cas, déplorer tout au plus la détérioration du goût, la prolétarianisation des attitudes. Mais il s'agit d'autre chose. L'Église devient adaptable, c'est-à-dire qu'elle perd sa substance, son caractère, ses traits bien marqués, et par ce qu'on appelle mimicri dans le règne animal et végétal, elle assume la figure momentanée du monde. Il est vrai qu'au onzième siècle, par exemple, peu de choses distinguèrent le seigneur féodal à cheval, allant à la chasse entouré de ses compagnons de la beuverie de la veille — du seigneur évêque, également sur son cheval, etc. Et on se demande ce qui distingue tel pop artiste, idole des téléspectateurs, de tel cardinal distribuant les interviews plus généreusement que la communion. Mais ce qui distingue l'Église du onzième de celle du vingtième siècle c'est l'insistance d'alors sur l'autorité sur le Monde, et l'insistance actuelle sur la subordination au Monde.

Cette subordination n'est pas conçue comme service mais comme adaptation. Je ne sais plus le nombre de livres et d'articles, de sermons et de documentaires, de débats et de symposia que j'ai parcourus afin de détecter les traces d'un programme positif dans la littérature ecclésiastique actuelle des 'nouveaux prêtres' et de ceux qui les copient dans la 'vieille' Église. J'affirme n'avoir point trouvé un seul texte cohérent sur les tâches dictées par la charité, l'amour et la patience, mais seulement des slogans, de vagues propos sur

l'engagement politique, la compréhension de la jeunesse, une attitude plus ouverte à l'égard du sexe, le tout mélangé avec des propos injurieux, sarcastiques et vibrant d'une haine irrépressible. Les seuls textes ayant un contenu 'positif' sont des copies de programmes de partis politiques, des exhortations à l'abandon de toute structure afin de se diluer dans un monde devenu adulte et autonome, et des textes utopiques écrits visiblement sous l'inspiration marxiste.

C'est dire que l'Église telle qu'elle se présente au monde a renoncé à proclamer son message, en fait elle proclame le message du monde. De là suivent la désacralisation, la démocratisation, la dispersion, ainsi que l'attitude irrévérencieuse, approchant de la délinquance. La forme se façonnant sur le contenu, l'Église renonçant à son noyau, à son essence devient amorphe dans ses manifestations extérieures.

Je ne voudrais pas être mal compris. L'Église dont je parle n'est pas celle qui possède l'éternelle promesse du Christ, mais l'Église sommeillante à la manière des apôtres pendant que le Maître subit la solitude. On nous rebat l'oreille avec insistance de l'Église 'sociologique'; eh bien, c'est cela, nous vivons à une époque où l'Église a, pour ainsi dire, son existence interrompue, où elle se choisit comme organisation, et encore pas très efficace. On y entre et on la quitte comme on veut, on y trouve le dialogue si l'on est assez insolent pour l'exiger, ou bien une 'note de désapprobation' au cas où l'on n'a pas d'amis puissants dans la presse. Et puis il y a les autres 'organisations' avec lesquelles il faut vivre en bonne entente afin de constituer ensemble le monde pluraliste. L'évêque et le cardinal deviennent enquêteurs, porte-parole, public relations men, au besoin agitateurs et héros des media. Les prêtres se marient ou ne se marient pas, se font guerrilleros ou ne se le font pas, choisissent telle liturgie ou telle autre, injurient le pape ou en peignent un portrait 'idéal' — absolument tout est permis comme dans la société environnante.

On est en droit de demander: 'Où est l'Église?' Une seule réponse est valable: 'Elle nous attend au bout du tunnel.'"

Eh bien, cher ami, toutes ces hautes et passionnantes considérations, avancées par un édulcorateur de manques et de manquements tantôt et tantôt par un trancheur de

finasseries et de subterfuges, seront de peu de poids, demain, quand la technologie spatiale aura réussi à fixer dans l'espace les satellites qu'il faut pour mettre le monde sous les effets immédiats et médiats de la plus puissante des armes conquérantes: de la télévision universelle, couvrant l'immensité des zones peuplées et touchant, en quelques secondes, la totalité des êtres vivants, avides d'images, de sensations et d'informations. Le bien et le mal, résidant en puissance dans les „mass media“, auront subitement les dimensions — toutes en profondeur, physiquement et métaphysiquement parlant — du Cosmos. La Mondovision viendra bâfrer l'Eurovision et l'Intervision, et les grandes puissances, se partageant les planètes aux fins de propagandes verbeuses et de campagnes contraires, se réserveront le monopole des émissions, mises au service de leur politique de domination: les petites nations subiront une nouvelle forme de colonialisme qui sera celui de la culture du commerce et du lavage cérébral par spectacles mirobolants, violant, à la fois, les souverainetés nationales, les libertés communautaires, les croyances religieuses, les moeurs traditionnelles et les coutumes autochtones.

Quel pouvoir pourrait protéger les peuples de moyenne importance contre les programmes provocateurs, les méchantes insinuations délivrées à grande échelle, les agressions faites, de loin, de très loin, par images et paroles, les agissements d'autre nature des sociétés privilégiées, possédant, seules, les moyens de la diffusion omnidirectionnelle, conditionnant, intellectuellement, moralement, socialement et politiquement, toute l'humanité selon les intérêts des magnats de la publicité totale, totalitairement mise en oeuvre? Si c'est la violence illustrée et commentée qui rapportera, on se souciera peu d'un accroissement de la criminalité à travers le monde; si c'est le mensonge qui attirera, la débauche qui plaira, on prêtera à l'un, pour faire plus belle recette, les appas de la vérité toute nue et à l'autre les excitants du mystérieux bien habillé; si c'est l'immixtion, ouverte ou secrète, dans les affaires intérieures d'un pays qui ajoutera au prestige des possédants, on ignorera froidement les protestations privées et officielles des lésés; et si c'est, pour les autres, la reconduction pure et simple à l'état

mental primaire qui augmentera les bénéfiques des lanceurs de satellites artificiels, on se fichera complètement du lent anéantissement d'une culture à part. On aura beau rappeler, à New-York et à Genève, à Bruxelles et à Strasbourg, les merveilleux principes de la liberté des échanges d'informations, du rôle éminemment éducatif de la nouvelle invention et de la promotion extraordinaire garantie par elle à la compréhension mutuelle, les exploitants — ou plutôt les exploités — des Mondo- et Cosmovisions futures feront fi des conséquences désastreuses de leur entreprise, conséquences intellectuelles, morales, sociales, politiques et juridiques imprévisibles encore, tant que les grandes transmissions ne seront pas utilisées, sous le contrôle bien ordonné d'un organe international, dans l'intérêt supérieur, noblement défini, de l'humanité tout entière.

Qu'est-ce à dire, sinon que les élaborateurs des programmes auront à répondre sans cesse du respect absolu voué aux normes morales les plus élevées, à fixer, le cas échéant, dans une nouvelle éthique professionnelle généralement acceptée, reconnaissant, enfin, en leur accordant le plus grand dénominateur commun, les exigences de la Liberté, de la Vérité, de la Justice et de la Foi.

Mais, en me rapportant à ce qui se passe dans le misérable réduit des communications de masse que nous prétendons cultiver, en catholiques plus ou moins croyants, plus ou moins fidèles à leurs engagements, je ne me fais plus d'illusions à ce sujet. Si je ne rends pas les armes, c'est que le Grand Maître des vocations ne m'a pas encore autorisé à le faire.

Ceci dit, cher ami, je pourrais retourner à mon travail et tâcher de l'exécuter dans la stricte observance de ma règle: *Vigilare et orare!* Mais avant d'aborder l'étude d'un autre aspect de l'Église en agonie — elle le sera, vous le savez, jusqu'à la fin des temps; l'homme, toutefois, le pauvre homme, l'homme rebelle s'attache passionnément à porter coups de griffes sur coups de griffes à la Face ensanglantée du Seigneur — je brûle de vous rassurer au sujet de mes sentiments à votre égard. La déception, qui nous a été commune, n'a pas pu changer l'intensité de notre communion dans la Foi, dans les idées et dans les entreprises, à

réaliser ensemble, afin de féconder une opinion publique sincèrement avertie et véritablement informée selon les principes hautement affirmés de notre Mère.

Fort de cette conviction, je me plais à vous saluer bien cordialement.

À UN ADMIRATEUR DE DONOSO CORTÈS

Monsieur le Professeur,

Parmi les centaines de répliquants que ma Lettre à Monseigneur l'Évêque a mobilisés, vous représentez cette sorte de „rara avis“ qui, par son envolée en marge de mon épître, m'a causé le plus de plaisir, en allant rejoindre, au-delà des contrariétés du jour, une des éblouissantes grandeurs du passé, tout naturellement faite pour mettre à l'ombre de l'oubli certaines gloires des temps présents. Ah, qu'ils se sentent gênés, honteux et arriérés, les quelques disciples que parvient encore à rallier autour de ses oeuvres complètes le Marquis de Valdegamas, littérateur de passage et philosophe en permanence, poète à ses débuts et prophète à ses fins, doué de cette vue complémentaire que Dieu n'accorde qu'à Ses élus, marqués d'autant de disgrâces que de grâces, pour que soient stupéfiés les contemporains du génie et obturés les esprits des générations qui montent dans l'ignorance comme elles montent dans les siècles! Et pourtant ce fin diplomate, toujours au service de ce qui peut être royal au Ciel et sur terre, devrait être d'aujourd'hui comme il a été d'hier, en imprimant son cachet particulier à l'histoire que nous nous appliquons à faire pire encore que son époque n'a réussi à faire la sienne. N'a-t-il pas été, en même temps, l'interprète mage des situations politique, morale et intellectuelle de son siècle, l'attoucheur le plus sûr des évolutions nationalement dangereuses, l'observateur divinateur par

excellence des bouleversements imminents et le révélateur prodigieusement exact des catastrophes mondiales à venir, tant dans le domaine social que sur le plan spirituel?

En faisant allusion, dans ma Lettre, à l'une de ses grandes interprétations des courants intellectuels d'il y a un siècle et quart, la plus grande, la plus audacieuse et la plus dramatique, peut-être, de toutes ses démonstrations raisonnées, se rapportant à la situation religieuse dans le monde catholique, j'ai essayé, non sans succès, comme vous le prouvez, d'attirer l'attention des croyants qui désirent encore penser, réfléchir et donner à leur foi des arguments de soutènement, sur une pièce maîtresse de la littérature chrétienne, propre à leur faire saisir, à travers les commentaires d'un esprit de qualité, les très lointains antécédents de l'incroyable désordre intellectuel, moral, social et spirituel d'aujourd'hui, afin qu'ils fussent moins troublés dans leurs convictions, malgré les éclats blessants des doctrines néomodernistes et les effets explosifs de trop de réformes liturgiques.

C'est à votre intention que j'ai traduit cette très belle „carta“, provoquée, en son temps, par le Cardinal Fornari, nonce apostolique à Paris, et trop oubliée en deçà des Pyrénées, pour que vous pussiez être à même d'en goûter l'admirable tenue littéraire non moins que la profondeur des idées y exprimées avec précision. En me permettant, de temps à autre, d'en interrompre le cours, afin de faire valoir certaines réflexions personnelles, imposées par la servitude des comparaisons, je ne voudrais en aucun cas faire dévier l'enthousiasme que ne manquera pas de déclencher en vous le génie de Donoso Cortès, bien au contraire, je tâcherai, fort timidement, de souligner, en passant, les pressentiments du Marquis confirmés par les faits qui les ont suivis à des intervalles plus ou moins longs. Vous négligerez ces passages ou vous les tolérerez, selon votre bon plaisir. J'aurai, pour ma part, la double satisfaction de réentendre la voix prophétique de l'immortel Espagnol et de la faire ouïr, en l'amplifiant à la mesure de mes pauvres moyens.

Monsieur le Professeur, si vous ignoriez tout de cet écrivain penseur, et si je n'avais pas indiqué le laps de temps qui le sépare de nous, vous croiriez prendre connais-

sance, en auditeur parfait, de l'exposé critique d'un observateur de la civilisation occidentale contemporaine. Écoutez plutôt :

„Avant de soumettre à la haute pénétration de votre Éminence les brèves indications qu'il vous plut de me demander par votre lettre de mai passé, il me paraît convenable de signaler ici les limites que, dans la rédaction de ces indications, je me suis imposées à moi-même.

Parmi les erreurs contemporaines, il n'y en a aucune qui ne se transforme en hérésie; et parmi les hérésies contemporaines, il n'y en a aucune qui ne se termine en une autre, condamnée depuis longtemps par l'Église. Dans les erreurs passées l'Église a condamné les erreurs présentes et les erreurs futures. Identiques entre elles, dès qu'on les considère du point de vue de leur nature et de leur origine, les erreurs offrent pourtant le spectacle d'une merveilleuse variété quand on les considère du point de vue de leurs applications. Mon intention aujourd'hui est de les considérer plutôt par ce qu'elles ont de politique et de social que par ce qu'elles ont de purement religieux; plutôt par ce qu'elles ont de différent que par ce qu'elles ont d'identique; plutôt par ce qu'elles ont de changeant que par ce qu'elles ont d'absolu.

Deux considérations de poids, dont l'une est prise de mes circonstances personnelles et l'autre de la particularité même du siècle dans lequel nous vivons, m'ont incliné à m'imposer cette voie. En ce qui me concerne, j'ai cru que ma qualité de laïc et d'homme public m'obligeait à récuser même ma propre compétence pour résoudre les questions téméraires qui traitent des points de notre foi et des matières du dogme. Pour ce qui est du siècle dans lequel nous sommes, il n'y a qu'à le regarder pour reconnaître que ce qui le rend tristement fameux, parmi tous les siècles, est précisément moins l'arrogance de proclamer théoriquement ses hérésies et ses erreurs que l'audace satanique que la société présente met dans l'application des hérésies et des erreurs, dans lesquelles tombaient les siècles passés.“

Et voilà Donoso Cortès plaçant au commencement de son étude les mots-clefs que les Jacques Maritain, Marcel De

Corte, André Charlier, Jean Madiran, Gustave Thibon, Michel de Saint-Pierre et autres Louis Salleron aiment à présenter en conclusion de leurs analyses actuelles¹: arrogance et orgueil. Ce qui, aujourd'hui plus intensément qu'hier, se trouve à l'origine de la frénésie dans les contestations, de l'amour des excès dans les violences, du verbiage idéologique plus ou moins délirant et des aises dans le désordre philosophique, théologique, moral et social, c'est l'aveuglement visible de ceux qui, par l'exagération distordante de leur „spécialité“ et par l'ignorance concomitante de toutes les autres branches du savoir humain, en arrivent à se croire au faite de l'érudition et à pouvoir, seuls, se gérer en tenants d'une sorte d'omniscience qui les rendrait capables, à la suite d'un Karl Marx magnifié, de restaurer en eux-mêmes la divinité de l'homme. L'orgueil abêtissant les dévorant, ils cherchent dans l'insatiable concupiscence le calmant de leurs inquiétudes, de leurs agitations et de leurs troubles impérieusement triomphants. En abandonnant, purement et simplement, la loi naturelle, ils apparaissent, selon une formule de Jacques Perret, comme un affreux mélange de Tolstoï, de Gandhi, de Garry Davis et de pope stakhanoviste, faisant de la Providence un commis-voyageur de la fatalité historique, en attendant que le diable soit enfin reconnu pour interlocuteur valable.

Mais revenons à Cortès pour nous laisser surprendre par la concordance des témoignages:

„Il y eut un temps où la raison humaine, se plaisant dans des spéculations folles, se montrait satisfaite de soi-même quand elle était parvenue à opposer une négation à une affirmation dans la sphère intellectuelle, une erreur à une vérité dans les idées métaphysiques, une hérésie à un dogme dans les sphères religieuses. De nos jours cette même raison reste insatisfaite, tant qu'elle n'arrive pas à descendre dans les sphères politiques et sociales pour inquiéter tout, faisant sortir, comme par enchantement, de chaque erreur un conflit, de chaque hérésie une révolution, et une catastrophe gigantesque de chacune de ses superbes négations.

Aujourd'hui l'arbre des erreurs semble avoir atteint sa maturité providentielle; planté par la première génération d'hérésiarques audacieux, arrosé depuis par des générations

successives, il se couvrit de feuilles du temps de nos aïeux, de fleurs du temps de nos pères et est, maintenant, devant nous et à portée de main chargé de fruits. Ses fruits doivent être maudits d'une malédiction spéciale, comme le furent dans l'antiquité les fleurs, avec lesquelles il se parfumait, les feuilles qui le couvraient, le tronc qui les portait et les hommes qui le plantaient.

Je ne veux pas dire par là que ce qui a été condamné une fois ne devrait plus l'être à nouveau; je veux dire seulement qu'une condamnation spéciale, analogue à la transformation spéciale, à laquelle sont sujettes, à notre vue et dans notre siècle, les anciennes erreurs, me paraît être nécessaire de tout point de vue; et que ce point de la question est, en tout cas, le seul pour quiconque reconnaît en moi une certaine espèce de compétence."

Hélas, pesonne, en 1972, ne lui reconnaîtrait cette compétence, aucun des gardiens responsables de la Vérité ni des hauts protecteurs du Dogme ne songeant à anathématiser, quelle que puisse être la nature des changements apportés aux vieilles erreurs. L'Église de Donoso Cortès ayant été celle d'aujourd'hui, tout comme elle sera, pour nous, celle de demain, à quelques différences de forme près, nous n'arrivons plus à comprendre le mutisme des chefs à l'égard des erreurs qui s'accumulent avec nos peines. Serait-il loisible maintenant, malgré l'encyclique „Mysterium Fidei“, de s'écarter impunément des points fondamentaux de la doctrine et de se mettre résolument dans le sillage de la „nouvelle vague“, chère à certains théologiens d'avant-garde? Le Marquis de Valdegamas en aurait été consterné, s'il n'avait pas eu recours, encore une fois, au terme explique-tout de satanique:

„Les questions purement théologiques ayant été éliminées de cette sorte, j'ai porté mon attention sur celles parmi les autres qui, tout en étant théologiques d'après leur origine et en essence, ont réussi pourtant à se convertir, en vertu de lentes et successives transformations, en questions politiques et sociales. Je me suis vu dans la nécessité, à cause d'une surcharge de travail et d'un manque de temps, d'éliminer encore parmi celles-ci celles qui m'ont semblé être de moins grave transcendance, bien que j'aie cru de mon

devoir de toucher certains points, au sujet desquels je n'ai pas été consulté.

Pour les mêmes motifs d'occupation et de hâte je me suis vu dans l'impossibilité de relire les livres des hérésiarques modernes, pour signaler en eux les propositions qui doivent être combattues ou condamnées. Réfléchissant attentivement à ce cas particulier, pourtant, je suis arrivé à me convaincre que cela fut plus nécessaire dans les temps passés que dans le présent, puisqu'il y a entre les deux, si l'on regarde bien, cette différence notable: que dans le passé les erreurs étaient de telle manière dans les livres que, si l'on ne les y cherchait pas, on ne pouvait les rencontrer nulle part; tandis que, dans les temps que nous présentons, l'erreur est en eux et en dehors d'eux, puisqu'elle est en eux et toute part: elle est dans les livres, dans les institutions, dans les lois, dans les périodiques, dans les discours, dans les conversations, dans les salles de conférence, dans les clubs, dans la famille, dans les cours de justice, dans ce qu'on dit et dans ce qu'on tait. Sous la pression du temps j'ai questionné ce qui était le plus près de moi, et l'atmosphère m'a répondu."

Ce climat, aujourd'hui, nous bouleverserait autrement, s'il arrivait à exprimer toute la vérité dans l'impétueuse éruption des troubles que les coeurs des croyants ont accumulés jusqu'à les faire éclater. Mais la voici, cette erreur, prête à conquérir la chaire, afin de s'installer dans l'Église en triomphatrice! Donoso Cortès, tout prophète qu'il fût, eût été horrifié par la vision de l'Erreur déifiée. Aussi s'avança-t-il, à pas prudents, dans une autre direction:

„Les erreurs contemporaines sont en nombre infini; mais, à bien y regarder, toutes ont leur source et se meurent en deux négations suprêmes: l'une relative à Dieu et l'autre relative à l'homme. La société nie de Dieu qu'il prend soin de ses créatures, et de l'homme qu'il est conçu dans le péché. Son orgueil a appris à l'homme de ces temps-ci deux choses, et il a cru les deux: qu'il n'a pas de tache et qu'il n'a pas besoin de Dieu; qu'il est fort et qu'il est beau; voilà pourquoi nous le voyons tout fier de sa puissance et amoureux de sa beauté."

Se sentant fort, comme il se voit beau, l'homme cesse de rapporter toute chose à une fin commune; cela l'amène à

préférer l'infime partie, qu'il est, à l'infiniment grand et à l'incommensurable Tout, négligé et ignoré dans la mesure où il cherche sa propre autorité au fond de sa majesté arbitrairement décrétée. Donoso Cortès parvint à faire ressortir les mobiles de cette démarche insensée:

„Ainsi la négation du péché admise, on nie, entre beaucoup d'autres, les choses suivantes: que la vie temporelle soit une vie d'expiation et que le monde dans lequel se passe cette vie doive être une vallée de larmes; que la lumière de la raison soit faible et vacillante; que la volonté de l'homme soit malade; que le plaisir nous ait été donné en qualité de tentation, afin de nous libérer de son attrait; que la douleur soit un bien, accepté, pour un motif surnaturel, par une acceptation volontaire; que le temps nous ait été accordé pour notre sanctification; que l'homme ait besoin d'être sanctifié.

Ces négations ainsi admises, les choses suivantes, entre beaucoup d'autres, s'affirment: que la vie temporelle nous a été donnée pour nous élever, de nos propres forces, au moyen d'un progrès indéfini, aux plus hautes perfections; que le lieu où se passe cette vie peut et doit être transformé radicalement par l'homme; que, la raison de l'homme étant saine, il n'y a aucune vérité à laquelle on ne puisse prétendre; que n'est pas vérité celle à laquelle la raison n'atteint pas; qu'il n'y a d'autre mal que celui que la raison accepte comme mal ni d'autre péché que celui dont notre raison nous dit que c'est un péché; ce qui veut dire qu'il n'y a pas d'autre mal ni d'autre péché que le mal et le péché philosophiques; que la volonté de l'homme, étant droite de soi, n'a pas besoin d'être rectifiée; que nous devons fuir la douleur et rechercher le plaisir; que le temps nous a été accordé pour en jouir et que l'homme est bon et sain, naturellement.

Ces négations et ces affirmations, se rapportant à l'homme, conduisent à d'autres négations et à d'autres affirmations, analogues par rapport à Dieu. Dans l'hypothèse que l'homme ne serait pas tombé, on arriverait à nier — et on nie — que l'homme aurait été rédimé. Dans l'hypothèse que l'homme n'aurait pas été rédimé, on arriverait à nier — et on nie — le mystère de la Rédemption et de l'Incarnation, le dogme de la personnalité extérieure du Verbe et le Verbe lui-même. Admettre l'intégrité naturelle de la volonté humaine, d'une

part, et ne pas reconnaître, de l'autre, l'existence d'autre mal et d'autre péché que le mal et le péché philosophiques, mène à nier — et on nie — l'action sanctifiante de Dieu sur l'homme et avec elle le dogme de la personnalité de l'Esprit Saint. De toutes ces négations résulte la négation du dogme souverain de la Très Sainte Trinité, pierre angulaire de notre foi et fondement de tous les dogmes catholiques."

Certes, les néomodernistes, à l'exemple des modernistes, ne pratiquent pas tous le même radicalisme; il y en a qui font de très petits pas, en s'écartant de la doctrine, pour se distancer des dogmes. En s'adaptant à ce qu'ils appellent „le monde en évolution“, „la marche du progrès“ ou „l'univers en maturation“, ils s'efforcent de trouver un langage qui, selon eux, serait le langage chrétien de leur temps, d'un temps précis, donc, assez limité et distinct, dans ses expressions, du parler théologique, aux acceptions propres bien fixées, et admirablement déterminé dans l'essence même du vocabulaire de tous les temps. S'attachant à faire ce que Saint Pie X a bien défini en disant: „aeternam veritatis notionem pervertunt“, ils maintiennent certaines formules, en en modifiant simplement la signification. Et pour se mettre dans le „vent“ ou dans le „sens“ de l'Histoire, en apprêtant la morale au goût du jour, ils prennent l'air de se décider, en hésitant, pour la psychanalyse, le marxisme, la déspiritualisation du culte, la prêtrise sans vocation, la prêtrise ouverte aux deux sexes et la démocratie absolue dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques.

Très rapidement les extrémistes à l'affût prendront la relève pour précipiter les mouvements et faire faire chorus avec les maximalistes réformateurs, adhérents manifestes d'un ultra-transformisme ou d'un évolutionnisme revu et corrigé. De la philosophie de l'Être ils passeront, en courant, en volant, à celle du Devenir qu'ils aiment à confondre avec la philosophie de l'Action. Puisque l'imagination, chez eux, remplace trop la raison, ils auront vite fait de mettre à la place de Dieu, l'Immuable, un dieu changeant; ils ne s'embarrasseront guère de l'absurdité érigée en principe que Dieu, la Perfection, pourrait devenir ainsi meilleure, à moins qu'il ne se fît imparfait, et que la Vérité, une et invariable, pût perdre ce qu'elle avait ou gagner ce qu'elle n'avait pas.

devenir ce qu'elle n'était pas ou cesser d'être ce qu'elle avait été: en un mot — comble du stupide et de l'insensé — être privée de l'attribut d'éternel.

Et pourtant l'ère évolutive qui, aux dires de ces glorificateurs de la mutation, ivres de mots et sursaturant l'humanité de sentences publicitaires, serait la nôtre, n'est qu'une époque d'angoisse et de satiété, de malaise et d'insatisfaction, d'euphorie et de pessimisme, l'un alternant avec l'autre à un rythme de plus en plus accéléré: voilà le mouvement transformateur ramené à sa plus simple expression, — ce qui change dans cette rotation incessante, c'est le moteur perfectionné sans relâche et sa force propulsive toujours améliorée. Mais les esprits qui se croient — s'ils ne vont pas jusqu'à se dire — les plus purs d'entre les novateurs ne se rendent plus compte que leurs actes relèvent d'un snobisme intellectuel fidèle à une seule loi: paraître toujours, partout et en tout, plus „évolué“ que l'autre, fût-ce même dans le domaine de la bêtise grandiloquente ou de la malhonnêteté morale et philosophique, se riant ouvertement de ce que, hier ou avant-hier, un marquis de Valdegamas ait pu dire de la religion des progressistes:

„De là naît et là a sa source un vaste système de naturalisme qui est la contradiction radicale, universelle, absolue de toutes nos croyances. Comme catholiques nous croyons et nous professons que l'homme pécheur a sans cesse besoin de secours au moyen d'une assistance surnaturelle, oeuvre merveilleuse de son amour et de sa miséricorde infinie. Pour nous le surnaturel est l'atmosphère du naturel; ce qui veut dire que, sans se faire sentir, il l'enveloppe et le soutient en même temps.

Entre Dieu et l'homme il y avait un abîme insondable: le Fils de Dieu se fit homme; et les deux natures se joignant en Lui, l'abîme se ferma. Entre le Verbe divin, Dieu et homme à la fois, et l'homme pécheur, il y avait toujours une immense distance; afin de raccourcir cette immense distance, Dieu mit entre Son Fils et Sa créature la Mère de Son Fils, la Très Sainte Vierge, la femme sans péché. Entre la femme sans péché et l'homme pécheur, la distance était toujours grande, et Dieu en Son infinie miséricorde mit entre la Très Sainte Vierge et l'homme pécheur les Saints pécheurs.

Qui n'admira un si grand, un si souverain, un si merveilleux et un si parfait artifice! Le plus grand pécheur n'a besoin que de tendre sa main pécheresse pour rencontrer celui qui l'aide à remonter, de marche en marche, jusqu'aux cimes du ciel, à partir de l'abîme de son péché.

Et tout cela n'est autre chose que la forme visible et extérieure, et parce qu'extérieure et visible jusqu'à un certain point imparfaite, des effets merveilleux de ce secours surnaturel par lequel Dieu soutient l'homme à traverser d'un pied ferme le dur sentier de la vie. Pour se faire une idée de ce surnaturalisme merveilleux, il est nécessaire de pénétrer avec les yeux de la foi dans les régions les plus hautes et les plus cachées; il y a nécessité à poser les regards sur l'Église, mue sans cesse par l'action très secrète de l'Esprit Saint; il y a nécessité à entrer dans le sanctuaire le plus discret des âmes et y voir comment la grâce de Dieu les sollicite et les cherche et comment l'âme de l'homme ferme ou ouvre son ouïe à cet appareil divin et de quelle manière se noue et se poursuit continuellement, entre la créature et son Créateur, un dialogue silencieux; il y a nécessité à voir, d'un autre côté, ce qui se fait et se dit ici et ce qu'y cherche l'esprit des ténèbres; et comment l'âme de l'homme va et vient et s'agite et s'efforce entre deux éternités pour s'enfoncer enfin, selon l'esprit qu'elle suit, dans les régions de la lumière ou dans les régions ténébreuses.

Il y a nécessité à regarder et à voir de notre côté notre ange gardien et comment il va chasser par un souffle fin, pour qu'elles ne nous molestent pas, les pensées importunes et comment il pose ses mains sous nos pieds pour que nous ne trébuchions pas. Il y a nécessité à porter les yeux sur l'Histoire et voir la façon admirable avec laquelle Dieu dispose les événements humains pour sa propre gloire et pour le bien de ses élus, sans que, Lui étant le maître des événements, l'homme cesse de l'être de ses actes. Il y a nécessité à examiner comment, en temps opportun, il provoque les conquérants et les conquêtes, les capitaines et les guerres, et comment il rétablit et tranquillise tout en un point, jetant par terre les guerriers et domptant l'orgueil des conquérants; comment il permet que des tyrans se lèvent contre un peuple pécheur et comment il consent que

les peuples rebelles soient de temps à autre le fouet des tyrans; comment il réunit les tribus et sépare les castes ou disperse les gens; comment il donne et reprend à son gré les empires de la terre, comment il les humilie et comment il les hausse aux nues. Il y a nécessité, enfin, à constater comment les hommes vont, en perdus et en aveugles, à travers ce labyrinthe de l'Histoire que vont construire les générations humaines, sans que personne puisse dire quelle sera sa structure, ni où est son entrée ni quelle sera sa sortie."

Les mini-Cortès d'aujourd'hui, pourvu qu'il y en eût, n'auraient que sourires pour les „lyrismes“ de leur plus grand ancêtre; ils s'abstiendraient des examens qu'il déclara nécessaires pour se faire, mi-mages et mi-magiciens dans le domaine des „études non spéculatives“, qu'ils hanteraient, les magnificateurs du naturalisme teilhardisé, du subjectivisme verbiageur et de l'Histoire irréversible; leurs mouvements spirituels et leurs émotions seraient à l'image de leurs pensées idéalisantes, franchement anthropocentriques dans l'exaltation du Moi accomplissant, sur le plan technique, des faits surprenants; Dieu n'aurait plus accès à leurs laboratoires, et l'adoration des mathématiciens, des ingénieurs, des physiciens, des spécialistes de l'électronique et des maîtres de la cybernétique leur permettrait de passer paisiblement de la pratique d'un christianisme trahi à celle d'un humanisme idolâtre et idolâtré, sans qu'ils eussent à se casser la tête à la recherche de la Vérité; trouvant qu'un néopélagianisme leur siérait à merveille, ils s'efforceraient uniquement de lui adjoindre, sur le plan social, une sorte d'eudémonisme mis à jour, âpre au gain et à la sécurité triplement garantie; quant au reste, ils feraient confiance, aveuglément, aux savants capables de résoudre tous les problèmes, en „démystérisant“ l'univers enfin découvert grâce à l'efficacité de leurs forces élevées à une puissance ahurissante par l'ensemble des sciences exactes.

En revanche, les anti-Cortès des temps présents — qui sont légion — ne font qu'attendre de la Science le salut de leurs personnes, d'abord, de l'humanité tout entière, ensuite. Depuis que la superstition de la Science les a gagnés, ils agissent comme si, dans le royaume des hypothèses de

travail, le possible était le véritable philosophique et le vraisemblable le vrai théologique. Leurs déclarations assertives se font de plus en plus triomphantes, en dépit des avertissements lancés par des experts tels que Poincaré, Eddington et Claude Bernard, qui n'arrivent pas à comprendre l'emballement des laïcs, prêtres et non prêtres, pour des branches de connaissance qu'ils disent „à la portée de tous“, en ignorant l'essentiel. Les „vérités“ physiques et pratiques, acceptées par eux comme expressions incontestables de la réalité conquise, parviennent ainsi à étouffer les vérités révélées, et la raison, finalement, tirera vanité de sa victoire sur une foi estompée. Voici Donoso Cortès qui le dit et le prédit:

„Tout ce vaste et splendide système de surnaturalisme, clef universelle et universelle explication des choses humaines, est nié implicitement ou explicitement par ceux qui affirment la conception immaculée de l'homme, et ceux qui l'affirment aujourd'hui ne sont pas seulement quelques philosophes, ce sont les gouverneurs des peuples, les classes influentes de la société et aussi la société elle-même, empoisonnée par le venin de cette hérésie pernicieuse.

Voilà l'explication de tout ce que nous voyons et de tout ce que nous touchons, en cette situation où nous sommes venus à nous arrêter avec cette série d'arguments. Si la lumière de notre raison n'a pas été obscurée, cette lumière est suffisante, sans l'aide de la foi, pour découvrir la vérité. Si la foi n'est pas nécessaire, la raison est souveraine et indépendante. Les progrès de la vérité dépendent des progrès de la raison; les progrès de la raison dépendent de son exercice; son exercice se fait dans la discussion; pour cela la discussion est la véritable loi fondamentale des sociétés modernes et l'unique pierre de touche où se séparent, après leur fondement, les vérités des erreurs. Ont leur source dans ce principe la liberté de la presse, l'inviolabilité de la tribune et la souveraineté réelle des assemblées délibérantes. Si la volonté de l'homme n'est pas malade, l'attrait du bien lui suffira pour suivre le bien sans l'aide surnaturelle de la grâce; si l'homme n'a pas besoin de cette aide, il n'a pas besoin non plus des sacrements qui la lui donnent ni des oraisons qui les lui procurent; si la prière n'est pas néces-

saire, elle est oiseuse, est oiseuse et inutile la vie contemplative; si la vie contemplative est oiseuse et inutile, l'est aussi la plus grande partie des communautés religieuses. Cela sert à expliquer pourquoi là, où ces idées ont pénétré, ces communautés ont été éteintes. Si l'homme n'a pas besoin de sacrements, il n'a pas besoin non plus de celui qui les administre; et s'il n'a pas besoin de Dieu, il n'a pas besoin non plus de médiateurs. De là le mépris et la proscription du sacerdoce là où ces idées ont pris racines. Le mépris du sacerdoce se transforme partout en mépris de l'Église, et le mépris de l'Église est égal, toute part, au mépris de Dieu.

L'action de Dieu sur l'homme niée et une fois (pour autant que ce soit possible) ouvert un abîme insondable entre le Créateur et sa créature, la société, tout de suite et instinctivement, se sépare de l'Église de cette même distance; là donc où Dieu est relégué dans le Ciel, l'Église est reléguée dans le sanctuaire; et, inversement, là où l'homme vit soumis au règne de Dieu, il se soumet aussi naturellement et instinctivement au règne de son Église. Tous les siècles témoignent de cette vérité, et le présent aussi bien que les passés en font preuve.

Tout ce qui est surnaturel libéré de cette façon et la religion convertie en un vague déisme, l'homme, qui n'a pas besoin de l'Église cachée dans son sanctuaire, ni de Dieu attaché à son ciel comme Encelade à son roc, dirige ses yeux vers la terre et se consacre exclusivement au culte des intérêts matériels. C'est l'époque des systèmes utilitaires, des grandes expansions commerciales, des fièvres de l'industrie, des insolences des riches et des impatiences des pauvres. Cet état de richesses matérielles et d'indigence religieuse est toujours suivi d'une de ces gigantesques catastrophes que la tradition et l'histoire gravent perpétuellement dans la mémoire des hommes. Pour les conjurer, les prudents et les habiles se réunissent en conseil; l'ouragan qui vient, en hurlant, dispersera subitement leur assemblée et l'emportera conjointement avec ses conjurés."

Disons, en passant, que la mémoire des nouvelles générations s'est durcie à la suite d'un durcissement progressif de l'âme et du cœur et que les traits marquants de la tradition et de l'histoire, autrement griffonnés de nos jours, ne

mordent plus guère sur la matière conservante. Vouloir rendre maintenant à Mnemosyne le culte qu'on refuse à Dieu, c'est essayer de mettre le zéro à la place de l'Infini: la tradition s'y perdra et l'Histoire s'en trouvera mise à l'envers. Personne, dès lors, n'empêchera la naissance des calamités comme personne ne s'attendra à l'irruption des événements funestes:

„Cela repose sur ce qu'il est impossible, de toute impossibilité, d'empêcher l'invasion des révolutions et l'avènement des tyrannies, cet avènement et cette invasion étant une et même chose, puisque les deux se terminent dans la domination de la force, dès que l'Église a été reléguée dans le sanctuaire et Dieu dans le Ciel. L'essai de combler le grand vide que son manque laisse dans la société, par une certaine manière de distribution artificielle et équilibrée des pouvoirs publics, est folle présomption et tentative vaine; pareil à celui qui, dans le manque des esprits vitaux, voudrait reproduire par la force industrielle et par des moyens purement mécaniques les phénomènes de la vie. Parce que ni l'Église ni Dieu ne sont une forme, il n'y a aucune forme qui pourrait occuper le grand vide qu'ils laissent quand ils se retirent des sociétés humaines. Et inversement, il n'y a aucune forme de gouvernement qui soit essentiellement dangereuse quand Dieu et Son Église se meuvent librement et quand, de l'autre côté, les coutumes lui sont amies et les temps favorables.

Il n'y a d'accusation plus singulière et plus étrange que celle qui consiste à affirmer, d'une part, avec certaines écoles, que le catholicisme est favorable au gouvernement des masses et, d'autre part, avec d'autres sectaires, qu'il empêche l'avènement de la liberté, qu'il favorise l'expansion des grandes tyrannies. Où y a-t-il plus grande absurdité que d'accuser du premier le catholicisme, toujours occupé à condamner les rébellions et à sanctifier l'obéissance comme obligation commune à tous les hommes? Où y a-t-il plus grande absurdité que d'accuser du second l'unique religion de la terre qui ait enseigné aux gens qu'aucun homme n'a droit sur l'homme, parce que toute autorité vient de Dieu; que personne ne sera grand qui ne serait pas petit à ses propres yeux; que les puissances sont instituées pour le bien;

que commander est servir, que le règne est un ministère et, par conséquent, un sacrifice? Ces principes, révélés par Dieu et maintenus dans toute leur intégrité par sa très sainte Eglise, constituent le droit public de toutes les nations chrétiennes. Ce droit public est l'affirmation continue de la véritable liberté, parce qu'il est la négation continue, la condamnation continue, d'un côté, du droit des peuples de laisser l'obéissance pour la rébellion et, de l'autre, du droit des princes de changer leur pouvoir en tyrannie. La liberté consiste précisément en la négation de ces droits, et elle consiste en cette négation de telle manière qu'avec elle la liberté est inévitable, que sans elle la liberté est impossible. L'affirmation de la liberté et la négation de ces droits sont, à bien y regarder, une même chose, exprimée en termes différents et de différente façon. D'où suit non seulement que le catholicisme n'est pas l'ami des tyrannies ni des révolutions, mais que lui seul a découvert dans cette négation même la caractéristique de la vraie liberté.

Il n'est pas moins absurde de supposer, comme d'aucuns le font, que la sainte religion, que nous professons, et l'Eglise, qui la contient et la prêche, ou retiennent ou regardent avec aversion la libre expansion de la richesse publique, la bonne solution des questions économiques et la croissance des intérêts matériels, parce que, s'il est bien certain que la religion ne se propose pas de faire puissants les peuples, elle les veut pourtant heureux, ni de faire riches les hommes, mais saints, il ne l'est pas moins qu'un de ses nobles et grands enseignements consiste à avoir révélé à l'homme sa mission providentielle de transformer toute la nature et de la mettre à son service au moyen de son travail. Ce que l'Eglise recherche est un certain équilibre entre les intérêts matériels et les intérêts moraux et religieux; ce qu'elle recherche dans cet équilibre est que chaque chose soit à sa place et qu'il y ait de la place pour toutes choses; ce qu'elle recherche, enfin, est que la première place soit occupée par les intérêts moraux et religieux et que les intérêts matériels viennent après. Et cela non seulement parce que les notions les plus élémentaires de l'ordre l'exigeraient, mais parce que la raison, elle aussi, nous dit et l'Histoire nous apprend que cette prépondérance, condition nécessaire de cet équilibre, est

la seule qui puisse conjurer et qui conjure certainement les grandes catastrophes, toujours promptes à surgir là où la prépondérance ou la croissance exclusive des intérêts matériels met en fermentation les grandes concupiscences."

Non, le mal n'est pas dans la simple jouissance des biens terrestres, — l'euphémisme ne fait qu'irriter, en 1972, quand il entend faire allusion aux passions les plus basses que ne cessent de harceler les bavards, les obsédés, les ahuris et les illuminés de l'Évolution qui, par le triomphe de la démagogie, par l'athéisation poussée de la Science, par l'anarchisation des consciences et par la barbarisation des masses démoralisées, arrivent à faire escamoter le problème de Dieu. La lâcheté des uns et le fanatisme des autres s'attaquant, de deux parts, à ce qui reste, ce qui résiste encore de la civilisation chrétienne, il sera assez facile de prévoir le moment de la chute finale d'une humanité rédimée qui se fait de plus en plus sourde devant les adjurations des prophètes modernes. Comment ai-je pu croire un instant qu'il me serait possible de procurer à Donoso Cortès plus d'audience parmi les catholiques, en train de se protestantiser à l'américaine, que, moins loin de nous, aux Léon Bloy, Charles Péguy, Georges Bernanos et Jacques Maritain? Si de l'un aux autres la subversion, affectant l'Église comme les États, est restée constante, son intensité a augmenté d'une façon effarante. Les clercs eux-mêmes se font traîtres, déjà, dans une société qui se dissocie, en vivant sur ses erreurs comme le rat vit sur sa vermine. Eh oui, Monsieur le Professeur, il y a toujours de la substance pour son développement immoral et désintelligent, — écoutez encore:

„Il y en a d'autres qui sont persuadés, d'un côté, de la nécessité, dans laquelle se trouve le monde, afin de ne pas périr, d'avoir l'aide de notre sainte religion et de notre sainte Église, mais regrettant, d'un autre côté, de se soumettre à leur joug qui, s'il est doux pour l'humilité, est très lourd pour l'orgueil humain, et cherchent une issue dans une transaction, en acceptant de la religion et de l'Église certaines choses et en rejetant d'autres qu'ils estiment exagérées. Ceux-là sont d'autant plus dangereux qu'ils empruntent un certain semblant d'impartialité, propre à tromper et à séduire les gens; avec cela ils se font juges du domaine, obligent

l'erreur et la vérité à comparaître devant eux et avec une fausse modération choisissent entre les deux je ne sais quel moyen terme impossible. La vérité, cela est certain, a l'habitude de se rencontrer et se rencontre au milieu des erreurs, mais entre la vérité et l'erreur il n'y a pas de milieu; entre ces deux pôles contraires il n'y a rien d'autre qu'un immense vide; celui qui se pose dans le vide, est aussi loin de la vérité que celui qui se pose dans l'erreur; n'est dans la vérité que celui qui se cramponne à elle.

Voilà les principales erreurs des hommes et des classes, auxquels est échu en ces temps le triste privilège de gouverner les nations. Si nous tournons les yeux de l'autre côté et si nous les portons sur ceux qui s'empressent de réclamer le grand héritage du gouvernement, la raison est consternée et l'imagination s'embrouille à se trouver en présence d'erreurs plus pernicieuses et plus abominables encore. C'est une chose digne d'être observée, pourtant, que ces erreurs, pour très pernicieuses et très abominables qu'elles soient, ne sont que les conséquences logiques et, parce que logiques, inévitables des erreurs que je viens de mentionner.

En admettant la conception immaculée de l'homme, et avec elle la beauté intégrale de la nature humaine, d'aucuns se sont posé la question à eux-mêmes: Pourquoi, si notre raison est lumineuse et notre volonté droite et excellente, nos passions, qui sont en nous comme notre volonté et notre raison, ne peuvent-elles pas être très excellentes? D'autres se demandent: Pourquoi, si la discussion est bonne comme moyen d'arriver à la vérité, faut-il avoir des choses soustraites à la juridiction souveraine? D'autres ne devinent pas avec la raison pourquoi, dans les suppositions antérieures, la liberté de penser, de rechercher et de travailler n'a pas à être absolue. Ceux qui s'adonnent aux controverses religieuses s'attaquent à la question qui consiste à examiner pourquoi, si Dieu n'est utile dans la société, on l'admet au ciel, et pourquoi, si l'Église ne sert à rien, on doit l'admettre dans le sanctuaire. D'autres s'interrogent pourquoi, si le progrès vers le bien est indéfini, il ne faut pas entreprendre l'action héroïque d'élever les jouissances à la hauteur des concupiscences et d'échanger cette vallée de larmes contre un jardin de délices. Les philanthropes se montrent scandalisés

à rencontrer un pauvre dans les rues, ne pouvant pas comprendre comment un pauvre tellement laid puisse être homme, ni comment l'homme tellement beau puisse être pauvre. Ce en quoi tous s'accordent, sans aucune distinction, c'est la nécessité impérieuse de subvertir la société, de supprimer les gouvernements, de renverser les richesses et d'en terminer d'un coup avec toutes les institutions humaines et divines.

Il y a encore, pour impossible que la chose paraisse, une erreur qui, n'étant de loin aussi détestable, est pourtant, considérée en elle-même, plus transcendente par ses conséquences que toutes celles-là: l'erreur de ceux qui croient que celles-là ne naissent pas nécessairement et inévitablement des autres. Si la société ne sort pas promptement de cette erreur et si, en sortant d'elle, elle ne condamne pas les unes comme conséquences et les autres comme prémisses, par une condamnation radicale et souveraine, sa société, humainement parlant, sera perdue."

Et nous voilà revenus au chapitre des condamnations nécessaires qui ne viennent plus. En accentuant à jet continu ses refus, réunissant dans le même pourrissoir culturel l'autorité, l'obéissance, le sacrifice, l'ordre, la loi, la patience, la grandeur d'âme et la foi, cette chrétienté en perdition, toujours encline à respecter les pires idées émises, fussent-elles répandre la peste spéculative ou le choléra rationaliste, échouera lamentablement dans un vide sans fond, sans lumière et sans espoir. Que ce soit la folie qui la pousse, que ce soit la démence qui la recevra, peu importe et moins encore importera; car il restera toujours, à la fin comme au milieu, que le déraisonnement, à travers la confusion intellectuelle, spirituelle et morale qu'il crée, ne pourra que provoquer des états de désordre favorable à l'éclosion des terreurs du chaos, derrière lesquelles les portes du salut risqueront d'être oubliées définitivement.

Que pourrait-il jaillir de salvateur encore d'une religion qui parvient maintenant à arracher aux trompettistes attitrés de l'Église mutante des musiques que le diable a inspirées, alors qu'un Gérard Granel, collaborateur d'„Esprit“, les a composées ainsi: „La moins manifeste peut-être, mais la plus grave de toutes les impuissances: celle à se ressaisir

assez profondément de et par sa propre inspiration pour être capable d'une refonte de l'ensemble du domaine des principes (théologiques et philosophiques). L'idée que l'ensemble de la tradition chrétienne — et plus étroitement post-tridentine — doive absolument passer à la refonte, et qu'avec l'aide de l'Esprit Saint et des ressources de la pensée contemporaine, cela soit précisément faisable, cette idée fait encore horreur." Mais l'horreur vient plutôt de cette intelligence en fermentation qui se plaît à niaiser en savant, sans savoir à quoi elle s'engage en lançant des défis au bon sens des simples croyants et à la raison éveillée des philosophes naturellement sains. Si encore elle avait voulu le faire tout plan-plan, au lieu de plastronner et de dégoiser d'une façon qui démontre clairement que les „pensées“ expimées ne lancinent absolument pas, nous aurions pu couvrir de silence les cacophonies intellectuelles de cette espèce. Ah, Monsieur le Professeur, que la clairvoyance d'un Donoso Cortès est autrement attrayante, puisque ses très pénétrantes analyses, malgré l'infinie tristesse qu'elles engendrent, sont de nature, presque, à opérer une sorte de consolation au moment où je les mets en rapport avec les prétendues enquêtes des „chercheurs“ modernes, trafiquants, selon Saint Paul, de la parole de Dieu:

„Celui qui lira le catalogue imparfait que je viens de faire de ces erreurs atroces, remarquera que parmi elles les unes conduisent à une confusion et à une anarchie absolues, alors que d'autres nécessitent pour se réaliser un despotisme de proportions inouïes et gigantesques; à la première catégorie correspondent celles qui se rapportent à l'exaltation de la liberté individuelle et à la destruction très violente de toutes les institutions; à la seconde celles qui présupposent une ambition organisatrice. Dans la dialectique de l'école s'appellent socialistes en général les sectaires qui répandent les premières et communistes ceux qui diffusent les secondes; ce que ceux-là cherchent surtout, c'est l'expansion indéterminée de la liberté individuelle, au détriment de l'autorité publique supprimée; et, inversement, ce que visent les seconds, c'est la suppression complète de la liberté humaine et l'expansion gigantesque de l'autorité de l'État. La formule la plus complète de la première de ces doctrines se trouve

dans les écrits de M. Girardin et dans le dernier livre de M. Proudhon. Le premier a découvert la force centrifuge et le second la force centripète de la société future, gouvernée par les idées socialistes, laquelle obéira à deux mouvements contraires: l'un de répulsion, produit par la liberté absolue, et l'autre d'attraction, né d'un tourbillon de contrats. L'essence du communisme consiste en la confiscation de toutes les libertés et de toutes les choses à l'avantage de l'État.

L'ahurissant et le monstrueux de toutes ces erreurs sociales provient de l'ahurissant des erreurs religieuses, dans lequel elles ont leur explication et leur source. Les socialistes ne se contentent pas de reléguer Dieu au ciel, mais, en allant de l'avant, ils font profession publique d'athéisme et Le nient en tout. La négation de Dieu, source et origine de toute autorité, une fois admise, la logique exige la négation de l'autorité même par une négation absolue; la négation de la paternité universelle entraîne la négation de la paternité domestique; la négation de l'autorité religieuse entraîne la négation de l'autorité politique. Quand l'homme reste sans Dieu, tout de suite le subordonné reste sans roi et le fils reste sans père.

En ce qui concerne le communisme, sa provenance des hérésies panthéistes et de toutes les autres qui leur sont parentes me paraît évidente. Quand tout est Dieu et Dieu est tout, Dieu est surtout démocratie et masse; les individus, atomes divins et rien de plus, sortent du tout qui, sans cesse, les absorbe. Ce qui, dans ce système, n'est pas tout, n'est pas Dieu, bien que participant de la divinité; et ce qui n'est pas Dieu, n'est pas rien, puisqu'il n'y a rien en dehors de Dieu qui est tout. De là ce fier mépris des communistes pour l'homme et cette négation insolente de la liberté humaine. De là ces aspirations immenses à une domination universelle au moyen de la future démagogie qui doit s'étendre à tous les continents et doit toucher les derniers confins de la terre. De là cette furie insensée avec laquelle on se propose de confondre et de broyer toutes les familles, toutes les classes, tous les peuples, toutes les races du genre humain dans le grand mortier de ses triturations. De ce bien obscur et bien sanglant chaos devra sortir un

jour le Dieu unique, vainqueur de tout ce qui naît et passe; ce Dieu est la démagogie, annoncée par les derniers prophètes, l'unique soleil du futur firmanent, amené par la tempête, couronné d'éclairs et servi par les ouragans. Cela est le véritable tout, Dieu vrai, armé d'un seul attribut, l'omnipotence, et vainqueur des très grandes débilites du Dieu catholique: la bonté, l'amour et la miséricorde. Qui ne reconnaîtra en ce Dieu Lucifer, dieu de l'orgueil?

Quand on examine attentivement ces abominables doctrines, il est impossible de ne pas remarquer en elles le signe mystérieux, mais visible, que les erreurs auront à accepter dans les temps apocalyptiques. Si une frayeur religieuse ne m'empêchait pas de poser les regards sur ces temps formidables, il ne me serait pas difficile d'appuyer sur des raisons d'analogie de poids l'opinion que le grand empire antichrétien sera un colossal empire démagogique, régi par un plébéen de grandeur satanique qui sera un homme de péché."

Hélas, les grands liseurs de l'Histoire qui, de nos jours, se font fort d'en interpréter le sens, d'en suivre les courants et d'en décrire l'embouchure, en anticipant, avec une quasi-certitude, à ce qu'ils proclament, sur les derniers jours de l'humanité, aiment à faire valoir à cette fin, au-delà même de toute constatation scientifique, une foi faussée dans le déroulement prévisible, définissable et interchangeable des événements, la loi de l'évolution naturelle s'opposant à toute déviation du cours pris depuis que les forces vives du marxisme en auraient assumé la direction. Tout le joli monde — ecclésiastique et laïc — des novateurs, des adaptateurs et des réformateurs à outrance désire aller dans ce sens de l'histoire, maintenant, non, certes, pour mieux témoigner de Dieu, mais, simplement, pour se faire admettre au nombre des „socialisateurs“ du vingtième siècle et pour être à la page que le communisme ira écrire avec le sang des égarés, victimes coupables de Lucifer adoré. Combien de prêtres et d'évêques, déjà, se sont fourvoyés dans les rangs des hommes, refusant de voir dans la fuite du temps la puissance motrice qui, à l'arrêt définitif des choses, aura fait sentir aux pauvres errants que le Jugement de Dieu a commencé et s'est poursuivi avec la suite des événements

passés! Parce que la flatterie-menace de la démagogie les a tournéboulés, ils ont cédé quelque part à l'attraction des raisonnements pervers et perversisseurs du communisme; leur adhésion, affaiblissant étrangement leur faculté de regarder le temporel dans la perspective de l'éternel, les porte assez facilement à pratiquer un manichéisme sui generis, faisant considérer le monde communiste comme un bien à réaliser et l'autre comme un mal à fuir. L'état antagonique, existant depuis toujours entre le catholicisme et le communisme, bien défini d'ailleurs dans plusieurs encycliques pontificales, n'est pas pour les effrayer: croyant compatir et agir avec le misérable prolétariat, ils s'imaginent pouvoir tourner les prescriptions de l'Église, en en appelant à l'homme tout court qui serait frère, d'un côté comme de l'autre, et digne, ici et là, des mêmes attentions et des mêmes sollicitudes de la part du chrétien.

Vous vous rappelez sans doute que, dans les débats ouverts au sujet de l'Église en instance de réformes, un de mes interlocuteurs avait manifesté la curiosité de savoir si mon intention serait de refuser au communiste toutes les qualités d'homme. La belle question! Il ne s'agissait pas de cela, puisque nous parlions de l'incompatibilité du catholicisme avec le communisme. Les défauts d'un système ne sont évidemment pas imputables aux individus qui le subissent: le communiste, cloué pour ainsi dire au marxisme en action par les circonstances de sa vie de citoyen d'un État soi-disant socialiste, méritera toujours ma sympathie de prochain, sinon ma compassion de frère. Dès lors les relations entre lui et moi ne pourront pas être celles qui iraient du catholicisme au communisme, d'une doctrine à l'autre; ce seront celles, indéfiniment, allant du chrétien au communiste, de l'être humain à l'être humain et se passant sur le plan de la charité, non sur celui de la philosophie. Il m'intéresse énormément en tant que pécheur, déchu, corrompu ou égaré, et m'intéressera, jusqu'à la fin, en tant que croyant en puissance et créature de Dieu récupérable. Il est homme, oui, il en a les facultés, mais il l'est autrement que vous et moi; il se distingue de nous par sa formation et par le milieu qui le façonne, en le tenant. Seulement, nos considérations vont au principe, non à l'être; elles se

rappellent à l'idéologie, non à la victime. Ce que nous confrontons, aujourd'hui, comme nous le confrontions hier, ce sont les contenus d'un système politique et d'une foi. La différence me paraît être plus qu'énorme. Cessons donc de confondre les objets dans une comparaison qui, à chaque instant, démontrera que les „progressistes“, en se disant experts ès sciences marxistes, ne font que manifester leur ignorance au sujet de l'histoire concrète du communisme traduit dans les faits! Ceci dit, retournons à notre guide:

„Après avoir examiné en général les principales erreurs de ces temps et après avoir prouvé pleinement que toutes ont leur origine dans quelque erreur religieuse, il me paraît non seulement convenable, mais aussi nécessaire de descendre à quelques applications qui doivent tirer plus au clair encore cette dépendance en ce que toutes les erreurs politiques et sociales sont des erreurs religieuses. Ainsi, par exemple, il me semble être hors de doute que tout ce qui affecte le règne de Dieu sur l'homme affecte au même degré et de même manière les gouvernements institués dans les sociétés civiles. La première erreur religieuse, en ces derniers temps, fut le principe de l'indépendance et de la souveraineté de la raison humaine; à cette erreur dans l'ordre religieux correspond en politique celle qui consiste à affirmer la souveraineté de l'intelligence; voilà pourquoi la souveraineté de l'intelligence a été le fondement universel du Droit public dans les sociétés attaquées par les premières révolutions. En elle les monarchies parlementaires ont leur origine avec leur cens électoral, leur séparation des Pouvoirs, leur presse libre et leur tribune inviolable.

La deuxième erreur est relative à la volonté et consiste, en ce qui concerne l'ordre religieux, à affirmer que la volonté, droite d'elle-même, n'a pas besoin, pour se plier au bien, de l'appel ni de l'impulsion de la grâce; à cette erreur dans l'ordre religieux correspond en politique celle qui consiste à affirmer que, à défaut d'une volonté qui ne fût pas droite, il ne devrait y avoir aucune qui fût dirigée et qui ne fût pas directrice. Dans ce principe se trouve fondé le suffrage universel et en lui prend naissance le système républicain.

La troisième erreur se rapporte aux appétits et consiste à affirmer, pour ce qui est de l'ordre religieux, que, vue l'immaculée conception de l'homme, ses appétits sont excellents; à cette erreur dans l'ordre religieux correspond en politique celle qui consiste à affirmer que tous les gouvernements doivent s'ordonner à un seul but: à la satisfaction de toutes les concupiscences; dans ce principe sont fondés tous les systèmes socialistes et démagogiques qui combattent aujourd'hui pour la domination et qui, les choses suivant leur cours naturel sur la pente qu'elles empruntent, l'atteindront plus loin."

Les capitaines de toutes les nouveautés, aux aguets autour de la barque de Saint Pierre, désireux de mettre les voiles dans le Vent de l'Histoire et convaincus, d'ores et déjà, qu'ils accosteront un jour la terre socialiste, s'esclafferont en constatant la concordance inattendue de leur vue avec celle de Cortès qui, lui aussi, aurait proclamé inévitable l'avènement du règne marxiste; ils seraient donc en droit de préparer, au coeur même de la chrétienté, une mentalité d'accueil, largement ouverte au collectivisme, et de tout entreprendre dans leurs paroisses pour précipiter les mutations économiques et sociales, indispensables à cette fin; le message de Lénine ne viendrait-il pas, déjà, primer celui du Christ, et l'échec de l'Église ne deviendrait-il pas manifeste sous tous les cieux du temporel?

Qu'ils se détrompent, les pauvres! Donoso Cortès a été trop conscient du mystérieux, de l'impénétrable et de l'insondable dans l'existence humaine, sujette aussi bien aux forces de la décadence et de la perte qu'aux puissances de la grandeur et du salut, pour succomber aussi facilement aux tentations millénaristes, faisant miroiter devant le monde les espoirs roses du bien terrestre à venir. N'ayant jamais confondu l'espoir-sentiment avec l'espérance-vertu, il est resté attentif, intérieurement et extérieurement, aux actions cachées de la grâce, toujours prompte à nourrir le miracle continu des lentes conversions et des réversions subites dans l'histoire apparemment simple des hommes. Combien de règnes, en effet, élevés pour mille ans, dominant presque toute la terre, disposant des derniers artifices de la tyrannie totalitaire et clamant irréversibles leurs courants de

terreur, n'-a-t-il pas vu disparaître, lamentablement, dans le gouffre de la perdition?

„De cette manière l'hérésie perturbatrice qui consiste, d'un côté, à nier le péché originel et, de l'autre, à nier que l'homme ait besoin d'une direction divine, conduit d'abord à l'affirmation de la souveraineté de l'intelligence et ensuite à l'affirmation de la souveraineté de la volonté et, finalement, à l'affirmation de la souveraineté des passions; c'est-à-dire à trois souverainetés perturbantes.

La manière de connaître ce qui s'affirme ou se nie de Dieu dans les régions religieuses pour savoir ce qui s'affirme ou se nie du Gouvernement dans les régions politiques n'importe pas; quand dans les premières prévaut un vague déisme, on affirme de Dieu qu'il règne sur toute créature et on nie qu'il la gouverne. Dans ces cas prévaudra dans les régions politiques la maxime parlementaire disant que le roi règne et ne gouverne pas.

Quand on nie l'existence de Dieu, on nie tout du gouvernement, jusqu'à son existence. En ces temps de malédiction surgissent et se propagent avec une rapidité épouvantable les idées anarchiques des écoles socialistes.

Enfin, quand l'idée de la divinité et de la création se confondent jusqu'au point où l'on affirme que les choses créées sont Dieu et que Dieu est l'universalité des choses créées, alors le communisme prévaut dans les régions politiques comme le panthéisme dans les religieuses; et Dieu, fatigué de souffrir, remet l'homme à la merci de tyrans abjects et abominables.

En tournant maintenant les yeux vers l'Église, il me sera facile de démontrer qu'elle a été l'objet des mêmes erreurs qui conservent toujours leur identité indestructible: tantôt elles s'appliquent à Dieu, tantôt elles inquiètent l'Église, tantôt elles renversent les sociétés civiles.

L'Église peut être considérée de deux manières différentes: en elle-même comme une société indépendante et parfaite qui a en elle tout ce dont elle a besoin pour oeuvrer en toute liberté et pour se mouvoir largement, et en sa relation avec les sociétés civiles et avec les gouvernements de la terre.

Considérée du point de vue de son organisme intérieur, l'Église s'est vue dans l'obligation de résister à la grande inondation d'erreurs très pernicieuses, étant bien entendu que les plus pernicieuses d'entre elles sont celles qui se dirigent contre ce que son unité a de merveilleux et de parfait, c'est-à-dire contre le Pontificat, pierre fondamentale du prodigieux édifice. Parmi ces erreurs se trouve celle en vertu de laquelle on nie au Vicaire de Jésus Christ sur terre la succession unique et indivise du pouvoir apostolique en ce qu'il a d'universel, supposition faite que les évêques aient été ses cohéritiers. Cette erreur, si elle pouvait prévaloir, introduirait la confusion et le désordre dans l'Église du Seigneur, la transformant, par la multiplication du Pontificat, qui est l'autorité essentielle, l'autorité indivisible, l'autorité incommunicable, en une aristocratie bien turbulente. En lui laissant l'honneur d'une vaine présidence et en lui enlevant la juridiction réelle et le gouvernement effectif, le Souverain Pontife, sous l'empire de cette erreur, resterait inutilement relégué dans le Vatican, tout comme Dieu, sous l'empire de l'erreur déiste, reste inutilement relégué dans le ciel et tout comme le roi, sous l'empire de l'erreur parlementaire, reste inutilement relégué sur son trône.

Ceux qui, s'accordant mal avec l'empire de la raison, aristocratique d'elle-même, préfèrent celui de la volonté, démocratique d'elle-même, vont tomber dans le presbytérianisme, qui est la république dans l'Église, comme ils tombent dans le suffrage universel, qui est la république dans les sociétés civiles.

Ceux qui, amoureux de la liberté individuelle, l'exagèrent jusqu'à proclamer sa souveraineté de toutes sortes et la destruction de toutes les institutions refrénantes, vont tomber, en ce qui concerne l'ordre civil, dans la société contractuelle de Proudhon, et, pour ce qui est du religieux, dans l'inspiration individuelle, proclamée comme un dogme par certains fanatiques sectaires dans les guerres religieuses d'Angleterre et d'Allemagne.

Enfin, ceux que les erreurs panthéistes ont séduits, vont parvenir, dans l'ordre ecclésiastique, à la souveraineté indivise de la masse des fidèles, comme ils parviendront dans l'ordre divin à la déification de toutes choses et dans l'ordre civil

à la constitution de la souveraineté universelle et absorbante des phalanges."

Eh bien, Monsieur le Professeur, nous voici exactement dans la situation prévue par l'Espagnol: de la conception laïciste de la vie à la mise en doute des prérogatives, en tant que Chef et Docteur universels de l'Église, du Vicaire de Jésus-Christ, tout a été fait et tout se fait encore pour que l'homme, à la recherche de son dernier refuge qu'il entend découvrir dans la Science confirme-tout et trompe-trop, se détache graduellement du spirituel et du divin, pour s'attacher de plus en plus aux choses du monde et à leur jouissance extrême. En fourrant la sagesse dans les oubliettes de l'intellect, il dispose, à ce qu'il s'imagine, d'un espace supplémentaire, réservé aux débats de sa raison basse qui, loin de se soumettre à ce qui la dépasse, s'empare des moindres prétextes pour entretenir le feu des passions. Saint Augustin, déjà, avait trouvé le nom désignant, d'une manière frappante, la disposition de l'âme qui, en s'appropriant tout ce qui pourrait satisfaire la cupidité personnelle, refuse de posséder en commun et de partager avec les autres: avarice. En s'installant sur le plan le plus élevé de l'homme et en s'attaquant à son esprit, cette inclination à la domination des choses fait décliner toute subordination, qu'il s'agisse d'une autorité hiérarchiquement établie ou d'une question rentrant dans la compétence d'un savant bien connu. L'orgueil en action s'obstine à asservir les idées éternelles à des fins particulières, quitte à les dépraver, à mettre la partie à la place du tout et à pratiquer, selon Julien l'Apostat, „l'art d'ôter toute importance à ce qui en a, d'en donner à ce qui n'en a pas et de substituer l'artifice des mots à la réalité des choses“. Vous n'avez qu'à lire, à la suite de Teilhard de Chardin, tel théologien progressiste et tel cardinal, imbu d'aggiornamento, pour vous convaincre de la dextérité verbale avec laquelle, en vous arrosant de mots souvent orthodoxes, alors qu'ils sont vidés de leur sens sacré, ils enlèvent une pièce essentielle de la charpente de l'Église par le fait, sans cesse répété, de ridiculiser la tradition, de minimiser le commandement et de diviser, pour la partager, l'autorité. Voilà qu'on vous donne à choisir: obéissance au Chef de l'Église de toujours ou soumission

servile à tous les abuseurs du pouvoir! Et de quel pouvoir s'agit-il? De celui qu'on accapare sous le prétexte qu'il faut faire faire des progrès au catholicisme, en travaillant à son dépérissement, en rusant avec la doctrine et en essayant de tendre des pièges à l'insaisissable. Rien ne sert de citer les paroles de Charles Péguy, écrites, vers 1909, dans „Véronique“:

„Ils veulent faire faire des progrès au christianisme. Qu'ils se méfient, qu'ils se méfient. Ils veulent faire faire au christianisme des progrès qui pourraient leur coûter, qui leur coûteront cher. Le christianisme n'est nullement, il n'est aucunement une religion de progrès; ni (peut-être moins encore si possible) du progrès! C'est la religion du salut.“

Qui donc, aujourd'hui, du haut de sa tribune de juge ou de sa chaire de prédicateur, osera leur dire, avec la même franchise et avec la même intrépidité que Charles Péguy, qu'ils sont en train de répandre une théologie d'imposture, affreusement détachée de l'Évangile, inventée par des prétentieux qui voudraient nous rendre orphelins de notre Mère, la Sainte Vierge, et de notre père, le pape? Je n'attends que du silence et encore du silence à cette question, avant de reprendre la lecture de notre maître:

„Toutes ces erreurs relatives à l'ordre hiérarchique établi par Dieu lui-même dans son Église, pour très importantes qu'elles soient dans la région des spéculations, perdent grandement de leur importance dans le domaine des faits, pour devenir impossibles, de toute cette impossibilité qu'elles arrivent à faire prévaloir dans une société où les personnes divines mettent à découvert les dommages. Le contraire arrive avec les autres erreurs qui concernent les relations entre l'Église et la société civile, entre le sacerdoce et l'Empire, lesquelles furent puissantes en d'autres siècles, pour troubler la paix des nations, et le sont encore aujourd'hui, non pas, certes, pour empêcher l'irrésistible expansion de l'Église de par le monde, mais pour lui opposer des obstacles et des barrières et pour retarder le jour où ses confins doivent être ceux de la terre même.

Ces erreurs sont de différentes espèces, selon qu'on affirme de l'Église qu'elle soit ou égale à l'État ou inférieure

à l'État ou qu'elle n'ait rien à faire avec l'État ou que l'Église ne serve à rien. La première est l'affirmation propre aux plus modérés des „régalistes“; la seconde, aux „régalistes“ les plus ardents; la troisième, aux révolutionnaires proposant comme première prémisse de leurs arguments l'ultime conséquence du „régalisme“; la dernière, aux socialistes et communistes, c'est-à-dire à toutes les écoles radicales prenant pour prémisse de leur argument l'ultime conséquence dans laquelle s'arrête l'école révolutionnaire.

La théorie de l'égalité entre l'Église et l'État fournit l'occasion aux plus modérés des „régalistes“ pour proclamer de nature laïque ce qui est de nature mixte et de nature mixte ce qui est de nature ecclésiastique; ils sont forcés d'avoir recours à ces usurpations pour composer avec elle la dot ou le patrimoine que l'État apporte dans cette société égalitaire. Dans ce système, presque tous les points sont controversables, et tout ce qui est controversable se résout par des compromis et des conventions; en lui est le Droit commun le laissez-passer des bulles et des breffs apostoliques aussi bien que la vigilance, l'inspection et la censure exercée sur l'Église au nom de l'État.

La théorie de l'infériorité de l'Église par rapport à l'État fournit l'occasion aux plus ardents des „régalistes“ de proclamer le principe des églises nationales, le droit du pouvoir civil de révoquer les concordats conclus avec le Souverain Pontife, de disposer pour soi des biens de l'Église et, finalement, de gouverner l'Église par des décrets et par des lois faites dans les assemblées délibérantes.

La théorie qui consiste à affirmer que l'Église n'a rien à voir avec l'État fournit l'occasion à l'école révolutionnaire de proclamer la séparation absolue entre l'État et l'Église; et, comme conséquence forcée de cette séparation, le principe que les frais d'entretien du clergé et la conservation du culte doivent être pour le compte exclusif des fidèles.

L'erreur qui consiste à affirmer que l'Église ne sert à rien, étant donc la négation même de l'Église, a pour résultat la suppression violente de l'ordre sacerdotal au moyen d'un décret qui trouvera sa sanction naturelle dans une persécution religieuse.

Par ce qui vient d'être dit on voit que ces erreurs ne sont que la reproduction de celles que nous avons déjà vues dans d'autres sphères; néanmoins, aux mêmes affirmations et négations erronées, provoquées par la coexistence de l'Église et de l'État, donne lieu, dans l'ordre politique, la coexistence de la liberté individuelle et de l'autorité publique; dans l'ordre moral, la coexistence du libre arbitre et de la grâce; dans l'ordre intellectuel, la coexistence de la raison et de la foi; dans l'ordre historique, la coexistence de la Providence et de la liberté humaine; et dans les plus hautes sphères de la spéculation, avec la coexistence du naturel et du surnaturel, la coexistence de deux mondes."

Vous n'ignorez rien de la riposte qu'en dépit de l'accent mis sur les mots qu'ils se donnent, sur lesquels ils jouent et desquels ils se payent, les néomodernistes aiment à opposer à la liste que les Donoso Cortès de tous les temps ne se fatiguent pas de dresser des erreurs: que tout cela, se passant en marge des grands problèmes à débattre, serait sans actualité et, donc, sans vérité, le vrai n'étant qu'en tout ce qui, de l'univers en mutation, entrerait dans la perspective générale, à laquelle l'esprit — progressiste — aurait donné son adhésion; le plus grand prophète du vingtième siècle, Teilhard de Chardin, l'aurait magistralement explicité!

Pourquoi, dès lors, prendre au sérieux un attardé de mon espèce, trop dépassé par les événements pour se rendre compte de la désuétude d'une formule qui daterait d'avant les progrès réalisés par la Foi et qui, jadis, aurait parlé de l'adhésion de l'esprit — tout court — aux vérités révélées, adhésion surnaturelle et infaillible, propter auctoritatem Dei revelantis? Mais la théologie a bougé depuis, et la philosophie court vers de nouvelles conquêtes. Les voyez-vous, les entendez-vous confondre l'une avec l'autre, dire de l'une ce qu'ils affirment de l'autre et prétendre des deux, à la fois, qu'elles seraient la mise en action de la raison naturelle humaine, appelée à éclairer les faits généralement perceptibles? Des données révélées? On les passe sous silence. On n'en parle plus, parce qu'on a tant à faire pour se féliciter, réciproquement, de la maturité de sa croyance, enfin parvenue à l'âge adulte. Ils se font exubérants pour inverser le courant d'idée de Saint Vincent de Lérins, disant: „Ut cum dicas

nove, non dicas nova“: ils remplacent la nouvelle manière de dire les vérités éternelles par des nouveautés, tout simplement. Saint Vincent de Lérins, mort en 450? Jamais rencontré, jamais entendu parler de lui! Passé! Dépassé! Passons!

Cette hâte à vouloir passer m'invite plutôt à m'arrêter, avec vous, et à relire dans le „Commonitorium peregrini“ du saint religieux des côtes de Provence ce simple alinéa:

„Mais peut-être dira-t-on: la religion n'est donc susceptible d'aucun progrès dans l'Église du Christ? Certes, il faut qu'il y en ait un, et considérable! Qui serait assez ennemi de l'humanité, assez hostile à Dieu, pour essayer de s'y opposer? Mais sous cette réserve que ce progrès constitue vraiment pour la foi un progrès et non une altération: le propre du progrès, profectus, étant que chaque chose s'accroît en demeurant elle-même, le propre de l'altération, permutatio, qu'une chose se transforme en une autre. Que croissent donc et progressent l'intelligence, la science, la sagesse ... de l'Église entière avec le progrès des âges, mais ... dans le même dogme, dans le même sens, dans la même vérité, in eodem scilicet dogmate, eodem sensu eademque sententia.“

Que voulons-nous? Ces néonestoriens ne pratiquent plus l'humble abandon de tout leur être à la grâce du Christ; ils ne comprennent plus que la foi, sous l'action de la charité fertilisante, progresse dans les régions de l'intelligence et du coeur, en se faisant, à la fois, illuminatrice et purificatrice. Comment souscriraient-ils à la sentence du Saint de Lérins: „Intelligatur industrius quod antea obscurius credebatur?“ Et comment pourraient-ils approuver le Marquis de Valdegamas?:

„Toutes ces erreurs, identiques en leur nature, quoique différentes en leurs applications, produisent par là les mêmes résultats funestes dans toutes leurs applications. Quand elles s'appliquent à la coexistence de la liberté individuelle et de l'autorité publique, elles produisent la guerre, l'anarchie et les révolutions dans l'État; quand elles visent le libre arbitre et la grâce, elles produisent d'abord la division et la guerre intérieure, puis l'exaltation anarchique du libre arbitre et à la fin la tyrannie des concupiscences dans le péché de l'homme. Quand elles s'appliquent à la raison et à la foi, elles produisent d'abord la guerre entre les deux, puis le

désordre, l'anarchie et le vertige dans les régions de l'intelligence humaine. Quand elles s'appliquent à l'intelligence de l'homme et à la Providence de Dieu, elles produisent toutes les catastrophes dont sont semées les champs de l'Histoire. Quand, enfin, elles s'appliquent à la coexistence de l'ordre naturel et du surnaturel, l'anarchie, la confusion et la guerre s'étendent à toutes les sphères et sont dans toutes les régions.

Ceci dit, on voit qu'en dernière analyse et dans le dernier résultat toutes ces erreurs, dans leur variété pour ainsi dire infinie, se résument en une seule, consistant à avoir méconnu ou faussé l'ordre hiérarchique, interchangeable en soi, que Dieu a placé dans les choses. Cet ordre a son essence dans la supériorité hiérarchique de tout ce qui est surnaturel sur tout ce qui est naturel et, par conséquent, dans la supériorité hiérarchique de la foi sur la raison, de la grâce sur le libre arbitre, de la Providence divine sur la liberté humaine et de l'Église sur l'État; et, pour le dire en une seule fois et en une seule phrase, dans la supériorité de Dieu sur l'homme.

Le droit réclamé par la foi d'éclairer la raison et de la guider n'est pas une usurpation, elle est une prérogative conforme à son excellente nature; et, inversement, la prérogative proclamée par la raison de signaler à la fois ses limites et ses domaines, n'est pas un droit, mais une prétention ambitieuse qui n'est pas conforme à sa nature inférieure et subordonnée. La soumission aux inspirations secrètes de la grâce est conforme à l'ordre universel, parce qu'elle n'est autre chose que la soumission aux sollicitations divines et aux appels divins; et, inversement, son mépris, sa négation ou la rébellion contre elle placent le libre arbitre dans un état intérieur d'indigence et dans un état extérieur de rébellion contre l'Esprit Saint. Le pouvoir absolu de Dieu sur les grands événements historiques, qu'il crée et qu'il permet, est son incommunicable prérogative; pourtant l'Histoire est comme une glace dans laquelle Dieu regarde extérieurement ses plans; et, inversement, la prétention de l'homme, quand il affirme faire les événements et tisser la trame merveilleuse de l'Histoire, est une prétention insoutenable, et pourtant il ne fait autre chose que de tisser pour soi la trame de ces actions qui sont contraires aux commandements divins et d'aider à tisser la trame des autres qui sont conformes à la

volonté divine. La supériorité de l'Église sur les sociétés civiles est une chose conforme à la raison droite qui nous enseigne que le surnaturel est au-dessus du naturel et le divin au-dessus de l'humain; et, inversement, toute aspiration, de la part de l'État, à absorber l'Église ou à se séparer de l'Église ou à s'égaliser avec l'Église, est une aspiration anarchique, prégnante de catastrophes et génératrice de conflits."

Les novateurs ecclésiastiques — tout comme les autres révolutionnaires — ne se complaisent-ils pas dans une attitude de raisonneur et d'acteur, admettant que leurs connaissances seraient illimitées et que le processus de la „maturation progressive“, ne connaissant, pour ainsi dire, aucune fin, continuerait d'apporter des changements de perfectionnement aux organismes vivants, alors que le simple bon sens, se méfiant de tout excès comme de toute folie, se convainc facilement de la vérité, pour lui axiomatique: qu'un certain point d'extension et de croissance idéales ne peut être franchi que pour un développement contraire, dans une chute vertigineuse vers le pire? Un jour les progrès incessants vers la „vérité“ apparaîtront comme des transferts de l'erreur, poussée de la périphérie vers le centre du mal qui détruit, et les prétendues „mutations“ dans la marche „ascendante“ de l'humanité avec les changements dans les institutions, irrésistiblement opérés, à ce qu'on prétend, par l'Histoire, seront dévoilées comme autant de prétextes „scientifiques“ pour jeter le trouble dans les âmes et le désordre dans les mécanismes de la vie.

Comment conjurer le désastre? Donoso Cortès fait entrevoir le remède:

„De la restauration de ces principes éternels de l'ordre religieux, politique et social dépend exclusivement le salut des sociétés humaines. Ces principes, pourtant, ne peuvent être restaurés que par qui les connaît, et personne ne les connaît, si ce n'est l'Église catholique; son droit d'enseigner tous les peuples, qui lui vient de son fondateur et maître, ne se fonde pas seulement sur cette origine divine, mais est justifié aussi par ce principe de la raison droite, honnête, selon lequel il sied à celui qui ignore, d'apprendre, et à celui qui sait davantage, d'enseigner.

De manière que, si l'Église n'avait pas reçu du Seigneur ce magistère souverain, elle aurait été autorisée cependant à l'exercer par le seul fait d'être dépositaire des seuls principes qui aient la secrète et merveilleuse vertu de maintenir en ordre et en harmonie toutes choses avec celle d'apporter harmonie et ordre en toutes choses. Quand on affirme de l'Église qu'elle a le droit d'enseigner, cette affirmation est légitime et raisonnable, mais elle n'est pas du tout complète, si l'on n'affirme pas en même temps du monde qu'il a le droit d'être enseigné par l'Église. Certes, les sociétés civiles possèdent ce terrible pouvoir qui consiste à ne pas s'élever jusqu'aux plus hautes montagnes des vérités éternelles et à glisser mollement jusqu'à tomber dans l'abîme par les pentes rapides des erreurs; la question est d'examiner, si l'on peut dire, qu'un droit est exercé par celui qui, ayant perdu la raison, commet un acte de folie; ou, pour le dire en une fois et en un mot, si celui qui renonce à tous les droits au moyen d'un suicide, exerce un droit.

La question de l'enseignement, agitée en ces derniers temps parmi les universitaires et les catholiques français, n'a pas été placée dans ses véritables limites par ces derniers, et l'Église universelle ne peut pas l'accepter dans les frontières dans lesquelles on l'a confinée. Si l'on admet, d'un côté, la liberté des cultes et, de l'autre, les circonstances très spéciales de la nation française, il est clair, de toutes les lumières, que les catholiques français n'étaient pas en état de réclamer autre chose pour l'Église que la liberté qui est, ici, droit commun et que, pour l'être, elle pouvait servir de protection et de refuge à la vérité catholique. Pourtant, le principe de la liberté d'enseignement, considéré en soi-même et abstraction faite des circonstances spéciales qui l'ont fait proclamer, est un principe faux et impossible à accepter pour l'Église catholique. La liberté d'enseignement ne peut être acceptée par elle, sans qu'elle ne se mette en contradiction ouverte avec toutes ses doctrines. En effet, proclamer que l'enseignement doit être libre n'est autre chose que proclamer qu'il n'y a pas de vérité, déjà connue, à être enseignée et que la vérité est quelque chose qui ne s'est pas rencontrée et qui se cherche au moyen de la discussion étendue de toutes les opinions; proclamer que l'enseignement doit être libre, est

proclamer que la vérité et l'erreur ont des droits égaux. Eh bien, l'Église professe, d'un côté, le principe de ce que la vérité existe sans nécessité de sa recherche et, de l'autre, le principe de ce que l'erreur naît sans droits, vit sans droits et meurt sans droits et que la vérité est possession du droit absolu. L'Église ne peut, donc, sans négliger d'accepter la liberté là où, de toute façon, autre chose est impossible, la recevoir comme terme de ses vœux ni la saluer comme le seul but de ses aspirations."

Trop de nos clercs, cependant, ne font plus, comme il faudrait, leur métier d'enseignant; ils préfèrent aller disperser leurs forces dans des régions d'activisme politico-social et faire carrière en dehors des nécessités de leur vocation. Cela leur permet de pratiquer, aujourd'hui, la recherche de „nouvelles vérités“ dans ce qu'ils appellent le „dialogue avec l'interlocuteur valable“, dans la contestation systématisée, s'attaquant à toutes les notions acquises, dans les interminables débats-conférences ou conférences-débats entre les porte-parole de „différentes tendances du même principe certain“ et dans les enquêtes à mille et un sens qui, nécessairement, aboutiront au non-sens, à l'insensé ou à la jacasserie plus ou moins sophistiquée. Et comme l'erreur, que leur belle „intelligence discursive“ aimerait à dire inexistante, pour eux n'est pas sans droit, ils s'autorisent du privilège de la méprise, du malentendu, de la bévue, sinon de la mauvaise foi, pour accorder, en admettant dans leur forum les représentants de la subversion, du mensonge et de la tromperie, à l'astuce la même publicité qu'à la droiture. Dans leur système d'éducation les mauvaises méthodes et les idées fausses jouissent des mêmes égards que les expressions de la sagesse, émises par les vrais promoteurs de l'indispensable réforme intellectuelle. Voilà pourquoi les universités, de la plus libérale à la plus catholique, se font les champs de bataille du „progrès scientifique“, où l'esprit éclairé a moins de puissance de pénétration qu'un poing de militant. Il est malheureusement vrai, Monsieur le Professeur, que dans l'Église le nombre des mains, faites pour bénir, diminue rapidement en faveur de celui des poings, élevés en ralliement „à gauche“. De ces transfuges, qui restent, Saint

Paul, dans sa deuxième épître aux Corinthiens, a déjà dit ce qu'il ne faut plus taire aujourd'hui:

„... ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers perfides qui se déguisent en apôtres du Christ. Et rien d'étonnant en cela: Satan lui-même se déguise bien en ange de lumière. Il n'est donc pas surprenant que ses ministres aussi se déguisent en ministres de justice. Mais leur fin sera digne de leurs oeuvres.“

Donoso Cortès a été moins sévère dans sa conclusion:

„Telles sont les indications que je crois de mon devoir de faire sur les plus dangereuses parmi les erreurs contemporaines; de leur examen impartial résulte, à mon avis, la démonstration des deux choses suivantes: la première que toutes les erreurs ont une même origine et un même centre; la seconde que toutes, considérées en leur centre et en leur origine, sont religieuses. C'est tellement certain que la négation d'un seul des attributs divins apporte le désordre dans toutes les sphères et met les sociétés humaines en danger de mort.“

Si j'avais la chance de voir que ces indications n'apparaîtraient pas entièrement oiseuses à votre Éminence, j'aurais le courage de la prier de les mettre aux pieds de Sa Sainteté, conjointement avec le faible hommage de très profonde vénération et de très haut respect que, comme catholique, je professe envers sa sainte personne, envers ses jugements infaillibles et envers ses arrêts inappellables.

Que Dieu réserve à Votre Éminence beaucoup d'années!“)*

Voilà, Monsieur le Professeur, l'expectoration d'une âme, normalement calme et sereine, qui n'arrive que difficilement à dominer l'impétuosité de ses idées, mises en débordement par ses actions de contre-mineur. Donoso Cortès m'est apparu toujours comme l'illustration idéale ou l'incarnation géniale, si vous voulez, de ce que Saint Augustin s'est plu à nommer „mens“, la partie supérieure de l'âme raisonnable, liant dans le même mouvement du penser la „ratio“ et

*) Cette lettre rend tout le texte de la „carta“, sauf le titre: „Eminentísimo señor“ et la date finale: „Paris, 19 juin 1852“ avec l'ajouté: „Eminentísimo señor. — Baise la main de votre Éminence son vraiment dévoué serviteur Marquis de Valdegamas.“

l'„intelligentia“, la marche de la pensée passant d'une connaissance à une autre pour les associer et la vue intérieure par laquelle cette pensée perçoit la vérité, sensible à travers une lumière, venant de Dieu.

Ce n'est pas par hasard que je fais allusion, si souvent, à l'auteur des „Confessions“ qui m'incite à rappeler la loi éternelle de la subordination des biens extérieurs au corps, du corps à l'âme, du sens à la raison et de la raison à Dieu d'après ses propres paroles: *ut omnia sint ordinatissima*.

C'est le contraire, exactement, qu'on veut ou qu'on fait aujourd'hui, en déclarant du désordre croissant qu'il serait l'effet, inévitable dans l'immédiat, de la loi du Progrès, de l'Évolution, de l'Histoire irréversible et de la Mutation permanente. En préférant au Créateur le créé, en mettant à la place du salut final de l'homme, à obtenir grâce à la connaissance et à la pratique des vérités révélées, le bonheur temporel de l'humanité et en socialisant, jusqu'à la massification des êtres, l'existence des peuples, on cherche, par tous les moyens techniques de la transmission totalitaire, à donner un alibi aux désordres humains, aux paresse des hommes et à leurs commodités, inventées sous l'impulsion de la concupiscence surexcitée. Pour faire oublier, dans l'ultime sabbat infernal des confusions, des troubles, des désarrois et des débandades, tant intellectuels que spirituels, les péchés personnels et les fautes individuelles, mortels pour la plupart, trop de nos clercs s'acharnent à battre la coulpe de l'Église qu'ils trahissent. Ainsi le monde va, court, se précipite au désastre, et nous laissons faire. Nous laissons porter des coups terribles à la seule force, capable de s'opposer avec succès au suicide collectif: à l'Église de Rome.

Je voudrais m'y opposer. Je m'y oppose, en criant. Et je crierai contre tous les tenants d'idées subversives: contre vous, s'il le fallait, avec vous, de préférence. Car je crois que nous nous ressemblons, ne fût-ce que dans l'amour pour un lutteur espagnol de très grande classe.

En ces jours de désolation, j'aime à relire Saint Paul, la deuxième épître aux Corinthiens surtout. Je l'ai déjà citée, je la citerai encore: „Nous n'avons aucun pouvoir contre la vérité; nous n'en avons que pour la vérité“.

Exerçons-le, d'un commun accord! En attendant votre appui dans un acquiescement amical, je vous salue fraternellement.

¹ Depuis une quinzaine d'années, dans un des meilleurs périodiques français que je connaisse: ITINÉRAIRES, Chroniques et Documents, 4, rue Garancière, Paris VI^e. Directeur: Jean Madiran. — Presque tous les exemples, cités dans ce livre, en illustration de la situation religieuse en France, sont tirés des différents cahiers de la revue mensuelle prénommée.

À UN PÈRE ABBÉ

Révérendissime,

Avant de répondre, d'une manière plus ou moins exhaustive, à la lettre que vous m'avez fait tenir au lendemain du dialogue, par moi entamé avec Monseigneur l'évêque de Luxembourg, j'aimerais beaucoup vous lire une autre, ouverte, elle aussi, rédigée par le Français Albert Garreau et adressée à un Père Jésuite, dont le nom est tu. Si elle n'a pas eu le sort normal d'un envoi épistolaire, c'est que l'auteur avait des raisons majeures de renonciation, qu'il a expliquées ainsi:

„Je savais d'avance que je serais accueilli par des sourires sibyllins et dédaigneux, signifiant: vous n'y entendez rien, c'est notre affaire et non la vôtre; et puis: cause toujours, nous tenons tout en mains, nous ferons ce qui nous plaît et les imbéciles tels que toi finiront bien par disparaître. Aujourd'hui on nous dit en clair: la maison est à nous, c'est à vous d'en sortir; et aussi: Rome est avec nous, ce que nous faisons, c'est le Pape qui l'exige.“

Ne devrais-je pas voir en cet Albert Garreau, que je n'ai jamais rencontré, un frère jumeau d'âme et renoncer, comme lui, au réconfort de dire à un ami, sans précautions oratoires et sans réticence, sans restriction mentale et sans réserve, ce qui, dans l'Église de notre Seigneur, me tourmente de plus en plus? N'ai-je pas, à son image, la conscience impliquée dans chaque nouveauté qu'apportera le jour et qu'ira rem-

placer le lendemain? Cette conscience, pour troublée qu'elle soit, n'est-elle pas appelée à dire, à redire les vérités et à dénoncer les impostures? N'a-t-elle pas le droit d'exiger, de la part de vos confrères, prêtres réguliers et prêtres séculiers, tout respect, quand elle se met à récuser, aussi humblement que fermement, la poésie et les visions teilhardiennes non moins que les philosophismes d'autres théologiens à la mode, attentivement examinés selon les critères d'une vue saine sur les faits, les choses, les idées et les hommes en discussion?

Certes, vous avez pu élever votre voix, au nom de beaucoup d'autres gens contrariés, pour me rappeler la place que j'occupe dans le pays et me faire comprendre, par le biais, que je me mêlerais d'affaires qui ne me regarderaient pas. Et là, Révérendissime, vous m'avez lancé une sorte de défi, en suppléant, encore, à la masse de mes contradicteurs, je suppose, que j'ai hâte d'accepter selon les règles, afin de suivre de loin, ô de très loin seulement, mes grands maîtres Bloy, Péguy et Bernanos dans la voie difficile et hasardeuse où la pensée officieuse du catholicisme tient à affirmer sa liberté à l'égard d'une pensée officielle trop péremptoirement et trop exclusivement exprimée. N'ai-je pas le devoir, en tant que croyant, en tant que membre de l'Église et en tant que chrétien blessé et provoqué, à la fois, remué jusqu'au fond de l'être par trop de lâchetés, trop de forfanteries et trop de tendances subversives, répandues par les promoteurs des réformes ecclésiales, de rendre présente dans notre monde une autre partie de l'Église, immense dans son universalisme, de mettre en avant un autre aspect de la chrétienté vivante, multiforme et polyvalente, et de faire fonction, momentanément, de coeur d'un tout qui crie, parce qu'il souffre, de voix d'un groupe qui se tait, parce qu'il est pris de peur et d'angoisse, ou d'agent d'âmes humiliées qui n'osent plus aller plaider la cause des fidèles devant un tribunal partial et trop étroit d'esprit? Ne sommes-nous pas forcés, nous, qui vivons dans ce monde désemparé, de nous heurter aux faits, de subir le poids des réalités, de faire état de nos inquiétudes, de réveiller les enthousiastes de la somnolence et de briser le mutisme des compères du forfait et de la forfaiture? Non, vous ne pouvez pas réclamer de nous la foi aveugle dans votre science théologique, trop facilement

profanée, aujourd'hui, par des pseudo-théologiens, sans nous permettre, en même temps, de demander à notre tour que les maîtres difficiles aient réellement — et marquent publiquement — leur croyance activée dans tous les articles de foi. Et quand des pères conciliaires sans mandat et sans fonctions, à part celles qu'ils s'arrogent effrontément, des religieux qui n'appartiennent pas tous aux ordres des Dominicains et des Jésuites, mais à un clergé mal défini et à un laïcat bien téméraire, entendent continuer Vatican II pour propager de prétendues décisions du vrai concile et donner aux thèmes y débattues une extension qui en altère la portée, en en corrompant le sens, nous avons, face aux appelés qui gardent le silence, la sainte charge, je crois, de réagir contre la fausse assemblée, de dénoncer la tromperie, de faire échec à la campagne effrénée, préparant la voie à la Grande Apostasie, et de nous opposer aux faux docteurs et aux beaux parleurs du renversement. C'est alors que notre parole, franchement chrétienne, assume la responsabilité de ne pas être une opinion sans engagement, émise à la suite de cent mille autres, mais de sortir d'une réflexion, faite au nom de la raison en prière et de la foi en détresse, et de relever d'une obligation intérieure aussi inexplicable qu'indiscutable. Si, donc, je parle comme je le fais, ce n'est pas, ainsi que vous semblez le croire, pour le compte d'une élite quelconque, dont je serais le délégué, mais en simple disciple de Saint Paul, disant à Timothée:

„Si quelqu'un enseigne autre chose et ne reste pas attaché à de saines paroles, celles de notre Seigneur Jésus Christ, et à la doctrine conforme à la piété, c'est un être aveuglé par l'orgueil, un ignorant en mal de questions oiseuses et de querelles de mots; de là viennent l'envie, la discorde, les outrages, les soupçons malveillants, les disputes interminables de gens à l'esprit corrompu, privés de la vérité, aux yeux de qui la piété est une source de profits.“

Je n'ai pas honte d'aller rejoindre ainsi Michel de Saint-Pierre, écrivant dans son livre „Sainte colère“: „On ne peut à la fois inviter les laïques au témoignage, par toutes les voix du Concile et de la chrétienté, et prétendre les réduire au silence“ et citant, avec une satisfaction non masquée, les paroles du R. P. Jean Daniélou, devenu Cardinal:

„C'est bien pourquoi, au moment où certains prêtres, par une fausse notion de l'adaptation, seraient tentés de désacraliser le sacerdoce et le culte, ce sont les laïques qui les rappellent à l'ordre. Et des laïques qui s'appellent aussi bien François Mauriac et Georges Sufferet que Michel de Saint Pierre et Jean Madiran. C'est-à-dire qu'il ne s'agit plus ici de réflexes politiques, mais de réaction vitale du peuple chrétien qui demande d'abord au sacerdoce des sacrements.“

Le plus curieux dans la chute des traditions, de l'établi et des lois du passé, c'est qu'elle se fait sous le couvert de révolutionnaires qui en appellent à la voix du peuple pour justifier leurs transformations radicales, alors qu'ils dévient à la communauté, qui tient à protéger l'essentiel et à sauvegarder les valeurs inaliénables, accumulées par des siècles producteurs et raffineurs, la même légitimité. Vox populi serait Vox Dei, d'un côté, et vox diaboli, de l'autre? Dieu se ferait partial pour devenir contestataire en faveur des chicaneurs? Et la mutation, d'après les „mutants“, aurait gagné l'Inabordable, l'Inaltérable, l'Immuable, le Stable, le Permanent, le Fixe, l'Être par excellence, l'Éternel lui-même pour Le soumettre aux nouvelles règles du changement, érigé en fatalisme ou en progressisme irréversible? Que resterait-il donc des enseignements de deux cents décennies, si les faiseurs de bruits „liturgiques“, les nouveaux apôtres de la turbulence ecclésiastique, les crieurs de l'Église teilhardisée et les souffleurs d'orgues vernacularisantes avaient raison, sinon l'inexprimable scandale de traiter de menteuses cent générations, qui nous ont légué un Credo aussi bien défini que sincèrement accepté, et de faire de vos confrères des charlatans d'envergure, exigeant pour eux le crédit qu'ils ont refusé et qu'ils continuent de refuser à leurs ancêtres les plus honnêtes et les moins traîtres?

Non, Révérendissime, en agissant à leur rencontre, je n'ai pas la prétention d'être de l'élite des chrétiens. Désirant me perdre, corps et âme, dans la communauté des croyants, égaux entre eux, se ressemblant plus ou moins dans la pureté de leurs intentions et dans la force de leur foi vécue, je serais plutôt fier de ne pas figurer parmi ceux que vous qualifieriez de „meilleurs“ ou „des plus distingués“. Vous connaissez les frères chrétiens, tout comme je les connais;

il y en a qui ont la foi, qui l'ont solidement, loyalement et amoureusement, et il y en a qui se veulent catholiques, qui feignent de rechercher un christianisme supérieur par un apport continu de petites innovations, qui ont une foi incertaine et des attitudes suspectes, mais qui, tel Alfred Loisy, se glorifient d'appartenir à cette „élite“, disposée, à tout moment, à ressusciter les Arius, Pélégus, Nestor et Luther, afin de leur donner, en les coalisant, cette éclatante revanche qu'ils n'ont pas pu avoir de leur vivant.

Quand je dis ces choses, Révérendissime, vous me croyez dur, choqué et injuste dans la colère qui me prendrait, alors que vous paraissez ignorer tout de ceux qui, bien avant moi, sans mâcher leurs mots et sans se soucier des effets désagréables de leurs paroles, se sont prononcés sur les mêmes faits. J'en ai cité, à plusieurs reprises, dans d'autres écrits; vous ne m'en voudrez donc pas, si je me décide à ne produire, ici, que la toute petite remarque du critique le plus en vue, le plus authentique et le plus digne d'attention, celle du Pape Paul VI:

„Dans le monde actuel en pleine transformation, certains estiment à tort que les normes morales sont dépassées. On constate un relâchement dans l'observance des préceptes que l'Église, jusqu'à présent, a proposés pour la sanctification et la dignité de ses fils. Un esprit de critique, et même parfois d'indocilité et de rébellion, met en question des normes sacro-saintes de la vie chrétienne, du comportement ecclésiastique, de la perfection religieuse. On en vient à parler de „libération“, on fait de l'homme le centre de tout. On cède à des critères matérialistes, on prive la conscience de la lumière des lois morales, on altère la notion de péché, on attaque l'obéissance, on en conteste la fonction essentielle dans la communauté ecclésiale. On accepte des formes d'action, de pensée, de divertissement qui font du chrétien, non plus le fort et austère disciple de Jésus Christ, mais le sectateur de la mentalité de la mode courante.“

En m'adressant à un dignitaire de l'Église, je n'ai certainement pas besoin de rappeler tout ce que le Saint Père a dit et redit au sujet de la situation faite aux chrétiens des temps présents. Vous ne l'ignorez pas, puisque votre rôle de Père Abbé vous impose l'obligation de vous informer,

afin de pouvoir enseigner, et de remonter, pour chaque détail de vos prises de position, aux sources mêmes où s'abreuvent ensemble science, connaissance et conscience.

Pour ma part, je n'hésite jamais à retourner à Rome, à la Rome de Saint Paul comme à celle de Paul VI, dès que j'ai à reconnaître la réalité non seulement dans les choses que nous transformons, mais aussi au-delà d'elles, dans le miracle permanent du transformé, dépassant la matière, l'espace et le temps: dans le Corps du Christ, Fils de Dieu, fait Homme, Victime, Rédempteur, Glorifié et Juge. En y réfléchissant, je dois constater que je n'aime pas le vocabulaire des grands simplificateurs, naïvement émerveillés, quand ils parlent des changements qui, à vue d'oeil, pour ainsi dire, s'opèrent dans nos manières d'oeuvrer et dans nos habitudes de vivre. „Les temps changent!“ Quelle trouvaille pour les expérimentateurs! Les historiens en resteront interdits, eux qui ne trouveront plus, à ce qu'il paraît, de mesure apte à fixer, par comparaison, l'étendue, le rythme et la force des transformations, pas même en descendant ou en remontant jusqu'aux époques de la ruine du monde romain, de l'effacement de l'Europe précarolingienne, du renouveau de l'Occident, de l'épanouissement de l'Europe féodale, de la Renaissance, de la Réformation et de la première révolution technique! Quelle aberration! Et quelle fatuité de la part des étourdis du vingtième siècle qui se prennent pour des „créateurs“, des inventeurs hors ligne, des surhommes ou des „supermen“, capables de doubler, d'ici peu, le pouvoir créateur divin lui-même. Ils oublient, tout simplement, qu'ils ne font que passer en actes les puissances inhérentes aux éléments traités et exploités.

Ce désajustement des faits historiques dans la vue basse des „visionnaires“ du jour n'empêchera pas les messagers motorisés de la „Nouvelle Église“, de celle qui, en vénérant Teilhard de Chardin, incline à l'adoration de la Technologie et du Plan quinquennal, de la Science et de la Pilule, de l'Automobile et de la Fusée, de réclamer, par l'intermédiaire de cent mille haut-parleurs, s'il le faut, et de cent millions de téléviseurs, l'ouverture définitive du christianisme au monde moderne.

Il est aisé de voir que l'embrouillement des raisonneurs en matières ecclésiales se manifeste, dès qu'ils remplacent le mot juste du passé par le mot d'ordre du jour et l'expression exacte de toujours par la consigne à effet de l'époque. Ouvrir le christianisme au monde, alors que, dès le début, le monde devait s'ouvrir au christianisme! La Bonne Nouvelle nous viendrait-elle maintenant des mondanités et non plus de Dieu-fait-Homme? Ne constatons-nous pas, devant le christianisme tout ouvert, que le monde, dans lequel les bonnes dispositions de l'homme gâté par la civilisation matérialiste s'amenuisent, se fait de plus en plus imperméable aux Paroles du Christ et aux infusions de Sa grâce? Comment pourrait-il arriver que la communauté des fidèles ne fût pas monde dans l'Église? N'est-elle plus de l'Église et du monde, à la fois? Pourquoi donc ai-je l'impression, parfois, qu'elle apporte trop de l'ici-bas dans le sanctuaire, en offrant trop peu au Christ, qui la pénètre et la remplit de Son esprit, afin de Se refaire, sans discontinuer, chair invisible du monde vivant à travers l'Homme tout court, incarnant la volonté inébranlablement ferme de toute la chrétienté?

Non, Révérendissime, l'homme moderne, l'homme moderniste plutôt, cherche à cacher sa malhonnêteté irrépressible derrière des semblants de raison qui ne sont que des caricatures de sagesse. Pour masquer sa paresse à s'épanouir au rayonnement du Créateur, il exige que Dieu, qui descend, respecte sa cagnardise intellectuelle et honore en plus sa fainéantise spirituelle: Que les lieutenants du Bon Dieu fassent des efforts supplémentaires, pour que, dans les ruches humaines, le nombre des faux bourdons augmente au profit des mères abeilles, à dorloter de mieux en mieux; et qu'ils n'oublient pas de glisser chaque jour dans leurs prêchailles un petit mot en faveur des pauvres frères communistes qui, depuis un demi-siècle, s'attendent à être admis au chœur de l'Église, afin d'y expliquer l'évangile selon Marx et non selon Marc! Le mal du siècle, qu'est le recours permanent à la confusion, veut qu'on prenne le socialisme pour le social, tout comme on prend le moralisme pour le moral, le dogmatisme pour le dogme, le juridisme pour la loi et le constantinisme pour le christianisme, mais en affublant

l'un, et non l'autre, des épithètes disqualifiantes de réactionnaire, rétrograde, démodé et vicié.

Vous-même, Révérendissime, n'êtes pas tellement sévère pour les ouvreurs des portes prétendument fermées au monde: au moment favorable vous cherchez refuge, vous aussi, dans le reproche-fort du „dogmatisme farouche“. Pourquoi farouche, s'il y a dogmatisme qui, à votre avis, doit être au dogme ce que barbarisme est à barbare? Oh oui, les barbarismes commencent à pulluler dans le jargon que les dénigreurs professionnels de notre Église parlent avec une aisance qui me laisse perplexe. Les voilà en train de vous gagner à leur cause (perdue), ne fût-ce que par l'emploi inconscient de leurs vocables pernicieux! Seriez-vous déjà porté à admettre, avec la même facilité, leur „socialisme“, forger d'un messianisme terrestre, auquel succomberont, à tour de rôle, les enquêteurs synodaux, les agitateurs héroïsants des mass media et les experts-docteurs ès public relations? En modifiant les noms des choses, vous espérez changer les choses elles-mêmes? Si le procédé est efficace dans l'hypocrisie, il est criminel, spirituellement parlant, dans la déloyauté.

Tels sont les fruits amers de la contestation qui est à l'ordre du jour de notre monde démocratique. Les portes de l'Église étant largement ouvertes à la canaille de Voltaire — „La démocratie pure est le despotisme de la canaille“ — la contestation y passe, — et vive la mode! Rien n'étant plus contagieuse qu'une mode, fût-elle à caractère vestimentaire, gastronomique, politique, scientifique, philosophique ou théologique, elle atteindra toujours son public, extrêmement vulnérable, dès qu'avec les premiers voiles de la pudeur, de la réserve et de la discrétion sera tombée la première gêne. L'homme en vue, faisant fi de tout embarras moral, civique ou idéologique, fera des disciples à l'envi parmi les esprits faibles, les fanfarons intellectuellement débiles et les ambitieux sans relief spirituel, en lançant, au gré de ses caprices, une nouvelle manière de parler, de penser, de pontifier, de deviner, de commenter, d'expliquer, de philosophailler, de disputer et de rejeter. En revanche, il faudra avoir de la cervelle, de l'échine, de la moelle, de la poigne, du coeur et de la conscience pour résister au virus de

l'habitude que les Latins ont connu sous le nom frappant de „morbus male dicendi faciendique consuetudinis“.

Vous êtes plutôt optimiste, Révérendissime, en ce qui concerne les ravages causés chez nous par ce morbus mental. Pour une fois l'optimisme est mal venu. Car j'en ai entendu, de ces jeunes prêtres chez qui, d'après l'expression de Michel de Saint Pierre, le relâchement dans le langage répond tragiquement au relâchement dans la spiritualité. Les „Nondikass“, qu'en sermonnant ils jettent aux fidèles, sont affreusement bien dans le ton qu'ils se donnent dans leurs raisonnements emphatiquement terre à terre ou funestement inorthodoxes. Ils vous interprètent, en effet, la Révolution Française comme ils feraient de la Révélation, et quand ils se mettent à commenter le cardinal Newman, vous croiriez entendre l'éloge outré de Calvin relevé par du Renan. Ces „évolutionnistes“ selon l'esprit de Chardin ne se contentent pas du seul vocabulaire inventé par leur idole, Dieu sait dans quels parages du chiqué, du recherché et de la préciosité, ils y ajoutent encore des expressions solidement stéréotypées, restant à la disposition journalière de ce petit monde, ouvert à tout ce qui jure avec le passé, proclamant son omniprésence dans le siècle et cultivant, aux fertilisants du „Progrès“, les merveilles de „l'Hominisation“, les mystères de la „sexualité“, la „Problématique“ du „Socialisme“, le „Dialogue“ avec les „frères séparés“, le „devenir“ des „catholiques en puissance“, le „dépassement“ de la foi traditionnelle dans la „foi adulte“ et la „libération“ de tout croyant des chaînes du „christianisme primaire“. Non, tout cela ne se pratique pas seulement en France, ni en Belgique, ni aux Pays-Bas, vous pouvez en percevoir les aboutissants au Grand-Duché, à moins que vous ne fermiez vos yeux et ne bouchiez vos oreilles. Certes, ils s'amuse à faire en secret, ce qu'ils n'ont pas encore le courage de faire hautement, hautainement et provocativement; ils hésitent encore à prendre des décisions irrévocables, parce qu'ils craignent les effets réveilleurs de leurs actes mutins; voilà pourquoi ils persistent à se dissimuler derrière les „volontés“ de „l'opinion publique sensibilisée“, en anonymisant ainsi les options qu'ils ont prises depuis longtemps. N'ayant pas la taille d'un Isaïe progressiste, ils s'imaginent que les manières d'un Malachie socialisant, fulminant ses

reproches de morveux intellectuel contre les „avocats“ de la „féodalité“ et du „capitalisme“, leur donneraient du prestige.

N'essayez pas de me répliquer que leur nombre, même s'il dépassait la douzaine, serait négligeable et, partant, loin d'être symptomatique pour la direction qu'aurait choisie le jeune clergé luxembourgeois! À votre place, Révérendissime, je m'interdirais de minimiser cette petite histoire des prêtres qui osent tricher avec le dogme, l'Évangile, la vérité, l'Église et le Bon Dieu, en mettant en doute, indirectement et précautionneusement, les faits enseignés de la transsubstantiation, de la présence réelle du Christ, de l'incarnation, du péché originel, de la virginité de Marie, mère de Dieu, et de la divinité de Jésus. Je prendrais très au sérieux leur tentative de remplacer partout la qualité par la quantité, la mesure par la démesure et la morale du sacrifice et de la pénitence par quelque chose d'accommodant, de plaisant et d'innocentant. Je me méfierais des abbétons qui sont tout près d'approuver le cri de haine de Luther, cité à tort et à travers: „Détruisons la messe et nous détruirons l'Église“. Je me rappellerais promptement certains de leurs hauts faits d'un passé assez récent: le refus répété d'un vicaire de mettre les habits de choeur et de concélébrer avec le desservant; les procédés malpropres employés par de jeunes abbés pour écarter les anciens de leurs postes en vue; l'incroyable verbiage dispensé, par des „dialogueurs“ attitrés, dans les émissions radiophoniques et télévisées; l'outrecuidante indiscipline de plusieurs ecclésiastiques provoquant la démission de leurs supérieurs hiérarchiques; la carence y relative de l'autorité, restant sous la coupe d'une société plus ou moins close, plus ou moins visible, plus ou moins tolérée, qui se voudrait dirigeante dans les affaires de notre diocèse. Et je les observerais sans relâche dans l'exercice de leurs saintes fonctions pour voir avec quel dédain ils s'abstiennent de joindre les mains — ils ne savent plus ce qu'ils doivent en faire, les pauvres! — et combien leur mondanisation leur interdit d'esquisser pieusement le signe de la croix.

Est-il vraiment nécessaire, Révérendissime, d'évoquer ces faits et de dresser une liste des théologiens qui, conformément à „Témoignage chrétien“, espèrent pouvoir adapter

l'Église à l'homme de la même manière qu'ils plient la doctrine à leur tempérament, avant d'exercer, en grands fraternisateurs, la lutte des classes dans le Royaume du Seigneur, démocratisable, à ce qu'on laisse entrevoir, comme un Cuba quelconque? Faut-il, à tout prix, reprendre les accusations portées, par une large suite d'évêques, contre les prêtres, soutenant des thèses rationalistes ou franchement protestantes et s'affirmant toujours catholiques à l'ouïe d'un monde qui se rit du spectacle affligeant qu'offrent des chefs inconséquents dans le traitement qu'ils infligent aux chrétiens „de droite“ et à ceux „de gauche“; des „dialogueurs“, acceptant l'entretien à condition que les défenseurs de la foi pure aillent les rejoindre sans réserve sur le terrain des „adaptations“; les théologiens philosophes, rejetant le thomisme et cherchant à concilier les inconciliables, le service mondain et le service religieux; des abbés psychologues, découvrant le domaine de la sexologie et abêtissant leurs auditeurs qui ignoreraient l'âge respectable des théories avancées; des célébrants de Messe se passant gaiement de l'intention d'opérer une véritable transsubstantiation, en réitérant le Sacrifice du Christ?

Non, ce n'est pas moi qui, le premier, ai reproché à ces clercs d'être des „prêtres parjures“, „des prêtres qui, méprisant leur caractère sacré, se sécularisent, prennent l'esprit du Monde, abandonnent la seule vraie sagesse que notre Seigneur nous a enseignée, la sagesse de la Croix“, ont perdu „l'équilibre psychique fondamental sans lequel il ne peut y avoir de jugement sain“; c'est un prêtre qui l'a dit, c'est un évêque qui l'a répété, et c'est „Osservatore Romano“ qui l'a lancé à la face de ceux, très rares, j'ose le penser, qui n'ont même plus la faculté de rougir. Il nous a toujours peinés de savoir que l'Église a eu un Judas dans le corps de ses élus. Il me peine davantage de voir que chaque génération est bien capable de produire, en progressant, des renégats du même acabit. Ne vaudrait-il pas mieux que nous nous tussions au lieu de crier à ces faux frères: „Attention! Vous descendez le fleuve, vous vous laissez entraîner par le courant comme des cadavres. Et, au fond, ne l'êtes-vous pas, déjà?“

Oui, Révérendissime, j'ai peur des excroissances d'une foi droguée; je crains l'effet ultraviral de la propagande néo-

moderniste fanatisée; je le crains pour nos jeunes décalottés qu'on n'arrivera plus à guérir de leur infatuation par le doigt levé d'un admonestateur de circonstance; et je redoute la conséquence néfaste du bourrage de crâne obsessionnel, fait par plusieurs hérésiarques en puissance qui, à eux seuls, s'apprêtent à braver l'autorité et à désavouer vingt siècles de vie ecclésiale. Mais ce qui est horrible dans cet effarement, c'est d'être obligé de dire à ses amis croyants: „Méfiez-vous de tel ou tel pasteur!“ C'est de citer, entre autres, le cas du pauvre Padre Pio, persécuté à l'intérieur de son église par ses propres supérieurs. C'est d'avoir l'oeil sec, en vérifiant l'exactitude des faits relatés, alors que, depuis bien des lustres, Péguy et Bernanos nous ont préparés à cette éventualité. Notre préparation à la vie du vingt-et-unième siècle n'a pas encore pu prendre en considération cette sorte de possibilités, concernant la pandémie morale; les attentes, qu'elle avait soulevées jusqu'ici, allaient dans le sens contraire, exactement; et nous voilà tristes, honteux et abattus. Car nous avons de plus en plus l'impression que l'Église des fidèles se fait Église des critiques; que les croyants se „mutent“ en doutants; que nous vivons avec l'hérésie comme certains de nos ancêtres ont vécu en elle, sous toutes ses formes, ouvertes ou cachées, sectaires ou modérées, sues ou ignorées, lâches ou héroïques; qu'on nous parle trop de l'Église et qu'on n'agit pas assez en elle, et que les Maries, devant le Seigneur, se raréfient, tandis que les Marthes deviennent plus nombreuses et plus affairées que jamais.

Pourriez-vous affirmer, en âme et conscience, qu'il n'existe pas, chez nous et même autour de vous, des théologiens qui vont jusqu'à oublier certains fondements de leur science et qui, trop souvent, ignorent l'existence d'une Révélation acceptée par la Foi? N'auriez-vous pas encore rencontré de ces confrères, alléguant une „vocation“ et s'inquiétant de philosophie plutôt que de théologie, sans suivre, pour cela, l'exemple de Saint Thomas qui cherchait à intégrer son savoir raisonnant dans celui de la Révélation, tout en respectant les lois propres à l'un et à l'autre?

Vous me citez, en passant, le nom d'un Cardinal, très remuant parmi les agitateurs de la „réforme“, en laissant entendre que je ne l'apprécierais certainement pas. Si le

fait d'apprécier ou de ne pas apprécier est lié à une prise de position particulière et non à la personnalité considérée dans l'exercice de son ministère, je pourrais confirmer votre supposition. Ni tel Père, ni tel Cardinal, ni tel évêque, ni tel abbé docteur, présentant, en chercheur, des thèses qui s'écartent des préceptes traditionnellement admis, n'est à l'abri de l'erreur. Il peut avoir mandat dans l'Église, il l'a, sans aucun doute, tout comme il jouit, de par sa vocation, d'une indéniable autorité, mais il n'a ni autorité ni mandat contre la vérité, contre le dogme, contre les encycliques régulièrement diffusées ou contre le Pape, défenseur du droit naturel. N'y aurait-il pas, chez l'un ou l'autre, des préjugés ou des influences idéologiques malencontreuses? Ne sont-ce pas surtout les éléments idéologiques qui font induire en erreur dans un domaine où trop de théologiens tiennent à s'ébattre politiquement: le social et l'économique? Et c'est à dessein que je passe sous silence les attitudes arrogantes et les airs superbes, manifestés par tel ou tel prélat à l'égard de chrétiens désireux de vivre un catholicisme non diminué, mais pleinement attesté.

Comment pourrais-je, à moins de renoncer à ma qualité de catholique sérieux et digne de foi, me rallier à un Cardinal, condamnant publiquement „la théologie officielle de l'Église“? Seriez-vous vraiment porté à adhérer à la déclaration du „grand“ novateur qui se permet de publier l'ahurissante révélation suivante:

„On peut faire une impressionnante liste des thèses enseignées à Rome, avant-hier et hier, comme seules valables, et qui furent éliminées par les pères conciliaires.“

Certes, l'„interviewer“, qui a reçu ce propos, aurait pu ne pas respecter les nuances choisies par l'homme consulté et provoquer ainsi un démenti public de la part de l'intéressé. Or, aucune opposition n'ayant infirmé ces paroles, elles doivent être considérées comme authentiques, malgré leur invraisemblance. Cela signifierait, en substance, que:

avant-hier et hier on aurait enseigné à Rome — à Rome seulement? Et en Belgique? Et dans les autres pays? — des thèses, comme seules valables, qu'on aurait pu éliminer d'un jour à l'autre,

les pères conciliaires, appelés à se prononcer sur des questions d'ordre pastoral, n'auraient pas hésité à modifier la doctrine,

des changements auraient été opérés, sans que la chrétienté eût été avertie, ni avant, ni après,

les gardiens du patrimoine religieux pourraient déclarer non valable, aujourd'hui, ce qui seul, hier et avant-hier, aurait été valable.

De qui veut-on se moquer? Qui a-t-on l'intention de tromper? Et qui sont les moqueurs et les trompeurs décidés, déjà, à couvrir ce chef frondeur et pince-sans-rire? Non, Révérendissime, il m'est très difficile de partager votre admiration pour un successeur des apôtres qui, par actes et par dires, s'oppose au pouvoir que Saint Augustin a vu triompher de tout: ce ne sera ni le plus grand savoir, ni la plus grande sagesse, ce sera, finalement, la plus grande obéissance et la plus profonde humilité, garantes de l'unité qui sauvera et de l'amour qui vaincra.

Ainsi mes appréhensions sont nourries par les faits divers que le journalisme à sensation se plaît à offrir, au jour le jour, pour illustrer grotesquement les mouvements dans „l'Église en mutation“. Je me permets, à mon âme saignante, d'en citer deux encore, toujours tout chauds de leur déroulement exaltant sous les yeux ébahis du monde qui croit et sous le signe de l'oecuménisme gaillardement appliqué par les suppôts du „mutationnisme“:

À Bochum, en Allemagne, des jeunes, voulant „expérimenter“, aux confins de la folie et du sacrilège, un nouveau modèle de la pratique religieuse, appelé „expériences politiques avec le repas de Jésus“, présentent, en cette forme, les conclusions de leur premier essai:

„... une réforme partielle de la seule liturgie de la Parole, tout en conservant le rite sacramental du sacrifice, nous paraissait plus douteuse que jamais... Les expériences liturgiques ou politiques avec le repas pourront être poussées aussi loin qu'on voudra, aussi longtemps qu'on n'aura pas perçu que la conscience humaine est en train de s'émanciper de symboles relevant de la magie et d'une conception magique

de l'univers, la réforme de la messe ne se fera pas au profit de l'homme mais au profit de prétendus dogmes."

Tout devient possible, à partir d'un tel égarement, même la réalisation d'un „Mess-Festival“ (à Hofheim, Taunus, avec danse, saucisses et coca-cola) et l'ouverture d'une „église-restaurant“, ainsi décrite par „Una voce“:

„Les lecteurs de la Montagne du 7 juillet n'auront pas été peu étonnés de trouver dans leur journal une photo représentant des jeunes gens chevelus, garçons et filles, allongés sur le dos et sur le ventre, non au milieu des bancs d'une église, mais sur de confortables divans, sous les stations du chemin de Croix et consommant thé, limonade, yaghourts et sandwiches. C'est le curé de l'église catholique Moïse et Aaron d'Amsterdam qui a eu cette initiative: „Des coins de lecture, de conversation et de repas ont été aménagés“ pour „montrer aux jeunes que la maison de Dieu est aussi la leur... Le service de restauration est assuré de onze heures du matin à dix-huit heures“.

Le prêtre-maître de danse saluera le prêtre-maître d'hôtel, et ensemble ils iront rejoindre bientôt le prêtre-entremetteur qui fera, ô prévisions de Léon Bloy!, du Temple une espèce de lupanar! Ils sont bien pressés, ces audacieux, que l'ouverture de l'Église au monde ne comble plus; ils exigent davantage: que ses portes se mettent à béer devant le demi-monde, derrière lequel se dessine déjà l'inquiétante silhouette des bas-fonds de la Nouvelle Société! S'il est affreux de penser ces choses, avant de les dire, il est terrifiant, tout simplement, d'en imaginer l'aboutissement: la Sainte Messe avilie et dégradée jusqu'à prendre les formes et les formules d'une comédie diaboliquement blasphématoire, dans laquelle le bête tentera d'être inférieur à la bête.

Cela, Révérendissime, vous convaincra-t-il de la réalité de mes angoisses, quotidiennement renouvelées aux interrogations de l'âme qui voudrait savoir si la dissolution de la Messe n'en est pas déjà au stade de l'invalidation? Qui me dira si la légalité n'est pas brisée dans tel ou tel service, fortuitement fréquenté? Si elle ne l'est pas, comment découvrir les garanties, mettant les fidèles à l'abri du doute? Toutes les conditions sont-elles encore remplies partout pour imposer

l'obligation d'entendre une messe? Ne sommes-nous pas arrivés au carrefour où le prêtre innovateur se place au-dessus de l'Eucharistie, alors que l'autre, le fidèle, le vrai, l'obéissant, devra se „muter“ en contestataire à son tour pour faire revenir à l'invariable essence de l'office divin?

Qu'un Paul VI se tue au travail de dire et de redire la Vérité, ne semble avoir aucune prise sur ces forts en réformes. S'attendent-ils de sa part à des actes résolus de chef, capables de les rappeler à l'ordre par un renvoi officiel à l'esprit d'obéissance, faisant partie de la foi? Voilà des années que j'espère voir déclencher, avec fermeté; avec détermination, un processus redresseur à ce sujet. Je persévérerai, malgré tout, dans cette expectative, — à moins qu'un autre Saint Antoine de Padoue ne parvienne à refaire, devant les chrétiens sans foi, le miracle de la mule, s'agenouillant devant le Seigneur Omniprésent, à ramener au bercail les égarés et à faire d'eux, grâce à une conversion foudroyante, les meilleurs serviteurs de la Sainte Trinité. Mais alors d'autres émotions m'assailliraient, puisque je n'oserais plus répondre par l'affirmative à l'irrésistible question de l'intellect: Un miracle serait-il encore à même de les ébranler jusqu'à les pousser à la grande pénitence?

Qu'en revanche une partie du clergé prône, assez hautement, la grande rentrée dans la simplicité; qu'elle se réfugie dans une pauvreté extérieurement affichée, en mettant une croix en fer à la place d'une croix en or, en se faisant iconoclaste dans le Temple du Seigneur et en proscrivant le faste dans les cérémonies religieuses; qu'elle fasse moins étalage de pompe que de prosaïsme, de platitude et de fadeur dans l'hommage à rendre au Père; qu'elle proclame, par l'acte illicite de l'aliénation, sinon par l'acte barbare de la destruction des chefs-d'oeuvre cultuels, la volonté généralisée de suivre dorénavant l'exemple des premiers apôtres dans la voie du désintéressement et de l'abnégation, à condition, toutefois, de pouvoir garder son traitement, ses privilèges et son rang dans notre société de confort, tellement fière de sa civilisation des carnivals; qu'elle ne cesse de recommander le port du clergyman de fantaisie ou de la veste de hippie; qu'elle rabaisse la structure des Maisons de Dieu au niveau architectural — si l'on peut dire — d'un lieu de

réunion catacombal et qu'elle chasse la solennité collective du silence adorant pour y suppléer par du bavardage sans cesse repris et jurant constamment avec la grandeur sans nom du Saint Sacrifice, — tout cela, Révérendissime, n'ira rien ajouter à la foi du peuple consterné et rien enlever au Miracle qui s'accomplit bien au-delà des formalités de ce genre, mais tout cela risquera de diluer dangereusement l'atmosphère propice au Mystère, de retirer beaucoup au Créateur glorieux et de déposséder davantage les miséreux parmi les plus misérables serviteurs du Christ.

Pour ma part, je n'admettrais que très difficilement qu'on pût mettre à sec la fluidité particulièrement vivifiante et animante du Sanctuaire, sans dessécher une part importante de l'âme. Je refuserais plutôt de croire qu'on fût dans la bonne voie, en s'efforçant de priver l'Église, façonnée tout à coup à l'image de l'arbre sans feuille ou de la fleur sans couleurs, de tout ce qui a fait son attrance extérieure et stimulé la jubilation de ses habitants. Je proclamerais, sans me lasser, à la face des initiateurs immodérés, qu'on nous aurait volé la beauté des offices, qu'on aurait soustrait aux indigents les quelques splendeurs que la semaine, monotone et irritante, pouvait encore leur offrir, et que, de ce fait, on aurait dérobé à l'émerveillement des mendiants du Bon Dieu le tout dernier liard offert par la Joie et versé par la Consolation.

Annoncer au monde un nouvel idéal clérical, tendant à faire vivre ses lève-drapeau avec un minimum de place et de besoins, ne manquera jamais de produire un effet publicitaire énorme parmi les indifférents aussi bien qu'auprès des croyants. Toutes les nations applaudiront, je crois, à la décision des évêques de servir davantage Dame Pauvreté, chère au Saint d'Assise. Je ne serais certainement pas le dernier à honorer plus que jamais les porte-pourpre, impatients d'oublier complètement les honneurs du siècle. Bien au contraire, je me ferais le laudateur de tous ceux qui traduiraient en actes visibles leurs belles paroles, qui s'attacheraient à toutes les parures personnelles, avant d'aller dépersonnaliser l'Église, avec laquelle ils s'identifient un peu trop, et qui passeraient par le renoncement total pour aller à l'amour magnifiant. Mais que, pour l'amour, précisément,

de Dieu, ils nous laissent intact ce que le Cardinal Newman a nommé „une noble demeure“, un „palais tout de gloire à l'intérieur“, „un monument qui s'élève et qui parle à tout le monde tant que le monde durera“, „un bâtiment exprimant les pensées les plus profondes et les plus sacrées“ et encore une maison „qui montrera combien ils (les fidèles) désirent louer, bénir et glorifier leur éternel Bienfaiteur, combien ils désirent amener d'autres à le louer aussi“! Qu'ils ne nous blessent plus par le testimonium paupertatis délivré, au vu de toute la chrétienté, par les fils les plus en vue de l'Église qui sont loin d'être les plus sages! Et qu'ils ne nous meurtrissent plus par le spectacle que tiennent à offrir les adeptes du progrès par le retour en arrière, essayant de bannir du coeur et de l'autel la musique sacrée et d'arrêter définitivement les belles envolées des cloches, alors qu'à sa naissance le Pauvre des Pauvres a pu se réjouir du chant des anges, afin que l'événement eût tout l'éclat et toute la magnitude de l'attente en épanouissement, toute l'explosion de l'allégresse universelle, démentant pour les siècles des siècles la nécessité et, à fortiori, l'urgence de faire secouer une „pous-sière impériale“ quelconque des habits et des habitus ecclésiastiques. Ce que, bien timidement, il faut le dire, face aux tenants du pouvoir, j'oserais demander, au bénéfice de la France comme de la Belgique, des Pays-Bas comme du Luxembourg, ne serait autre chose que l'observation due à la vérité bimillénaire qui veut que nous nous servions de toutes les choses pures et estimables en vue de nos fins spirituelles, que nous les employions pour le bien de notre corps, que nous usions du corps en vue de l'âme et de l'âme en vue de la jouissance éternelle du Tout-Puissant.

J'ai réellement à coeur, Révérendissime, d'éviter à mes petits-enfants le devoir de lire, honteusement, dans un de nos livres, à paraître, le chapitre suivant:

„Le Jeudi Saint 30 mars 1972, le Vendredi Saint et le Jour de Pâques, sous les voûtes étonnées de la Cathédrale, le culte se déroula selon un ordre absolument neuf. L'allemand bannissait entièrement le latin de la liturgie. Les choeurs ne chantaient plus. Seules s'élevaient à l'entrée du choeur les voix de l'évêque et des deux prêtres qui l'assistaient, récitant alternativement des textes tirés des Psaumes ou du

Credo. Par moments, la foule qui se pressait dans la collégiale, les soutenait par des répons: Dieu soit loué, Amen ou encore, agenouillé, récitait avec eux Notre Père. La cène remplaçait la messe.

Les espèces du saint repas reposaient sur une table ordinaire. L'évêque officia face à l'assemblée, au lieu de rester, comme dans la liturgie romaine, tourné vers l'autel. Des acolytes distribuèrent ensuite le pain dans les bancs des fidèles, qui prirent eux-mêmes dans leur main un morceau et le portèrent à leur bouche. La coupe, apportée de même, circula ensuite d'un communiant à l'autre. L'évêque avait tenu à ce que le vin repose dans des calices de bois, afin de répudier ouvertement tout faste.

Ces sensationnelles innovations rencontrèrent peu d'opposition. La facilité avec laquelle l'Église se sépara d'une tradition séculaire fut confondante . . ."

Je me défends d'avoir inventé ce texte; vous le trouverez, si l'aventure vous tente, dans „Zwingli, le troisième homme de la Réforme“, livre de Jean Rilliet; j'y ai tout simplement changé la date du 13 avril 1525, mis une cathédrale à la place du Grand Munster et fait un évêque de Zwingli. Ainsi se prépare, ainsi se poursuit et ainsi se parachève la protestantisation de milieux catholiques. Les Ariens ont bien montré la voie, — relisez la lamentation de Saint Jérôme:

„Ingemuit totus orbis et arianum se esse miratus est.“

Ainsi nous sommes amenés à quitter l'Église, la vraie, l'universelle, l'impérissable, sans nous en rendre compte.

C'est, hélas, qu'il y a, dans la grande famille des chrétiens, chez nous comme ailleurs, trop de membres qui aiment la „dolce vita“, qui reculent devant les histoires, qui renoncent à toute gloire pour échapper à toute tension, qui ont en horreur les fréquents rappels des grandes persécutions et des plus grands martyrs et que les apparences invitent à répandre l'idée d'une Église en paix, puisqu'en bonne „évolution“, et d'une chrétienté assez bien vue partout. Pauvres naïfs qu'ils sont! La première tourmente les bouleversera complètement, s'ils sont encore à ignorer que les souffrances restent permanentes dans leur Maison. Quand l'Église a l'air d'être sans malaise, elle sommeille, selon le

mot du Cardinal Newman. Quand le monde ne la martyrise pas, elle n'évangélise plus. Quand les non-chrétiens la négligent, ses propres membres s'acharneront à rendre visibles ses plaies cachées, augmentées, durcies ou rouvertes. Car nous devons souffrir tous, parce que tous nous sommes placés, aux dires du même Cardinal Newman, sous la loi de la Souffrance que le Christ nous a apportée.

En ces temps d'inconstance, d'hésitation, d'instabilité et de perturbation, j'éprouve un indicible plaisir spirituel à relire ce converti anglais de génie. Il y a dans ses oeuvres des milliers de pages admirables et supérieurement belles. Je me permets de traduire pour vous celle que, pour le moment, j'aime entre toutes et que je tire du sermon sur „l'intellect, instrument de l'entraînement religieux“, prononcé à la fête de Sainte Monique, en 1856. La voici:

„Je dis que cela n'est pas seulement de l'histoire du passé, mais de tout temps. Une génération passe après l'autre, et il y a, d'un côté, la même triste et monotone pérégrination, la même inquiétude fiévreuse, les mêmes plaisirs passagers, la même misère permanente et sans espoir; et, de l'autre, la même anxieuse palpitation de coeur d'impuissante affection. Un âge s'en va après l'autre, et toujours Augustin s'élançe, itérativement, avec sa jeune ambition, son énergie intellectuelle et ses désirs turbulents; éduqué et pourtant non instruit; avec des facultés affermiées, aiguës, raffinées par l'exercice, mais non éclairées et non soumises à l'entraînement, il avance dans le monde, ardent, volontaire, insouciant, entêté, inexpérimenté, pour tomber dans les mains de ceux qui guettent sa vie, et devenir la proie de l'hérésie et du péché. Et toujours, sans relâche, la malheureuse Monique pleure, pleure pour cet enfant aimé qui a grandi avec elle dès sa naissance et que maintenant on lui a ravi, qu'elle a perdu de vue, marchant avec lui dans ses pérégrinations, suivant ses pas dans son imagination, caressant ses traits dans son coeur, tenant son nom sur ses lèvres et sentant, en même temps, qu'en sa qualité de femme elle est incapable d'affronter la violence et les artifices du monde. Et toujours, à jet continu, la Sainte Église, d'un coeur aussi tendre et plus fort, d'un bras, d'un oeil et d'un intellect plus efficaces que les siens, d'une influence plus qu'humaine, plus perspicace

que le monde et plus pieuse que domestique, se charge de retenir et de reconduire ceux que la passion ou l'exemple ou la sophistiquerie pousse hardiment à la destruction."

Oui, Révérendissime, il m'arrive de me demander, très sérieusement, si, dans notre Église, nous n'en serions pas à un stade de retour, commencé et continué dans la confusion. Mais la reconduite des gens, apostats ou indifférents, au vrai idéal chrétien ne se fera jamais sans opposition. Les courants libéral et révolutionnaire, protestant et marxiste, sous prétexte d'insérer le christianisme dans la société „démocratique“, provoqueront assez de difficultés pour entraver cette sorte de conversion générale. Les exemples du passé l'ont démontré à suffisance. Pour l'Église en „transformation“ la différence entre le treizième ou le seizième et le vingtième siècle n'est pas dans l'essence, mais dans les dimensions ou dans l'intensité: les puissances du Mal sont restées les mêmes, absolument. La lecture d'une description de la situation au début du seizième siècle, description faite en 1937, vous en persuadera:

„Avec l'appel usé de liberté et de réforme, dirigé de préférence contre l'autorité de l'Église, un esprit dangereux de sédition s'emparait des coeurs. Ainsi les liens de la vénération pour le Chef de l'Église comme pour la théologie et la philosophie traditionnelles se lâchaient; la scolastique, qui avait si fortement contribué à jeter les fondements de la société médiévale, se vit ridiculisée, tout à coup. Là où le progrès paisible avait rendu heureux les peuples, le mauvais esprit de la révolution et de la discorde se manifestait, comme si les nations s'étaient fatiguées de l'unité et de la dépendance civique et religieuse.“

Le Concile de Trente — souvenez-vous de vos études! — a connu, à peu près, les mêmes revendications que Vatican II: celles du mariage des prêtres, de la collégialité et de la réforme liturgique; à tous les échelons l'esprit du monde s'était emparé des membres de la hiérarchie ecclésiastique; l'enseignement religieux avait atteint son point mort; les bonnes moeurs affichaient le ton et la teinte des mauvaises; les clercs avaient quitté leurs habits sacerdotaux; et la Sainte Eucharistie subissait toutes les négligences, le clergé cherchant partout à se soustraire à ses obligations.

Pourrions-nous nous rencontrer dans la conviction que cette suite ininterrompue de malheurs, affectant l'Église, serait à considérer comme un ensemble d'événements cruciallement providentiels, se concentrant dans une de ces grandes catastrophes de l'histoire qui mettraient à l'épreuve l'humanité tout entière? Ne devrait-elle pas jouer, dans les plans secrets de Dieu, le rôle d'une interpellation sans cesse sentie, adressée aux hommes de bonne volonté, afin que le Bien fût fait avec plus d'ardeur par un nombre grandissant de gens et que, dans une sorte de bain sublimisant, les vivants fussent purifiés, tandis que leur foi intensifiée embraserait, de proches en proches, ceux que l'exemple arriverait encore à changer? Ne devrions-nous donc pas accepter, enfermés dans le serrement de la grâce qui ne permet ni évasion ni fuite, les souffrances d'une réalité prolifique, engendrant avec la même facilité et du même coup le mal et son contraire?

Ah, l'inéluctable servitude des réflexions qui m'enchaînent, en s'enchaînant! Alors que je n'avais en vue que la défense des vérités éternelles, soustraites, par définition, à toute altération, votre lettre fait naître des considérations qui menacent de submerger mes premières visées. Ces vérités, ne sont-elles pas affectées, elles aussi, par la tempête des innovations, des variations, des volte-faces, des modifications, des fluctuations, des mutations et des revirements dans l'Église catholique, parce que les nouvelles formulations leur font subir des changements assez larges pour s'attaquer à leur sens comme à leur essence? Non, je ne voudrais pas, ici, faire ajouter une confusion de plus à la masse des confusions existantes. Les vérités, telles qu'elles sont proclamées de nos jours, ne sont pas apparues, primitivement, dans cette évidence parfaite qui les distingue aujourd'hui. La Révélation ne les a pas présentées toutes nues, avec des contours définitivement arrêtés et des dimensions nettement délimitées devant les regards fascinés des premiers hommes. Les prophéties primaires ont donné, à leur sujet, des indications plus ou moins précises, en soulevant, pour ainsi dire, un pan de connaissance d'une masse vivante, active et attirante de données ignorées. Bien qu'elles eussent été communiquées tout d'un coup, pleinement et totalement, elles restaient visibles et compréhensibles seulement dans leurs principes,

pour être dévoilées progressivement et faire survenir, à la marche ascendante et améliorante des événements, des circonstances et des sciences, leurs réelles dimensions. Ainsi l'Église a été conduite — elle l'est toujours — à suivre une route montante à travers le temps, à embrasser sans cesse, dans ses regards scrutateurs et vérificateurs, dans ses actes éliminateurs et purificateurs, toute la vie et à découvrir, encore d'après le Cardinal Newman, „ce qu'il y avait de délicieux sous les ruines et les déchets pour y mettre son sceau“. Certes, l'apologiste anglais n'a jamais manqué de bien souligner le *sine qua non* de cette marche des découvertes par étapes et des insertions successives d'ajoutés dans l'ensemble de la Doctrine: le dogme de l'infaillibilité.

Entre les jeunes négateurs de tout et les affirmateurs grisons d'une foi adulte, il y a quantité de raisonneurs décidés à remettre en question cette règle, elle aussi. De toute évidence, les jeunes gens n'ont pas encore été façonnés définitivement par les réalités de la vie. Leurs bruyantes manifestations parmi nous, leurs éclats de voix, auxquels iront répondre, demain, des exploits du même brillant, démontrent qu'ils ont une faculté, presque irréelle, de voir la religion. C'est que cette faculté n'a pas été éprouvée dans le feu de l'angoisse, de l'abattement, de l'affliction et du sacrifice librement consenti; et c'est qu'elle n'a pas été ennoblie par les effets assainissants du devoir rempli, malgré le dégoût, la lassitude ou la déception qui peut accabler le pratiquant. Les observateurs superficiels n'y voient que du vent: les turbulents, prenant spontanément des décisions, font croire à des principes mieux observés, alors que les inconditionnels, même s'ils font l'impression de tarder dans l'interprétation et dans la réalisation des Paroles de l'Écriture, sont plus véridiques que les impulsifs, aux théories bien à eux qu'ils défendent avec âpreté. Plus tard seulement, de leur propre gré, ils se rallieront à ceux qui, aujourd'hui, croient leurs prises de position dépourvues du dernier parfum du naturel et privées de la première patine du sincère.

Le tort, cependant, que j'impute à la jeunesse, ne me fait pas accueillir l'argument majeur qu'avancent les novateurs mûris, en disant adulte une foi qui, il y a quelques décennies encore, aurait été juvénile. Car je suis loin de

croire que la qualité de la maturité, reconnue aux révélations faites par Saint Paul, Saint Augustin, Saint Thomas, les vicaires du Christ et leurs disciples, à la suite de la Révélation tout court, puisse être dépassée par ce qui nous est présenté maintenant comme le produit extraordinairement riche du penser et du sentir post-conciliaires. Le bris, artistiquement exécuté, peut se faire admirer par les amateurs d'éclats, et les débris, bien amoncelés, trouveront toujours leurs glorificateurs de choc. Mais les fracasseurs exagèrent, quand ils veulent faire passer, sous la dénomination usurpée d'animation créatrice, leurs activités destructrices. J'espérais définitivement révolu le temps où les militaires en grande tenue, à tête de mort, pouvaient s'extasier devant mille et un cadavres, nus, horriblement amaigris, mais mirifiquement empilés selon les tailles. En serait-il autrement sur le plan spirituel et dans le domaine des sciences spéculatives? Dans ce cas il faudrait instituer sans retard un autre Nuremberg — puisque Rome se tait — pour juger les criminels de la foi et du culte. Une charité mal comprise, manquant d'un de ses éléments essentiels, soit de la connaissance totale des faits, soit du juste vouloir, a conduit tout droit, me semble-t-il, à la pratique d'une indulgence que Charles Péguy a traitée de „douce, bonne, bénigne, bénigne, bienveillante, bienveillante, charitable, mielleuse, comme un miel, sucrée comme une confiture et pâteuse comme une pâtisserie“.

Gare, toutefois, aux illusions d'optique qui peuvent distordre la pensée humaine! L'esprit, bien formé, bien aiguisé et bien trempé dans le bain de la grâce divine, est à deux faces: l'une, intellectuelle, regardant la Vérité qu'elle poursuit, en la déterrante partout; l'autre, morale, imposant sa vue dans chaque domaine où le devoir aura à accomplir sa grande oeuvre quotidienne. Malheureusement, la seconde, en oubliant Dieu et Sa grâce, s'aveugle elle-même et, par des liens cachés qui vont d'elle à la première, arrive à altérer, à abaisser et à fausser l'autre qui relègue la Vérité dans les réserves du mensonge.

Telles sont, Révérendissime, les dernières explications que mon coeur, à la recherche d'excuses, et mon intellect, à la quête de motifs puisés dans la raison, m'inspirent encore, lorsque l'innommable gâchis dans une partie du monde

religieux est sur le point de me décourager. Si je culbute? Non point, puisque je sais, je continue de savoir, même au milieu de ma détresse, de mes déceptions, de nos épreuves et de nos tribulations, que tout ce dont j'ai peur, tout ce qui m'est dit, tout ce qui menace de détruire la communauté chrétienne n'est qu'oeuvre d'homme, n'est que fabrication, n'est qu'alarme humaine, n'est que crainte communicante et n'est qu'expression de l'inquiétude intellectuelle qui méconnaît la Puissance prépondérante, celle qui tient, qui retient, qui dirige et qui conserve en proportion des forces déclenchées de la Foi et de l'Espérance.

Peut-être ai-je eu, trop souvent, tendance à imiter les esprits, nageant à la surface des idées, qui s'accrochent au superficiel, qui ne voient et qui ne sentent que ce qui est fait pour les sens, mais restent aveugles devant les choses cachées, devant le supérieur, soutien du visible et du palpable.

Je ne suis pas, pour autant, un fervent de la doctrine de Goethe ni un ami de la philosophie de Faust: „Das Drüben kann mich wenig kümmern“. Je dirais plutôt: „Das Hüben kann mich wenig kümmern“, l'au-delà m'occupant et me préoccupant dans la mesure où les volcans endormis, dissimulés quelque part dans le royaume des mystères divins, entrent en action, tout à coup, pour annoncer, explosivement, les apparitions mariales, visibles ou sensibles encore à travers les multiples voiles que la prudence, excessive parfois, de l'autorité s'empresse de déployer.

Et là commence à se révéler notre plus grande erreur: de nous sentir et, conséquemment, de nous croire fixés radicalement dans un monde visible, palpable, immense et attrayant, malgré les monstruosités y commises par une humanité intégrée dans cet univers. Mais ce monde-là n'est que matière qui nous garde, qui nous nourrit, qui nous défie et qui nous induit à la conquérir totalement, à la vaincre pour la dépasser, afin de comprendre enfin qu'elle n'est contenue que par une enveloppe plus immense encore, impénétrable en apparence, occultant quelque chose d'incommensurablement grand, d'inexprimablement prodigieux, d'inconcevablement tentant et de douloureusement fermé, silencieux, redoutable et ravissant, à la fois. Ah, qu'il est long à parcourir, le chemin qui me fait parvenir, à travers mille

et une difficultés intellectuelles, morales et spirituelles, à un état capable de rapprocher et de faire se confondre savoir et sentir jusqu'à transformer l'amalgame en science sûre: aux abords de l'intuition mes sens semblent s'amplifier pour aller se prolonger dans une acuité et une lucidité, doublées d'une finesse et d'une vigueur de pénétration qui me font percevoir une vie grandioisement surélevée, se déroulant derrière l'ultime couche brumeuse qui anéantit et les contours des choses et les échos du tintamarre terrestre.

Combien de vos confrères, Révérendissime, veulent et peuvent encore épouser cette allure, faire ces mouvements et surprendre, à la fin, les rayonnements de ce monde supérieur, voilé à leurs sens, mais ouvert aux irradiations de la nostalgie et de la foi, de l'intelligence et de l'âme aux écoutes? Combien sont assez avancés pour admettre, intellectuellement et sentimentalement, qu'il faut mourir à ce monde inférieur pour passer, en plus vivant, à la condition de transfiguré, contemplant les splendeurs insoupçonnées de l'espace franchi et du temps abandonné? Combien sont toujours disposés à subir les efforts tendus, affectant, pardessus le corps, l'âme et l'esprit, pour se mettre en communication, dans une supplication diaphane, avant de trouver le contact et d'en éprouver les courants moins révélateurs qu'impénétrables, saturant d'amour et affamant d'insatisfaction, du même coup?

Mon problème le plus raisonné reste le moins passible d'une solution apaisante: Comment peut-il se faire que, des fois, en restant aux aguets, en me perdant dans l'énorme silence endigué par l'aphonie du temps oublié, j'aie la très nette impression, charnelle autant que spirituelle, d'être le réceptacle vivant d'une homophonie, née outre-monde et reproduite en mon for intérieur comme une suite d'impulsions, mettant en garde, exhortant, invitant, engageant ou calmant? De quelles pressions suis-je alors le jouet; de quelles circonstances le fourbi; de quelles circonfusions, déviant en de très nombreuses influences, le centre colligeant; de quelle interpellation l'étonné, qui écoute, et le fasciné, qui s'évertue à répondre?

En fin de compte, Révérendissime, le captif du Christ, que je suis, n'arrive qu'à égarer les derniers mots de son

vocabulaire de foi dans le Verbe-Gloire, qui se tait, et le Verbe-Amour, qui s'exprime . . .

Vous voyez donc que je ne désespère pas, bien que les délits commis contre Dieu et Son Église soient inimaginables. Il y a toujours une issue à nos peines comme il y a une route, une seule, menant vers le Salut. Ne réside-t-elle pas dans la Croix, à laquelle nous devons nous soumettre, en la portant? Ne nous faut-il pas avancer ainsi, péniblement, peut-être, exposés aux souffrances, très certainement, afin d'aller vivre chaque jour notre rencontre quotidienne avec le Sauveur? Oui, nous aurons des compagnons; nous ne serons pas seuls, puisqu'il y aura autour de nous des milliers, sinon des millions d'hommes qui feront comme nous. Regardez-les! Regardez-nous! Levez tout haut les yeux, bien plus haut que la boue à nos pieds et la poussière sur nos épaules! Voyez nos coeurs, et vous comprendrez, partiellement, l'ampleur de nos tourments, de nos chagrins et de nos soucis, s'écroulant lentement avec les lames de fond de l'Espérance qui arrivent encore à les emporter vers l'estuaire d'une paix que nous soupçonnons nous attendre derrière chaque tournant de l'histoire: la paix que nous voudrions faire; celle que nous désirons voir accordée, affermie et maintenue, grâce au concours loyal de tous les croyants, et non celle qui, tôt ou tard, volerait en éclats, parce qu'elle n'aurait été qu'une somme vivante de silences complices; celle enfin que Saint Augustin a définie:

„Pax omnium rerum, tranquillitas ordinis.“

Accord, entente et concorde réalisés dans le repos de l'ordre qui, lui, aura exigé et obtenu de tous cette „disposition attribuant aux choses égales et inégales leurs places propres“, surtout en ce qui concerne l'empire suprême des idées et des vérités.

Révérendissime, au moment de clore cette lettre ouverte — trop longue pour votre goût, encore une fois, comme si je pouvais serrer dans le corps de quelques phrases l'incalculable masse des faits, illustrant la désolation de l'Église en décomposition, de l'Église terrestre, bien entendu, et celle, non moins excessive, de ma débordante anxiété, — je lis et je relis dans les „Écrits de Paris“ un „Petit discours

à la Nation Chrétienne“, émanant d'un nommé Grégoire, dont le prénom Jean-Baptiste le fait distinguer de moi et dont l'accent surclasse de loin la „dureté“ de mon épître. N'y parle-t-il pas du „scandale de la foi bradée“ par les responsables de l'Église qu'il n'a pas peur d'appeler „Chefs sans caractère“, „Docteurs sans code“, „Guides sans boussole“, „Chantres sans voix“, „Léporides“ et „Chrétiens honteux“? N'y dit-il pas, de leur façon d'agir:

„La forme actuelle du mensonge, c'est l'équivoque, l'ambiguïté. L'école socio-psychologique en a fait un de ses principes“.

N'y donne-t-il pas libre cours à la sainte colère, en s'exclamant:

„Si la vie n'est qu'une explosion de forces aveugles; la foi, une satisfaction d'ambiance; la vérité, une formulation de ce qu'on ressent à l'instant, le Verbe de Dieu aurait dû faire l'économie de son Incarnation; sa venue sur terre est sans objet.“

N'y demande-t-il pas aux prêtres progressistes et aux autres hérétiques:

„L'Église post-conciliaire invitera-t-elle Sa Divine Majesté à se recycler et éliminera-t-elle de l'évangélisation ce qui ne plaît pas à l'homme moderne?“

Non, je ne me permettrai pas d'aller aussi loin, ni dans mon indignation, ni dans ma tristesse; je me cantonnerai plutôt dans la bonne attente qui parvient encore à se nourrir à toutes les tables de la vie. Et Jean-Baptiste Grégoire ne fait pas exception à la règle, bien au contraire: si ses emportements et ses saillies, qu'il sait faire vifs et brillants, me convient à modérer mes propres sorties, afin de ne pas blesser l'auditeur, en le choquant, tout en forçant le lecteur de réfléchir jusqu'au plus profond de son dépit, il me livre aussi les mots de passe qui me secouent et les textes qui raniment ma foi et sa constance; et ma persévérance dans le combat en tire profit, la persévérance dans mon combat particulier que je voudrais bon et convaincant.

Et voilà définie ma seule aspiration: faire proclamer et, en cas de carence, proclamer la priorité, trop niée par l'omission, de la doctrine sur la „pastorale“, de la morale

sur l'économie et du divin sur l'humain. Les moyens que j'emploie pour le faire, sont ceux d'un écrivain, touché et troublé, qui y met la verve de sa profession et non le feu sacré du missionnaire rempli des grâces infinies de son ministère. Oh, je ne les refuserais pas, si je pouvais les avoir, pour en disposer au mieux de mon apostolat laïc qui me tient à l'affût. Pourquoi? Parce qu'à tout moment, même à celui où de méprisables théologiens, des prêtres sans foi et des religieux sans discipline, ne font que discréditer le catholicisme, j'ai la ferme conviction qu'un Saint inconnu, un Inspiré de nos jours, un Irréprochable du vingtième siècle, circulant parmi les „intégristes“ et les „progressistes“, les „réformateurs“ et les „traditionnalistes“, les humbles et les vaniteux, les croyants et les mécréants, est en train d'imiter les Antoine de Padoue et Pierre Fourier, afin de continuer la belle lignée des convertisseurs, la grande filiation spirituelle des conquérants de notre Seigneur et l'obscur dynastie des vertueux ridiculisés qui se font écraser, par l'Amour qui se donne à eux et par l'amour qu'ils donnent aux prochains, pour servir de ligaments, dans toutes les divisions, entre les opposés les plus excités et les moins conciliables.

Serait-ce de la témérité que j'exhiberais, en vous disant que, d'ores et déjà, en regardant du sommet où j'ai établi mon observatoire, j'admettrais l'intervention de ce Saint Inconnu, qui se serait fait unanimitaire, pour effacer sans retard nos prétendues différences de jugement?

En tout cas je le veux, en y croyant, et j'y crois, en le voulant. C'est dans cette certitude que je me permets, Révérendissime, de me dire, dans le Christ, filialement le vôtre.

À UNE DONZELLE ATHÉE

Mademoiselle,

Belle dame — vous auriez pu l'être, vous auriez dû l'être, au lieu de vous faire belladone et d'agir en conséquence. Ayant ajouté la prétention à l'intelligence et l'astuce à la crânerie, vous êtes allée vous placer dans la ligne de visée de nos querelles de chrétiens, afin de pouvoir afficher un désintéressement qui secrète le mépris, l'ignorance et la malignité. Mais c'est de la frime que vous faites; je le sais, tout comme je ne suis pas dupe du sens exact de votre exclamation:

„Vos chamailleries nous amuseraient, si nous les écoutions. Heureusement elles ne nous touchent en rien, si ce n'est dans notre besoin de paix. Pourriez-vous, enfin, nous la ficher?“

Je ne me tromperais pas, en interprétant à contre-pied ce cri de belle nature: vous vous marreriez de la religion, du christianisme, du catholicisme, des dix commandements, des „réformes“ et de l'„aggiornamento“, parce que vous seriez athée; vous vous permettriez toutes les railleries, tous les blasphèmes et tous les agréments de la même espèce, quel que pût être le niveau où ils se passeraient, pour le même motif! Mais j'aurais trouvé légitime l'éclatement de la vérité qui vous aurait fait dire l'inverse; vous seriez athée, parce que vous adoreriez les fêtes, toutes les fêtes et de préférence celles que le diable se plairait à diriger!

En tout cas, Mademoiselle, vous vous embabouinez, en vous croyant en dehors des événements ecclésiiaux qui se suivent. Non, vous n'êtes étrangère ni à nos débats, ni à nos discussions, ni à nos disputes de famille catholique; vous en faites partie, vous y avez été mêlée, dès le début; vous êtes même à leur origine, sans le savoir, tout en le sachant; vous êtes nécessairement impliquée dans la lutte; vous êtes essentielle à sa poursuite et vous l'êtes de la même façon que la seringue, sa piqûre et son sérum le sont pour le rétablissement de la santé. Il se peut que, dans le jardin de Notre Seigneur, vous soyez une plante dicotylédone bien luisante et bien vénéneuse; vous resterez néanmoins utilisable en médecine théologique.

L'athéisme, voyez-vous, tout comme l'incroyance, ne s'enseigne pas, normalement; il se transmet; il est transmis à la manière d'une infection communiquée par le germe pathogène. On l'inhale avec l'oxygène intellectuel et spirituel de l'atmosphère, dans laquelle on se délasse.

Et, tous, nous aimons à nous délasser, à bien vivre le moment et, parfois, à bien vivre pour le moment, selon les impulsions de l'instant; à jouir, totalement, du „hic et nunc“; à savourer, au maximum, les délectations du présent immédiat et à profiter du temps et de ses plaisirs jusqu'à ce que „satis factum est“, — ce qui constitue une satisfaction très éphémère. Tout cela, en allant de l'envie à la réjouissance, est parfaitement humain; tout cela a son poids purement passager. Je le sens, comme vous le sentez, mais j'ai en outre, en me distinguant de vous, l'impression d'être sous le coup d'une singulière surcharge, dès que j'ai à coeur de respirer en accord avec des impulsions, venant de l'au-delà: ce poids complémentaire, n'est-il pas fait de soif, de faim et d'avidité, intensifiées par la chaleur des joies physiquement concrètes? Faim d'éternel et avidité de salut?

Certes, vous vous gausserez davantage des personnages de mon genre, persuadés de la pluralité de l'être humain, et vous leur opposerez l'esprit du siècle, frais, alertant, libérateur, dégageant et fougueusement entraînant, qui caractériserait la plus belle partie de la jeunesse d'aujourd'hui. Oui, vous vous flattez, sérieusement, d'être une enjlivure de

cette masse juvénile que, pour ma part, je trouve assez amère dans ses manifestations contestataires et pas trop éloignée des revendications de certains clercs progressistes, désireux de calquer leur „recherche“ des „inévitables transformations“ sur votre canevas de la révolution permanente.

Et pourtant, Mademoiselle, je suis loin de vouloir vous mystifier, en déclarant que mon estime pour ceux qui s'insurgent contre les aises exagérées, les commodités dispensables et les lâchetés de la vie bourgeoise va jusqu'à les croire très près d'un ordre supérieur de l'existence, où ils entreprennent, assez vaguement encore, de se faire une conscience de l'insécurité fondamentale de l'homme. En aspirant à un minimum de sécurité, ne fût-elle que toute matérielle, ils ne se sont assurément pas fermés à nos efforts, souvent inutilement dispensés, mais toujours repris, de leur faire savoir que la sensation du danger constant, le sentiment du risque réel, effectif, à courir dans un espace de détresse et sur une mer d'anxiété, viennent d'un élan naturel de l'âme, d'un entrain métaphysiquement nécessaire à l'homme parti pour rechercher son salut. Leur besoin de rébellion ne s'entérine pas dans l'abandon de la loi naturelle, ni dans la résistance à toute prescription, pour s'affirmer victorieusement dans une sorte d'idéalisme qui vous doit être cher, puisqu'il est l'expression philosophique et pragmatique de votre athéisme.

Les premières révoltes passées, ils sont restés assez lucides pour reconnaître les écueils, auxquels ils s'exposent en s'engageant dans un monde que vous vous empressez de dire sans issue: l'impuissance intellectuelle de la puissance humaine, matériellement augmentée par les apports incessants des sciences, leur apparaîtrait très vite comme la cause première de leur lassitude existentielle, s'ils n'arrivaient pas à se douter, en approfondissant la vérité sur la vie réelle, d'une sortie transcendante vers quelque chose de consolatoire et d'exaltant. À nous le devoir, malgré vos sarcasmes, de leur faire saisir la signification exacte des forces qui, subrepticement, se mettent à les travailler; ils se sentent repus, tout à coup, de sciences et de techniques, de voluptés et de brouhahas; nourris et gorgés de tout ce qui est et de tout ce qui fait quantité, ils commencent à

convoiter ce qui pourrait garantir le durable, le valable et le qualifiant, — oui, ma chère, ils s'affament de qualité, sans s'en rendre compte au départ.

Si, en ces moments décisifs de leur formation, nous étions plus conscients de ce processus, simplement naturel et sourdement prodigieux, nous pourrions délier leur esprit, lentement et subtilement, afin d'en faire sortir les prémices de la sagesse, s'abreuvant aux sources de l'impérissable, de l'éternel et de l'absolu. Mais voilà, nous ne disposons plus guère nous-mêmes de cette finesse qui subodorerait l'éclosion des propriétés de vertu, de cette habileté qui interviendrait avec douceur dans le développement des talents en métamorphose, de cet amour qui s'effacerait devant les premiers mouvements particuliers de la vaillance, et de cette pureté d'intention qui illuminerait la bonne voie à prendre par les phénomènes de la maturation spirituelle. À l'instant même où les éducateurs attirés, les appelés du Seigneur, prétendant avoir la vocation par excellence, celle de cultiver les esprits en évolution et de diriger les âmes en éveil, devraient confirmer, en exerçant magistralement leur ministère, des aptitudes d'initiateurs, de psychologues, de pédagogues, de mentors et de directeurs de conscience, inébranlables dans leurs convictions, fermes dans leur foi et inflexibles dans la défense de leur doctrine, ils abandonnent le supérieur pour s'aventurer dans l'inférieur et se hasarder, à la fin, dans un monde qui met en question toutes les valeurs immatérielles, afin de trouver un refuge plus confortable dans la sphère des nullités terrestres, au lieu de risquer religieusement leur sécurité intime pour conquérir — et faire conquérir, selon leur mission — le salut à travers les bondissements continus du coeur et de l'âme vers l'Éternel.

Depuis que l'Église a décidé de suivre le mot d'ordre, lancé par un représentant français du clan des curés progressistes, et de „passer aux païens“, elle ne vous regardera plus de travers, elle viendra vous encenser, elle vous prendra en charge et elle essaiera de s'adapter, le plus aimablement du monde, à vos visions de chrétienne possible, de soeur récupérable ou de croyante en puissance. Que n'est-elle pas en train d'inventer, en France surtout, pour que vous consentiez

à la considérer, à la trouver modernisante et à honorer publiquement ses porte-parole les plus notables!

Leur catéchisme se fait catholique de moins en moins; s'ils n'en changent pas les textes, ils y suppriment des passages d'importance; ainsi des détails de la taille du dogme de la conception virginale de Notre Seigneur et de quelques cinq ou trois béatitudes peuvent disparaître, sans opposition. Parce que „Gaudium et Spes“ les a mis dans un état d'euphorie manifeste, ils en profitent pour élaborer, à partir de cette encyclique, une nouvelle théologie par l'abolition de celle qui avait ses fondements dans les articles de foi. Ils remplacent, pour plus d'efficacité, les processions des rogations en faveur de l'agriculture par l'engrais chimique et l'invocation des Saints par l'Office Social. La loi naturelle les gêne, — ils vous invitent à oublier cette bagatelle et à ignorer dorénavant les concepts de „nature“ et de „personne“, dépassés, à ce qu'ils disent. L'ordre nouveau d'après-guerre, „qui a conquis le monde“, — des imbéciles, je suppose — les trouve prêts à répliquer par un „novus ordo Missae“ corrigé et diminué: à l'Offertoire, à la Consécration et à la Communion ils apportent des mutilations mortelles, en supprimant les admirables prières préparatoires et les très pénétrants actes de grâce, en introduisant des „Preces Eucharisticae“ sans élan et sans chaleur et en substituant la communion irrévérente à celle qui savait adorer le Seigneur dans les moindres réflexes du corps et de l'âme.

En insistant sur ces faits, je me rends certainement suspect auprès de vous, le laïc, jugeant de la valeur discutable ou indiscutable du Sacrifice, vous semblant assez mal placé à cet effet. Vous n'avez pas tort, j'en conviens; j'en conviens, en m'empressant de vous faire entendre la voix d'un clerc expert, celle du R. Père R. Th. Calmel O.P. qui écrit dans une „Apologie pour le canon romain“:

„Disons pour conclure le bref examen des nouvelles „Preces“ que rien n'y est laissé au hasard. Tout est calculé. Tout s'infléchit dans une direction précise. On voulait aboutir à des formules a-typiques destinées à favoriser la destruction de la Messe. Il fallait donc recourir à une phraséologie réticente, et même essentiellement fuyante, ayant multiplié les omissions qui touchent à l'essentiel; une phraséologie qui

sans rendre nécessairement, ni tout de suite, les Messes invalides, préparerait les prêtres à les rendre telles en les obligeant à se tenir, quand ils disent les prières de la Messe, aussi loin que possible du Mystère qu'ils célèbrent. On a réussi ce tour de force sinistre . . ."

Et leur présomption ne s'est pas épuisée dans une première, une deuxième et une troisième tentative, loin de là; ils vous instituent des commissions, ils vous créent, à la chaîne, des sous-commissions, dont ils font dériver des sous-sous-commissions, qu'ils président, et ils ont hâte d'altérer les Saintes Écritures, d'en faire faire des traductions pernicieusement fausses et d'en déclinier la responsabilité sous le curieux prétexte que les travaux collectivement accomplis devraient rester anonymes. Les voilà qui partent en guerre contre les laïcs résistants, réunis sous la bannière du „Non licet!“ Voilà qu'ils refusent au Christ le service déicole, car les voilà proclamant hautement et ouvertement qu'il ne serait pas Dieu.

Vous ignorez tout de la bataille déclenchée et poursuivie depuis un an et davantage autour du verset six de la lettre de Saint Paul aux Philippiens, lue le Dimanche des Rameaux:

„Hoc enim sentite in vobis, quod in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se aequalem Deo . . .“

L'histoire est trop étrange, trop stupéfiante et trop ahurissante pour que je puisse la taire devant ceux qui se désintéressent des crimes scientifiques, intellectuels et spirituels, commis dans l'Église, au nom d'une autorité qui met en jeu son tout dernier crédit.

Cela commença, il y a quelques années, avec la publication du nouveau „lectionnaire“ français, dans lequel les fidèles pouvaient lire, sans trop s'apercevoir de la nouvelle doctrine, sournoisement diffusée dans cette forme:

„Le Christ Jésus est l'image de Dieu, mais il n'a pas voulu conquérir de force l'égalité avec Dieu“.

Cette rédaction, matériellement hérétique, fut présentée comme l'oeuvre d'une commission de traduction, couverte par la haute autorité des évêques et approuvée par le Saint Siège. Certains laïcs vigilants, de la trempe de Louis

Salleron, Jean Madiran et Henri Rambaud, poussèrent des cris d'indignation, repris par une grande partie de la presse. Et ce fut un tollé renforcé de jour en jour, de mois en mois, jusqu'à ce que les responsables eurent la bonne ou plutôt la mauvaise idée de répandre une seconde version, ainsi conçue:

„Le Christ Jésus, tout en restant l'image de Dieu, n'a pas voulu revendiquer d'être pareil à Dieu.“

Vous remarquez la différence, plus rédactionnelle qu'intentionnelle? Le fonds d'hérésie n'est-il pas resté le même dans le treillis des mots changés? Alors que les catholiques français, moins ecclésiastiques que laïcs, redoublèrent de protestations auprès de la hiérarchie, prêtre, après comme avant, à minimiser la portée du texte et à trouver des excuses aux pauvres interprètes — secourus d'ailleurs par des exégètes non moins larges d'esprit que les pasteurs — je consultai la Bible de Jérusalem pour me renseigner sur la valeur exacte de cette très importante entreprise de traduction. J'y lus, avec un petit soupir de soulagement:

„Lui (le Christ), de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu“.

Certes, ce n'était pas parfait, mais cela affirmait tout au moins la divinité du Sauveur, à l'exemple de mon „Missel quotidien des fidèles“:

„Il était Dieu, et pourtant il n'a pas jugé devoir garder jalousement les droits d'égalité avec Dieu“.

En France, le Dimanche des Rameaux, la bataille menaçait d'entrer dans les églises où les catholiques se montrèrent assez décidés à marquer leur désapprobation lors de la lecture de l'épître non conforme à la tradition. La hiérarchie, les devançant, publia une note qui maintint le texte de la deuxième version, mais conseilla aux curés de le faire précéder d'une explication, non moins équivoque d'ailleurs que la traduction contestée. Une lettre signée par plusieurs personnalités, que l'attitude des évêques avait fortement outrées, fut envoyée au Cardinal Renard, invité ainsi à faire cesser le scandale de la fausse interprétation. Rien n'y fit, sauf qu'à la toute dernière minute les évêques d'Annecy, de Clermont, de Fréjus, de Nice, de Metz (et de la Belgique,

s'alignant sur Metz) recommandèrent de lâcher la version officielle pour la remplacer par l'ancienne ou par une qui fût analogue ou même par une tout autre épître. La plupart en restèrent au texte litigieux, au péril d'avoir la contestation dans leurs Messes.

La bataille n'est donc pas terminée; elle se poursuit dans les revues, et elle va reprendre au mois de mars à venir pour se prolonger, le cas échéant, avec un peu plus de bruit, aux pieds des autels. Et pourquoi cette persistance dans l'erreur? L'intention de certains pasteurs est manifeste depuis qu'ils ont réussi à faire retirer le „consubstantiel“ du Credo et à le faire remplacer par un ambigu „semblable“ ou par un „identique“ peu clair. Maintenant la route est tracée, les progressistes la suivront avec entêtement. À quand leur négation publique de la divinité du Christ? J'ai bien peur que ce ne soit pour bientôt, vu le nombre croissant des altérations qu'à dessein ils causent aux Saintes Écritures, intouchables pendant des milliers d'années, mais livrées, pour le moment, aux tristes bradeurs de la religion.

Avant d'illustrer cette assertion, j'ai hâte de répondre à votre question que je ne pouvais pas esquiver, tout comme il vous était impossible de l'éluder:

„Et comment se comporte, dans cette affaire du verset six, l'Église officielle du Grand-Duché?“

Eh bien, Mademoiselle, j'ai honte de le dire: je me sens coupable, partiellement, du profond silence qui entoure l'épisode que je viens de raconter. Les catholiques luxembourgeois ont, paraît-il, moins le flair des dangers qu'ils courent dans ce domaine élevé, de l'hérésie qui les guette et de l'apostasie immanente qui, déjà, les embrasse. En adoptant, à l'usage de nos fidèles, qu'on fait lamper à toutes les sources germaniques, les textes valables pour les Autrichiens, les Suisses et les Allemands, on ne s'est pas mis à l'abri du mal que j'étais tenté d'appeler français: il est, ici et là, le même, absolument. En effet, tous nos prêtres, sans broncher, sans se faire des soucis, présentent la version viciée:

„Jesus Christus war wie Gott“.

C'est dire, à la face des milliers — et des millions — de ceux qui ne cessent de déclarer dans leur profession de foi:

Deum de Deo, Lumen de Lumine, Deum verum de Deo vero, qu'étant seulement comme Dieu, il ne peut pas être Dieu. La parole n'est pas moins impie en allemand qu'elle ne l'est en français. En outrageant la divinité du Christ, on commet le même crime, qu'on fasse appel au texte de l'épiscopat français ou qu'on se réfère à celui des prélats germanisants. Et les croyants, béatement, si ce n'est bêtement, font confiance à ceux qui les mènent paître dans les jolis prés de l'exégèse sacrée et repaître sur les beaux pâturages de la sémantique biblique, de l'anagogie ou même de la massorah.

Les traducteurs français, entretemps, ne chôment pas; se sentant bien capables de faire suivre la Bible les cent mille méandres de l'aggiornamento, ils font du zèle pour ajuster le style des Prophètes, du Christ et de Saint Paul aux formes des temps présents dont ils espèrent devenir la gloire réformatrice. En attendant, ils agissent en grands déformateurs dans le domaine le moins passible d'arrangements et de mutations, mais le plus intéressé aux conversions et aux transfigurations. Pour arriver à leurs fins, ils n'ont qu'à plier les admirables sentences latines et les merveilleuses pensées grecques à la syntaxe de leurs désirs mal cachés et de leur français approximativement su. La concupiscence, qui semble les tenir, et le mariage des prêtres, qu'ils s'entichent d'exiger, les incitent à produire un chef-d'oeuvre, en tortillant audacieusement un texte tiré de la première lettre de Saint Paul aux Thessaloniens:

„Haec est enim voluntas Dei (. . .) ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione et honore“.

C'est ce que ma Bible de Jérusalem rend comme suit:

„Et voici qu'elle est la volonté de Dieu: c'est votre sanctification; c'est que vous vous absteniez d'impudicité, que *chacun de vous sache user du corps qui lui appartient avec sainteté et respect*, sans se laisser emporter par la passion comme font les païens qui ne connaissent pas Dieu“.

Saint Thomas d'Aquin, dans son interprétation, a été plus concis encore:

„Que ceux d'entre vous qui sont dans l'état de mariage en usent en toute sainteté“.

Le „lectionnaire“ officiel français, cependant, en a fait une délicatesse pour les latinistes et un régal pour vous et vos semblables, en disant:

„La volonté de Dieu, c'est que chacun de vous sache prendre femme pour vivre dans la sainteté et le respect“.

Quelle aubaine! Le latin, qu'on n'apprend plus, que les progressistes ont en horreur et qu'à tout prix ils veulent rendre plus mort que jamais, peut mener très loin: voilà une base solide de départ pour les futurs ecclésiastiques, coureurs de dot! Saint Paul devant Dieu est obligé de se voiler la face à la pensée qu'on oserait se prévaloir de son autorité pour imposer les liens conjugaux en vue de la sanctification. Tout cela, évidemment, a le relent de la bourde mariée à l'idiot. Ou serait-ce plutôt celui de la perfidie unie à l'artifice? De la systématisation des actes subversifs, perçant partout, alliée au mensonge qui s'imprime comme il se dit?

Après cela vous ne serez plus étonnée de voir les apôtres du progressisme religieux exécrer une Mère de Dieu vierge. Sans retard ils mobilisent les chancelleries, dégagent la voie officielle, répandent leurs idées et font circuler leur doctrine. Saint Luc et son Évangile n'échapperont pas à leur frénésie des modifications. Si la relation, en racontant la visite de l'ange Gabriel, insiste trop sur la virginité de Marie, on la corrige de très haut, à travers le „lectionnaire“, en présentant une „jeune fille“, „favorisée de Dieu“, mais vidée, semble-t-il, de toute grâce. Jacques Maritain, dans son livre: „De l'Église du Christ“, s'en est bien aperçu. Parlant des laïcs, „dégoûtés par les indignes traductions qu'on les oblige à entendre à la messe“, il n'a pas peur d'ajouter en note:

„Je pense par exemple à l'évangile du quatrième Dimanche de l'Avent, où Marie est une „jeune fille“ qui n'est plus pleine de grâce, mais „favorisée-de-Dieu“, et n'est pas troublée dans son coeur, mais „toute bouleversée“ par la parole de l'Ange, et ne lui demande pas „Comment cela arrivera-t-il, car je ne connais pas d'homme“, mais „Comment cela va-t-il se faire, car je ne suis pas mariée“, et lui ne dit pas à la fin „Qu'il me soit fait selon ta parole“, mais „Que tout se passe pour moi comme tu viens de le dire“.

Il n'est pas permis de changer la lettre sainte sous prétexte de la traduire, — avec une platitude soigneusement recherchée qui trahit le sens et qui suppose que le peuple chrétien est un peuple stupide“.

Ne l'est-il pas, ce peuple bon prince qui aime à dire avec Georges Bernanos: Zut pour les scrupules. Sauvons notre peau! Ou parle-t-il de sa paix plutôt que de sa peau, alors que, pour l'éternité, il ne sauvera ni l'une ni l'autre, s'il ne va pas changer complètement.

L'à-peu-près devenant ainsi la mode des traducteurs officiellement reconnus par l'Église, et le faux s'arrogeant des droits de priorité sur l'exact, le vrai et le correct, il ne vous surprendra plus d'entendre dire que le même Saint Luc est traité de la même légèreté dans le très court Prologue de son évangile. Vous y lirez en effet:

„Plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, tels que nous les ont transmis ceux qui, dès le début, furent les témoins oculaires et sont devenus les serviteurs de la Parole. C'est pourquoi j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé soigneusement de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi, cher Théophile, un exposé suivi, afin que tu te rendes bien compte de la solidité des enseignements que tu as reçus“.

Un linguiste plus distingué, soucieux des nuances, préoccupé des différenciations et possédant à fond les faits historiques nécessaires au plein entendement du passage, aurait exprimé le préambule à la manière juste et précise d'Edouard Delebecque:

„Puisque beaucoup ont essayé de recomposer une relation des actes parachevés chez nous, tels que nous les ont transmis ceux qui dès le début furent les spectateurs et serviteurs du Verbe, j'ai décidé moi aussi d'en faire dans l'ordre une relation complète, excellent Théophile, en restant attaché à les suivre rigoureusement depuis le point de départ, afin que, sur les instructions que tu as entendues, tu saches ce que c'est que la certitude“.

Oui, cela paraît filer le même son et rendre le même sens. Mais attention aux dissemblances aussi fines que grosses de conséquences: L'Écriture Sainte est autre chose, pour les

interprètes, qu'une besogne d'écrivain. Que des pasteurs la traitent de cécographie mal apprise, vous en dit long sur leurs progrès dans les sciences, pour lesquelles ils exigent tous vos égards et toute notre admiration. Pour ma part, j'en rabats beaucoup, et même au-delà de la moitié.

La question finale, par laquelle vous vous targuez de terminer à votre profit le débat insolite, mené entre une jeune fille sans piété et un croyant d'âge mûr, a les caractéristiques du logique et de l'inévitable:

„D'où, donc, peut venir, si telle est votre opinion, cette assurance dans votre foi, cette certitude dans vos affirmations et cette sécurité dans votre existence d'homme mystiquement lié?“

Je vous répliquerai, en toute simplicité, que tout ce que, par ces mots, vous avez l'air de déclarer évident, n'est qu'illusion d'optique. Vous cédez trop vite à une des tentations de notre condition humaine: la schématisation. Il ne m'appartient pas, à l'encontre de ce que vous admettez, de m'établir dans une atmosphère d'intimité qui aurait le Crucifié pour très agréable foyer et me garantirait, dans la chambrette des dogmes protecteurs, une sorte d'inaltérable tranquillité. Et il ne vous sera pas donné de nourrir uniquement la nostalgie des grands espaces ouverts, d'une vie librement et, peut-être, libertinement passée, de la licence en tout et du laisser-aller dans les derniers comme dans les premiers clos temporels. L'homme, voyez-vous, a la démarche peu assurée, puisqu'il n'est qu'un être errant, un dépatré, conditionné par le temps et l'espace, d'un côté, et par l'infini, de l'autre; poussé à se fixer définitivement dans le monde et à s'installer de même dans l'au-delà; flottant entre la matière et l'esprit; se nourrissant, à la fois, de temporel et de spirituel; tenté en permanence de jouir du repos précaire et de se soustraire à ce qui vient l'inquiéter, il ne sait trop d'où; amoureux de l'éphémère et s'éprenant, par intermittences, du perdurable; affirmant ses particularités face à l'unité et protégeant sa personnalité contre l'emprise du communautaire; assumant ses responsabilités d'homme du monde et cherchant à ne pas trop négliger ses relations de serviteur à l'égard du divin. Voilà les effets d'un état que j'ai voulu déterminer, en l'appelant pluriforme. Afin de

vous mettre en garde contre une autre illusion d'optique, je me vois forcé de corriger cette définition: l'homme est à trois bases; si, de nos jours, le „homo faber“ fait mine de l'emporter, le „homo philosophus“ ne désarme pas pour autant, alors que le „homo religiosus“ se trouve relégué, de plus en plus, au grenier de l'oubli. Cet être tribasique doit assurer, sur le plan civil, son existence vitale par un travail continu; sur le plan métaphysique son existence spirituelle par la recherche ininterrompue de la vérité accessible à la raison; et sur le plan religieux son existence surnaturelle, en s'évertuant sans relâche en direction de son salut éternel.

Or, Mademoiselle, ni le hasard, chassant la fortune, ni l'incertitude, planant sur les connaissances naturelles, ni le doute majeur, entourant le salut surnaturel, ne sont de nature à me nantir de quiétude, bien au contraire: je resterai foncièrement inquiet, dans mes activités à but culturel aussi bien que dans mes réflexions, s'occupant de mon avenir parmi les hommes, et dans l'introspection, visant ma perfection transcendante. Marqué des symptômes du péché originel, je resterai, jusqu'à la fin, chargé de la malédiction de l'inquiétude, découlant de l'insécurité à trois étages. Cette inquiétude même, à n'en pas douter, peut se changer en bénéfique, capable qu'elle est, en tourmentant l'âme et l'esprit, de s'enivrer d'éternité. L'homme naturellement religieux, en s'emplissant d'infini et en agissant sous l'action de transports métaphysiques, sera toujours, même s'il ne pratique pas, un sujet de scandale pour la raison froide et pour le monde sursaturé de matérialités. Il le sera tantôt par la recherche sincère et persistante de Dieu et tantôt par ses chutes et rechutes dans les impuretés de l'ici-bas. S'efforcer d'arracher à sa raison active, à sa foi en prière et, qui sait?, à des témoignages de l'insaisissable les trois certitudes: de la présence de Dieu, de Sa Révélation et du salut final dans Sa proximité, est chose plus que malaisée, — parfois même, au moment où vous vous imaginez les avoir atteintes, ce ne sont que des incertitudes douloureusement amplifiées qui, à rebours, viennent récompenser vos suppliques, les investigations de votre esprit et les attentes cachées de votre espérance.

Ah, si jamais vous avez estimé que, pour le croyant, tout se passerait dans une zone de certitude absolue, dans un

champ de clarté paisiblement stagnante, vous vous êtes trompée, inconsidérément. En réalité tout se déroule dans une longue pénombre, déchirée de temps à autre par des éclairs qui peuvent être de doute aussi bien que de conviction et d'adhésion. L'une et l'autre semblent se relayer, à l'image de la lumière et de l'opacité, l'une entraînant l'autre, tout naturellement, et l'autre faisant désirer l'une avec plus d'impatience et plus d'ardeur qu'auparavant.

Et là commence ma très profonde admiration pour les vrais croyants, pour ceux qui parviennent à surpasser leurs déceptions, à refaire, inlassablement, les chemins parcourus en vain, apparemment, et à s'accrocher à la pauvre petite lueur, à l'immense splendeur de la grâce, venant éclater, par accès de faveur, au beau milieu de leurs désenchantements successifs. Cette admiration tient à rendre aux fidèles ce qui est aux fidèles, la vertu de la constance, et à Dieu ce qui est à Dieu, le don de la sagesse qu'Il accorde par étapes. Au croyant il en faut beaucoup, s'il ne veut pas succomber au désespoir, dont le Malin a fait son arme de prédilection. La sagesse, Mademoiselle, est quelque chose qui, bien au-delà du savoir uni à l'intuition, va sonder les profondeurs du temps, de l'espace, du penser et de la prémonition pour faire acquérir le sens des relations, des rapports, des connexions, des liaisons et des contextes, palpables ou secrets, visibles ou invisibles, pouvant exister entre le Créateur et sa créature; ce n'est, en fin de compte, que la vue claire et exacte de la raison qui, en épuisant toutes ses ressources, bénies au prix de mille et une prières, arrive à se faire respect, humilité, charité et amour protecteur lié au souvenir: un souvenir se rappelant que derrière tout la sollicitude providentielle ne cesse d'opérer en faveur de celui qui a la foi pour la faire agir.

Pratiquer sa religion n'est donc pas une sinécure. Chaque jour j'ai à prendre le risque de décider, de décider seul, dans quelle direction j'aurai à avancer pour trouver — ou retrouver — la bonne voie guidant vers une apparence de sécurité. Si je suis sûr d'une chose, c'est de mon ignorance, de ma seule ignorance se rapportant au salut définitif de mon âme. Ceux qui se glorifient du contraire, ont l'effronterie, et non la foi, pour eux. Pour moi, cette effronterie a un remugle d'enfer; il commence à m'indisposer de plus en plus, parce qu'il se

rencontre un peu partout, en s'intensifiant de jour en jour.

Vous n'allez pas me dire que cela viendrait de notre „ecclesia depopulata“, plus fermée qu'ouverte et disposée, déjà, à se faire „ecclesia deserta“; ce serait la raison pour laquelle mes paroles n'arriveraient plus à vous faire changer de mentalité ni de conviction à son égard; le pasteur en chef s'adaptant à ce qu'il y aurait de plus humain, de plus mondain et de moins spirituel dans cette ère des „mutations“ progressives, et ses sous-ordre copiant, à qui mieux mieux, les subterfuges pratiqués par les supérieurs pour fuir la rigueur des principes et les âpretés de la doctrine, notre supercoquettieuse Communauté chrétienne se verrait bientôt réduite aux dimensions d'un syndicat ésotérique à sociétaires limités; vous n'auriez, en attendant, qu'à vous féliciter de la clairvoyance de votre esprit viveur et jouisseur qui vous aurait permis d'assouvir, à la fois, vos désirs charnels, vos appétits intellectuels, vos caprices philosophiques et vos passions démagogiques dans les toutes dernières gloriottes de l'existence. Ce serait consternant, si vous aviez raison.

Hélas!, ce qui me navre, quand je regarde le monde, qu'on dit le nôtre, c'est l'air d'infinie tristesse qui le dépeint; une tristesse s'attachant aux choses, aux objets, aux événements et aux personnes qu'on ne peut s'empêcher d'appeler grands, extraordinaires, importants, élevés ou généreux. C'est comme un reflet de leurs contraires, touchés d'une rosée indéfinissable, concentrés, ramassés et explosifs à un tel degré qu'il m'est impossible de ne pas accuser sa funeste présence dans ce qui lui est naturellement opposé. Vos frères et soeurs, vos confrères et consoeurs, dans leurs fols amusements, font claquer leurs ricanements sardoniques; ce qui reste encore de naturel, de confiant, de noble, de délicat, de spirituel et de recueillant est près de s'humidifier sous la redoutable pression de pleurs à peine retenus.

Si notre seule arme défensive, qu'elle soit grandiose ou misérable, diserte ou balbutiante, éloquente ou pauvre en expressions, magistrale ou pédante, trouve auprès de vous et de vos semblables l'accueil que les premiers apôtres ont connu de la part des pharisiens, il existe, bien en dehors de nos moyens de persuasion défailants, une puissance qui

arrivera à transformer en victoires à long terme nos défaites du moment: regardez l'oeuvre des simples élus du Christ prédicateur et n'oubliez pas l'acte de Damas, dont vous n'épuiserez jamais la sublime, la miraculeuse richesse. Un Saül fanatiquement christophobe se fait christophile en quelques heures et s'en va à la conquête du monde au profit du Crucifié ressuscité qu'il glorifiera in aeternum par la pénétration de ses paroles, le brillant de son amour et la transparence de ses commentaires exégétiques. Depuis sa mort de martyr il n'a cessé de faire naître des successeurs, prompts à vous saisir au plus vif de votre résistance, en s'attaquant, sans que vous vous en doutiez, au point névralgique de votre entêtement. Ainsi l'Empire Romain, qui s'était cru invincible, parce que construit pour les siècles des siècles, s'est lentement dissout dans une sorte de Saint Empire du Christ que des générations d'athées se sont efforcées de couler dans un nouveau monde paganisant.

Tout cela se répète, je le sais; tout cela ira se répercuter, en choisissant d'autres terrains et en prenant d'autres dimensions. Et pourtant! Même dans l'utopique immensité de notre tristesse, il nous restera des consolations, ne fût-ce que le comble de la misère qu'a connu le plus noble et le moins coupable des vivants: le Christ Lui-même, exhalant à la croix son avant-dernier soupir qui n'arrête de gémir pour nous: „Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé?“

Délaissé, le Fils de Dieu? De quoi, donc, aurions-nous le droit de nous plaindre quand le Père se tait au plus fort de nos peines que nous sentons intolérables, alors qu'elles ne sont que mesquines et piètrement proportionnées à l'étendue de nos forfaits? Quand il était sur terre, homme parmi les hommes et prédicateur ambulante parmi ses disciples, il passa inaperçu, pour ainsi dire. Le monde d'alors ne semblait pas prendre notion de Sa vraie grandeur, tellement il Le vit enveloppé dans l'humain, inséré dans cette nature, propre à l'homme, que la sublimité divine en était littéralement couverte. Tel était le voile qui cachait son autre forme, tel le masque charnel qui accentuait, aux yeux du monde, le corps mortel. Pourquoi nous montrer surpris, aujourd'hui, si le fait de l'aveuglement humain se réitère sur un plan plus élevé, le „deus revelatus“ tenant à rester aussi le „deus

absconditus“ pour ceux qui, dans leurs doutes, aiment à se perdre, pour s’y plaire, dans les vastes régions du non-permis?

Nous, en revanche, qui vivons en état d’insécurité, qui en avons conscience, qui croyons néanmoins et qui espérons malgré nos incertitudes périodiques, nous connaissons assez la théologie de la Croix, définie par Saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens, pour ne pas nous laisser choir dans l’abîme de la turbulence moderne ou de la folie mondaine:

„Le langage de la croix est en effet folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu. Car il est écrit: Je détruirai la sagesse des sages, j’anéantirai l’intelligence des intelligents. Où est-il, le sage? Où est-il, l’homme cultivé? Où est-il, le raisonneur d’ici-bas? Dieu n’a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde? Puisque en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n’a point reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c’est par la folie du message qu’il a plu à Dieu de sauver les croyants. Oui, tandis que les Juifs demandaient des signes et les Grecs sont en quête de sagesse, nous prêchons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs comme Grecs, c’est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes“.

Je ne suis pas trop convaincu que ces paroles aient pu vous faire comprendre, pourquoi j’ai à me maintenir, à m’efforcer, à me sanctifier de plus en plus, quelque part à mi-chemin entre la certitude du salut et son incertitude absolue, entre l’espérance et l’adversité, entre l’attente de la grâce, pouvant venir, en réponse à mes appels, de l’Éternel Amour, et le refoulement des tentations, auxquelles me soumet le gouffre du découragement. J’ai à éprouver sans cesse, au milieu de cet insondable mystère, mon libre arbitre, ma liberté personnelle, prête à se démener dans ma vigueur de croyant comme dans mes faiblesses humaines; j’ai à m’exposer aux attaques de la logique grossière qui aime à faire des calculs dangereusement incertains et j’ai à m’ouvrir aux ordres d’un tribunal supérieur dont, à tout moment, je suis la coupable victime. Et encore, dans ce secteur terrible

de la justice immanente, je resterai confié à un *ordo amoris* qui me fera subir mes échecs comme des épreuves voulues, transformables, de l'autre côté, en gestes de pardon et en courants de clémence. Ce qui, dans mon âme, se joue entre Dieu et moi — ce „haïssable“ qui, au début, osait encore se présenter en être „majuscule“ — a tous les attributs d'un drame, dans lequel le vaincu, à la fin, aura à se rendre, en se détruisant, à l'incommensurable silence du Père.

Et ce silence se fera tentation à son tour, tentation pesante et inexhaustible, répondant à la grandeur, à la vivacité et à la véhémence du calme divin qui me trouble. Mais peut-être parle-t-il sur une longueur d'onde que mon ouïe intérieure est temporairement incapable de capter. Et voilà que de nouveaux efforts d'élévation, de raffinement et de spiritualisation sont requis de ma volonté, mûre, déjà, à s'effriter. Et le Ciel se tait toujours. Serait-ce parce que je ne pourrais pas supporter la présence directe et permanente de Celui qui Est? Aurais-je besoin, assez souvent, de Son éloignement et de Son mutisme pour pouvoir vider, jusqu'à la lie, la coupe de ma pauvreté, dorée par les artifices d'une civilisation sécularisée? Faudrait-il que je fisse le sacrifice suprême de ma personne, en m'immolant totalement à la volonté du Christ, et qu'en dépouillé j'optasse pour la route qu'avec d'autres j'appellerais ma *via purgativa*, en espérant que, tôt ou tard, elle se changerait en *via illuminata*?

Plus j'étudie, Mademoiselle, plus je médite, plus je réfléchis et plus ma „*docta ignorantia*“ se transforme en „*ignorantia doctissima*“. Une science, cependant, m'est acquise à coup sûr: je sais que je suis *in statu viatoris*, que je marche, que je monte, que je tombe, que je me relève et que je reprends la marche: *In via sum*. Le suis-je réellement? Cette marche, n'est-elle pas plutôt une fuite? Une fuite devant le Néant qui est derrière moi, qui m'attire et qui me pourchasse par son attirance de précipice? Ma mémoire persévère dans le martèlement des mots: *In via sum!* Je suis en route, j'avance à travers le clair-obscur des brumes de la vie, vers quoi? Vers l'Être par excellence, dont la force attractive, en neutralisant l'autre, ira l'emporter? Dieu est proche. Dieu est loin. Dieu se rapproche. Et Dieu s'éloigne. Quelle est l'incalculable

périodicité de ces mouvements qui m'engagent à les suivre, en respectant leur harassante cadence?

Me voilà devant vous tel que je suis réellement: un pauvre petit homme, spirituellement anémique, sans la grâce divine, moralement déficient, sans le concours de forces supérieures coopérantes, intellectuellement assigné à des limites infranchissables, sans l'action de la foi; disposant d'un libre arbitre; animé par l'inquiétude; dirigé par la raison; cherchant avec acharnement la sécurité dans la certitude et trouvant toujours, contre les attentes que le Progrès n'arrête d'alimenter, l'insécurité dans l'incertitude. Je me suis éprouvé, j'ai été éprouvé, les épreuves continuent; j'ai expérimenté, j'expérimente encore et j'arrive, peu à peu, à connaître cet être étrange qui persiste à se dire „insecurus in securitate, securus in insecurity“ et qui s'obstine à atteindre un état de perfection chaque jour plus avancé, pour abandonner tout le reste à la Miséricorde du Père, à l'Amour du Fils et à la Grâce du Saint Esprit.

Ainsi est et ainsi va la Foi. Parfois elle a besoin de votre incroyance, Mademoiselle, pour sentir à nouveau l'acuité de l'aiguillon réveilleur et spiritualisateur. La vraie foi baigne, sans discontinuer, dans une atmosphère de patience, d'humilité, de charité et d'élévation à l'égard de celui qui ne croit pas et qui, de ce fait, tend tout naturellement à se faire intolérant.

Il y a, dans vos reproches, beaucoup de hauteur et plus de rogne encore dans vos répliques, spécialement lorsque vous faites allusion aux masses moralement indifférentes et spirituellement obscurcissantes qui se mettraient de plus en plus de votre côté et qui démentiraient mes paroles par leurs actes. Les masses, qu'ainsi vous évoquez, sont la charge la plus lourde dans le poids des inquiétudes, qui affilent mon âme, en affûtant ma conscience. Je ne peux donc qu'appliquer à elles ce que je dois dire à votre adresse:

„Te non arceo, quia mihi filia es in Christo Domino nostro.“

Ce qui implique pour moi le devoir de ne pas vous quitter sans vous avoir fait part, à vous comme à elles, de mes sentiments chrétiennement dévoués, malgré tout.